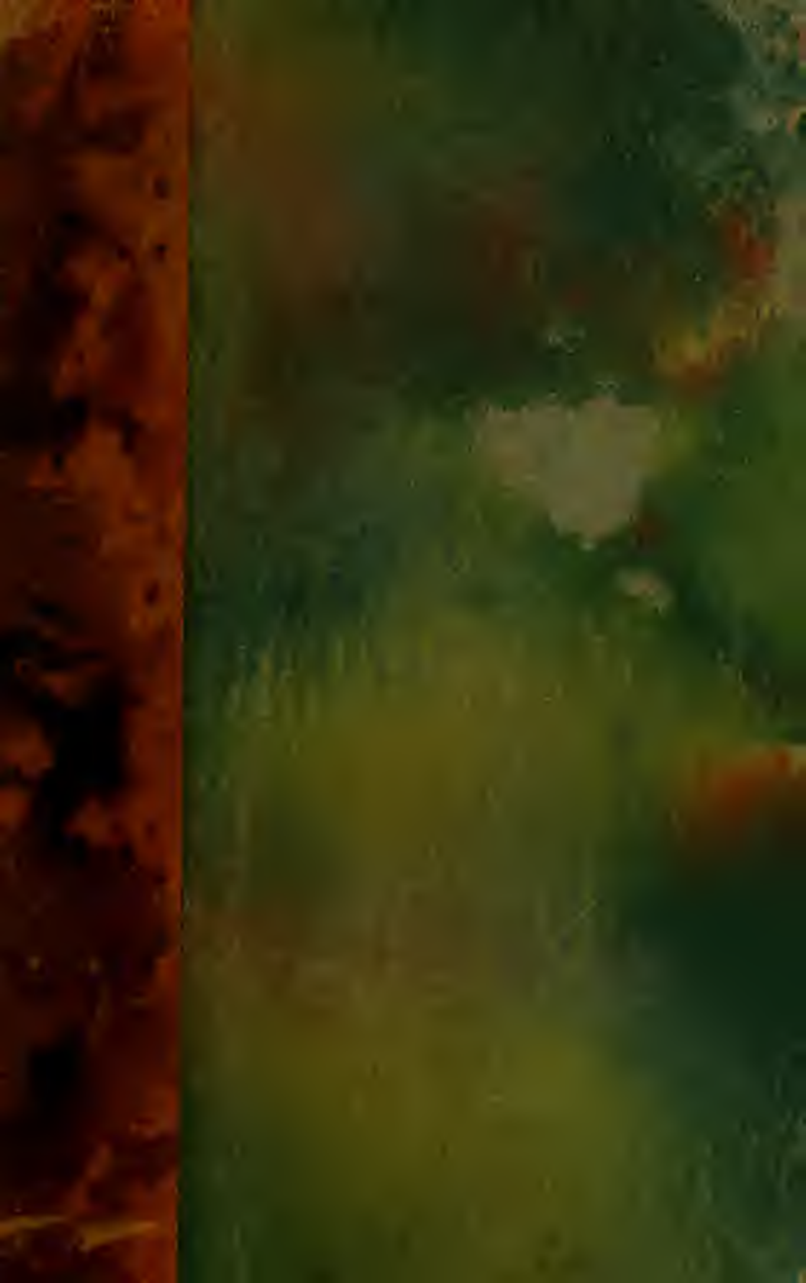
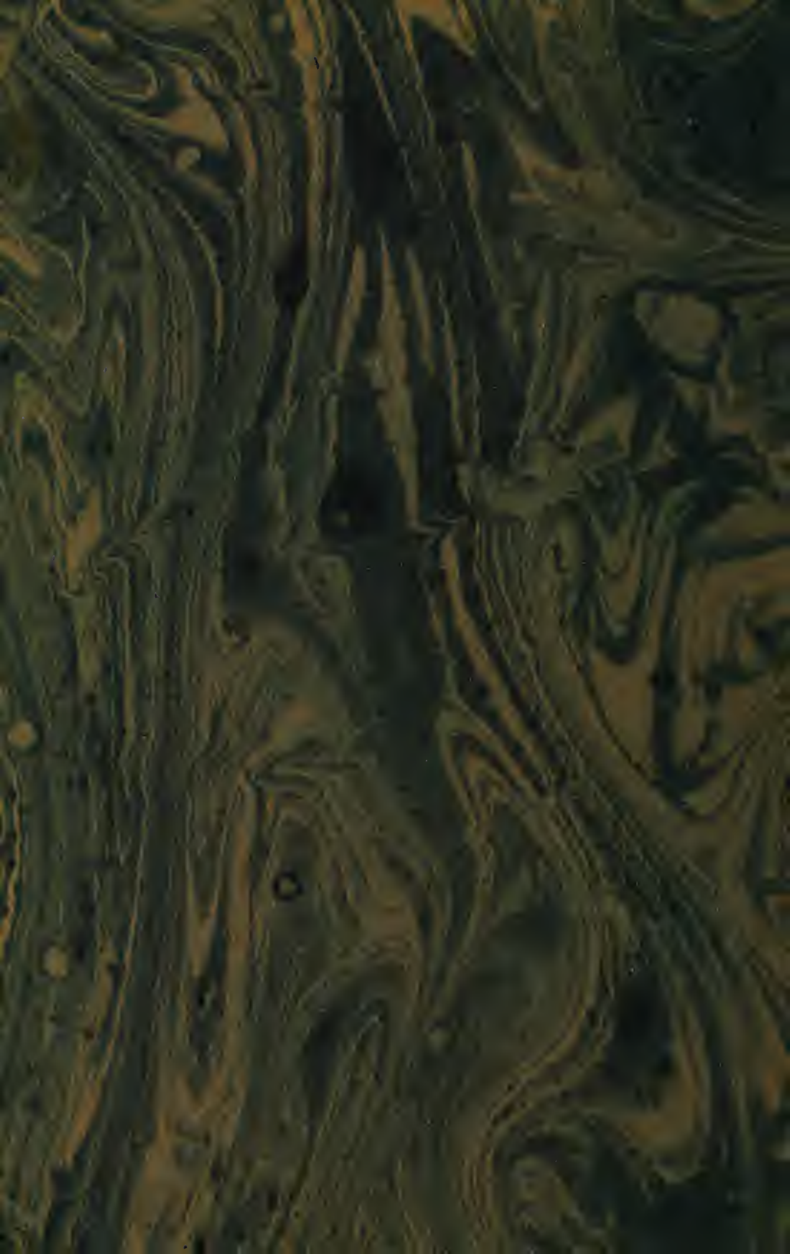






LES DERNIERS MOMENTS

DE

NAPOLÉON

PARIS. — IMP. FERD. IMBERT, 7, RUE DES CANETTES.

BIBLIOTHÈQUE DE MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES
sur la Révolution, le Consulat et l'Empire

LES DERNIERS MOMENTS
DE
NAPOLÉON

(1819-1821)

PAR LE DOCTEUR ANTOMMARCHI

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

DE

DÉSIRÉ LACROIX

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1898

INTRODUCTION

> « Je lègue l'opprobre de ma mort à la Maison régnante d'Angleterre. » Tel fut le manifeste testamentaire de Napoléon.

Le docteur O'Meara, distingué par son caractère, par son mérite et par son dévouement qu'il avait envers Napoléon, depuis qu'il était à Sainte-Hélène, déplaisait et gênait Hudson Lowe; aussi le cruel geôlier prenant ombrage de tant de qualités, parvint-il sans pitié, ni merci à éloigner à tout jamais le fidèle serviteur. Le départ eut lieu le 25 juillet 1818. « Le crime s'en consommera plus vite, » dit l'empereur à O'Meara quand ce dernier vint prendre congé de lui. Un autre médecin de l'escadre anglaise de Sainte-Hélène fut chargé de remplacer O'Meara, mais ce médecin ayant inspiré de la confiance à Napoléon, Hudson Lowe ne tarda pas à l'écarter; il en fut de même pour le docteur Arnott, dont l'empereur avait réclamé les soins.

Alors il en résulta que durant une année le prisonnier des rois, épuisé par la souffrance, demeura sans secours des praticiens. La haine anglaise atteignait son but; le geôlier venait d'accomplir déjà une grande partie de sa mission, tant la maladie du captif avait pris un caractère incurable.

Et pourtant, O'Meara, de retour à Londres, jetait l'alarme; et ne cessait d'avertir le gouvernement anglais, le mettant en demeure de sauver la victime d'Hudson Lowe, et le plaçant courageusement sous la responsabilité d'un assassinat.

« Si le même traitement est continué, écrivait-il à lord Bathurst, la mort de Napoléon est aussi certaine, sinon aussi prochaine, que si on le livrait au bourreau ». Honnête homme, qui croit désarmer la haine du gouvernement britannique et qui ne ne fait que la rendre plus inexorable par la certitude d'une prochaine issue. La lenteur du supplice pèse aux bourreaux du Cabinet de Saint-James, ce n'est pas du remords, c'est de la fatigue; ils ont hâte d'être débarrassés d'une aussi imposante victime.

D'un autre côté, au mois de décembre 1818, la mère de Napoléon et le cardinal Fesch réussirent à trouver dans le docteur Antommarchi un digne remplaçant au fidèle O'Meara. Francesco Antommarchi, compatriote des Bonaparte, était né à Morsiglia, en 1789. Etudiant à l'Université de Pise, il fut reçu docteur; s'étant rendu ensuite à

Florence, il eut occasion de connaître le célèbre anatomiste Paul Mascagni, dont il devint un des prosecteurs.

Parti de Rome le 15 février 1819, accompagné de deux aumôniers, les abbés Buonavita et Vignali, Antommarchi eut à subir toutes les entraves possibles durant son voyage, et ce n'est que le 19 septembre qu'il débarqua à Sainte-Hélène; trois jours après il était agréé par Napoléon, et il sut mériter bientôt toute la confiance de son auguste malade; il en fut toujours ainsi, car Antommarchi ne cessa jamais de lutter de toute sa science et de tout son zèle contre les progrès d'un mal qui d'avance remplissait de deuil la triste prison de Longwood. Il s'aperçut longtemps avant le jour fatal que ses soins seraient impuissants. Au mois de mars 1821, il écrivit à Rome, au chevalier Colonna, chambellan de la mère de Napoléon, une lettre qui faisait présager une catastrophe prochaine. « Les journaux anglais, lui disait-il, répètent sans cesse que la santé de l'empereur est bonne, n'en croyez rien; l'événement vous prouvera si ceux qui les inspirent sont sincères. » Et, en effet; deux mois à peine après, l'illustre captif était affranchi par la mort!

Ses derniers devoirs accomplis, Antommarchi quitta Sainte-Hélène. « Revenu pauvre de sa glorieuse mission, a dit M. le docteur Bourdon, un de ses biographes, Antommarchi eut d'aussi nombreux ennemis et beaucoup moins de courtisans

que s'il en eût rapporté des richesses. Il passa d'abord en Angleterre, puis il alla ensuite en Italie où il reçut de Marie-Louise les témoignages d'une glaciale indifférence ; de Parme il vint à Paris, où il séjourna depuis 1834 jusqu'en 1836. Une fois à Paris, où venaient de se raviver les souvenirs de l'Empire, les félicitations empressées dont il fut l'objet rencontrèrent en lui plutôt une tiédeur polie que des souvenirs exaltés. Du reste, c'était un homme doux, d'une réserve mélancolique, fort peu enthousiaste, et plus capable d'exciter la curiosité que de la satisfaire. » Enfin, il prit le parti d'aller faire de la médecine à la Nouvelle-Californie et ensuite à la Havane ; il mourut à Santiago, le 3 avril 1838.

Comme O'Meara, le docteur Antommarchi avait tenu note des soins qu'il donnait à son illustre malade et des entretiens qu'il avait avec lui. Ce journal, commencé dès son arrivée à Sainte-Hélène, le 19 septembre 1819 et qui se continue jour par jour jusqu'à la mort de l'empereur, le 5 mai 1821, a été publié par Antommarchi, en 1823, sous le titre des *Derniers Moments de Napoléon*. La lecture des bulletins de santé est peut-être monotone, car plus le moment final approche, plus ils sont fréquents et se ressemblent ; mais il y a là en même temps aussi des conversations avec Napoléon bien intéressantes et des plus attachantes ; et puis, dans ces derniers récits on voit encore plus clairement

se dévoiler le mystère dont les instructions du Cabinet de Londres avaient enveloppé la prison de Longwood pour laisser le monde dans l'ignorance du sacrifice qui s'y consommait !

Désiré Lacroix.

PRÉFACE

Je n'avais pas dessein de recueillir encore les souvenirs que j'ai rapportés de Sainte-Hélène ; mais les publications se multiplient : les unes représentent Napoléon comme un homme irrité, colère, bassement acharné sur tout ce qui l'entoura ; les autres l'arment contre lui-même et lui font chercher à Fontainebleau la mort, qu'il ne devait trouver qu'à Longwood. J'avoue que je ne reconnais à ces traits ni à ces tentatives le grand homme dont j'approchai longtemps. Bon, aimable, emporté, mais juste, il se plaisait à faire valoir les services, à rappeler les belles actions de ceux mêmes qui l'avaient offensé ; en un mot, il ne se laissait pas plus aller aux passions haineuses qu'abattre par les coups du sort. Il aimait à

revenir sur les événements de sa vie; les moindres détails, les plus légers incidents, il n'omettait rien; il voulait, comme il me le disait lui-même, que je connusse toutes les sensations par lesquelles il avait passé, afin que je fusse plus à même d'apprécier son état. Certes, ce n'est pas dans ces confidences intimes, dans ces épanchements de malade à médecin qu'il m'eût fait mystère d'une tentative dont les conséquences sont toujours si graves. Il était suffoqué, blessé dans ses affections les plus chères; il eut un débordement de bile affreux, mais jamais il n'eut la pensée d'abréger ses jours. Ces scènes, ces apprêts que l'écrivain décrit avec tant de complaisance peuvent être fort dramatiques; mais n'ont jamais existé que dans son imagination!!

F. Antommarchi.

DERNIERS MOMENTS

DE NAPOLÉON

Je ne cherche à blâmer personne; mais j'ai recueilli les derniers soupirs de Napoléon, j'ai assisté à sa longue agonie, je dois compte à la société de ce que j'ai vu.

Je connaissais le chevalier Colonna, chambellan de Madame Mère; je savais combien il était dévoué, avec quelle noble indignation il avait renoncé au gouvernement des Abruzzes, j'étais plein de confiance en sa droiture, je ne craignais pas qu'il me conseillât mal. Il me proposait de passer à Sainte-Hélène : mon parti fut bientôt pris. Je réglai quelques affaires personnelles, je m'arrangeai pour que la publication des œuvres posthumes du célèbre Mascagni (1), que je dirigeais, ne fût ni interrompue ni ralentie, et me disposai à partir. Cette célérité fut remarquée et déplut. Les honnêtes gens se mirent en campagne; je fus signalé suspect; j'eus toute la police sur les bras. Les marquis, les abbés,

(1) Mascagni (Paolo), anatomiste italien, né le 5 février 1752, au village de Castellebo, près de Sienne, et qui mourut à Florence en 1815.

les espions, toutes les bonnes âmes enfin avaient pris l'effroi ; on eût dit qu'à moi seul j'étais capable d'embraser l'Italie entière. L'un appelait sur moi la sollicitude du ministère, l'autre me prodiguait les menaces ; les dénonciations, les lettres anonymes n'arrêtaient pas. Mais qu'avais-je à faire de cette ignoble agitation ? J'étais appelé auprès de l'homme du siècle ; j'allais partager son exil, jouir de sa présence ; je me souciais peu de ces frelons toujours empressés autour du pouvoir.

Je troublais les esprits de la police, et pourtant la police répugnait à me laisser partir. J'étais prosecteur d'anatomie à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence, attaché à l'Université de Pise, et comme tel astreint à résider. Je demandai un congé, on me le refusa ; je donnai ma démission, on ne l'accepta pas ; je ne pouvais pas rester, on ne voulait pas me laisser partir ; je ne savais quel parti prendre. Je tentai la voie des négociations ; mais plus j'insistais, plus j'éveillais les défiances. Le nom de Napoléon remplissait tous ces suppôts d'alarmes ; ils ne pouvaient se rassurer. Si j'énumérais les mers, les flottes, les montagnes qui rendaient le retour de ce grand homme impossible, je cherchais à endormir leur vigilance ; je n'exaltais les obstacles que parce que peut-être il les avait déjà vaincus. J'étais son agent, son complice ; je méritais l'animadversion publique. La frayeur de l'homme en place me fit sourire ; il s'en aperçut, pâlit de colère, et saisissant le cordon d'une sonnette : « Vous me bravez, monsieur ! » — « Je vous

écoute. » — « Vous m'insultez ! » — « Je n'ai garde. » — « Un mot, un signe, songez-y ! » — « Je le sais. » — « Vos trames, vos menées ! » — « Anatomiques ! — « Vos complices ! » — « Les cadavres ! » — « Vous m'interrompez, monsieur ; je ne veux pas qu'on m'interrompe. Oui, vos trames, vos menées, vos complices, rien n'a échappé à la police. Je sais tout jusqu'à vos moindres dispositions. » — « D'amphithéâtre ? » — « Non ; de bal, de vapeurs, de scène à la Campbell. Colonna est-il encore malade ? Arrive-t-il ? De quelle folle avez-vous fait choix ? » Je l'examinais, je cherchais ce qu'il voulait dire. — « Mes questions sont obscures ; vous ne me comprenez pas ; c'est moi qui ait jeté cette vieille sotte de B..... à la tête de Campbell ! je ne suis pas dupe de l'étonnement que vous feignez ; allez, vous êtes un..... — « Physiologiste. » — conspirateur. D'ailleurs conspirateur et physiologiste, c'est tout un. Vous ne respirez que le retour des saturnales ; vous regrettez le temps où un bourreau, encore teint du sang des victimes que son scalpel avait souillées, endossait la toge et prenait sa part du pouvoir. Chacun est désormais à sa place ; ce temps ne renaîtra plus. « — « Je vous le disais, Napoléon..... » — « Tient l'Europe en alarmes. » — « Enchaîné, gardé à vue ? » — « Recueille les regrets des peuples. » — « Il en est séparé par de vastes mers. » — « Il peut les franchir. » — « Échapper à la vigilance anglaise ? » — « Il la trompera, la surprendra ; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son

secours ; il recouvrera sa liberté ; je m'attends à tout : mais je veille sur la Toscane. » — Qu'a-t-elle à craindre ? Que peut-il lui arriver ? » — « Le malheur que vous appelez sur elle. Pensez-vous que je me fasse illusion ? que je me dissimule l'effet que produirait le démon de la guerre s'il apparaissait de nouveau au sommet des Alpes, qu'il appelât l'Italie aux armes, à la liberté ? »

On ne gagne rien à discuter, surtout avec la police. Je l'abandonnai à ses terreurs et m'adressai au cardinal Fesch. La réponse de Son Eminence ne se fit pas attendre ; elle était ainsi conçue :

« Rome, 19 décembre 1818.

« Monsieur Antommarchi,

« Ayant été chargé par lord Bathurst de choisir un chirurgien de réputation pour l'expédier à Sainte-Hélène au service de l'empereur Napoléon, j'ait fait tomber mon choix sur vous, d'après les excellents témoignages qui m'ont été rendus sur votre compte, et d'après l'assurance qui m'a été donnée de votre ardent désir de dédier tout votre zèle et vos talents au susdit prince. En conséquence, vous remettrez la lettre ci-jointe à son Excellence lord Burghersh, ministre anglais à Florence, afin qu'il vous accorde les passe-ports nécessaires pour venir à Rome, et d'ici vous rendre à Londres en passant par l'Allemagne.

« On vous remettra ici la somme nécessaire pour

faire votre voyage, laissant à l'empereur de fixer vos gages annuels.

« Vous trouverez ici vos compagnons de voyage, qui se rendent à la même destination.

« Agréez, monsieur, les sentiments de mon attachement et de ma reconnaissance.

« J. cardinal FESCH.. »

Je remis au ministre anglais la lettre du cardinal. Elle contenait la dépêche originale de lord Bathurst (1) qui autorisait Son Éminence à faire passer quatre personnes à Sainte-Hélène. Il la parcourut, m'offrit son appui, ses services, et m'annonça qu'il allait notifier au grand-duc les intentions de son gouvernement. Mais cette communication n'arrêta ni les délations, ni les injures. Je continuai à être insulté, surveillé, menacé; je m'attendais à être enlevé d'un instant à l'autre. Je savais qu'il avait été question de moi au Conseil, que les ministres s'étaient assemblés trois fois pour délibérer sur cette grave affaire. Mon arrestation avait été résolue, mais le résident anglais en fit sentir l'odieux : on sursit ; on en référa au Cabinet de Vienne qui ne trouva pas ma détermination aussi coupable que les Toscans l'avaient jugée. On reçut ma démission, on me délivra des passe-ports ; je me mis en route le 5, et arrivai le 7 janvier à Rome.

Je fus présenté à Madame Mère, au cardinal, à tous les membres de la famille impériale qui s'y trouvaient. Je pensais ne m'arrêter que le temps nécessaire

(1) Ministre anglais.

pour prendre leurs ordres et poursuivre mon voyage; mais Son Éminence était occupée de bulles, d'orthodoxie, elle voulait s'assurer que le prêtre qui m'accompagnait n'errait pas dans la foi. Malheureusement l'abbé Parigi était un homme aimable, qui avait du goût, de la littérature, l'usage du monde, et pouvait adoucir le poids des heures de l'empereur. Sa résolution avait mis les dévots en rumeur; il fut desservi auprès du Pape, de l'archevêque, de tout ce qui avait de l'influence à Rome. Le cardinal reconnut la calomnie; mais, aussi susceptible que César, il repoussa le prêtre et lui retira la bulle. Il s'agissait de le remplacer. La chose n'était pas facile, il faut tant de qualités pour faire un apôtre : mais la grâce n'abandonne jamais le juste, monseigneur eut une inspiration. Il pensa qu'un missionnaire qui sait de théologie et de médecine ce qui convient pour catéchiser, traiter les sauvages de la mer du Sud, était l'homme qui convenait à Sainte-Hélène. Sa foi était sûre, sa pratique éclairée; il réunissait tous les avantages et ne présentait aucun inconvénient, il fallait l'envoyer. Buonavita fut en conséquence nommé préfet apostolique. Revenu en Europe après vingt-six ans de séjour au Mexique, il avait été successivement aumônier de Madame Mère à l'île d'Elbe, et chapelain de la princesse Pauline à Rome. Il était plein de zèle; mais impotent, goutteux, cacochyme, il ne pouvait remplir l'objet de sa mission. Une attaque d'apoplexie venait encore de lui frapper la langue, à peine s'il en conservait l'usage. Il ne balança pas néanmoins; il était question de l'empe-

reur, il ne consulta pas ses forces : mais il était membre du collège de la Propagande, il ne pouvait aller seul. Les missionnaires qui passent la ligne doivent au moins être deux ; on lui adjoignit un jeune abbé, Vignali, qui avait quelques notions de médecine. La princesse Pauline donna son cuisinier ; Madame Mère un de ses valets de chambre, et la petite colonie se trouva formée. Restait à décider si l'on irait par terre ou par mer, à grandes ou à petites journées. L'empereur souffrait, manquait de médecin, mais on lui dépêchait un prêtre perclus de tous ses membres : il fut arrêté qu'on marcherait à pas de tortue, qu'on traverserait l'Allemagne, qu'on multiplierait les séjours, qu'on ne relayerait point, et qu'on attendrait que la santé du préfet apostolique fût rétablie.

Il y avait déjà un mois que j'étais à Rome, le temps courait et nous ne partions point. Je perdais patience ; mais monseigneur était assiégé de doutes, de scrupules, il fallut bien que je me résignasse. J'étais accablé du poids de mes heures, je foulais le sol sur lequel étaient passés les maîtres du monde : j'essayai de le visiter : mais ici avaient péri les Gracques, là Scipion ; plus loin Servilius ; ce n'était que crimes, qu'attentats ; je n'avais pas besoin des décombres qu'avait habités Flaminius pour appécier l'aristocratie. Je m'éloignai.

Je reçus enfin le rapport du docteur O'Meara sur la maladie dont l'empereur était atteint. Il était conçu ainsi qu'il suit :

« Les derniers jours de septembre ont développé

des symptômes qui indiquent du désordre dans les fonctions hépatiques. Napoléon avait souvent été attaqué avant cette époque de catarrhe, de maux de tète, de rhumatismes : mais ces accidents se sont aggravés ; les jambes, les pieds sont enflés.

« Les gencives ont pris une apparence spongieuse, scorbutique ; enfin il s'est manifesté des signes d'in digestion.

« 1er octobre 1817. Douleurs aiguës, chaleur, sensation de pesanteur dans la région hypocondriaque droite. Ces accidents ont été accompagnés de dyspepsie et de constipation.

« Depuis cette époque la maladie n'a pas cessé. Elle a fait des progrès lents, mais continuels. La douleur, d'abord légère, s'est accrue au point de faire craindre une *hépatite aiguë*. Cette exacerbation du mal est l'effet d'un fort catarrhe.

« Trois dents molaires étaient attaquées. Je jugeai d'après cette circonstance qu'elles devaient en partie être cause des affections inflammatoires des muscles et des membranes de la mâchoire. Je pensais en outre qu'elles avaient produit le catarrhe. Je les arrachai à des intervalles convenables. Les attaques ont été depuis moins fréquentes.

« Je conseillai pour détruire l'apparence scorbutique qu'avaient prise les gencives, l'usage des légumes, des acides. Je réussis. Elle disparut, reparut encore, et fut dissipée par le même moyen.

« Les purgatifs, les frictions remirent les jambes en bon état. Elles furent cependant de nouveau

affectées au bout de quelque temps, mais beaucoup moins fort. Les purgatifs, les bains chauds, les sueurs abondantes ont souvent atténué la douleur de la région hypocondriaque, mais ne l'ont jamais dissipée complètement. Elle s'est beaucoup accrue dans le courant d'avril et de mai. Elle est devenue irrégulière, a produit la constipation, puis la diarrhée, puis des évacuations abondantes de matières bilieuses, muqueuses. En même temps les coliques, les flatulences, se faisaient sentir, l'appétit avait disparu, sensations de pesanteur, inquiétude, oppression au scrobicule du cœur. Visage pâle, jaune de la *tunica sclerotica*. Urines âcres et fortement colorées, accablement d'esprit et mal de tête. Le malade ne pouvait se tenir sur le côté gauche. Il éprouvait des sensations de chaleur dans l'hypocondre droit ; nausées, de temps à autre vomissement de bile âcre et visqueuse qui s'est accrue avec la douleur. Absence presque totale de sommeil, incommodité, faiblesse.

« L'affection des jambes s'est reproduite, mais avec moins de force qu'elle en avait d'abord. Mal de tête, inquiétude, anxiété, oppression dans la région épigastrique et précordiale ; paroxisme de fièvre à l'entrée de la nuit. Peau brûlante, soif, maux de cœur, pouls rapide. Calme, sueur vers le point du jour. C'est un effet assez constant chez le malade. Les sueurs abondantes lui ôtent la fièvre. Il existe à la région hypocondriaque droite une tuméfaction qui est sensible à la pression extérieure. Langue presque constamment blanche. Le pouls, qui avant

la maladie donnait 54 à 60 pulsations par minute, va jusqu'à 88. Douleur au dessus de l'acromion. Administré pour exciter le foie et le ventre, rétablir la sécrétion de la bile, deux purgatifs. Soulagement, mais peu durable. Dans les derniers jours de mai et les premiers de juin, les effets en étaient faibles et momentanés. Proposé le mercure, mais le malade a montré la répugnance la plus vive ; il a repoussé l'usage de ce médicament sous quelque forme qu'il fût déguisé. Conseillé de monter à cheval, de faire chaque jour avec une brosse des frictions sur la région hypocondriaque, de porter de la flanelle, de prendre des bains chauds : des remèdes, quelques divertissements, de suivre un régime, de ne pas s'exposer aux mauvais temps, aux variations de l'atmosphère. Il a négligé les deux choses les plus importantes, l'exercice et le divertissement. Enfin, le 11 juin, nous avons triomphé de sa répugnance. J'ai obtenu qu'il ferait usage du mercure. Il a en effet pris des pilules mercurielles, n° ij, gra. vj. Il a continué ce traitement jusqu'au 16. Je lui en donnai soir et matin, et de temps à autre quelques purgatifs pour dissiper la constipation. Au bout de six jours je changeai la prescription et substituai au mercure le calomel, mais il produisit des maux de cœur, des vomissements, des coliques, une inquiétude générale ; je cessai de l'employer. Je l'administrai de nouveau le 19 ; il causa les mêmes désordres. Je revins à la première préparation mercurielle que j'employai trois fois par jour. J'interrompis ce traitement le 27. Les appartements sont extrêmement

humides. Napoléon avait contracté un violent catarrhe. Il avait une grosse fièvre, une irritation des plus vives. Ce médicament fut repris le 2 juillet ; je le continuai jusqu'au 9, mais n'en obtins aucun heureux effet. Les glandes salivaires étaient toujours dans le même état. L'insomnie, l'irritation croissaient ; les vertiges devenaient fréquents. Deux ans d'inaction, un climat meurtrier, des appartements mal aérés, bas ; un traitement inouï, l'isolement, l'abandon, tout ce qui froisse l'âme agissait de concert. Est-il surprenant que le désordre se soit mis dans les fonctions hépatiques ? Si quelque chose étonne, c'est que les progrès du mal n'aient pas été plus rapides. Cet effet n'est dû qu'à la force d'âme du malade et à la bonté d'une constitution qui n'avait point été affaiblie par la débauche. »

Signé : Barry E. O'Meara, *chirurgien, etc.*

Longwood, 9 juillet 1818.

Le cardinal, Madame Mère, voulurent que ce rapport fût soumis aux gens de l'art : ils réunirent ceux qui étaient réputés les plus habiles. J'assistais à la conférence avec un des deux missionnaires, mais sans prendre part à la consultation : elle me fut remise quelques jours après ; c'était la loi, les prophètes : je ne devais pas m'en écarter. Vignali en eut aussi une copie. Je cherchais pourquoi, je l'appris à Sainte-Hélène. Au reste, la pièce était ainsi conçue :

« Nous soussignés, réunis pour consulter sur la

santé de Sa Majesté l'empereur Napoléon, après avoir examiné avec soin un rapport du docteur O'Meara qui a soigné le malade jusqu'au 25 juillet 1818, nous sommes accordés dans les idées suivantes :

« 1° La maladie de l'auguste patient consiste dans une obstruction de foie et une discrasie scorbutique ;

« 2° Les moyens de s'opposer à la première maladie, sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer et propres à fournir un chyle adoucissant. L'exercice en plein air, à pied, à cheval, en voiture ; une habitation qui soit aérée, exposée aux vents les plus secs et les plus salubres, et enfin l'usage de remèdes qui adoucissent et n'excitent pas le système, sont autant de moyens qu'on emploira avec succès. L'extrait de *cicuta*, l'acétate de potasse et un peu d'eau minérale salée du genre de celle de Tettuccio en Toscane, méritent cependant la préférence ;

« 3° Si l'usage de ces médicaments ne relâchait pas le ventre, on pourrait y joindre, deux ou trois fois la semaine, une petite dose de pilules composées de savon, de rhubarbe, de sulfate de soude ou de potasse, et pétries avec de l'extrait de tarassaco, que le malade prendrait avant le souper ;

« 4° Pour détruire la discrasie scorbutique, il faut, outre les trois premiers moyens indiqués dans le numéro précédent, employer les sucs dépurés des plantes anti-scorbutiques, de la *fumaria* (fu-

meterre), du *beccabunga* (veronica beccabunga), du *nasturzio aquatico* (nasturzium aquaticum) et du cochléaria surtout. On peut, pour rendre aux gencives la consistance et la vigueur qu'elles doivent naturellement avoir, faire usage d'un opiat dentifrice composé de plantes anti-scorbutiques pulvérisées, et pétries avec une conserve de rose ;

« 5° Le vice hépatique disparaissant avec ses conséquences, le défaut d'appétit et les vents surtout, on pourrait employer le petit-lait de jument ou d'ânesse, mêlé à quelques sucs de plantes amères non aromatiques, parmi lesquelles on doit choisir de préférence les diverses espèces de chicorée ;

« 6° Enfin, dans la saison la plus chaude, on peut, si le vice scorbutique ne s'y oppose pas, et que la continuation ou l'augmentation de l'obstruction du foie l'exige, appliquer, mais avec prudence, des bains froids ou au moins peu chauds, ainsi que les douches sur l'hypocondre droit.

« Ces conseils doivent être subordonnés aux circonstances particulières où se trouve l'auguste malade, et à son état au moment où le médecin choisi le visitera. »

Paul-Baptiste Mucchielli, médecin de son Altesse.

Jean-Baptiste Bomba,
Pierre Lupi,
Dominique Morichini,
Josep Sisco,
professeurs à l'Université.

Rome, 1er février 1819

Ces consultations, ces soins, ces soucis, consumaient le temps. Nous touchions à la fin de février, et il n'était pas encore question de départ. J'avais beau prier, importuner, Son Éminence avait toujours quelques cas à prévoir, quelques mesures à prendre ; je perdais ma peine à solliciter. A force de constance cependant, je parvins à lui arracher l'ordre que je demandais ; il céda, mais en patriarche. Nous fûmes encore obligés de perdre deux jours pour accepter un dîner, qui du reste fut magnifique. Madame Mère, Pauline, Louis, y assistaient : tout le monde était gai ; chacun nous souhaita un heureux voyage.

Nous avions force ornements pour la chapelle de l'empereur, mais pas une lettre, pas un mot pour lui. Monseigneur avait été si occupé de bulles, de symboles, de tout ce qui intéressait la Foi, qu'il n'avait pu donner avis de notre départ, ni même tracer quelques lignes qui servissent à nous introduire auprès du grand-maréchal. Il nous promit d'envoyer à Londres une dépêche pour Sainte-Hélène. Nous montâmes en voiture, et le 25 au matin nous étions hors de Rome. Malheureusement nos chevaux étaient lents, les chemins mauvais, nous n'avancions pas ; nous fûmes douze jours avant d'arriver à Bologne. Sa Majesté la duchesse de Parme nous y avait précédés d'un jour ; elle se rendait à Florence, où elle devançait son auguste père. Elle ne descendit pas ; mais les habitants étaient accourus sur son passage ; ils avaient dételé ses chevaux, traîné sa voiture, et l'avaient longtemps

accompagnée au milieu des plus vives acclamations. Nous suivîmes notre route : nous atteignîmes Modène, Parme, où nous eûmes une touffe de cheveux du petit Napoléon, qui fut religieusement portée à Sainte-Hélène. Nous traversâmes Turin, le mont Cenis, Genève, une partie de la Suisse, le duché de Bade ; nous cotoyâmes la rive droite du Rhin, et gagnâmes Francfort le 1er avril. La comtesse de Survilliers (1), que j'étais chargé de voir, me fit l'accueil le plus gracieux, et une foule de questions sur la santé de Madame Mère ; elle daigna me présenter ses deux filles dont la modestie égalait la beauté, et me questionna beaucoup sur le fils aîné du prince de Canino. Je ne savais d'où provenait cet intérêt si vif ; j'ignorais le mariage qui se préparait.

J'allai le lendemain à Offenbach où résidait le comte Las Cases. L'abbé Buonavita avait une lettre de Son Éminence à lui remettre, et je voulais lui offrir mes services s'il avait quelques commissions pour Sainte-Hélène : mais il était si accablé, si malade qu'à peine il pouvait se faire entendre. Il me communiqua quelques relations sur la maladie dont il était affecté, et me demanda ce qu'il avait à faire. Cette discussion, les détails qu'il me donna sur Sainte-Hélène, avaient fait couler le temps ; il il était tard, je rentrai à Francfort. Nous voulions

(1) C'est le nom qu'avaient pris le roi Joseph Napoléon et la reine Julie, sa femme, depuis les événements de 1815. — Le roi Joseph avait deux filles, la princesse Charlotte et la princesse Zenaïde ; c'est cette dernière qui devint l'épouse du prince Charles, fils aîné du prince de Canino (Lucien Bonaparte).

partir le lendemain, j'allai prendre les ordres de madame de Survilliers. Elle m'adressa encore une foule de questions, parut satisfaite de mes réponses, et me témoigna le désir de voir le prodrome de la grande anatomie de Mascagni, dont je portais un exemplaire avec moi. Le sujet n'était pas propre à flatter le goût délicat d'une dame, mais elle l'exigeait, j'obéis. Elle admira la netteté du travail, la beauté de l'exécution, elle me dit à cet égard les choses les plus flatteuses. Elle me chargea ensuite de la rappeler au souvenir de l'empereur, et remit à l'abbé Buonavita divers petits objets dont les uns étaient destinés à ce prince, les autres à madame Bertrand. Nous nous acheminâmes sur Anvers, nous gagnâmes Ostende, où nous prîmes le paquebot.

Notre destination était connue ; tous s'empressaient à nous faire accueil. C'étaient des félicitations, des regrets, chacun eût voulu partager notre exil. — « Quel vertige ! Bonaparte ! un traître ! Ah ! » J'allais répondre à cet Anglais qui, moitié honteux, moitié colère, poursuivait ses déclamations. — « Laissez, me dit quelqu'un, c'est Campbell ; il a droit d'invective, ne l'interrompez pas. » Je suivis le conseil, le capitaine était en verve, sa faconde nous amusa tous. Nous en convînmes cependant à la honte de Napoléon : susciter une vieille, un bal ! on ne joue pas un homme avec plus d'indignité. Tout en approuvant le ressentiment du capitaine, nous ne voulions pas qu'il l'étendît trop loin. Nous l'en avertîmes ; il essaya de se fâcher ; nous le priâ-

mes de n'en rien faire, il nous crut ; nous atteignîmes Douvres, Londres où nous arrivâmes le 19.

Nous nous rendîmes le surlendemain au ministère. Nous voulions remettre à lord Bathurst la lettre du cardinal qui lui annonçait le départ de notre petite colonie pour Sainte-Hélène. Son Excellence ne daigna pas nous admettre ; elle nous envoya son secrétaire qui nous fit quelques questions sur notre départ, notre arrivée, les incidents du voyage. Il nous promit du reste de mettre la dépêche sous les yeux du lord, et de nous faire promptement parvenir la réponse.

L'abbé Buonavita reçut en effet, à quelques jours de là, une lettre où nous étions prévenus de nous tenir prêts à partir ; que nous serions conduits au Cap, faute d'occasion directe ; Vignali ne pouvait faire partie de l'embarcation, un prêtre suffisait au général Bonaparte, et le cardinal n'aurait pas dû dépasser le nombre de quatre personnes qui lui avait été fixé. Cette décision était fâcheuse, renversait toutes les combinaisons de Son Eminence ; heureusement le préfet apostolique réussit à la faire révoquer. Il écrivit à lord Bathurst, il lui exposa son âge, ses infirmités, les ordres du Saint Père qui défendent à tout missionnaire de pénétrer seul dans un pays qui n'est pas catholique. Le ministre s'adoucit, donna quelques espérances au vieillard, et finit par accorder à ses cheveux blancs ce qu'il refusait au cardinal.

Il ne s'agissait plus que de partir : mais les vents étaient contraires, il n'y avait pas d'occasion pour

Sainte-Hélène, et les bâtiments qui se rendaient au Cap avaient fait voile. Il fallait attendre, laisser le temps devenir propice ; on profiterait du premier transport pour nous embarquer. Les expéditions pour ces lieux étaient fréquentes, nous le savions ; mais le ministère n'en avait aucun avis : il ne nous appartenait pas d'être mieux informés. Le docteur O'Meara venait d'arriver à Londres : je courus lui demander des détails sur la situation où se trouvait l'empereur. Il m'apprit qu'elle empirait chaque jour, que l'hépatite était endémique à Sainte-Hélène ; que ses soins, les remèdes les plus vantés, n'avaient pu en arrêter les progrès ; qu'il tenait la guérison impossible, à moins que Napoléon ne fût arraché à la funeste influence de ce climat. Il lui avait conseillé à son départ d'appeler le docteur Stokoe, chirurgien du *Conquérant*, mais celui-ci avait à peine fait quelques visites, que le gouverneur en avait pris ombrage. Il me remit ses rapports ; ils étaient ainsi conçus.

« Longwood, 17 janvier 1819.

« J'ai visité ce matin Napoléon : je l'ai trouvé dans un état de faiblesse extrême. Il souffrait cruellement du côté droit dans la région du foie, et éprouvait des élancements douloureux dans l'épaule. Il a eu au milieu de la nuit un violent mal de tête, suivi de vertiges qui ont duré un quart-d'heure : il a pris, lorsqu'il a été remis, un bain chaud, qui a déterminé une transpiration abondante, et l'a beaucoup soulagé.

« Je pense, vu la tendance du sang à se porter à la tête, qu'il est indispensable qu'un médecin reste auprès de sa personne, afin d'administrer à temps les secours nécessaires dans un cas si grave.

« John STOKOE. »

A Monsieur le comte Bertrand

« Longwood, 18 janvier 1819.

« Malgré les symptômes d'hépatite chronique dont la première apparition date déjà de seize mois, et les désordres qu'elle a occasionnés, je ne crois pas qu'il y ait de péril imminent. La maladie devient tous les jours plus grave et terminera probablement les jours de Napoléon, Mais, quels que soient l'influence du climat et les progrès du mal, je ne pense pas, je le répète, qu'il y ait de danger imminent.

« Les signes les plus alarmants sont ceux qui se sont développés dans l'avant-dernière nuit. S'il se renouvelaient, ils améneraient un résultat fatal, surtout si les secours manquaient.

« John STOKOE. »

« Longwood, 19 janvier 1819.

« Hier, peu après mon arrivé à Longwood, j'ai été invité à me rendre auprès de Napoléon Bonaparte. Le comte Bertrand m'a demandé la cause de ma longue absence. Je lui ai répondu que l'amiral n'ayant pas été prévenu officiellement de Longwood, je n'avais obtenu de permission que fort

tard dans l'après-midi. J'ai revu le malade, la fièvre continuait, la chaleur de la peau était considérable, la douleur de tête était augmentée, et il n'y avait eu aucune évacuation depuis vingt-quatre heures. Je craignais une attaque semblable à celle qu'il avait eue dans la nuit de samedi au dimanche. Je lui ai conseillé une saignée légère et un fort purgatif. Il a montré de la répugnance pour mes ordonnances, et préféré l'emploi d'un lavement. Vers les 3 heures du matin, le comte Bertrand me fit appeler et me pria de l'accompagner chez Napoléon. Les symptômes n'étaient pas diminués et le mal de tête était allé en augmentant. J'insistai vivement sur la saignée. Il y consentit et en éprouva un soulagement presque instantané. Il prit une forte dose de sel de Cheltenham.

« J'eus dans cette circonstance occasion d'examiner plus particulièrement que je ne l'avait fait la région du foie, et je suis à présent convaincu que ce viscère est gravement affecté. J'ai recommandé en conséquence le traitement mercuriel et les autres médicaments qui vont mieux à la constitution du malade.

« *Signé* : John STOKOE. »

« Sainte-Hélène, 20 janvier 1819.

« Monsieur,

« J'ai de fortes raisons de supposer que mes visites à Longwood seront suspendues, ou par ordre direct de mes supérieurs, ou parce que l'on

me rendra ce service si désagréable que je serai forcé d'y renoncer. En tout cas, si je n'ai pas l'avantage de pouvoir m'entretenir avec vous d'un objet qui m'intéresse vivement, je vous invite à tout faire pour engager Napoléon à adopter l'usage des médicaments que je lui ai prescrits. Ceux-là seuls peuvent écarter le danger qui le menace. L'hépatite, à quelque degré qu'elle soit parvenue, est une maladie dangereuse, surtout dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène. L'engorgement où se trouve le foie, l'état habituel de constipation et le désordre des organes digestifs, détermineront le sang à se porter à la tête, précisément comme cela est arrivé samedi.

« Je vous prie donc, monsieur, s'il ne m'est plus permis de lui donner mes soins, de faire vos efforts pour que le docteur Verling (1) me remplace à Longwood.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé* : John STOKOE. »

A Monsieur le comte Bertrand.

« Longwood, 21 janvier 1819.

« Une heure et demie après mon arrivée à Longwood, j'ai vu Napoléon. La fièvre était légère, mais la douleur au côté droit était augmentée. Le purgatif avait produit des évacuations accompagnées de fortes coliques. Le malade avait mal dormi, et la

(1). Médecin militaire anglais de l'Artillerie royale.

douleur au côté subsistait dans toute sa force. Je lui ai conseillé un bain chaud qu'il a pris à l'instant, et dans lequel je l'ai laissé. En partant j'ai insisté sur la nécessité de recommencer un traitement médical. Je lui ai dit que j'avais déjà préparé quelques médecines, et que je lui en enverrais d'autres avec les instructions convenables, puisque je ne pouvais continuer mes visites. Il me répondit qu'il ne prendrait aucune médecine qui ne lui serait pas administrée par son chirurgien.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé:* John STOKOE. »

Ces rapports me déterminèrent. Je ne m'arrêtai plus aux bureaux, aux secrétaires ; je m'adressai à sa seigneurie. Je lui rappelai les promesses qu'on nous avait faites, les avis qu'on nous avait donnés : des bâtiments étaient prêts à mettre à la voile ; les occasions qu'on voulait saisir se présentaient ; nous désirions que des lenteurs ne les fissent pas échapper. Ces retards nous étaient doublement pénibles : ils nous obligeaient à d'excessives dépenses, et exposaient Napoléon à des accidents fâcheux. — « Vous le croyez donc malade ? » — « Les rapports sont unanimes. » — « Ah ! » — « Stokoe, O'Meara.... » — « Stokoe ! O'Méara ! » — « Que pense-t-on à Rome de sa maladie ? » — « On est dans l'inquiétude la plus vive. » — « On redoute l'influence du climat ? » — « Au dernier point. » — « La pénurie, les privations, les mau-

vais traitements qu'il endure! » — « On s'attend à toutes les conséquences d'une captivité si rigoureuse. » — « Sérieusement? » — « Sans doute. » — « Eh bien, rassurez-vous, rassurez sa famille: je viens de recevoir des nouvelles positives; il se porte à merveille. » — Il prononça ces derniers mots avec un ton de vérité qui me pénétra. Je ne pus contenir ma satisfaction; il le remarqua sans la désapprouver, et continua : — « Il crie, il se plaint; mais rien ne lui manque à Sainte-Hélène; le gouvernement lui fournit tout avec profusion; il nous coûte des sommes immenses. Au reste, tranquillisez-vous, vous verrez bientôt par vous-même si je vous dis vrai. »

J'aurais voulu le croire, sa seigneurie sans doute aussi; mais la déférence que je portais déjà à sir Hudson Lowe ne pouvait prévaloir sur les assertions des gens de l'art. Je résolus de m'aider de l'expérience de quelques praticiens habiles, de ceux surtout qui avaient exercé la médecine sous les tropiques, ou même à Sainte-Hélène. La publication des ouvrages posthumes de Mascagni m'avait donné une sorte de célébrité. Je me trouvais naturellement en relation avec tout ce que Londres avait d'illustre. Chacun m'offrait ses conseils, chacun m'invitait à recourir à ses lumières, tous étaient jaloux de contribuer à adoucir des maux dont ils désavouaient la source. Je mis leur bonne volonté à contribution, je leur adressai des circulaires, je leur soumis la consultation qui m'avait été remise, les rapports que j'avais reçus; je les

priai de me faire connaître ce qu'ils pensaient de la maladie qui affligeait l'empereur, et d'indiquer les moyens qu'ils jugeaient les plus propres à la détruire. Tous, mais surtout le vénérable James Curry, si distingué par ses travaux sur les hépatites, me répondirent avec un empressement, une bienveillance dont je fus vivement touché. Je réunis ces opinions diverses, je les livrai à la discussion de quelques médecins qui s'étaient plus spécialement occupés du genre d'affections dont il s'agissait. La prescription suivante en fut le résultat :

« Nous avons délibéré sur les rapports écrits et verbaux des docteurs O'Meara et Stokoe : nous croyons avoir reconnu que Napoléon est atteint d'une *hépatite chronique*. Cette maladie est presque toujours la conséquence de l'hépatite aiguë, surtout quand le malade, né dans un autre pays, accoutumé à d'autres climats, réside sous les tropiques ; mais elle est quelquefois le résultat de circonstances locales qui tendent à troubler la transpiration. C'est le cas dont il s'agit. Le relâchement de la texture primitive du foie, joint à la cessation soudaine de l'activité cérébrale et musculaire, et à l'affaiblissement des facultés intellectuelles, devait naturellement accélérer les progrès de l'engorgement humoral du viscère. Nous pouvons assurer que la *discrasia scorbutica* n'existe pas encore, La membrane muqueuse qui recouvre les gencives, ainsi que les autres de la même nature, est ordinairement la première à se ressentir de toute irrégularité viscérale,

et qui influe directement sur les fonctions de la chilification, la sanguification, et la nutrition successive des parties organiques. »

Quant à la méthode curative, elle se trouve décrite dans la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai lu avec attention les deux rapports que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si je n'étais convaincu du peu de cas que mérite une opinion formée sans avoir le malade sous les yeux, je me plaindrais peut-être du défaut de renseignements sur certains points auxquels j'ai l'habitude de donner de l'importance, quand je cherche à arriver dans les maladies hépatiques à une exacte diagnose. Au lieu d'essayer une dissertation qui vous paraîtrait au moins inutile, je crois qu'il suffit de vous répéter en terme généraux ce que j'ai déjà eu le plaisir de vous exprimer de vive voix, c'est-à-dire que les expériences et observations que j'ai faites ou recueillies m'ont pleinement convaincu que les mercuriels sont les seuls moyens de produire une guérison radicale. Ce sont de tous les médicaments ceux qui répondent le mieux à nos espérances, pourvu néanmoins qu'il n'y ait pas encore de lésions organiques, et qu'ils soient administrés avec prudence et dans des circonstances convenables. Je ne voudrais cependant pas qu'on supposât qu'il entre dans mes idees d'exclure les autres moyens de guérison, comme les saignées locales, les vésicatoires, les purgatifs,

les rafraîchissants, etc. Je crains que vous ne m'accusiez de superfluité, vous qui, élève de Mascagni, savez mieux que personne que rien ne constate mieux l'état d'un organe que la manière dont il exécute ses fonctions, si j'ajoute que, comme l'effet ordinaire des mercuriels est d'exciter le foie à accomplir ses sécrétions naturelles, il faut que la dose et la préparation soient réglées uniquement pour cet objet ; les apparences... doivent nous indiquer les avantages obtenus et doivent être seules nos guides dans l'application du grand remède dont la recommandation est le princpal objet de cette lettre.

« J'ai l'honneur d'être,

« S.

Londres, ce samedi. »

Un des élèves les plus distingués du docteur Curry ne se borna pas à me recommander l'emploi des mercuriels, il voulut me faire juger par moi-même de l'efficacité de ce spécifique. Il me conduisit dans les divers établissements de la capitale, et me mit à même d'observer les effets de ces préparations sur les hépatites, les flux de ventre chroniques qu'engendre l'habitation de l'Inde et du tropique. Plusieurs autres habiles praticiens de Londres me témoignaient la même obligeance, le même empressement : chacun me communiquait ses observations, chacun me faisait part de ses idées et de ses vues. Les musées, les hospices, les collections, n'avaient rien qui me fût caché ; le nom de Napoléon m'ou-

vrait tout, me facilitait tout: personne ne voulait paraître complice de l'infamie ministérielle.

J'emportais avec moi le Prodrome, et des épreuves de trente planches de la grande anatomie de Mascagni, dont j'avais dirigé la publication. Je les montrai à quelques physiologistes; ils en parlèrent dans le monde. La curiosité s'éveilla, chacun voulait voir, chacun voulait connaître ce beau travail. Des savants, l'admiration passa aux journalistes; on possédait désormais une carte topographique, un panorama du corps humain. La charpente de l'édifice, les pièces qui en déterminent les formes, la grâce, les mouvements; les cordons qui transmettent les actes de la volonté, les canaux que suivent les humeurs qui constituent le sang, tout était décrit, tout était dessiné avec une netteté, une perfection dont on n'avait pas d'exemple. Les dissections devenaient inutiles; on pouvait désormais se livrer à l'anatomie sans dégoût: c'était la plus belle entreprise du siècle.

Le Prodome était publié sous les auspices du prince régent; j'étais chargé par la Société des éditeurs de lui en présenter la dédicace. Je le fis par le canal de lord Bathurst, auquel je renouvelai en même temps les instances que nous ne cessions de lui faire pour qu'il nous fût permis de mettre à la voile. Je reçus comme de coutume les promesses les plus positives, et ce fut tout. Il partait sans cesse des bâtiments pour le Cap, pour Sainte-Hélène; mais sa seigneurie était si malheureuse, qu'elle n'en était jamais informée à temps ou ne pouvait obtenir de passage.

Je n'avais rien eu jusqu'à mon départ à démêler avec la police ; je ne me figurais pas à quel point elle est méticuleuse. Je n'imaginais pas que des planches anatomiques pussent être suspectes, je croyais bonnement que je pouvais les emporter ; mais on m'en avertit : tout conspire dans le siècle où nous sommes. Des muscles, des tendons peuvent tramer la perte des rois. Il y avait peut-être du danger à ce qu'ils communiquassent avec l'usurpation. J'intercédai pour eux auprès de lord Bathurst, je lui demandai à les associer à mon exil, et à tirer d'Europe les livres qui m'étaient nécessaires pour mettre la dernière main à mon travail. Il me fit une réponse peu satisfaisante ; on avait des soupçons, il fallait les dissiper, les détruire. Ouvrir une correspondance fastidieuse ; ce moyen était long, incertain ; j'en pris un plus direct. Je rassemblai mes planches, je gagnai le ministère, je les soumis à l'inspection de sa seigneurie. Elle les accueillit de la manière la plus gracieuse ; elle les parcourut, les examina en détail, m'adressa une foule de questions sur moi, sur l'ouvrage et les entraves qu'allait apporter à sa publication mon séjour à Sainte-Hélène. Divers personnages survinrent pendant cet examen et ne se montrèrent pas moins satisfaits. C'était une entreprise vaste, bien conçue, qui méritait la protection du gouvernement britannique ; mais pouvais-je abandonner des travaux si grands, si utiles ? quel inconcevable aveuglement de leur préférer un misérable rocher ! Ils étaient Anglais, je suis Français, nous ne pouvions

nous entendre ; je les remerciai de la bienveillance qu'ils me témoignaient, et priai sa seigneurie de hâter un départ si souvent promis et toujours différé. L'entretien avait duré plus d'une heure, j'avais l'assurance d'emporter mes planches, de faire voile incessamment. Je me retirai plein d'espérances et de joie. L'illusion dura peu. Je fus assailli d'offres, de menaces ; l'argent, les emplois étaient à ma discrétion ; je n'avais qu'à prendre. Je n'avais garde de croire que c'était moi, mes services qu'on voulait requérir à l'Angleterre ; elle abonde en hommes, en praticiens du premier ordre. On voulait faire insulte à Napoléon, m'avilir : les dépouilles de l'Inde n'étaient pas capables de payer une telle lâcheté.

On n'avait pu me séduire, on chercha à me compromettre. Nous avions enfin reçu avis de nous tenir prêts à partir. J'étais allé faire mes adieux à quelques-uns de mes amis, et reconduisais une dame lorsque je fut joint par plusieurs individus d'assez pauvre tournure. Ils me prodiguèrent des épithètes odieuses, n'épargnèrent ni les Français, ni la personne qui me donnait le bras. Tant qu'ils ne s'étaient adressés qu'à moi, je m'étais contenu, mais je ne pus surmonter qu'ils outrageassent une femme respectacle. J'allais céder à un mouvement de vivacité ; elle me retint, m'entraîna dans une maison voisine, où je trouvais un des chefs du jury. J'étais ému, suffoqué ; je lui racontai avec véhémence l'insulte qui m'avait été faite. — « Vous êtes bien heureux que madame ait vu le piège ; vous

vous seriez commis avec ces misérables ; on vous aurait arrêté, détenu, vengé, je le veux bien ; mais le bâtiment aurait mis à la voile; et le départ eût été manqué. » — L'observation du magistrat calma mes sens, je vis à quelles embûches j'avais échappé, je me trouvai résigné, impassible. Tous les suppôts de la police ensemble n'eussent pas été capables de m'émouvoir.

Nous étions au 8 juillet; le départ était fixé au lendemain. On nous demandait de souscrire à notre exil, de nous soumettre aux règlements qui seraient promulgués à Sainte-Hélène. J'eusse accepté des conditions bien plus dures; je ne discutai pas, je signai. C'est la signature que j'ai donnée de ma vie avec le plus de satisfaction. La lettre ministérielle portait que nous nous embarquerions à Deptfort; il se trouva tout à coup que c'était une méprise, que nous devions aller à Gravesend; nous nous y rendîmes. Le bâtiment (*le Snipe*) était digne de la main qui l'avait choisi. C'était un mauvais brick de commerce, chargé de farine, encombré de madriers, de bois de toutes espèces, qui n'avait pas deux pieds carrés de libre. Il penchait; nous manquions d'espace pour nous mouvoir, nous étions condamnés à une attitude pénible pendant une longue traversée, nous pouvions être submergés d'un instant à l'autre; j'eus recours au magistrat. Il m'écouta comme on nous écoutait, prodigua les promesses, et n'en tint aucune. Le capitaine était à l'avenant de l'équipage; je pensai bien qu'on ne lui avait pas donné la préférence sans motif; ma plainte l'avait aigri, je voulus

me mettre en mesure contre sa bienveillance. J'achetai des provisions; il se récria sur l'inutilité de la dépense, protesta que l'abondance régnait à bord, que nous ne manquerions de rien dans la traversée; l'abbé Buonavita faisait chorus avec lui. Je laissai dire et continuai mes acquisitions. Bien m'en prit, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir. Nous avions affaire à un homme sordide, qui calculait tout jusqu'aux surprises qu'on peut faire à l'appétit. Un pot de bière, quelques viandes salées, une volaille dont un seul matelot eût fait aisément justice, formaient le dîner de la colonie entière. Ce régime était léger, mais que faire? Nous étions battus par les orages, et le capitaine ne répondait à nos plaintes que par des récits qui commandaient la résignation. Il s'était aperçu que le préfet apostolique était mécontent. Nous débouquions le golfe de Biscaye; la tempête se calmait; il vint se placer près de lui. Il nous raconta avec une espèce d'indifférence qu'il se tenait d'ordinaire dans les eaux d'Alexandrie et de Djedda, qu'il transportait les pèlerins d'une de ces villes à l'autre. Le Coran fait un précepte du jeûne, il se chargeait de le faire observer. La tempérance n'est pas la vertu des dévots. Il leur fallait de l'eau, des subsistances; les sources, les productions de la côte n'eussent pas suffi. Le bâton, le fond de cale, la mer, lui avaient fourni des moyens moins coûteux; les murmures avaient cessé. Personne n'avait plus cherché à convertir son bord en taverne; chacun s'était religieusement soumis à une abstinence méritoire. Il n'avait pas achevé qu'il s'éloigna

en faisant des commandements à tue-tête, et abandonna le missionnaire à ses réflexions. L'avertissement produisit son effet. L'homme de Dieu trouva désormais tout bon et ne se plaignit plus. Ce fut mon tour. Le temps était devenu favorable, le vent enflait nos voiles, nous étions en vue de Mogador; tout allait nous manquer, nous n'avions plus de viande fraîche, plus de légumes, plus de liqueurs fermentées, l'eau même tirait à sa fin. Je souffrais horriblement du mal de mer, je ne pouvais manger, il m'importait peu d'être à la diète; mais les autres passagers tombaient d'inanition, je fis les plus vifs reproches au capitaine; je le sommai de mettre pied à terre et de rafraîchir ses provisions. Il s'y refusait, parlait d'ordre, de subordination; mais tout l'équipage se joignit à moi. J'offrais de prendre les comestibles à ma charge; il se rendit. Je lui remis des fonds; je demandai à l'accompagner; il s'y refusa avec obstination; il voulut absolument descendre seul.

Le bâtiment était en panne, le roulis avait cessé, je me trouvais mieux; je profitai de ce moment de calme pour observer la côte et étudier Mogador; mais la ville était entassée, irrégulière, la plaine sans arbres, sans verdure; je n'aperçus que sable et misère. C'est l'unique tableau que présentent ces plages désolées. Des dromadaires cependant diversifiaient la scène. Ils paissaient une herbe rare au milieu des dunes; ils traînaient leur chétive existence. Un immense tourbillon de poussière se dessinait au loin; je cherchai ce qui l'avait soulevé, ma

lunette était tendue. Je discernai des chameaux, des ânes, des bêtes de somme; j'étais tout entier à ce spectacle lorsque le capitaine parut avec son canot. Il était sans vivres, sans subsistances; il criait, s'agitait comme un fou furieux. Nous cherchions quel incident allumait sa colère. Je lui demandai quel malheur le ramenait les mains vides; mais il commandait de virer de bord, il ne me répondit pas. Ce ne fut que lorsque nous eûmes gagné le large qu'il nous apprit que Mogador était une place détestable, qu'il n'avait pu se défaire de ses bois, que personne ne s'était présenté pour les mettre à prix. — « Mais les vivres? » — « Les vivres! je voulais vendre mes planches. » — C'est pour cela que vous êtes descendu? » — Quel autre motif pouvait me conduire à terre? » — « Nous faire mourir de faim! » — « Nous touchons au Cap-Vert. » — « Ni viande ni biscuits! » — « Il y a moins loin que de Babel-Mandel à Djedda. » — « Une traversée immense! » — « Comme de Yambo à Cosseir. » — « De l'eau corrompue! » — « L'église romaine ne commande pas d'ablution. » — « Je vous entends, des menaces! » — « Ah! » — « M'intimider! » — « Moi! » — M'insinuer que les indignités auxquelles les pèlerins ont été soumis, les privations, les cachots, nous attendent! » — « Vous exagérez. » — « Toutes les infamies dont le souvenir vous enivre! » — « Oh, avec des Turcs! » — « Des hommes. » — « Intraitables, qui ne voulaient rien entendre, qui haranguaient trop, me comprenez-vous? Au surplus, qu'ai-je à faire de ces discussions? On ne manque

de rien à mon bord. Les passagers que je reçois peuvent se contenter de ce qui me suffit. Vous êtes cinq; j'ai touché pour vous tous deux cents livres sterling; est-ce la peine de montrer tant d'exigence? Devais-je encore payer une livre et demie sterling d'ancrage pour satisfaire un appétit désordonné? »

C'était là le noble motif qui animait ce corsaire. Il exposait les passagers et l'équipage à mourir de faim pour ne pas débourser une si forte somme. J'eusse donné dix fois le tribut exigé pour leur épargner ces angoisses; mais il n'était plus temps, le vent se maintenait, nous filions quatre nœuds à l'heure, il fallut se résigner. Nous nous engageâmes au milieu des écueils. Heureusement la mer était calme et notre sordide capitaine habile. Il sonda, manœuvra, tourna les brisants, il parvint à nous tirer du mauvais pas où il nous avait jetés. Il croyait toucher l'île de Gorée : il se trouva sur une plage inculte où il imagina qu'il devait y avoir force sauvages. Il résolut de la reconnaître. Il tira de sa cabine quelques sabres rouillés, des fusils mal en état, et se disposa lui cinquième à cette grande expédition. Le préfet apostolique ne voulut pas rester les bras croisés dans une aussi grave occurrence; l'équipage allait subjuguer des tribus, il dépêcha Vignali pour les baptiser. Malheureusement les conquérants et le missionnaire ne trouvèrent personne ni à soumettre ni à convertir; ils rentrèrent, nous remettions à la voile lorsque nous vîmes venir à nous une goëlette armée. C'était celle de la douane. Surprise de voir un bâtiment

dans la station où nous retenait l'humeur guerrière du capitaine, elle nous supposait des desseins de fraude et accourait nous donner la chasse. Elle nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous le lui dîmes. Nous fûmes aussitôt accueillis, fêtés; nous nous trouvâmes en famille. Je débarquai malgré les cris du commandant; je me délassai des fatigues, des privations que j'avais essuyées.

Tout ce qu'il y avait de Français dans l'île m'avait comblé d'égards, de prévenances. Je voulus témoigner combien j'étais sensible à leurs bons procédés. Je les réunis à dîner, je leur présentai mes compagnons de voyage que j'étais allé chercher à bord; j'avais également invité notre odieux capitaine; il eut la discrétion de ne pas venir. La pudeur n'était pas le seul motif qui le retenait, il en avait un autre ; mais je m'en inquiétai peu, je le laissai faire. Nous bûmes à l'amitié, à la fortune de la France, et nous renouvelâmes nos provisions. J'étais logé chez un Marseillais; le banquet avait eu lieu chez lui, je désirais lui tenir compte des dépenses que je lui avais causées. Il n'y voulut jamais consentir. — « Sa mère était Corse, j'étais Corse, on m'avait choisi pour médecin de Napoléon, il était trop heureux de m'avoir reçu. » — J'imaginai de lui offrir quelques jambons, seuls restes des provisions que j'avais faites à Londres; nous nous acheminâmes vers le navire. Mais notre forban nous avait prévenus. Il les avait réalisés, vendus, et les avait remplacés par une cargaison

de canards, de verrats, de truies, qui se battaient, se cherchaient, mettaient bas, présentaient un tableau dont les yeux et l'odorat étaient révoltés. C'était le comble de l'indignité : mais qu'opposer à cette immoralité profonde? les plaintes? nous allions gagner le large, elles étaient dangereuses. Les représentations? il n'en tenait aucun compte. Nous nous résignâmes encore. Nous montâmes dans son chalis; nous nous éloignâmes, nous fîmes force de voiles, nous nous trouvâmes par le travers du cap Palme. Nous serrâmes la côte, nous vîmes aussitôt les canots se charger, se détacher, accourir à nous. La circonstance était heureuse; nous n'avions pu faire que de légères provisions; notre capitaine s'était pourvu de claret, de volaille; mais il les destinait au marché de Sainte-Hélène, il n'avait rien pour nous. Nous étions retombés dans notre première détresse; la faim nous consumait. Nous suivions d'un œil d'autant plus inquiet la marche des esquifs. Ils étaient légers, rapides, étroits et bas, manœuvrés par des hommes accroupis qui frappaient la mer de leurs deux mains et glissaient à sa surface. Un mouvement, un rien, les faisait chavirer; mais, alertes comme des poissons, il retournaient aussitôt leurs pirogues et poursuivaient leur course. Nous avions mis en panne, ils furent bientôt sur nous. Ils étaient forts, vigoureux, bien faits. Ils nous apportaient des provisions, nous les reçûmes avec toute l'aménité dont nous étions capables. — « Où allez-vous? demanda l'un d'entre eux. — A Sainte-Hélène. »

— Ce nom le frappa, il resta stupéfait. — « A Sainte-Hélène! reprit-il d'un ton pénétré, est-il vrai qu'il y soit? — Qui? repartit le capitaine. » — L'Africain lui jeta un regard dédaigneux, vint à nous et répéta la question; nous répondîmes qu'il y était. Il nous fixa, secoua la tête, et laissa enfin échapper le mot d'impossible. Nous nous regardions les uns les autres; nous ne savions quel était ce sauvage qui parlait anglais, français, qui avait une si haute idée de Napoléon. — « Vous le connaissez? — Depuis longtemps. — Vous l'avez vu? — Dans toute sa gloire. — Souvent? — Dans la bien gardée (1), au désert, sur le champ de bataille. — Vous ne croyez pas à ses malheurs? — Son bras est fort, sa langue douce comme du miel, rien ne peut lui résister. — Il a longtemps balancé les efforts de l'Europe entière. — L'Europe ni le monde ne peuvent accabler un tel homme. Les Mamelucks, les pachas s'éclipsaient devant lui; c'était le dieu des batailles. — Où l'avez-vous donc connu? — Je vous le dis, en Égypte. — Vous avez servi? — Dans la 21e; j'étais à Bir-am-bar, à Samanhout, à Cosseir, à Cophtos, partout où s'est trouvée cette vaillante demi-brigade. Qu'est devenu le général Belliard? Il vit, il a illustré son nom par vingt faits d'armes. Vous le connaissez aussi? — Il commandait la 21e.; il courait le désert comme un Arabe, aucun obstacle ne l'arrêtait. — Vous vous rappelez le général Desaix? — Aucun de ceux qui ont fait l'expedition de la haute Égypte

(1) Le Caire.

ne l'oubliera jamais. Il était brave, ardent, généreux; il cherchait les ruines comme les batailles; je l'ai servi longtemps. — Comme soldat? — Je ne le fus pas d'abord; j'étais esclave, j'appartenais à un des fils du roi de Darfour. Je fus conduit en Égypte, maltraité, vendu. Je tombai dans les mains d'un aide de camp du Juste (1). On m'habilla à l'européenne, on me chargea de quelques soins domestiques, je m'en acquittais bien; le sultan fut content de mon zèle, m'attacha à sa personne. Soldat, grenadier, j'eusse épuisé mon sang pour lui; mais Napoléon ne peut être à Sainte-Hélène! — Ses malheurs ne sont que trop certains. La lassitude, la désaffection, les complots.... — Expiraient à sa vue. Un mot nous payait nos fatigues. Nos vœux étaient satisfaits, nous ne craignions rien dès que nous l'apercevions. — Avez-vous combattu sous lui? — J'avais été blessé à Cophtos, je fus évacué sur la basse Égypte, j'étais au Caire quand Mustapha parut. L'armée s'ébranla, je suivis le mouvement, je me trouvai à Aboukir. Quelle précision, quel coup d'œil, quelles charges! Il est impossible que Napoléon ait été vaincu, qu'il soit à Sainte-Hélène. »

Nous n'insistâmes pas. Notre incrédule était obstiné, son illusion était chère, nous n'eûmes garde de la dissiper. Nous lui donnâmes du tabac, de la poudre, quelques vêtements, toutes les bagatelles enfin qui avaient du prix dans sa tribu. Il s'en retourna satisfait, parlant toujours de la 21e.,

(1). Nom que les Égyptiens donnaient au général Desaix.

de ses chefs, de ses généraux, de l'impossibilité qu'un homme aussi grand que Napoléon fût à Sainte-Hélène.

Nous avions du riz, il ventait frais. Nous craignions d'être surpris par les calmes ; nous mîmes toutes voiles dehors, nous doublâmes le golfe de Guinée, nous passâmes la ligne, nous fîmes toutes les ablutions, toutes les cérémonies accoutumées. Mais la mer ne tarda pas à devenir mauvaise, nos cordages étaient à bout, le bâtiment faisait eau de toutes parts. Nous ne marchions plus. La chaleur était suffocante, nous étions pêle-mêle avec les porcs et les canards, nous gisions au milieu des immondices ; des maladies se manifestèrent, l'abbé Buonavita fut à toute extrémité. D'un autre côté, notre friand capitaine se gorgeait du mets que savouraient les Romains. La traversée se prolongeait plus qu'il n'avait cru, les approvisionnements de basse cour touchaient à leur terme ; il imagina de tirer parti des truies que la faim allait moissonner. Il les distribuait à son équipage, et se réservait les petits encore mal formés qu'elles n'avaient pas mis bas. Il trouvait cette dégoûtante préparation délicieuse ; il la vantait, il l'exaltait, il voulait associer à ses jouissances chacun de nous. Les coliques le tourmentaient, il avait besoin de moi, je fus le premier qu'il honora de son invitation : — « C'est quelque chose d'exquis, venez, nous les ferons frire, nous les mettrons en petits pâtés. Tout mon équipage..... » Je ne le laissai pas achever. Un mouvement involontaire lui expliqua ma pensée. Il s'éloi-

gna en me lançant à demi-voix le poli *french-dog*.

Nous étions au 10 septembre. La pompe, la chaleur, les indigestions ne laissaient pas respirer les matelots; ils étaient exténués. Le capitaine lui-même ne pouvait se soutenir. Il était moins insolent, moins sordide: il ne parlait plus des iniquités que les Barbaresques avaient essuyées à son bord; il n'aspirait qu'à toucher au rivage. Il crut tout à coup l'apercevoir; nous étions dans les eaux de Sainte-Hélène; il avait fait ses observations, il en était certain. Il se trouva malheureusement moins bon astronome que munitionnaire; la station disparut pendant la nuit, au jour il n'en fut plus question. Ce ne fut que dans la matinée du 18 que nous en eûmes connaissance. Sous quel aspect sinistre elle se dessinait au loin! Quel rocher sourcilleux! Quelle masse! quel séjour!

Mais c'était là qu'était l'Empereur; c'était là que l'infamie anglaise s'acharnait sur sa proie; c'était là que les rois vengeaient sur ce grand homme les erreurs de sa générosité. Nous allions fouler les mêmes lieux, respirer le même air. Pouvions-nous nous plaindre de partager le sort du maître du monde? Nous n'aspirions qu'à débarquer. Hudson Lowe était moins impatient. Il fallait qu'il nous tendît un piège; il avait besoin de quelques heures pour le méditer. Il nous fit prévenir que nous ne pouvions entrer immédiatement dans le port, mais que nous y serions admis le lendemain dès le point du jour. Je fis demander en quel état se trouvait Napoléon. — «Bien, très bien, répondirent ses en-

voyés, il jouit d'une santé vigoureuse, il se porte mieux que nous. »—Ils se retiraient, lorsque nous vîmes arriver des façons de canots qui vinrent voltiger autour du bâtiment. Je n'étais pas dupe de la manœuvre, mais je fus curieux de savoir au juste à quoi m'en tenir.—« Que cherchent-ils ? » dis-je au capitaine.—« Ce sont des pêcheurs. »—« Sans doute ils ont du poisson ! Demandez qu'ils nous en vendent.—« Il le fit, mais ils n'avaient pas encore jeté leurs filets ; ils s'éloignèrent ; ma fantaisie les avait déconcertés, on ne s'avise jamais de tout : des gens de cette livrée n'étaient d'ailleurs pas faits pour déjouer les trames que nous pouvions avoir ourdies. La gloire d'intercepter une lettre, un chiffon, d'assurer en un mot le repos du monde n'appartenait qu'à S. E., à Reade ou à Gorrequer (1).

Nous n'avions rien confié aux pêcheurs de sir Hudson, nous devions avoir tout le plan de la conspiration sur nous. Aussi redoubla-t-on de vigilance. Nous n'étions pas entrés dans le port que déjà nous étions examinés, visités, surveillés, hors d'état de soustraire le moindre mouvement aux aspirants qu'on avait mis de garde à bord. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas les écrits d'aller, non par nous, mais par notre brave capitaine qui pourtant n'en pouvait mais. Un mauvais plaisant lui avait confié à Deptford dix-sept exemplaires cachetés d'un livre de dévotion adressés à

(1) Sir Thomas Reade, adjudant général, le major Gorrequer aide de camp de Hudson Lowe.

divers habitants de Sainte-Hélène. Je jugeais bien au format que la production n'était pas biblique, je croyais même reconnaître ce qu'elle était. Mais le corsaire s'était fait payer le fret, ce n'était pas à moi à lui conseiller de retenir la marchandise. Il les retira un à un de sa caisse, et les expédia par le canal de l'aspirant. Tant mieux! On allait devenir plus anglican à Sainte-Hélène.

Pendant que nos marins se disposaient à répandre la parole de Dieu dans l'île, S. E. prenait lecture de la misssive de lord Bathurst et nous dépêchait un de ses officiers. Elle nous autorisait à descendre, elle voulait nous voir, elle le chargeait de nous conduire. Nous nous rendîmes au château; nous fûmes accueillis, reçus avec une grâce, une politesse dont nous ne revenions pas. Sir Hudson nous présenta à l'adjudant général, au major, à tout ce qu'il y avait d'hommes qui eussent sa confiance dans la place. Il était affable, affectueux, il s'intéressait aux moindres détails de la traversée. Il nous parla d'Ajaccio, nous dit qu'il y avait séjourné, qu'il aimait les Corses, qu'ils étaient généreux, braves, qu'il était sûr que nous vivrions en bonne intelligence.

Par amour pour la concorde il eût pendu le corsaire si nous eussions dit un mot : mais nous ne craignions plus que ce forban nous proposât des petits pâtés. Il allait avoir affaire à son S. E., c'était bien assez.

Le docteur Verling arrivait de Longwood. Sir Hudson me le présenta. Je crus qu'il avait

remplacé Stokoe, je lui demandai des nouvelles de la santé de Napoléon.—« Napoléon ! » Il cherchait dans les yeux du gouverneur ce qu'il devait répondre : mais celui-ci le tira d'affaire et me dit que le docteur ne voyait pas le général Bonaparte, qu'il ne donnait ses soins qu'au général Montholon. Le médecin sentit que sa visite n'avait pas le mérite de l'à-propos et se retira. S. E. reprit aussitôt son homélie sur le bon esprit que nous devions apporter dans l'île, sur les avantages que nous y trouverions, le plaisir qu'elle aurait à nous en rendre le séjour agréable. On servit, sir Hudson nous retint ; Reade, Gorrequer disputaient avec lui de prévenances et d'égards ; mais c'était toujours la Corse ; les hommes y naissaient avec plus de courage, plus de sagacité qu'ailleurs. Ils jugeaient mieux des circonstances et des choses, ils se pliaient plus franchement à la nécessité. D'ailleurs y avait-il dans cette île de quoi s'y tant déplaire ? Le climat était bon, l'air salubre, la température supportable. Elle ne variait que de huit à dix de James-Town à Longwood, et les excursions du thermomètre n'allaient pas au-delà de soixante cinq à quatre vingt-dix degrés.

Sir Hudson nous disait tout cela d'un air si simple qu'il fallait être sous ses verroux pour l'écouter. Je feignis de ne pas l'entendre. Il se rejeta sur le général Bonaparte, blâma sa fierté, sa rudesse, et se plaignit beaucoup d'une de ses protestations. Il y avait de quoi ; la pièce était par trop véhémente. S. E. méritait plus d'égards.

« Monsieur le général, lui disait-il, j'ai reçu le « traité du 2 août 1815, conclu entre Sa Majesté « britannique, l'empereur d'Autriche, l'empereur « de Russie et le roi de Prusse, qui était joint à « votre lettre du 23 juillet.

« L'empereur Napoléon proteste contre le « contenu de ce traité ; il n'est point prison- « nier de l'Angleterre. Après avoir abdiqué en- « tre les mains des représentants de la nation, « au profit de la Constitution adoptée par le peu- « ple français, et en faveur de son fils, il s'est « rendu volontairement et librement en Angle- « terre, pour y vivre en particulier, dans la re- « traite, sous la protection des lois britanniques. « La violation de toutes les lois ne peut pas cons- « tituer un droit. La personne de l'empereur se « trouve de fait au pouvoir de l'Angleterre ; mais « de fait ni de droit, il n'a été ni n'est au pou- « voir de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse ; « même selon les lois et coutumes de l'Angle- « terre, qui n'a jamais fait entrer dans la balance « des prisonniers, les Russes, les Autrichiens, les « Prussiens, les Espagnols, les Portugais, quoique « unie à ces puissances par des traités d'alliance, « et faisant la guerre conjointement avec elles. La « convention du 2 août, faite quinze jours après que « l'empereur Napoléon était en Angleterrre, ne « peut avoir en droit aucun effet ; elle n'offre que « le spectacle de la coalition des quatre grandes « puissances de l'Europe pour l'oppression d'un « seul homme ; coalition que désavoue l'opinion de

« tous les peuples comme tous les principes de la « saine morale. Les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse n'ayant, de fait ni de « droit, aucune action sur la personne de l'empereur Napoléon, n'ont pu rien statuer relativement à lui. — Si l'empereur Napoléon eût été « au pouvoir de l'empereur d'Autriche, ce prince « se fût ressouvenu des rapports que la religion « et la nature ont mis entre un père et un fils, « rapports qu'on ne viole jamais impunément. Il « se fût ressouvenu que Napoléon lui a quatre fois « restitué son trône : à Leoben, en 1797, et à Lunéville, en 1801, lorsque ses armées étaient « sous les murs de Vienne ; à Presbourg, en 1806, « et à Vienne, en 1809, lorsqu'elles étaient maîtresses de la capitale et des trois quarts de la « monarchie. Ce prince se fût ressouvenu des protestations qu'il lui fit au bivouac de Moravie, en « 1806, et à l'entrevue de Dresde en 1812. — Si « la personne de Napoléon eût été au pouvoir de « l'empereur Alexandre, il se fût ressouvenu des « liens d'amitié contractés à Tilsitt, à Erfurt, et « pendant douze ans d'un commerce journalier ; « il se fût ressouvenu de la conduite de l'empereur « Napoléon, le lendemain de la bataille d'Austerlitz, où, pouvant le faire prisonnier avec les « débris de son armée, il se contenta de sa parole, et lui laissa opérer sa retraite ; il se fût « ressouvenu des dangers que, personnellement, « l'empereur Napoléon a bravés pour éteindre « l'incendie de Moscou, et lui conserver sa capi-

« tale ; certes, ce prince n'eût pas violé les droits
« de l'amitié et de la reconnaissance envers un
« ami dans le malheur. — Si la personne de l'em-
« pereur Napoléon eût été même au pouvoir du
« roi de Prusse, ce souverain n'eût pas oublié qu'il
« eût dépendu de l'empereur, après Friedland, de
« placer un autre prince sur le trône de Berlin ;
« il n'eût point oublié, devant un ennemi dé-
« sarmé, les protestations de dévoûment et les sen-
« timents qu'il lui témoigna, en 1812, aux entre-
« vues de Dresde. Aussi voit-on, par les articles 2
« et 5 dudit traité, que, ne pouvant influer en
« rien sur le sort et la personne de l'empereur
» Napoléon, qui n'est pas en leur pouvoir, ces
« princes s'en rapportent à ce que fera à ce sujet
« Sa Majesté britannique, qui se charge de rem-
« plir toutes les obligations. Ces princes ont re-
« proché à l'empereur Napoléon d'avoir préféré la
« protection des lois anglaises à la leur. Les faus-
« ses idées que l'empereur avait de la libéralité des
« lois anglaises et de l'influence d'un peuple grand,
« généreux et libre, sur son gouvernement, l'ont
« décidé à préférer la protection de ses lois à celle
« de son beau-père ou de son ancien ami. L'em-
« pereur Napoléon a toujours été le maître de faire
« assurer ce qui lui était personnel par un traité
« diplomatique, soit en se remettant à la tête de
« l'armée de la Loire, soit en se mettant à la tête
« de l'armée de la Gironde, que commandait le
« général Clausel ; mais ne cherchant désormais
« que la retraite et la protection des lois d'une

« nation libre, soit anglaise, soit américaine, tou-
« tes stipulations lui ont paru inutiles. Il a cru le
« peuple anglais plus lié par sa démarche fran-
« che, noble et pleine de confiance, qu'il ne l'eût
« pu être par les traités les plus solennels. Il s'est
« trompé ; mais cette erreur fera à jamais rougir
« les vrais Bretons, et dans la génération actuelle,
« comme dans les générations futures, elle sera
« une preuve de la déloyauté de l'administration
« anglaise. Des commissaires autrichiens et russes
« sont arrivés à Sainte-Hélène : si leur mission a
« pour but de remplir une partie des devoirs que
« les empereurs d'Autriche et de Russie ont con-
« tractés par le traité du 2 août, et de veiller à ce
« que les agents anglais, dans une petite colonie
« au milieu de l'Océan, ne manquent pas aux
« égards dûs à un prince lié avec eux par les
« liens de parenté et par tant d'autres rapports,
« on reconnaît dans cette démarche des marques
« du caractère de ces deux souverains. Mais vous
« avez, monsieur, assuré que ces commissaires
« n'avaient ni le droit ni le pouvoir d'avoir au-
« cune opinion sur tout ce qui peut se passer sur
« ce rocher.

« Le ministère anglais a fait transporter l'em-
« pereur Napoléon à Sainte-Hélène, à deux mille
« lieues de l'Europe. Ce rocher, situé sous le tro-
« pique, à cinq cents lieues de tout continent, est
« soumis à la chaleur dévorante de cette latitude ;
« il est couvert de nuages et de brouillards les
« trois quarts de l'année ; c'est à la fois le pays le

« plus sec et le plus humide du monde. Ce cli-
« mat est le plus contraire à la santé de l'empe-
« reur. C'est la haine qui a présidé au choix de ce
« séjour, comme aux instructions données aux
« officiers commandant dans ce pays : on leur a
« ordonné d'appeler l'empereur Napoléon, géné-
« ral, voulant l'obliger à reconnaître qu'il n'a
« jamais régné en France, ce qui l'a décidé à ne
« pas prendre un nom d'incognito, comme il y
« était décidé en sortant de France. Premier ma-
« gistrat à vie sous le titre de Premier Consul, il
« a conclu les préliminaires de Londres et le traité
« d'Amiens avec le roi de la Grande-Bretagne. Il
« a reçu pour ambassadeur lord Cornwallis,
« M. Merry, lord Whitworth, qui ont séjourné en
« cette qualité à sa Cour. Il a accrédité auprès du
« roi d'Angleterre le comte Otto et le général An-
« dréossi (1), qui ont résidé comme ambassadeurs

(1) Andréossi appartenait à l'arme de l'artillerie : il fit avec distinction toutes les premières campagnes de la Révolution et suivit Bonaparte en Egypte. Lorsque le général en chef revint en France et ramena quelques hommes dévoués choisis dans son état-major, Andréossi fut de ce nombre. « Il seconda puissamment son chef, qui franchit le Consulat, saisit le sceptre, et récompensa son ancien compagnon d'armes en créant pour lui une quatrième division du ministère de la guerre, qui comprenait sous cette dénomination toute l'administration de l'artillerie et du génie. Il remplit plusieurs missions délicates après le traité d'Amiens ; puis il devint ambassadeur à Vienne, et gouverneur de cette ville en 1809, après la bataille de Wagram. A son retour, l'ambasssade ottomane lui fut confiée ; et sa conduite dans ce poste difficile, la protection généreuse et constante qu'il accorda aux Français établis dans ce pays, le firent vivement regretter, lorsqu'il fut rappelé en France en 1814. Pendant les événements de 1815, il reparut sur la scène politique en attachant son nom à la fameuse délibération du Conseil d'Etat (25 mars 1815). Il fit ensuite partie de la Commission chargée de présenter un rapport sur les mesures de sûreté générale, et fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés vers les armées étrangeres, qui s'avançaient en ravageant le territoire français. » Après la rentrée des Bourbons, le général Andréossi se retira complètement pour se consacrer à des publications d'un grand mérite. Né à Castelnaudary en 1761, il mourut à Montauban en 1828.

« à la Cour de Windsor. Lorsqu'après un échange
« de lettres entre les ministres des affaires étran-
« gères des deux monarchies, lord Lauderlade (1)
« vint à Paris muni des pleins pouvoirs du roi
« d'Angleterre, il traita avec les plénipotentiaires
« munis des pleins pouvoirs de Napoléon, et sé-
« journa plusieurs mois à la Cour des Tuileries.
« Lorsque depuis, à Châtillon, lord Castlereagh si-
« gna l'ultimatum que les puissances alliées pré-
« sentèrent à l'empereur Napoléon, il reconnut
« par là la quatrième dynastie. Cet ultimatum était
« plus avantageux que le traité de Paris ; mais on
« exigeait que la France renonçât à la Belgique et
« à la rive gauche du Rhin, ce qui était contraire
« aux propositions de Francfort et aux proclama-
« tions des puissances alliées ; ce qui était con-
« traire au serment par lequel, à son sacre, l'em-
« pereur avait juré l'intégrité de l'empire. L'em-
« pereur pensait alors que ces limites naturelles
« étaient nécessaires à la garantie de la France
« comme à l'équilibre de l'Europe ; il pensait que
« la nation française, dans les circonstances où
« elle se trouvait, devait plutôt courir toutes les
« chances de la guerre que de s'en départir. La
« France eût obtenu cette intégrité, et avec elle
« conservé son honneur, si la trahison n'était ve-
« nue au secours des alliés. Le traité du 2 août,
« le bill du Parlement britannique, appellent l'em-
« pereur, Napoléon Bonaparte, et ne lui donnent
« que le titre de général. Le titre de général Bo-

(1) Adjoint à lord Yarmouth pour négocier avec la France

« naparte est sans doute éminemment glorieux ; « l'empereur le portait à Lodi, à Castiglione, à « Rivoli, à Arcole, à Léoben, aux Pyramides, à « Aboukir ; mais depuis dix-sept ans il a porté ce- « lui de Premier Consul et d'Empereur : ce serait « convenir qu'il n'a été ni premier magistrat de « la République, ni premier souverain de la qua- « trième dynastie. Ceux qui pensent que les na- « tions sont des troupeaux qui de droit divin ap- « partiennent à quelques familles, ne sont ni du siècle « ni même dans l'esprit de la législation anglaise, « qui changea plusieurs fois l'ordre de sa dynas- « tie, parce que les grands changements survenus « dans les opinions, auxquels n'avaient pas par- « ticipé les princes régnants, les avaient rendu en « nemis du bonheur et de la grande majorité de « cette nation. Car les rois ne sont que des ma- « gistrats héréditaires qui n'existent que pour le « bonheur des nations et non les nations pour la « satisfaction des rois. C'est le même esprit de « haine qui a ordonné que l'empereur Napoléon « ne pût écrire ni recevoir aucune lettre sans « qu'elle fût ouverte et lue par les ministres an- « glais et les officiers de Sainte-Hélène. On lui a « par là interdit la possibilité de recevoir des « nouvelles de sa mère, de sa femme, de son fils « et de ses frères ; et lorsque, voulant se soustraire « à l'inconvénient de voir ses lettres lues par des « officiers subalternes, il a voulu envoyer des let- « tres cachetées au prince régent, on a répondu « qu'on ne pouvait se charger que de laisser pas-

« ser des lettres ouvertes, que telles étaient les « instructions du ministère. Cette mesure n'a pas « besoin de réflexions ; elle donnera d'étranges « idées de l'Administration qui l'a dictée ; elle se- « rait désavouée à Alger même ! Des lettres sont « arrivées pour des officiers généraux de la suite « de l'empereur : elles étaient décachetées et vous « furent remises, vous ne les avez pas communi- « quées parce qu'elles n'étaient pas passées par le « canal du ministère anglais. Il fallut leur faire « refaire quatre mille lieues, et ces officiers eu- « rent la douleur de savoir qu'il existait sur ce ro- « cher des nouvelles de leurs femmes, de leurs « mères, de leurs enfants, et qu'ils ne pouvaient « les connaître que dans six mois ! ! ! Le cœur se « soulève. On n'a pas pu obtenir d'être abonné au « *Morning Chronicle*, au *Morning Post*, à quelques « journaux français ; de temps à autre on fait pas- « ser à Longwood quelques numéros dépareillés « du *Times*. Sur la demande faite à bord du *Nor-* « *thumberland*, on a envoyé quelques livres, mais « tous ceux qui sont relatifs aux dernières années « ont été soigneusement écartés. Depuis, on a « voulu correspondre avec un libraire de Londres, « pour avoir directement les livres dont on pou- « vait avoir besoin, et ceux qui se rapportent aux « événements du jour, on l'a empêché. Un auteur « anglais fait un voyage en France, et l'ayant im- « primé à Londres, prit la peine de nous l'envoyer « pour l'offrir à l'empereur ; mais vous n'avez pas « cru pouvoir le lui remettre parce qu'il ne vous

« était pas parvenu par la filière de votre gouver-
« nement ! On dit aussi que d'autres livres envoyés
« par leurs auteurs n'ont pu être remis parce qu'il
« y avait sur l'inscription de quelques-uns, à l'Empe-
« reur Napoléon, et sur d'autres, à Napoléon le
« Grand (1) ! Le ministère anglais n'est autorisé à
« ordonner aucune de ces vexations. La loi, quoi-
« que inique, considère l'empereur Napoléon
» comme prisonnier de guerre ; or jamais on n'a
« défendu aux prisonniers de guerre de s'abonner
« aux journaux, de recevoir les livres qui s'impri-
« ment : une telle défense n'est faite que dans les
« cachots de l'inquisition.

« L'île de Sainte-Hélène a dix lieues de tour ;
« elle est inabordable de toutes parts ; des bricks
« enveloppent la côte, des postes placés sur le ri-
« vage peuvent se voir de l'un à l'autre, et rendent
« impraticable la communication avec la mer. Il
« n'y a qu'un seul petit bourg, James-Town, où
« mouillent et d'où s'expédient les bâtiments. Pour
« empêcher un individu de s'en aller de l'île, il
« suffit de surveiller la côte par terre et par mer.
« En interdisant l'intérieur de l'île, on ne peut
« donc avoir qu'un but, celui de priver d'une pro-
« menade de 8 ou 10 milles qu'il serait possible de
« faire à cheval, et dont, d'après la consultation
« des hommes de l'art, la privation abrège les jours
« de l'empereur.

(1) *Histoire des Cent-Jours ou dernier règne de l'Empereur Napoléon ; lettres écrites de Paris depuis le 8 avril 1815 jusqu'au 20 juillet de la même année*, par J. Hobhouse, membre de la Société royale, et professeur au collège de la Trinité, à Cambridge. Sur l'exemplaire envoyé à l'Empe-

« On a établi l'empereur dans l'habitation de « Longwood, exposée à tous les vents : un terrain « stérile, inhabité, sans eau, n'étant susceptible « d'aucune culture. Il y a une enceinte d'environ « 1200 toises incultes. A 11 ou 1200 toises sur un « mamelon, on a établi un camp ; on vient d'en « placer un autre à peu près à la même distance, « dans une direction opposée, de sorte qu'au mi- « lieu de la chaleur du tropique, de quelque côté « qu'on regarde, on ne voit que des camps. L'ami- « ral Malcolm ayant compris l'utilité dont, dans « cette position, une tente serait pour l'empereur, « en a fait établir une par ses matelots à vingts pas « de la maison c'est le seul endroit où l'on puisse « trouver de l'ombre. Toutefois l'empereur n'a lieu « que d'être satisfait de l'esprit qui anime les offi- » ciers et soldats du brave 53e, comme il l'avait « été de l'équipage du *Northumberland*. La maison « de Longwood a été construite pour servir de « grange à la ferme de la Compagnie ; depuis, le « sous-gouverneur de l'île y a fait établir quelques « chambres : elle lui servait de maison de campa- « gne ; mais elle n'était en rien convenable pour « une habitation. Depuis un an qu'on y est, on y a « toujours travaillé, et l'empereur a constamment « eu l'incommodité et l'insalubrité d'habiter une « maison en construction. La chambre dans laquelle « il couche est trop petite pour contenir un lit « d'une dimension ordinaire ; mais toute bâtisse à

reur M. Hobhouse avait fait mettre cette inscription en lettres d'or « *A Napoleon le Grand* »

« Longwood prolongerait l'incommodité des ou-
« vriers. Il existe cependant dans cette misérable
« île de belles positions, offrant de beaux arbres,
« des jardins et d'assez belles maisons, entre au-
« tres *Plantation-house* ; mais des instructions po-
« sitives de votre ministère vous interdisent de
« donner cette maison, ce qui eût épargné beau-
« coup de dépenses employées à bâtir à Longwood
« des cabutes couvertes de papier goudronné, et
« qui déjà sont hors de service. Vous avez interdit
« toute correspondance entre nous et les habitants
« de l'île ; vous avez mis de fait la maison de Long-
« wood au secret ; vous avez même entravé les
« communications avec les officiers de la garnison.
« On semble s'être étudié à nous priver du peu de
« ressources qu'offre ce misérable pays ; et nous y
« sommes comme nous serions sur le rocher de
« l'Ascension. Depuis quatre mois que vous êtes à
« Sainte-Hélène, vous avez, monsieur, empiré la
« position de l'empereur. Le comte Bertrand vous
« a observé que vous violiez même la loi de votre lé-
« gislature, que vous fouliez aux pieds les droits
« des officiers généraux, prisonniers de guerre ;
« vous avez répondu que vous ne connaissiez que
« la lettre de vos instructions, qu'elles étaient pi-
« res encore que nous paraissait votre conduite.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

« Le comte de Montholon.

« *P. S.* J'avais signé cette lettre, monsieur,
« lorsque j'ai reçu la vôtre du 17 ; vous y joignez

« le compte par aperçu d'une somme annuelle de « vingt mille livres sterling que vous jugez indis- « pensable pour subvenir aux dépenses de l'éta- « blissement de Longwood, après avoir fait toutes « les réductions que vous avez crues possibles. La « discussion de cet aperçu ne peut nous regarder « en aucune manière ; la table de l'empereur est à « peine le strict nécessaire ; tous les approvision- « nements sont de mauvaise qualité, et quatre fois « plus chers qu'à Paris. — Vous demandez à l'em- « pereur un fonds de douze mille livres sterling, « votre gouvernement ne vous en allouant que « huit mille pour toutes ces dépenses : j'ai eu « l'honneur de vous dire que l'empereur n'avait « pas de fonds, que depuis un an il n'avait reçu « ni écrit aucune lettre, et qu'il ignorait complète- « ment tout ce qui se passe ou a pu se passer en « Europe. Transporté violemment sur ce rocher, à « deux mille lieues, sans pouvoir recevoir ni écrire « aucune lettre, il se trouve aujourd'hui entière- « ment à la discrétion des agents anglais. L'em- « pereur a toujours désiré et désire pourvoir lui- « même à toutes ses dépenses, et il le fera aussitôt « que vous le lui rendrez possible, en levant l'in- « terdiction faite aux habitants de l'île, de servir « sa correspondance, et qu'elle ne sera soumise à « aucune inquisition de votre part ni de celle de « vos agents. Dès que l'on connaîtra en Europe les « besoins de l'empereur, les personnes qui s'inté- « ressent à lui enverront les fonds nécessaires « pour y pourvoir.

« La lettre de lord Bathurst que vous m'avez « communiquée fait naître d'étranges idées ! Vos « ministres ignoreraient-ils donc que le spectacle « d'un grand homme aux prises avec l'adversité « est le spectacle le plus sublime ! Ignoreraient-ils « que Napoléon à Sainte-Hélène, au milieu des « persécutions de toute espèce, auxquelles il n'op- « pose que de la sérénité, est plus grand, plus « vénérable que sur le premier trône du monde, « où si longtemps il fut l'arbitre des rois ! Ceux « qui dans cette position manquent à Napoléon « n'avilissent que leur propre caractère et la nation « qu'ils représentent. »

Hudson avait exhalé sa mauvaise humeur. Le dîner était fini, nous nous disposions à gagner Longwood : mais nous pouvions y porter des lettres, des manuscrits, des plans, et rien de tout cela ne devait y pénétrer que sur le vu de M. Gorrequer. Il nous prévint, s'excusa, mais il était l'ennemi des correspondances, il leur faisait une guerre impitoyable. Nous lui ouvrîmes aussitôt nos poches, nos portefeuilles ; le Cerbère s'adoucit, nous passâmes. Il avait droit de nous déshabiller ! Gorrequer avait fini, c'était le tour de Reade. Celui-ci fut moins facile. Il visita, déplia nos effets, les examina pièce à pièce. La guerre aux chiffons finie, nous montâmes en voiture, nous nous engageâmes dans une route effrayante. Ce n'était que factionnaires, que précipices ; d'un côté, un vaste abîme, de l'autre, un farouche soldat. Nous marchions au milieu des

précautions de la guerre et des convulsions de la nature : jamais spectacle aussi sombre ne s'était offert à nos yeux. Nous arrivâmes enfin à Longwood. Nous nous présentâmes chez le général Bertrand, qui se trouvait auprès de l'empereur. Ce prince venait de recevoir les journaux de Londres, il parcourait les colonnes du *Morning Chronicle* qui me concernaient. Il y trouvait force éloges pour l'anatomiste, mais pas un mot pour le médecin. Il en conclut que j'étais étranger à l'art, « une façon de Cuvier, auquel il donnerait à disséquer son cheval, mais auquel il ne confierait pas son pied. » Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'on lui annonça notre arrivée. — « Allez, dit-il au grand-maréchal, voyez quels hommes on m'envoie, voyez surtout le physiologiste. » — Bertrand vint en effet, mais avec un air peiné. Il invita Buonavita à le suivre et nous pria d'attendre.

Je ne savais qu'augurer d'une réception si singulière ; j'étais stupéfait. Vignali n'était pas mieux lorsque le général reparut. Je passai avec lui dans la pièce voisine. Il me fit asseoir, me demanda depuis combien de temps j'étais parti de Rome, si je connaissais la famille de l'empereur, comment étaient Madame Mère, le cardinal, Lucien, Pauline, etc. ; comment j'avais été choisi pour venir, en quelle qualité j'arrivais, où j'avais pratiqué, si j'avais une lettre, quelque chose à dire à Napoléon de la part des siens, quel motif m'avait déterminé à quitter l'Italie pour cet écueil, qui j'avais vu pendant le trajet de Rome à Londres, qui j'avais fré-

quenté dans cette capitale, et ce qu'on m'avait dit. Je satisfis à toutes ces questions, et j'eus l'honneur d'être présenté à madame la comtesse qui s'entretenait avec le docteur Verling et l'abbé Buonavita. Elle m'accueillit avec bonté et me demanda quelques détails sur les pays que nous avions parcourus. Vignali eut son tour. Il fut comme nous interrogé, présenté et accueilli. On nous servit à souper, on nous donna des appartements ; je me déshabillais lorsque je vis une seconde fois le comte Bertrand paraître. Il me pria de passer chez le général Montholon, il avait quelque chose à me dire. J'allai ; j'écoutais, je ne comprenais rien à cet entretien inouï. Je ne tardai pas néanmoins à me remettre. Je répondis qu'un noble orgueil m'avait seul conduit à Sainte-Hélène, que j'avais eu l'ambition d'être utile au plus grand homme du siècle ; qu'aucun sacrifice ne m'avait coûté dès qu'il avait été question de l'empereur; que j'en ferais un autre si mes services n'étaient pas agréés ; que je me rembarquerais immédiatement pour l'Europe. Je me retirai. Je n'avais plus ni sommeil, ni fatigues, la conversation avait tout dissipé. Je trouvai dans l'antichambre le cuisinier Chandellier, qui, n'ayant pas encore de logement, me demanda à y passer la nuit. Je ne pouvais fermer l'œil, j'étais curieux de savoir si la réception que j'avais reçue s'était étendue jusques à lui. Il me répondit qu'il avait été accueilli par ses camarades, qui cependant lui avaient adressé force questions sur notre voyage, les personnes que nous avions vues, et les nouvelles que nous avions en-

tendu raconter. Il ajouta que l'empereur l'avait fait appeler ainsi que Coursant (1) ; qu'il s'était informé de ce qu'on disait à Rome du choix du médecin, de celui des prêtres, de ce qu'ils en avaient vu, entendu à Londres, et des maisons qu'ils fréquentaient dans cette capitale. Il devenait évident que j'excitais des soupçons, des défiances, que j'avais été desservi. Comment cela s'était-il fait ? je ne pouvais le pénétrer. Le jour vint, je me trouvai plus calme et attendis avec résignation que cette affaire se dénouât. Je reçus dans la matinée une troisième visite du comte Bertrand. Il me demanda un rapport écrit et détaillé sur le lieu de ma naissance, mon âge ma famille, les villes où j'avais fait mes études. Il me demanda où et depuis quelle époque j'avais exercé, si j'avais servi ; à quelle partie de la médecine je m'étais plus spécialement appliqué. Je fis sur le champ ce résumé ; je le lui adressai avec mes diplômes, mes papiers, et la lettre du cardinal. Buonavita, Vignali furent obligés d'en faire autant.

C'était une triste réception après un si long voyage : mais Son Eminence n'avait pu, au milieu des graves soins qui l'occupaient, trouver un instant pour écrire, soit à l'empereur, soit au grand-maréchal. Aucun membre de la famille n'avait réparé cette négligence, nous étions envoyés par le gouvernement anglais, recommandés par le ministère, fêtés par le gouverneur, c'en était plus qu'il ne fallait pour éveiller la défiance. Une autre circons-

(1). Chandellier et Coursant venaient de Rome avec Antommarchi et les deux aumôniers.

tance contribua à donner à cette affaire l'air d'une intrigue. Le cardinal, qui n'avait pu nous munir d'une lettre de créance pour Sainte-Hélène, avait eu néanmoins assez de loisirs pour concerter le moyen de faire de Vignali le médecin de Napoléon. Il avait écrit au comte Las Cases à cet égard; il avait prié de recommander le missionnaire à l'empereur. Las Cases ne jugea pas convenable de travestir un prêtre en médecin, et se borna à remettre la missive de Son Eminence à l'abbé qui, tout empressé de la rendre, était loin de prévoir l'effet qu'elle produisit. Tout s'arrangea cependant. Nous étions Français, nous étions Corses; nous ne pouvions à ce double titre être les agents des Anglais; Napoléon nous admit à son service.

Je me disposai en conséquence à aller chercher les effets qui étaient restés sur le bâtiment. Je pensais aller seul, sir Hudson nous avait tant protesté que nous pourrions circuler librement dans l'île; mais l'officier d'ordonnance de Longwood avait des ordres : je fus obligé d'accepter l'offre qu'il me fit de m'accompagner. Je me rendis à bord du *Snipe;* j'étais gardé à vue, aucun de mes mouvements n'était perdu. Quelle fut ma surprise! notre excellent capitaine était dans la même position. — « Pourquoi des gardes? Quel accident? — Ce coquin de gouverneur? — Eh bien, quoi! sir Hudson? — M'empêche de mettre pied à terre, de vendre mes marchandises. — Pour quel motif? que lui avez-vous fait? — Mes porcs disparaissent, mon claret coule, ah! — Mais vos canards? — Me mangent plus qu'ils

valent, ah ! — Mais enfin quel tort, quelle faute ? — Ces maudits livres, ah ! — Ces livres de messe ? — De messe ! C'est un guet-apens, un meurtre ; voyez ces truies, ces planches, quel tort ! — Mais enfin des livres de dévotion ! — Vous le croyiez, je l'ai cru, je les ai apportés ; eh bien, ce sont des livres que ce maudit O'Meara a écrits contre lui, ah ! » — Je laissai mon homme gémir à son aise, je débarquai mes effets et rentrai à Longwood. Les préventions s'étaient dissipées, les soupçons éteints, je reçus une lettre du comte Bertrand qui m'annonçait que j'étais agréé comme chirurgien ordinaire de l'empereur. Sa lettre était ainsi conçue :

« Longwood, ce 22 septembre 1819.

« Monsieur Antommarchi,

« L'empereur Napoléon vous agrée pour son chirurgien, avec les appointements de neuf mille francs par an ; vous entrerez en fonction dès le moment que vous aurez prêté votre serment ; je vous prie, à cet effet, de vous rendre chez moi à 2 heures un quart.

« J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le comte BERTRAND. »

Je me rendis à l'invitation du grand-maréchal, et pris les engagements exigés. Je ne devais rien communiquer ni dire aux Anglais ; je devais me garder de leur confier le plus petit détail sur les progrès

de la maladie dont Napoléon était atteint. Ce que j'avais éprouvé, ce que j'avais entendu m'avait donné la mesure des gens à qui nous avions à faire ; je n'étais pas disposé aux confidences, je jurai de n'en jamais faire et j'eus l'honneur d'être présenté à Sa Majesté. La chambre était petite, extrêmement obscure, il était dans son lit : je ne l'aperçus pas d'abord. Je m'avançai dans une espèce de recueillement religieux. Il le vit, et m'adressant la parole de la manière la plus gracieuse : — « Approchez-vous de moi, *Capocorsinaccio* », me dit-il en italien, langue que dès lors il employa constamment dans nos conversations, « approchez afin que je puisse vous voir « plus distinctement, et surtout vous mieux en- « tendre, car sur ce triste rocher je suis devenu « tout à fait sourd ». Je m'approchai. Il me jeta un coup d'œil qui ne parut pas m'être défavorable, et reprit : « — J'ai été bien près de votre pays dans « ma première jeunesse ; je débarquai à peu de dis- « tance de Morsiglia, au port de Macinajo. Je fus de « là à Rogliano, où je vis une belle maison peinte à « la génoise, à Tomino, à Porticciolo. Je me rendais « à Bastia : mais, le croiriez-vous ? j'eus toutes les « peines du monde de trouver un cheval et un « homme qui voulût m'accompagner ; j'y parvins « cependant. Le squelette qu'on me donna pouvait « à peine se tenir sur ses jambes, mais il était habi- « tué à ces routes escarpées ; il me fut extrêmement « utile. J'arrivai enfin à Bastia ; j'étais content de « mon guide, il le fut aussi de moi.

« Le Cap est de toute la Corse la contrée la plus

« ingrate : cependant ses habitants sont les meil-
« leurs cultivateurs, les commerçants les plus in-
« dustrieux de l'île. Pauvres, mais intelligents,
« mauvais soldats, mais excellents marins, ils sont
« en général sobres, pacifiques, honnêtes. Ils jouis-
« sent d'une paix profonde, alors même que les
« autres districts sont en proie aux plus violentes
« agitations. Leurs mœurs, leur caractère sont
« tout à fait opposés à ceux de nos compatriotes
« qui vivent dans les montagnes. Aussi les uns
« tremblent-ils à la vue des autres et cela avec
« raison. Le naturel doux, tranquille de l'homme
« de la plaine ne peut faire tête aux habitudes al-
« tières, à l'impétuosité du montagnard. En général
« les habitants de votre pays sont pauvres ; ils tra-
« vaillent beaucoup, il s'exténuent à féconder le
« sol ou pour mieux dire les rochers, mais leur
« travail produit fort peu, ils ont de la peine à vivre.
« Ceux du mien au contraire se fatiguent peu ou
« point du tout, et s'ils ne sont pas riches, ils
« mènent du moins une vie douce, indépendante.
« Ils la passent à courir le fusil sur l'épaule. Mais
« c'est assez parler d'un pays que je ne reverrai
« plus. Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé en
« Corse ? — Deux ans, sire. — Quel âge avez-vous ?
« — Environ trente-ans. — Oh ! oh ! vous pourriez
« être mon fils. Si j'avais connu votre mère, j'au-
« rais laissé le Macinajo, je serais allé débarquer
« à Morsiglia. — A Centuri ! — Oui, à Centuri,
« Morsiglia, n'a pas de port. Vit-elle toujours votre
« mère ! — Elle est morte que j'étais encore enfant.

« — Était-elle jolie, séduisante, gracieuse? — Elle « était jolie femme et bonne mère. — Eh bien! « raison de plus, j'aurais débarqué à Centuri, je « serais allé à Morsiglia faire la cour à une char- « mante Capocorsina, à madame Antommarchi. « Quel âge a votre père? — Il approche de soixante- « dix ans. — Il est notaire : fait-il quelquefois, « comme ses bons confrères, de faux actes, des « testaments supposés? » Je ne répondais pas, il répéta la question en riant plus fort. — « Mon « père jouit de l'estime publique et de la confiance « de son canton. — En ce cas, il n'y a rien à dire. « Vous rappelez-vous l'époque où je conquis l'Italie « pour la première fois? — J'en conserve un vague « souvenir. — Quelle ivresse! quelles acclama- « tions! Ce n'était qu'un cri d'enthousiasme. La « population se pressait sur mon passage, j'étais « son dieu, son idole. Elle m'est restée fidèle. « Sans doute vous ne vous souvenez qu'à peine, « car vous étiez si jeune alors, de mon expédition « d'Egypte, de mon arrivée, de mon débarquement « à Ajaccio, à Fréjus, et des transports avec lesquels « je fus accueilli? — Je me rappelle cette appari- « tion inattendue qui changea la face de l'Europe. « J'écoutais avec admiration ce qu'on racontait du « général Bonaparte et des merveilles qu'il avait « exécutées. On buvait, sire, à vos succès, on « faisait pour vous les vœux les plus vifs. Je con- « serve parfaitement le souvenir de l'impression « que fit sur moi l'allégresse de tout un peuple « qui n'espérait qu'en vous. — Quel âge aviez-

« vous lorsque vous avez quitté la Corse ? — En-
« viron quinze ans. — Il y a à Livourne des Capo-
« corsini fort riches. — Oui, sire, quelques-uns
« sont devenus patriciens, d'autres ont été faits
« nobles : le grand-duc les a bien traités. — Vous
« avez fait vos études à Pise ? — Je les ai commen-
« cées à Livourne, d'où j'ai été les continuer à
« Pise et à Florence. — A quelle époque ? — Je
« fus reçu docteur en philosophie et en médecine,
« à l'université de Pise, au mois de mars 1808 ; je
« passai ensuite à Florence, où je me livrai à des
« recherches physiologiques : j'étais attaché à
« l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve. En 1812, j'ob-
« tins de l'Université impériale le diplôme de doc-
« teur en chirurgie. Le grand-maître me nomma
« prosecteur d'anatomie, attaché à l'Académie de
« Pise, qui daigna s'intéresser à moi. Je résidais
« comme tel à Florence, où j'ai exercé jusqu'au
« moment de mon départ. — La grande-duchesse
« Élisa était-elle aimée en Toscane ? — Aimée et
« crainte tout à la fois. — Faisait-elle quelque
« chose pour se concilier ses sujets ? — Elle ché-
« rissait les arts, elle protégeait les sciences, elle
« gouvernait dans l'intérêt public. — Elle était
« adorée à Lucques ; elle y avait créé des établis-
« sements utiles et bons. Je la crois fort riche. Les
« Toscans ont été contents de revoir leur ancien
« grand-duc ; ne le croyez-vous pas ? — Il est cher
« au peuple qu'il gouverne avec douceur. — A
« l'exception des spéculateurs de Livourne à qui
« tout est bon, les Toscans sont un peuple excel-

« lent ; ils sont à la fois éclairés, industrieux, cul-
« tivateurs habiles : ils occupent la plus belle con-
« trée de l'Italie. Mais quel motif vous a poussé à
« échanger le beau séjour de Florence, votre clien-
« tèle, votre emploi, vos travaux, pour ce misé-
« rable rocher? Quelles considérations vous ont
« engagé à vous associer à mon exil? — Votre
« Majesté peut le pressentir : je ne cherche ni l'or
« ni les faveurs ; je n'ai pas mis mes services à
« prix, je ne me suis pas inquiété des conditions.
« On m'a proposé d'approcher de vous, cette
« gloire m'a suffi, je n'ambitionne pas d'autre bien.
« — Mais pourquoi, avant de céder à l'invitation
« de votre ami Colonna, ne pas vous être fait
« assurer une existence par ma famille? — Des
« avantages pécuniaires ne peuvent compenser le
« sacrifice ; la gloire seule pouvait me décider. —
« La gloire est fort bonne ; mais si vous aviez été ren-
« voyé comme peu s'en est fallu, qu'auriez-vous
« fait? dans quel embarras ne vous seriez-vous pas
« trouvé? — Une semblable réception m'eût dé-
« chiré ; mais encore eussé-je touché ce triste
« écueil ; ma profession m'eût mis partout à l'abri
« du besoin : mon seul regret eût été d'être mé-
« connu. — Vous êtes Corse ; voilà la considéra-
« tion qui vous a sauvé ; mais encore vous pouviez
« ne pas me convenir, être congédié ; que vous
« fût-il revenu d'avoir si imprudemment cédé? —
« Ces réflexions sont justes, mais je ne les ai pas
« faites. — Votre bonne étoile y a suppléé. Je suis,
« du reste, fâché que le cardinal ait été chargé de

« cette affaire, qu'il se soit conduit comme il a « fait. Je lui demande un chirurgien, il vous en- « voie : vous êtes jeune, mais enfin il vous choisit. « En même temps il écrit à Las Cases une lettre « que les prêtres m'ont remise, et dans laquelle il « insiste pour que je ne me serve que de Vignali. « Cependant je suis bien sûr que cet abbé n'a pas « plus de trois ans d'études, quoique lui-même « m'ait dit quatre. Je vous avoue que cette lettre « m'a singulièrement déplu. Ni ma mère, ni le « cardinal, ne m'ont donné avis de votre départ. « Je me défiais de tous les individus dont se com- « pose votre embarcation. Les visites, les questions « que le grand-maréchal vous a faites, ont dû vous « surprendre et vous affecter? — Vivement, sire : « j'étais humilié, confus, je ne pouvais m'expliquer « ces défiances. — N'y pensez plus ; et vous serez « mon chirurgien, je vous servirai de père. J'ai « fait dire à l'abbé Vignali, et je le lui ferai ré- « péter encore, que je n'entends pas qu'il exerce à « Longvood. Je ne veux qu'il essaie son art sur « personne, fût-ce sur le dernier des Chinois. « Qu'il travaille à remplir ses devoirs ecclésias- « tiques (1), c'est là son véritable état ; je l'ai fait « prévenir par son supérieur Buonavita, excellent « vieillard que je n'ai fait qu'entrevoir à l'île

(1) Et telles étaient aussi les intentions du cardinal Fesch, qui, le 19 janvier 1819, écrivait à l'abbé Vignali : « ... J'accepte les offres que vous avez faites à Madame Mère et à moi de vous rendre à Sainte-Hélène, pour le service de l'Empereur Napoléon. Vous eûtes la générosité de vous offrir dans votre zèle patriotique, pour un emploi quelconque auprès de lui, *mais je n'ai envisagé que votre caractère de prêtre dans la mission que je vous donne, et, à cet effet, je vous destine pour aumônier en second de l'Empereur.* »

« d'Elbe. Je crains bien qu'il soit venu pour se faire « enterrer ici. En tout cas, je le recommande à vos « bons offices; il mérite notre bienveillance et « notre appui. Je l'ai vivement blâmé d'avoir « accepté les propositions du cardinal. A son « âge, impotent, perclus comme il est, on n'en- « treprend pas un voyage si long, si périlleux. « Après avoir musé longtemps, l'archevêque m'en- « voie un homme bien respectable, il est vrai, « mais si vieux, si cassé, qu'il ne peut m'être « d'aucun secours. Le grand-duc doit avoir été « charmé de voir un de ses employés m'apporter « les secours de la médecine sur cet écueil? — « Je le pense, sire; vous avez eu tant de bontés « pour lui. — Je l'ai beaucoup connu. Marie- « Louise l'aimait, et lui n'était pas indifférent aux « charmes de la reine de Naples. Je l'ai toujours « tenu pour un bon prince. Êtes-vous resté long- « temps à Rome? — Environ deux mois. — Vous « avez eu le loisir de la bien connaître. Je suis « vraiment fâché de ne l'avoir pas vue. Je voulais « lui rendre son antique splendeur, en faire la « capitale de l'Italie; la destinée ne l'a pas voulu… « Une partie de ma famille y réside. Le Pape « est un bon vieillard que j'ai toujours bien traité… « Allons! maintenant, parlez-moi avec franchise, « donnez-moi des nouvelles des miens. Commencez « par Madame Mère, *la signora Letizia*. — Le mal- « heur n'a pu l'abattre. Elle supporte l'adversité « avec courage; elle est pleine de résignation et « de dignité. — Reçoit-elle, va-t-elle dans le

« monde ? Quel est son genre de vie ? — Tout à
« fait retiré. Elle n'a qu'une société peu nombreuse,
« n'admet que quelques personnes de confiance.
« Ceux de ses enfants qui sont à Rome sont em-
« pressés autour d'elle : mais ses vœux, ses pen-
« sées sont tous pour Sainte-Hélène. Elle n'at-
« tend qu'un mot pour braver la mer et vous
« serrer dans ses bras. — Elle a été toute sa
« vie une excellente femme, une mère sans égale :
« elle m'a toujours aimé. Vous l'avez laissée bien
« affligée, n'est-il pas vrai ? — Elle retenait d'abord
« avec peine son émotion : mais elle est bientôt
« revenue à elle-même ; elle a montré un courage,
« une force d'âme au-dessus de l'humanité. — Je
« suis sûr qu'elle n'eût pas craint les fatigues que
« vous avez essuyées. Va-t-elle en société ? — Quel-
« quefois chez ses fils ou chez Son Éminence. —
« Le cardinal la voit-il souvent ? — Plusieurs fois
« par jour. — Ses fils ? — Presque tous les jours.
« — Pauline ? — Moins fréquemment : ses indispo-
« sitions la retiennent. — Que pensez-vous de sa
« maladie ? — Je n'en connais pas la nature. —
« Vous connaissez particulièrement tous les indi-
« vidus de ma famille qui résident à Rome ? Com-
« ment sont-ils ? Que disent-ils de moi ? — Toutes
« les pensées sont concentrées sur Sainte-Hélène ;
« ils n'aspirent qu'à votre délivrance. — Exposez-
« moi avec précision tout ce dont les uns et les
« autres vous ont chargé pour moi : que vous a dit
« ma mère ? — Qu'elle, ses enfants, sa fortune
« étaient à votre disposition : qu'au moindre signe

« elle se dépouillerait de tout, dùt-elle endurer la « plus profonde misère. — Le prince de Canino ? — « Qu'il s'était entendu avec Joseph ; que chacun « d'eux viendrait passer trois années auprès de « V. M., si vous ne le trouviez pas mauvais. — « Pauline ? — Qu'elle n'attendait que vos ordres « pour accourir auprès de V. M. — Nous y pen- « serons. » Il souriait, se tut et ajouta : « Je ne « souffrirai pas qu'aucun membre de ma famille « vienne recueillir les outrages des Anglais, voir « les insultes que me prodigue ce sicaire. Je ne « veux pas qu'aucun d'eux soit témoin de tant « d'indignités, c'est assez que je les endure » ; et changeant tout à coup de discours : « La *signora* « *Letizia* est-elle toujours aussi fraîche ? — Elle « est toujours très bien. — Et Pauline, est-elle « encore jeune et belle ? — Toujours. — Elle n'a « jamais eu d'autre affaire que la toilette et les « plaisirs. Louis et Lucien se voient-ils ? — Ils se « rencontrent fréquemment chez Madame Mère. « — Ont-ils société ? — Le prince de Canimo « reçoit quelques personnes choisies. Louis vit « dans la retraite. — Il donne dans la dévotion, « le croyez-vous ? — Je l'ai ouï dire ; il passe « même pour bigot. » — L'empereur rit : — « Que pensez-vous de sa santé ? — Elle est dans « une situation déplorable ; les remèdes n'y peu- « vent désormais plus rien. — Quel beau jeune « homme c'était lors de ma première expédition « d'Italie ! Sa timidité l'a perdu. Quel malheur « que je n'aie pas été prévenu à temps ! Il serait

« sain et sauf aujourd'hui, il aurait rempli sa des-
« tinée, la douleur ne l'eût pas enlevé à la gloire,
« il eût pris part à nos succès. Combien de fils a
« le prince de Canino ? » Je le lui dis. « De filles ? »
« Je le lui dis encore. « Qui avez-vous vu pen-
« dant que vous étiez à Rome ? » Je nommai les
personnes que j'avais fréquentées. « Le cardinal
« est-il toujours amateur ? court-il encore les
« tableaux ? — Il en reçoit tous les matins par
« voitures. Il les passe en revue dans son anti-
« chambre, achète les uns, déprécie les autres.
« Cette passion lui coûte des sommes immenses (1).
« — Quand êtes-vous parti de Rome ? — Le 15 fé-
« vrier. — Comment avez-vous voyagé ? — A petites
« journées, dans une voiture qui nous a conduits
« jusqu'à Anvers. — Madame Letizia vous a-t-elle
« remis beaucoup d'argent ? — Deux cents napo-
« léons et une traite de douze mille francs sur
« son banquier de Londres. — C'est, je crois,
« la plus riche de la famille. Je lui reprochais
« toujours d'être trop bornée dans ses dépenses.
« Savez-vous si elle fait du bien à Rome ? — Je
« l'ignore. — En passant à Parme avez-vous vu
« Marie-Louise ? — Elle était partie et nous avions
« l'ordre de ne pas faire connaître notre mission.
« — Savez-vous si elle est en relation avec ma
« mère ou quelque personne de ma famille ? —
« Madame Mère lui a écrit deux fois sans rece-

(1) La nombreuse collection de tableaux des maîtres anciens et modernes qu'il avait réunie étant en France et dans le palais de Rome, était visitée avec empressement par tous les amateurs.

« voir de réponse. — C'est qu'il ne lui est pas
« permis d'en faire. Quelles sont les personnes
« que vous avez vues dans le cours du voyage ? »
Je les lui nommai et lui rapportai ce qu'elles
m'avaient dit. « Avez-vous vu à Francfort la prin-
« cesse Julie ? (1) — Elle m'a reçu avec toute la
« bonté qui la caractérise. — Ses deux filles, com-
« ment sont-elles ? — Grandes, belles, fraîches
« comme des roses. — Je crois que l'une d'elles
« épouse un des fils de Lucien ; n'en avez-vous
« rien entendu dire ? — La princesse m'a fait une
« multitude de questions sur l'aîné. Je m'expli-
« quai facilement un intérêt si vif. — J'avoue que
« c'est un mariage qui me ferait plaisir. Vous avez
« donc été bien accueilli ? — On ne saurait mieux.
« — C'est la femme la plus délicate que je con-
« naisse ; on n'a pas un meilleur cœur. Vous avez
« vu Las Cases ? — Oui, sire. — Comment va-t-
« il ? — Il est gravement malade. — Avez-vous
« vu son fils Emmanuel ? — Il était à Strasbourg.
« — Les prêtres m'ont dit, je crois, que vous n'aviez
« rencontré aucun obstacle dans votre voyage de
« Rome à Londres ? — Aucun, sire. — Quand
« êtes-vous arrivés à Londres ? — Le 19 avril. —
« Combien de temps y êtes-vous restés ? — Nous
« n'en sommes sortis que le 9 juillet. — Qui y
« avez-vous vu plus particulièrement ? — Des mé-
« decins, des gens de l'art, ceux surtout qui ont
« exercé sous les tropiques. — Quand vous êtes-vous
« présenté à lord Bathurst ? — Le surlendemain de

(1). La femme du roi Joseph.

« notre arrivée. — Quelles questions vous a-t-il faites ?
« — Il nous a parlé de Rome, du cardinal, de Madame
« Mère, du prince de Canino, et nous a demandé
« s'ils croyaient réellement que vous fussiez malade.
« — Que lui avez-vous répondu ? — Qu'on n'en dou-
« tait pas, qu'on ne pouvait en douter, que les rap-
« ports de O'Meara, de Stokoe ne le permettaient
« pas. — Que vous a-t-il dit à cela ? — Que ces rap-
« ports étaient inexacts, qu'il venait de recevoir des
« nouvelles positives, que vous jouissiez d'une santé
« parfaite, que nous pouvions l'écrire à Rome. —
« — Combien de fois l'avez-vous vu ? — Trois ou
« quatre. — Vous êtes-vous présenté chez lord Hol-
« land ? (1) — Le prince de Canino m'avait donné une
« lettre de recommandation pour sa seigneurie. —
« Avez-vous été bien reçu ? Milady vous a-t-elle
« accueilli ? — On ne peut mieux. — Milord
« habite-t-il Londres ? vit-il à la campagne ? — Il
« réside à quelque distance de la capitale. — Vous

(1) Lord Holland, membre illustre du Parlement, ne cessa de témoigner à Napoléon captif, l'intérêt qu'avait excité le souverain détrôné de la France. Déjà, lors des événements de 1814 et de 1815, il fut presque seul, au milieu de la réaction générale contre Napoléon et contre la France, à prêcher la modération dans la victoire, le respect dû au malheur et les droits imprescriptibles des nations. Il demanda qu'au Congrès de Vienne, on ne disposât que des territoires qui s'y trouvaient représentés, ou lorsqu'il fut question de déclarer Napoléon prisonnier de guerre, et quoique abandonné en cette occasion par ses collègues du Parlement qui votaient habituellement avec lui, il éleva la voix contre le bill, et ne cessa de protester contre la conduite peu généreuse du Gouvernement anglais envers le grand homme qui s'était confié à sa foi.

De son côté, lady Holland, avec cette délicatesse dont les femmes seules ont le secret, s'empressait de prévenir les vœux du captif de Sainte-Hélène, en lui envoyant des livres, des journaux, et tout ce qui pouvait contribuer, autant que possible, à adoucir les douleurs et les ennuis de la captivité. Napoléon reconnut ces attentions en envoyant à lady Holland une boîte enrichie d'une pierre antique qu'il avait autrefois reçue du pape Pie VI, apres la signature du traite de Tolentino. Ce present etait accompagne de ces mots écrits de sa main : « L'Empereur Napoleon à lady Holland, temoignage de satisfaction et d'estime. »

« avez vu souvent O'Meara, n'est-il pas vrai ? — Tous « les jours. — Que vous a-t-il dit de moi, de ma « maladie ? » Je lui résumai ce qui se trouve dans les rapports. « Est-il content de moi ? — Parfaite- « ment, sire. — Racontez-moi en détail ce que vous « avez vu et fait pendant votre séjour à Londres ; « nommez-moi les personnes que vous avez connues, « celles que vous avez fréquentées. » Je lui fis l'historique qu'il désirait ; il recommença ses questions. « Londres est une bien grande ville, n'est-il pas « vrai ? — Elle est aussi peuplée que vaste. — Avez- « vous été à Paris ? — Je n'ai jamais vu la France. « — C'est bien, c'est assez. Allez voir le général « Montholon ; demandez le médecin qui le soigne, « et consultez-vous avec lui avant qu'on le rappelle. « Informez-vous aussi des personnes auxquelles il « donnait ses soins, et qui après son départ auront « besoin des vôtres. Sachez quelles sont les maladies « qui règnent dans ces climats et surtout au lieu où « nous sommes. N'oubliez pas de demander au doc- « teur les méthodes curatives dont il fait usage. « Cette île est un monde tout à fait nouveau. Vous « avez besoin des conseils de ceux qui l'ont étudiée. « J'ai constamment refusé de voir celui qui vous « précède, néanmoins je le crois capable de vous « donner tous les éclaircissements nécessaires pour « réussir dans l'exercice de votre profession. Enga- « gez-le à rester encore quelques jours afin que vous « puissiez vous mettre au fait de ce qu'il vous im- « porte de savoir. »

Je fus rappelé au bout de quelques heures

L'Empereur était dans son salon qu'éclairait à peine la faible lueur d'une bougie. Il s'avança au-devant de moi, me prit par les oreilles, et me dit en riant : « Vous pensiez que j'avais perdu toutes mes forces sous cet affreux climat.» J'étais surpris, étonné, je restais immobile lorsque j'entendis quelqu'un rire à côté de moi. Je me retournai, c'était le grand-maréchal placé derrière nous, tout auprès de la cheminée. Napoléon m'adressa quelques questions sur les objets dont nous nous étions entretenus quelques instants plus tôt : puis il se mit à parler d'anatomie, de physiologie, des phénomènes de la génération. Sa discussion était savante, juste, précise, elle étincelait d'aperçus nouveaux. Il me fit subir par forme de conversation un examen rigoureux qu'il prolongea plus d'une heure. J'eus le bonheur de lui répondre d'une manière qui le satisfit. Il me congédia en me disant les choses les plus flatteuses et les plus aimables. Le comte Bertrand assista à cette longue conférence, mais ne proféra pas un mot.

23 septembre 1819. — Je me suis rendu auprès de l'Empereur. Il reposait sur un lit de campagne, la pièce était éclairée, j'ai pu observer les progrès du mal. L'oreille était dure, la face terreuse, les yeux livides, la conjonctive d'un rouge mêlé de jaune, le corps entier d'un excessif embonpoint, et la peau très pâle. J'examinai la langue, elle était couverte d'un léger enduit blanchâtre ; les éternuments étaient violents, prolongés, entrecoupés par une toux sèche, suivie d'une expectoration vis-

queuse qui variait d'un instant à l'autre. Les narines étaient cernées, engorgées ; la sécrétion de la salive devenait parfois abondante, et le bas-ventre était un peu dur au toucher. Le pouls petit, mais régulier, donnait environ soixante pulsations par minute. Ces symptômes me parurent inquiétants. J'examinai mieux et m'aperçus que la partie du lobe gauche du foie qui correspond à la région épigastrique était comme endurcie, extrêmement douloureuse à la pression. La vésicule du fiel était pleine, résistante, faisait saillie au dehors de l'hypocondre droit, près du cartilage de la troisième fausse côte. Des souffrances vagues se faisaient sentir dans les régions costales et lombaires du côté droit ; une douleur plus ou moins vive s'était fixée autour de la mamelle, et Napoléon éprouvait un sentiment de malaise extrême à l'épaule droite. Sa respiration devenait plus difficile lorsqu'on exerçait une pression perpendiculaire au scrobicule du cœur. Il se plaignait aussi d'une douleur d'intensité variable qui affectait depuis longtemps l'hypocondre droit. Elle était interne ; il cherchait à en préciser le lieu, il disait qu'elle était à *deux pouces de profondeur*. Il était depuis quelques jours sans appétit. Il avait des nausées, des vomissements. Il rendait des amas de matières tantôt âcres, tantôt bilieuses. Les urines, quoique fréquentes, étaient naturelles. D'abondantes sueurs avaient lieu chaque jour.

Pendant que j'analysais ces symptômes, l'Empereur ne discontinuait pas ses questions. Elles étaient tantôt sombres, tantôt plaisantes. La bonté, l'indi-

gnation, l'enjouement se peignaient tour à tour dans ses paroles et dans ses traits. « Eh bien, docteur, « que vous en semble ? dois-je troubler encore « longtemps la digestion des rois ?—Vous leur sur- « vivrez, sire. — Je le crois ; ils ne mettront pas au « ban de l'Europe le bruit de nos victoires ; il tra- « versera les siècles, il proclamera les vainqueurs « et les vaincus, ceux qui furent généreux, ceux « qui ne le furent pas : la postérité jugera, je ne « crains pas ses décisions. — Cette vie vous est « acquise. Votre nom n'éveillera jamais l'admiration « sans rappeler ces guerriers sans gloire si lâche- « ment ameutés sur un seul homme. Mais vous ne « touchez pas au terme, il vous reste un long espace « à parcourir. — Non, docteur, l'œuvre anglaise se « consomme ; je ne puis aller loin sous cet affreux « climat. — Votre excellente constitution est à l'é- « preuve de ses pernicieux effets. — Elle ne le « cédait pas à la force d'âme dont la nature m'a « doué ; mais le passage d'une vie si active à une « réclusion complète a tout détruit. J'ai pris de « l'embonpoint, j'ai perdu mon énergie, le ressort « est détendu. » Je n'essayai pas de combattre une « opinion malheureusement trop fondée. Je dé- « tournai la conversation, j'eus recours à une de « ces transitions dont je connaissais déjà tout l'ef- « fet. Je me mis à discourir sur les vœux, l'attente où était l'Europe, et demandai à Napoléon s'il voulait être infidèle à sa gloire, devenir complice de l'attentat que les Anglais exécutaient sur lui. « Eh « bien soit, dit-il, votre indépendance, votre abandon

« me plaisent. Vous avez tout quitté pour m'apporter les secours de l'art. Il est juste que je fasse aussi quelque chose, je me résigne. Que le médecin ordonne, je me soumets à ses décisions. Je vous confie ma santé. Je vous dois le détail des habitudes que j'ai prises, des affections dont je suis atteint.

« La constipation m'est habituelle. C'est une incommodité de l'enfance, elle ne m'a jamais quitté ; mais elle devient chaque jour plus forte, plus pénible. Sans les bains, les lavements, je ne pourrais la supporter ; je suis parfois obligé d'y joindre les boissons douces, le bouillon aux herbes, la diète. Souvent même tout ce régime ne suffit pas ; je suis forcé de recourir à mon remède héroïque, à la *soupe à la reine :* cette composition de lait, de jaune d'œuf et de sucre produit sur moi l'effet d'un purgatif doux et me soulage constamment. C'est jusqu'ici la seule médecine dont j'aie fait usage. En revanche, les fonctions des voies urinaires ne se sont jamais bien faites. J'ai toujours éprouvé de la difficulté à uriner, et d'autant plus que le besoin se faisait sentir plus fréquemment ; mais l'envie sommeillait par intervalles, elle me laissait chaque nuit quelques heures de repos, la nature était satisfaite ; je gagnais le temps que la nonchalance m'eût enlevé ; je ne consultais jamais de médecin. Aujourd'hui je suis moins avare de mes heures, et les souffrances deviennent insupportables.

« L'heure où j'obéis au besoin est, en général,

« fort irrégulière. Je dors, je mange suivant le « temps, les circonstances, la situation où je me « trouve ; mon sommeil est communément doux et « tranquille. Si la douleur, quelque accident l'in- « terrompt, je saute à terre, je demande de la lu- « mière, je marche, je travaille, je fixe mon esprit « sur un objet ; quelquefois je reste au milieu des « ténèbres, je change de chambre, je passe dans un « autre lit ou m'étends sur un sofa. Je suis sur pied « à deux, trois, quatre heures du matin ; j'appelle « quelqu'un pour me tenir compagnie, s'entretenir « de souvenirs, d'affaires, attendre le jour. Je sors « dès qu'il paraît, je fais un tour, et quand le so- « leil se montre, je rentre, je me remets au lit où « je reste plus ou moins suivant la manière dont « s'annonce la journée. Si elle est mauvaise, que « j'éprouve de l'irritation, de l'inquiétude, j'ai re- « cours à la méthode dont je vous ai parlé ; je varie « je change, je passe du lit au sofa, du sofa au lit : « je cherche, je trouve de la fraîcheur et j'en suis « mieux. Je ne vous décris pas mon costume du « matin, il n'est pour rien dans les souffrances que « j'endure, et puis je ne veux pas vous ôter le plai- « sir de l'admirer. Ces belles manœuvres me con- « duisent à neuf, dix heures, quelquefois plus « tard. Je fais alors servir le déjeuner, que je « prends de temps à autre au bain, mais plus com- « munément au jardin. Bertrand ou Montholon me « font compagnie, souvent tous les deux. Les me- « decins ont la police de la table, il est juste que je « vous rende compte de la mienne ; voici comment

« elle est servie : Un potage, deux plats de viande, « un de légumes, une salade quand je peux en « en avoir, composent tout le service ; une demi- « bouteille de vin claret que j'étends de beaucoup « d'eau me sert de boisson ; j'en bois un peu de « pur à la fin du repas. Quelquefois, lorsque je « suis fatigué, je substitue le Champagne au claret : « c'est un moyen sûr d'exciter l'estomac. » Je lui demandai quelle était l'espèce de légumes dont il faisait plus fréquemment usage. « Des pommes de « terre, des lentilles, des pois, des haricots blancs, « des choux-fleurs. Mais savez-vous que nous avons « mis l'île en rumeur avec nos lentilles ? On ne « voulait pas nous croire, nous les demandions par « dérision, nous ne nous proposions pas d'en faire « faire usage. Des lentilles ! ce n'était pas un mets « d'hommes. Le maître d'hôtel insista, fut moqué, « refusé, et n'obtint qu'avec peine qu'on en tirât « du Cap. » J'étais curieux de savoir si les viandes étaient recherchées, fortes, épicées; « Ce sont des « côtelettes, du gigot de mouton. Je recherche la « partie la plus rôtie, la plus brune ; mais, du reste, « je veux que la cuisine soit simple. Je n'aime pas « les cuisiniers qui ne font que de l'esprit. Un bon « *étouffé* à la génoise, un *pilau* à la milanaise, et « des *taillerains* à la Corse, valent mieux pour « moi que toutes les merveilles de l'art de Beau- « villiers. » (1)

(1) Antoine Beauvilliers, célébrité culinaire. Quelques années avant la Révolution, il avait fondé au Palais-Royal un établissement qu'il dirigeait avec succès, quand les préoccupations politiques et la gravité des événements révolutionnaires le forcèrent à se retirer en 1793. Après que le

Comme je lui témoignais l'admiration que me causait une frugalité si rare, il reprit : « Dans nos « marches de l'armée d'Italie, je ne manquais ja- « mais de faire mettre à l'arçon de ma selle du « vin, du pain et un poulet rôti. Cette provision « suffisait à l'appétit de la journée, je puis « même dire que je la partageais souvent avec « ma suite. Je gagnais ainsi du temps ; j'économi- « sais sur la table au profit du champ de bataille. « Du reste, je mange vite, je mâche peu, mes repas « ne consument pas mes heures. Ce n'est pas ce « que vous approuvez le plus ; mais dans la situa- « tion où je me trouve, qu'ai-je à faire de soins, « de mastication ? Je suis attaqué d'une *hépatite* « *chronique* ; cette maladie est endémique dans cet « affreux climat. Je dois succomber, je dois expier « sur cet écueil la gloire dont j'ai couvert la « France, les coups que j'ai portés à l'Angleterre. « Vous voyez comme ils en usent. Depuis plus d'un « an ils m'ont interdit les secours de la médecine ; « je suis privé de médecins qui aient ma confiance, « déshérité du droit d'invoquer les ressources de « l'art. Le bourreau trouve mon agonie trop lente. « Il la hâte, il la presse, il appelle ma mort de tous « ses vœux. Il n'y a pas jusqu'à l'air que je respire « qui ne blesse cette âme de boue. Croyez-vous que « ses tentatives ont été prolongées, ouvertes, que

calme fut rétabli, quoique déjà d'un âge avancé (il était né à Paris, en 1754), il reprit la direction de ses fourneaux, mais ne put cependant ressaisir son ancienne prospérité. — Il publia, en 1814, deux volumes *L'Art du Cuisinier*, un des meilleurs traités composés sur cette matière.

« j'ai failli tomber sous le poignard anglais ? Le gé-
« néral Montholon était malade, il refusait de com-
« muniquer avec Bertrand, il voulait ouvrir une
« correspondance directe avec moi. Il me détachait
« ses satellites deux fois le jour, Reade, Wyn-
« yard (1), ses officiers de confiance, assiégeaient
« ces misérables cabanes, voulaient pénétrer jus-
« qu'à mon appartement. Je fis barricader mes
« portes ; je chargeai mes pistolets, mes fusils qui
« le sont encore, et menaçai de brûler la cervelle
« au premier qui aurait l'imprudence de violer mon
« asile. Ils se retirèrent en criant à tue-tête qu'ils
« voulaient voir Napoléon Bonaparte, que Napoléon
« Bonaparte eût à sortir, qu'ils sauraient bien con-
« traindre Bonaparte à paraître. Je croyais ces
« scènes outrageantes terminées, mais elle se re-
« produisaient chaque jour avec plus de violence.
« C'étaient des surprises, des menaces, des vocifé-
« rations, des lettres remplies d'injures. Mes valets
« de chambre jetaient ces placards au feu, mais
« l'exaspération était au comble, une catastrophe
« pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre. Jamais
« je n'avais été si exposé. Nous étions au 16 août :
« ces saturnales duraient depuis le 11, je fis préve-
« nir le gouverneur que mon parti était pris, ma
« patience à bout, que le premier de ses sicaires
« qui franchirait le seuil de ma porte serait abattu
« d'un coup de pistolet. Il se le tint pour dit et
« cessa ses outrages. C'est un dernier trait de bar-
« barie du gouvernement anglais d'avoir choisi un

(1) Colonel anglais

« tel homme ; mais l'iniquité se devine et se cher-
« che. Le ministère ne médite pas un attentat
« qu'il ne trouve un forban pour lui prêter main
« forte et l'appuyer. J'ai abdiqué librement et
« volontairement en faveur de mon fils et de la
« Constitution. Je me suis plus librement encore
« acheminé sur l'Angleterre. Je voulais y vivre dans
« la retraite et sous la protection de ses lois. Ses
« lois ! L'aristocratie en a-t-elle ? y a-t-il un atten-
« tat qui l'arrête ? un droit qu'elle ne foule aux
« pieds ? Tous ses chefs ont été prosternés devant
« mes aigles. D'une part de mes conquêtes, j'ai fait
« des couronnes aux uns, j'ai replacé les autres sur
« des trônes que la victoire avait brisés ! J'ai été
« clément, magnanime envers tous. Tous m'ont
« abandonné, trahi, se sont lâchement empressés
« de river mes chaînes, je suis à la merci d'un fli-
« bustier. »

Je cherchai à calmer l'empereur. Il n'était pas sorti depuis dix-huit mois ; je lui représentai les dangers de cette longue inaction, je l'engageai à ne plus étouffer dans son appartement, à venir respi-
« rer à l'air libre. « Non, me dit-il, l'insulte m'a
« longtemps confiné dans ces cabanes ; aujourd'hui
« le manque de forces m'y retient. Voyez si vous
« trouvez quelque chose dans cette jambe, je sens
« qu'elle plie sous moi. » J'examinai, j'observai toute la partie droite. Le résultat de mes recherches fut pénible, je m'assurai qu'elle était plus faible que la gauche. « Vous me palpez avec mollesse, allez,
« pressez ; dites, la nature est-elle d'intelligence

« avec ce Calabrais ! Le climat va-t-il rendre au mi-
« nistère le cadavre qu'il attend ?— L'œil ni le tact
« ne discernent rien, ce n'est qu'une faiblesse pas-
« sagère qui se dissipera. »

L'empereur m'avait parlé d'une protestation. Je fus curieux de la connaître. On me la communiqua, et elle était ainsi conçue :

« Dans les journées des 11, 12, 13, 14, 15 et 16 août 1819, on a essayé, pour la première fois, de violer le pavillon qu'habite l'empereur Napoléon, qui avait été jusqu'à cette heure constamment respecté. Il a résisté à cette violence en fermant ses portes et serrures. *Dans cet état, il réitère la protestation qu'il a faite et fait faire plusieurs fois, qu'on ne violera le droit de sa porte qu'en passant sur son cadavre.* Il a abandonné tout et vit concentré depuis trois ans dans l'intérieur de six petites chambres, pour se soustraire aux insultes et aux outrages. On a la lâcheté de lui envier ce refuge, on est donc résolu à ne lui en laisser d'autre qu'un tombeau. Attaqué depuis deux ans d'une *hépatite chronique*, maladie endémique dans ces climats, et, depuis plus d'un an, privé du secours de ses médecins, par l'enlèvement du docteur O'Meara, en juillet 1818, et du docteur Stokoe, en janvier 1819, il a éprouvé plusieurs crises pendant lesquelles il a été obligé de garder le lit quinze ou vingt jours de suite. Aujourd'hui, au milieu d'une des crises les plus violentes qu'il ait éprouvées, alité depuis neuf jours, n'ayant à opposer à sa maladie que la patience, la diète,

le bain ; sa tranquillité, depuis six jours, est troublée par les menaces d'un attentat et d'outrages auxquels le prince régent, le lord Liverpool, et l'univers entier savent qu'il ne se soumettra jamais. Comme le dessein de l'avilir, de l'insulter se manifeste tous les jours, il réitère la déclaration déjà faite, qu'il n'a pris et ne prendra aucune connaissance, n'a ordonné et n'ordonnera aucune réponse aux dépêches ou paquets quelconques dont le libellé lui serait injurieux et serait contraire aux formes établies depuis quatre ans pour correspondre avec lui par l'intermédiaire de ses officiers ; qu'il a jeté ou jettera au feu ou par les fenêtres ces paquets insultants, ne voulant rien innover pour toutes ces choses à ce qui existe depuis quatre ans.

« *Signé* NAPOLÉON.

« Longwood, 16 août 1819. »

24 septembre. — 10 h. 1/4 A. M. (1) — L'empereur reste au lit. Il est faible, abattu ; il a passé une mauvaise nuit. Des souffrances vagues le déchirent. Il en éprouve à la partie interne de la mamelle droite, une qui ne se déplace pas. Je lui conseille le bain, une potion calmante et des frictions avec un liniment composé d'ammoniaque et d'opium.

— 2 h. 1/2 P. M. — L'empereur se trouve mieux, quoique toujours alité. Il se met à discourir de l'Italie, des projets, des vues qu'il avait sur cette contrée fameuse et des hommes distingués qu'elle a produits. Il discute, il apprécie les titres

(1) A. M. et P. M. qui se reproduisent si souvent dans cet ouvrage indiquent la partie de la journée où les visites ont été faites, si c'est avant ou après midi.

de Volta, de Spallanzani, d'Aldini, et m'adressant tout à coup la parole : « Vous ne me parlez pas « de Mascagni; vous avez publié les œuvres pos- « thumes de Mascagni; je veux les voir. Je suis « curieux d'admirer les planches dont les jour- « naux anglais ont fait tant d'éloges. » Je les lui présente; il les reçoit, les étale devant lui, parcourt, discute, interroge et prend un intérêt si vif à ce tableau de la structure humaine, que cinq heures sonnent avant qu'il se doute que le temps a coulé. « Deux heures d'anatomie pour un homme qui n'a « jamais pu supporter la vue d'un cadavre! Ah! « docteur, y songez-vous? Allez, on ne fait pas « mieux, on ne dit pas mieux. Vous êtes un séduc- « teur. Vous me persuaderiez que des pilules sont « bonnes à prendre. »

25 septembre. — 10 h. 1/2 A. M. — L'empereur continue à aller mieux. La nuit n'a pas été mauvaise; je fais répéter l'usage du bain.

3 h. P. M. — Napoléon était bien. Je me présentai, je fus introduit. « Eh bien, docteur, quelle « opinion avez-vous de moi? Dois-je mourir? dois- « je vivre? Franchement, que pensez-vous? — Que « Votre Majesté n'est pas au terme de sa carrière; « d'autres destinées l'attendent. — Ah! ah! doc- « teur, aussi vrai qu'un médecin. Mais je saurai « vous forcer à l'être. Vous avez l'habileté de Cor- « visart (1), je veux que vous en preniez la rudesse. « Vous tenez journal de ma maladie? Oui, sire. — « Eh bien, je l'écrirai sous votre dictée, ou vous le

(1). Médecin de Napoléon.

« rédigerez sous la mienne. Vous ne me présen-
« terez plus alors un avenir de roses ; je saurai où
« j'en suis ; je pourrai comparer chaque jour ce que
« je sens, ce que j'éprouve avec ce que j'ai senti,
« enduré ; vous ne me donnerez plus le change
« Vous êtes pris, docteur. — Sire, mais..... —
« Mais ! c'est une affaire entendue ; j'écrirai ou
« je dicterai mon bulletin. Ne m'avez-vous pas
« apporté des livres ? — Nous en avons quelques-
« uns. — Lesquels ? — Je l'ignore, ce n'est pas moi
« qui en ai fait l'achat. — Je vous en préviens, je
« veux tout voir. — Mais, Sire, les libelles ? s'il
« s'en était glissé ! — Bah ! le soleil n'a plus de
« taches. La tourbe des folliculaires a épuisé sa
« pâture ; donnez tout. » Un transport s'avançait sur Longwood ; je le suivais à travers les carreaux, j'examinais s'il renfermait les caisses. C'étaient elles ; j'en prévins l'empereur. « Elles sont les bien-
« venues, me répondit-il ; je vais être déchargé du
« poids de quelques heures. Faites-les descendre
« dans mon salon, je veux les voir ouvrir. » Elles furent aussitôt apportées, défoncées ; on en tira quelques livres qu'Ali (1) se disposait à présenter à Napoléon. « Ce n'est pas cela, lui dit ce prince,
« cherchez, fouillez, hâtez-vous. Un ballot expédié
« d'Europe doit contenir autre chose. Ce n'est pas
« par des ouvrages qu'on débute avec un père. » Effectivement, on trouva bientôt un portrait que lui envoyait le prince Eugène. Il le reçut avec transport, l'embrassa, le contempla longtemps avec des

(1) Surnom de Saint-Denis, valet de chambre de Napoléon

yeux pleins de larmes. « Cher enfant, s'il n'est pas « victime de quelque infamie politique, il ne sera « pas indigne de celui dont il tient le jour. Mais « qu'est-ce? Qu'avez-vous? vous ne déballez pas. » Nous étions tous en effet dans une attitude religieuse, nous éprouvions son émotion, nous partagions ses alarmes, nous ne respirions plus. L'opération recommença. Les valets de chambre tiraient les livres, il les reconnaissait, les passait en revue. Il se flattait de rencontrer enfin *De l'Allemagne* et *Polybe*. Malheureueement ni l'un ni l'autre ne s'y trouvaient. Nos caisses avaient été remplies au hasard; elles ne contenaient, pour ainsi dire, que des ouvrages qui existaient déjà à Sainte-Hélène. Napoléon en fut vivement affecté. « Que n'avez-« vous, me dit-il à diverses reprises, consacré à cet « objet quelques vingtaines de mille francs? ma « mère les eût payés; vous m'auriez apporté des « livres, vous auriez fait ma consolation. Si du « moins j'avais *Polybe!* Mais peut-être m'arrivera-t-il « par quelque autre voie. » Il lui arrivera en effet par les soins de lady Holland, quelques mois avant sa mort. Il n'en fut pas ainsi de l'ouvrage de Mme de Staël, il rendit le dernier soupir sans l'avoir lu. On tira des paquets de journaux. « Voilà « de quoi me mettre au courant des affaires; il est « plaisant de voir les sages mesures qui devaient « faire oublier ma tyrannie. Pauvre Europe! Quelles « convulsions on lui prépare! — Sire, votre corres-« pondance! — inédite, celle-là du moins n'est pas « une conception de libelliste. On ne l'a pas falsi-

« fiée, dénaturée, portée à Vienne. *Égypte.* Nous « étions tous jeunes alors, nous jouions avec la « mort, nous ne songions qu'à vaincre, le temps « des défections n'était pas venu. »

« Alexandrie, le 5 fructidor an VI (22 août 1798.)

« *Au général Bonaparte.*

« Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé nos besoins. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 14 (1) n'a produit chez les soldats qu'indignation et désir de la vengeance. Quant à moi, il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout ce concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir. »

« Voilà comme pensait le brave Kléber; il se « laissa plus tard égarer par l'intrigue, mais il « avait le cœur français; il n'eût jamais pactisé « avec l'émigration, ni répudié nos aigles. Je suis « aise d'avoir cette collection, elle rafraichira mes « souvenirs; je l'étendrai, j'y mettrai des notes. « Quelles caisses avez-vous là? De l'eau de Cologne? « Renvoyée à Mme Bertrand : je vous en charge, « docteur; passez-la à son adresse. Une seconde! « elle est pour vous. Voilà beaucoup de doubles (il « montrait les livres); je les abandonne aux pré-

1. La première bataille d'Aboukir.

« tres. » On avait défoncé la dernière caisse, elle renfermait les vases, les ornements d'église. « Lais-« sez, dit Napoléon, c'est la fortune de Saint Pierre, « gare à qui la touche. Faites venir les abbés. Mais, « à propos des abbés, savez-vous que c'est un étroit « cerveau que le cardinal! Il m'envoie des mission-« naires, des propagandistes, comme si j'étais un « pénitent! comme si les Eminences n'avaient pas « toujours fait queue dans ma chapelle! je ferai ce « qu'il aurait dû faire : j'ai droit d'institution; j'en « userai. Abbé (Buonavita entrait), je vous donne la « mitre. — Sire... — Je vous la rends. Vous la « porterez en dépit des hérétiques; ils ne vous l'ôte-« ront plus. Mais, Sire... — Je ne puis y joindre « un canonicat aussi riche que celui de Valence que « vous avait donné Suchet; en revanche, votre « siège est à l'abri des batailles. Je vous fais évêque « de..., voyons..., de la Jumna. Les vastes contrées « qu'elle arrose ont failli s'allier à moi. Tout s'agi-« tait, tout marchait; nous allions donner le coup « de grâce à l'Angleterre. Un homme, je n'ose dire « un Français, fit avorter l'entreprise. Abbé, c'est « une chose entendue; je veux, j'exige que vous « portiez les insignes de l'épiscopat : ils comman-« dent le respect, la vénération; vous imposerez « aux hérétiques qui vous entourent. Général Mon-« tholon, voyez à avoir, soit à James-Town, soit au « Cap, de quoi costumer monsieur. » Le général ne put malheureusement y parvenir : l'un de ces endroits n'est pas plus catholique que l'autre. On n'y consomme ni rouge ni violet; le bon abbé resta

confondu sous la bure du missionnaire, en dépit de sa double promotion.

Il fut question de disposer la chapelle. Où la placer? comment construire, appuyer l'autel? L'aumônier ne le concevait pas. « Je vais vous l'indiquer, « lui dit l'empereur; je ne veux de cérémonies que « les dimanches et les fêtes reconnues par le Con- « cordat. Ces jours-là, je vous abandonne la salle à « manger; vous y direz la messe sur un autel mobile « qu'on retirera immédiatement après. Vous êtes « âgé, souffrant; je choisis l'heure qui vous sera la « plus commode : vous célèbrerez de neuf à dix « heures. Quant aux étais, aux planches dont vous « avez besoin, nous avons le *chef-d'œuvre* pour y « pourvoir. Vous prendrez les poutrelles, les tra- « verses, tout ce que vous croirez utile, et vous jet- « terez le reste de cette charpente informe dans « quelque coin du jardin. Avez-vous jamais vu une « façon de lit plus plaisante (1)? Tout obéit, tout se « meut, dans cette masse ridicule. C'est un château « branlant où l'on n'atteint qu'avec une échelle, un « piège à rats dont le goût anglais pouvait seul « accoucher. »

26 septembre. — 11 h. A. M. — L'empereur se trouve à peu près dans le même état. Il a passé la nuit à lire, à parcourir les journaux ; il est extrêmement fatigué. Je l'engage à se reposer, à prendre un peu de nourriture, à se mettre au bain dans le courant de la journée. « J'y consens, docteur, « me dit-il en fixant le portrait du roi de Rome

(1) Celui que le gouvernement avait envoyé

« qu'il tenait toujours dans ses mains ; mais pla-
« cez-moi cet adorable enfant à côté de sa mère,
« là à droite, plus près de ma cheminée. Vous la
« reconnaissez à sa fraîcheur : c'est Marie-Louise,
« elle tient son fils dans ses bras. Et cet autre,
« vous le reconnaissez aussi ? C'est le prince im-
« périal. Vous ne devinez pas quelle belle main
« l'a dessiné ? C'est sa mère, dont l'aiguille gra-
« cieuse a reproduit ses traits. Celui qui est devant
« vous représente encore Marie-Louise ; les deux
« autres sont ceux de Joséphine : je l'ai tendre-
« ment aimée. Vous examinez cette grande hor-
« loge ; elle servait de réveil-matin au grand
« Frédéric. Je l'ai prise à Postdam ; c'est tout ce
« que valait la Prusse. Appuyez à gauche le buste
« du prince impérial, il est trop à droite. Ma
« cheminée n'est pas bien somptueuse, comme
« vous voyez. Le buste de mon fils, deux chande-
« liers, deux tasses de vermeil, deux flacons d'eau
« de Cologne, des ciseaux à faire les ongles, une
« petite glace. Ce n'est plus la splendeur des
« Tuileries ; mais n'importe, si je suis déchu de
« ma puissance, je ne le suis pas de ma gloire :
« je conserve mes souvenirs. Peu de souverains se
« sont immolés à leurs peuples : cet immense
« sacrifice n'est pas non plus sans charmes. »

Je me suis retiré. L'empereur m'a mis sur la voie, je vais continuer le détail de son mobilier. A l'extrémité, à droite, était un petit lit de campagne tout uni en fer, avec quatre aigles d'argent et des rideaux de soie. Deux chétives croisées

éclairaient la pièce ; l'une et l'autre étaient sans décoration. Entre les deux était le secrétaire, chargé du grand nécessaire, avec une chaise à bras dont Napoléon se servait quand il se mettait au travail ou sortait du bain. La gauche en était garnie par une seconde chaise, et la droite par une épée ; c'était celle que l'empereur portait à Austerlitz. La porte qui ouvrait sur la salle de bain était masquée par un mauvais paravent à la suite duquel était un vieux sofa recouvert de calicot. C'était sur ce triste meuble que Napoléon reposait habituellement. Il passait les extrémités inférieures dans un sac de flanelle. Il faisait placer son déjeuner, ses livres, sur une mauvaise table, et tâchait de se mettre ainsi à l'abri des cousins et de l'humidité. La seconde pièce n'était pas moins bien. Construite comme la première d'un peu d'eau et de boue, elle avait sept pieds de haut, quinze de long et douze de large. Elle avait une croisée, débouchait au jardin et communiquait avec la salle à manger. Un lit de campagne, un grand fauteuil, plusieurs fusils, deux paravents de la Chine, une commode, deux petites tables, dont l'une servait à déposer des livres et l'autre était chargée de bouteilles, composaient, avec une chaise et un magnifique lavabo, apporté de l'Élysée, tout le mobilier dont elle était garnie. C'est dans cette affreuse chaumière qu'était relégué l'empereur ; c'était là la somptuosité anglaise, la magnificence britannique.

J'avais donné l'état des dépenses faites soit par

moi, soit en commun pendant le cours du voyage. Le comte Bertrand me fit tenir la lettre suivante, avec la note acquittée par lui :

« Longwood, le 26 septembre 1819.

« J'ai l'honneur, monsieur, de vous adresser la note de ce qui vous est dû sur vos appointements, depuis le 1er janvier 1819 jusqu'au 1er octobre prochain.

« Je vous prie de me remettre les deux cents livres sterling qui vous restent disponibles.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le comte BERTRAND.

« M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur. »

Compte de M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur Napoléon

Il est dû à M. Antommarchi : 1° depuis le 1er janvier jusqu'au 1er octobre 1819, à raison de 9,000 fr. par an, pour neuf mois		6,750 fr.
2° Pour excédant de dépenses pendant le voyage, 17 louis et 14 fr.	422 fr.	497
Remis à Chandellier	75	
Total		7,247
Il a reçu : 1° à Rome 300 talers .	1,620 fr.	4,740
2° En route, 130 louis	3,120	
Il lui reste dû.		2,507

Arrêté le présent compte à la somme restant due de deux mille cinq cent sept francs.

A Longwood, ce 26 septembre 1819.

Le comte BERTRAND.

Mon traitement avait à peu près couvert mes frais de voyage ; je fis le complément des deux cents livres st. que réclamait le grand maréchal, et le compte se trouva soldé.

27 septembre. — 10 h. 1/4 A. M. — L'empereur a passé une nuit assez agitée, il a lu pendant plusieurs heures, lit encore à mon arrivée, et se plaint de douleurs vagues dans l'abdomen. Celles-ci cèdent bientôt à l'action d'un lavement. J'engage S. M. à interrompre sa lecture, à prendre un bain et un peu d'exercice.

L'humidité était excessive dans les deux pièces, elle attaquait, détruisait tout ; le mauvais nankin qui servait de tapisserie tombait en lambeaux, nous le remplaçâmes. Nous achetâmes de la mousseline, nous l'ornâmes, nous la couvrîmes de beaux oiseaux d'Égypte dont nous avions une collection peinte sur papier ; nous réussîmes à présenter quelques images riantes à l'empereur. Nous groupâmes nos dessins, nous les disposâmes autour d'une aigle qui devait les protéger, les gouverner, leur servir de guide. Napoléon sourit à la vue de ce symbole de la victoire : « Chère aigle ! elle « serait encore en plein vol si ceux qu'elle cou- « vrait de son aile, n'eussent arrêté son essor. »

En rentrant chez moi, je trouvai une invitation du gouverneur. Il avait ouï parler des planches anatomiques que j'avais apportées, il désirait les voir. Je les lui communiquai. Il les parcourut, les examina, passa, revint de l'une à l'autre. Je crus démêler dans l'empressement avec lequel il déroulait

ses feuilles je ne sais quelle préoccupation qui m'inquiéta. Je m'alarmais à tort. S. E. s'était subitement éprise de physiologie. Elle ne pensait pas à mal ; elle ne me le témoigna pas du moins : ce ne fut qu'éloges, que félicitations sur un si beau travail. Elle ne me parla pas d'autre chose.

28 septembre. — 11 h. 1/2 A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. Je lui prescris, comme la veille, un bain et de l'exercice.

« Vous étiez encore dans vos draps, docteur, que « j'exécutais déjà votre ordonnance. Je me suis « levé à la petite pointe du jour, je me suis promené, « j'ai respiré le frais, et me voilà épluchant quel- « ques idées qui me sont survenues au sujet d'une « opération où mes ordres furent mal exécutés. » Le sac de flanelle était à terre, Napoléon se trouvait debout. Je pus admirer le costume. C'était une robe de chambre blanche, un large pantalon blanc à pieds, des pantoufles rouges, un madras autour de la tête, point de cravate ; le col de la chemise ouvert. J'examinais cette mise singulière, il s'en aperçut : « Ah ! ah ! me dit-il, je vois ce qui vous « occupe », et il se prit à rire, puis il ajouta : « Pour vous punir de votre irrévérence envers ma « toilette, je défends d'ici à demain la porte à vos « drogues. J'ai quelques calculs algébriques à déve- « lopper. »

29 septembre. — L'empereur est tout à fait abattu. Il se plaint d'une *douleur profonde dans le foie* (ce sont ses expressions). Il continue de lire et ne

consent qu'avec peine à faire quelque exercice. Il se met au bain.

Le tapis était couvert de livres. Il y en avait autour du lit, dans le milieu de la pièce, près des murs ; je ne savais comment ils se trouvaient ainsi pêle-mêle, je demandai la cause de ce désordre. « C'est que l'empereur a lu toute la nuit. — Eh « bien ? — Quand il a envie de lire, il couvre son « lit d'ouvrages, il les feuillette, les parcourt, et les « jette à mesure. — Pourquoi ne les avoir pas « ramassés ? — Il lisait toujours. — Cela empê- « chait-il ? — Tant qu'il en tient un dans les mains « il ne souffre pas qu'on l'interrompe. Les bons « glissent sur le parquet, les médiocres sont re- « poussés avec dédain, et les mauvais collés sur la « muraille. Mais ce n'est que lorsque l'empereur « est dehors ou au bain qu'il est permis d'y « toucher. »

30 septembre. — 10 h. 1/4 A. M. — L'empereur va un peu mieux. Je conseille l'usage interne et externe des préparations mercurielles. Il s'y refuse. Bain.

1er octobre. — 10 h. A. M. — L'empereur est toujours dans le même état. Je propose de nouveau l'usage des préparations mercurielles, l'usage du bain et de faire de l'exercice.

2 octobre. — 10 h. A. M. — Même état. J'insiste sur la nécessité des préparations mercurielles, l'usage du bain et de faire de l'exercice.

3 octobre. — 10 h. A. M. — L'empereur se trouve mieux. Il consent à faire quelque exercice. Je

l'accompagne au jardin. Je lui parlais des ménagements, des soins qu'exigeait sa santé, de la fin prochaine des souffrances qu'il endurait. « Je vous « crois, docteur, le climat est choisi ; il ne laissera « pas échapper sa victime. Mais vous-même, com« ment vous trouvez-vous de votre situation ? Les « *neuf mille* francs qu'on vous a assignés suffisent« ils à vos besoins ? » Je le priai de croire que je m'estimais trop heureux d'être auprès de lui, que je ne cherchais pas la fortune, que je n'avais jamais eu d'autre ambition que de lui offrir mes services. « C'est très bien, cher docteur ; mais réunir les « deux choses est encore mieux. Je vous accorde ce « que je donnais à Paris. Les circonstances ne sont « plus les mêmes, tout est changé, il n'y a pas de « comparaison à faire. Mais c'est pour cela que je « veux que vos appointements provisoires puissent « faire face à vos besoins ; c'est mon intention, « voyez si on a calculé trop bas. » Je lui répondis que c'était plus qu'il ne fallait, que j'étais confus des bontés qu'il avait pour moi. « Combien de « temps pensez-vous rester ici ? — Tant que vous « daignerez agréer mes services. — Savez-vous que « mon chirurgien est également celui des personnes « de ma Maison ? qu'étant seul il doit tout faire ? « être chirurgien, médecin, apothicaire ? — Je le « sais, Sire. Je suis à vous à la vie et à la mort, « vous pouvez disposer de moi. — Eh bien ! je ne « veux pas vous retenir plus de cinq ans sur cet « écueil. Ce temps révolu, je vous assure de 8 à « 9,000 francs de pension annuelle. Vous retour-

« nerez en Europe, vous aurez une existence indé-
« pendante, vous pourrez continuer vos travaux
« anatomiques, vous prendrez rang parmi les pre-
« miers physiologistes du siècle. Vous méritez ma
« reconnaissance par les sacrifices que vous m'avez
« faits. Je vous dois ma bienveillance, mon estime,
« mon affection. Vous justifierez les sentiments
« que je vous porte en me prodiguant vos soins. »

L'empereur s'étendit longtemps sur ces idées qu'il me fit répéter, à quelques jours de là, par le général Montholon.

4 octobre. — 9 h. A. M. — Même état. Je conseille l'usage des bains d'eaux thermales sulfureuses. — Bain. — Exercice au jardin ; j'y suis l'empereur. Il était sombre, affecté ; il s'assit sous une touffe d'arbres qui dominait au loin. « Ah ! docteur, où « est le beau ciel de la Corse ? » Il s'arrêta quelques instants, et reprit : « Le sort n'a pas permis que je
« revisse ses lieux où me reportent tous les souve-
« nirs de mon enfance : je voulais, je pouvais m'en
« réserver la souveraineté ; une intrigue, un mou-
« vement d'humeur changea mon choix ; je préférai
« l'île d'Elbe. Si j'eusse suivi ma première idée,
« que je me fusse retiré à Ajaccio, peut-être
« n'eussé-je pas pensé à ressaisir les rênes du pou-
« voir : je n'eusse pas été vulnérable par tous les
« points ; on ne se fût pas joué de la foi promise,
« et je ne serais pas ici. Je pensais m'y réfugier
« en 1815. J'étais bien sûr de réunir toutes les
« opinions, tous les vœux, tous les efforts. Je me
« trouvais à même de braver la malveillance des

« alliés. Vous connaissez les habitants de nos mon-
« tagnes. Vous savez quelle est leur énergie, leur
« constance, leur courage, avec quelle âme noble
« et fière ils affrontent l'ennemi. Les îles ont
« d'ailleurs leur défense. Les vents, la distance,
« les difficultés de l'abordage, affaiblissent l'agres-
« sion, elles gagnent les trois quarts des fléaux qui
« pèsent sur les continents. La population m'eût
« tendu les bras, elle fût devenue ma famille,
« j'eusse disposé de tous les cœurs. Croyez-vous
« que trente, quarante, cinquante mille coalisés
« eussent été en état de nous soumettre, qu'ils
« eussent osé l'entreprendre ? Quel souverain se
« fût engagé dans une arène où il y avait tout à
« perdre et rien à gagner ? Car, je le répète, le
« peuple était à moi ; dès ma plus tendre jeunesse,
« j'ai eu un nom, de l'influence, en Corse. Les mon-
« tagnes escarpées, les vallées profondes, les tor-
« rents, les précipices n'avaient point de dangers
« pour moi. Je les parcourais d'une extrémité à
« l'autre sans qu'un accident, une insulte n'ait
« jamais appris que ma confiance était mal fondée.
« A Bocognano même, où les haines et les ven-
« geances s'étendent jusqu'au septième degré, où
« l'on évalue dans la dot d'une jeune fille le
« nombre de ses cousins, j'étais fêté, bienvenu, on
« se fût sacrifié pour moi. Ce n'étaient pas les
« sentiments de la population qui m'inquiétaient ;
« je savais que tous les bras m'étaient dévoués :
« mais on eût dit que je me tirais à l'écart, que
« je gagnais le port tandis que tout périssait ; je

« ne voulus pas chercher un refuge au milieu du « naufrage de tant de braves : je résolus de me « retirer en Amérique : je m'acheminai sur l'An- « gleterre ; j'étais loin de prévoir de quelle horrible « manière elle accorde l'hospitalité. Une autre « considération m'arrêta. Une fois en Corse, je ne « craignais pas l'issue de la lutte, mais j'eusse été « au centre de la Méditerranée ; la France et « l'Italie eussent eu les yeux sur moi ; l'efferves- « cence ne se fût pas calmée. Pour assurer leur « repos, les souverains eussent été contraints de « venir à moi. L'île eût été décimée par la guerre, « je ne voulais pas qu'elle eût à me reprocher ses « malheurs. J'avais d'ailleurs abdiqué en faveur de « mon fils ; cet acte ne devait pas être illusoire ; « je désirais le rendre plus sûr, plus avantageux « pour la nation, je craignis d'en paralyser « l'effet.

« Ah ! docteur, quels souvenirs la Corse m'a « laissés ! Je jouis encore de ses sites, de ses « montagnes ; je la foule, je la reconnais à l'odeur « qu'elle exhale. Je voulais l'améliorer, la rendre « heureuse, tout faire en un mot pour elle : le « reste de la France n'eût pas désapprouvé ma « prédilection. Mais les revers sont venus ; je n'ai « pu effectuer les projets que j'avais formés.

« Quoique montagneuse, elle manque d'eau et « n'a pas de grandes rivières. C'était un obstacle, « mais l'excellence du sol et les dispositions locales « pouvaient y remédier.

« Les *salines* près d'Ajaccio sont propres à la

« culture du café, de la canne à sucre : c'est une « expérience faite; je me proposais d'en tirer parti. « Je voulais encourager l'industrie, le commerce, « l'agriculture, les sciences et les arts ; j'avais des- « sein d'accorder des facilités aux habitants, d'ap- « peler des familles étrangères, d'accroître la « population; en un mot, de mettre l'île à même « de se suffire, la rendre indépendante des marchés « du continent. J'avais adopté un plan de fortifi- « cations que j'ai médité longtemps; elle eût été « inexpugnable. *Saint-Florent* est l'une des situa- « tions les plus heureuses que je connaisse : c'est « la plus favorable au commerce. Elle touche à la « France, elle confine l'Italie; ses atterrages sont « sûrs, commodes, peuvent recevoir des flottes con- « sidérables ; j'y eusse fait une ville grande, belle, « qui eût servi de capitale. Je l'eusse déclarée place « forte; elle eût eu constamment des vaisseaux en « station. Voilà quelles étaient mes idées, voilà quels « étaient les plans que j'avais conçus; mais mes « ennemis ont eu l'art de me faire consumer ma vie « sur le champ de bataille, ils ont travesti en démon « de la guerre l'homme qui ne respirait que les « monuments de la paix. Les peuples ont été dupes « du stratagème; tout s'est levé, j'ai été accablé. « Au reste, si je n'ai pu exécuter ce que je projetais « pour la Corse, j'ai du moins la satisfaction d'avoir « fait quelque chose pour Ajaccio. Le port en est « petit, mais bien situé et bon. »

J'étais ému, hors de moi. Ce que je venais d'entendre avait bouleversé mon âme; je comparais la

prospérité à laquelle avait touché la Corse, avec le triste état où elle est tombée. Des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux. « Qu'avez-vous? « me dit l'empereur — Ah! sire, daignez me par- « donner mon trouble, je ne puis me défendre du « désordre où je suis, le contraste est trop acca- « blant. — Docteur, la patrie! la patrie! Si Sainte- « Hélène était la France, je me plairais sur cet « affreux rocher. ».

5 octobre. — 11 h. A. M. — Légères douleurs abdominales : le bain les dissipe. L'empereur se trouve mieux; il m'autorise à écrire à sir Hudson, pour lui demander la permission de visiter les hôpitaux.

Je n'étais pas encore bien rompu à l'étiquette; je cherchais à la saisir, à prendre le ton de ce qui entourait l'empereur. Aucun de nous ne se présentait sans être annoncé devant ce prince; nous étions respectueux, attentifs, debout, chapeau bas; nous ne nous permettions pas d'approcher, de nous couvrir sans y être invités : personne ne lui adressait la parole, à moins que la conversation ne fût roulante. Dans ce cas, il écoutait, répondait, animait la discussion, l'égayait par ses saillies; il était étincelant, affectueux, juste, plein d'aménité. C'était à la fois un homme aimable et tendre qui cherchait à concentrer sur lui toutes nos affections : ses conseils étaient ceux d'un père, ses reproches ceux d'un ami. S'il s'emportait, il était impétueux, terrible, ne souffrait pas de contradiction; mais avait-il exhalé sa colère, il était tout soin, toute préve-

nance, il ne négligeait rien pour ceux qu'il avait maltraités; c'était un ton, un abandon où se peignaient sa bienveillance et ses regrets. Quand les torts étaient graves, il éloignait, tenait à l'écart celui qui les avait eus; mais, l'interdiction révolue, tout était oublié, l'exilé rentrait en grâce, il n'était plus question de rien.

Tout ce qui se rapportait à ces détails de tenue générale était facile à saisir : je fus bien vite au fait. Mais l'étiquette a ses usages, on ne les devine pas. J'ignorais qu'elle défendait de sortir des appartements de l'empereur sans être congédié. Ce prince venait de céder au sommeil; je craignis de troubler son repos et me retirai; mais je n'étais pas dans mon appartement qu'il était déjà réveillé. Il me chercha des yeux, ne m'aperçut pas, sonna, me fit demander. Je me rendis à ses ordres; je le trouvai dans l'état où je l'avais laissé. Il se réveilla une seconde fois, poussa un profond soupir, me regarda fixement, et me dit : « Oh! oh! vous êtes encore « ici? — Oui, sire; mais je m'en étais allé. — Ah! » Il se leva, me fixa, me saisit l'oreille. « *Dottoraccio* « *di capo Corso*! me laisser seul! » Il riait. « Sor- « tir sans ma permission! Vous êtes novice, je vous « pardonne; mais le grand-maréchal, ni le général « Montholon n'eussent quitté mon lit avant que je « les eusse congédiés. » Je le suppliai d'excuser mon ignorance. Il se prit à rire, et me répéta que j'étais un novice.

6 octobre. — 10 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain, exercice accoutumé.

Napoléon rentre, tombe sur un volume de Racine, le feuillette, le parcourt longtemps, et s'arrête enfin à la scène où Mithridate développe son plan d'agression contre les Romains. « Vous attendez que je « vous déclame cette tirade, l'admiration des « badauds. Il n'en sera rien, mon *Dottoraccio;* ce « sont des fadaises mises en trop beaux vers. « Passons à celle-ci; elle est moins pompeuse, « mais plus vraie, plus raisonnable. » Il se mit à lire avec une délicatesse, des inflexions qu'un homme habitué à la scène n'eût pas désavouées. Il se lassa bientôt cependant, jeta le livre, se renversa dans son fauteuil en murmurant le nom de sa mère, et tomba dans une espèce d'affaissement. Je cherchais à ranimer ses esprits abattus; je sentais sa poitrine se soulever; et comme un grand effort qui se faisait dans toute la machine. Il me fixait, ne disait mot; je ne savais qu'augurer : une crise s'opère tout à coup; il se trouve mieux. « Je suis mort, docteur; qu'en pensez-vous? » Et se levant aussitôt, vient à moi, me toise, me pousse, me saisit par les favoris, les oreilles, m'adosse à la muraille. « Ah! coquin de docteur, *capo Corsino*, « vous êtes venu à Sainte-Hélène pour me droguer; « je vous ferai pendre, moi, à votre maison du « cap Corse. » En même temps, il gesticulait, riait, me disait les choses les plus plaisantes.

7 *octobre.* — 10 h. A. M. — Le même état. — Bain; exercice accoutumé.

L'empereur m'avait autorisé à me rendre à *Plantation-House*. J'y fus. J'allai faire ma première

visite au gouverneur qui me reçut en présence de son adjudant major, sir G. Gorrequer : je me plaignis des restrictions qu'on nous imposait, de la triste situation où elles avaient mis la santé de l'empereur, et j'y joignis un pronostic sur l'issue de la maladie. Tous les symptômes tendent à confirmer que la diagnose d'une hépatite chronique est déjà établie. Je n'hésite pas à déclarer que le climat engendre, nourrit, accroît le mal, que l'issue d'une pareille affection ne peut qu'être dangereuse. « Vous le « croyez, me dit sir Hudson; le général Bonaparte « se porte à merveille, malgré ce qu'il en dit. C'est « le pays le plus salubre que je connaisse. — C'est « pour cela qu'on l'a choisi? — Sans doute. — Sans « doute!

8 octobre. — 11 h. A. M. — L'empereur continue à se bien trouver, il recouvre peu à peu de l'appétit et des forces. — Bain; exercice accoutumé.

L'empereur fait appeler les enfants du grand-maréchal. Il y avait quelques jours qu'ils ne l'avaient vu; ils accourent pleins de joie. Aussitôt les jeux commencent, ils s'amusent, ils folâtrent autour de lui ; ils le prennent pour arbitre de leurs discussions. « N'est-ce pas, sire, que mon bilboquet va « mieux? — Non, c'est le mien. — C'est le mien, « répondait un troisième; je m'en rapporte à vous, « que Votre Majesté décide. » L'empereur riait, décidait, riait plus fort, et le charivari d'aller. « Vous « êtes trop bruyants, je ne vous garde pas à dîner. « — Si! si! nous ne ferons plus de tapage. » Ils en firent moins en effet. Napoléon les retint, plaça

la petite Hortense à côté de lui, et fit servir; mais l'appétit satisfait, la discussion se renouvela; chacun voulait avoir la palme, prétendait avoir été plus adroit. L'empereur fut encore établi juge du camp, et interpellé à qui mieux mieux. « N'est-il pas vrai, « sire? — Votre Majesté l'a vu, n'est-ce pas? » Napoléon abasourdi ne savait à qui répondre, et riait d'autant plus. « Taisez-vous, leur dit-il enfin; « vous êtes de petits bavards. — C'est juste: tais-« toi, tu fais trop de bruit, » et tous de recommencer en s'accusant mutuellement de trop crier jusqu'à ce qu'enfin on desservît et qu'il les renvoyât. « Vous nous ferez appeler demain, n'est-ce pas, « sire? — Vous aimez donc bien à jouer avec moi? « — Oui, oui », s'écriaient-ils tous ensemble, et ils se retiraient avec l'espérance de revenir. « Comme « ils sont heureux! quand je les fais appeler ou que « je joue avec eux, tous leurs vœux sont satisfaits. « Les passions n'ont pas encore effleuré leur âme, ils « goûtent la plénitude de la vie; qu'ils en jouissent! « A leur âge, je sentais, je pensais aussi comme « eux. Quels orages depuis! mais cette petite Hor-« tense! Si elle vit, de combien d'élégants la fri-« ponne tourmentera la vie! Je ne serai plus alors; « qu'en dites vous, docteur? »

9 octobre. — 9 h. 3/4 A. M. — Même état. — Bain; exercice accoutumé.

Il venait de m'arriver une ordonnance. Que contenait la dépêche! quelle restriction lumineuse avait encore imaginée sir Hudson? J'étais curieux de le savoir : je m'éclipsai, j'allai, je pris connaissance

de la missive. C'était une réponse à la lettre que j'avais écrite. Je pouvais visiter les hôpitaux de l'île, sous la condition cependant que je n'irais pas seul, que je serais sous la surveillance d'un officier, car enfin on peut encore ameuter des malades, et un homme aussi belliqueux que moi était capable de battre l'Angleterre avec quelques agonisants.

L'empereur se promenait autour de Longwood; je l'apercevais qui lorgnait, examinait ce qui se passait dans l'intérieur des habitations, et visitait successivement les pièces qu'occupait sa suite. Je m'approchais pour lui communiquer la lettre : « N'allez « pas, monsieur le docteur; Sa Majesté est dans « son incognito. — Comment! dans son incognito? « — Sans doute; vous voyez bien que ce n'est plus « l'habit ordinaire ni le chapeau à trois cornes, qu'il « ne quitte pourtant jamais, si ce n'est pendant le « court espace de temps qu'il passe à table. Eh bien, « toutes les fois que l'empereur est coiffé comme à « cette heure, qu'il endosse cette longue redingote « verte, qu'il la boutonne jusqu'au col, qu'il prend « ce grand chapeau rond, c'est qu'il ne veut être « abordé par qui que ce soit. M. le grand-maréchal « lui-même s'abstient de l'interrompre ». Je remerciai le valet de chambre, et attendis que Napoléon rentrât. Mais il alla faire visite à Madame Bertrand; il y était depuis deux heures; le temps me paraissait long. « Ne vous impatientez pas, me dit Noverraz, je vois du mouvement dans les postes, on va « former le cordon des factionnaires. L'empereur « ne s'expose pas à être coudoyé par les habits

« rouges; il ne va pas tarder. » Il ne tarda pas en effet. Il rentra, se déshabilla, passa une robe de chambre, et se promena longtemps dans son salon. Il était gai; la conversation tomba sur Paris; il parla beaucoup de la *colonie anglaise*. C'était la place d'armes de toutes les polices; *Fouché*, *William Flint* y tenaient marché, chacun était au plus offrant.
« Je m'entretenais un jour avec le roi de Wurtem-
« berg : nous étions aux Tuileries, dans l'embra-
« sure d'une croisée, nous avions les salons en vue,
« je venais de recevoir un rapport qui dévoilait les
« bassesses du jour; je ne fus pas maître d'un mou-
« vement d'impatience. — Ces frelons vous impor-
« tunent? écrasez-les. — Ah! — Ah! vous avez
« vaincu le monde pour reculer devant l'espion-
« nage! J'en aurais fini en quelques heures. — Je
« lui demandai comment. — La potence! les ca-
« chots! marquis et comtesses tout irait pêle-mêle
« au gibet; personne ne bougerait plus, et Flint en
« serait pour son or. — Sa Majesté prenait feu, je
« n'eus garde de la contredire. Son moyen au reste
« était bon, mais il n'allait pas à ma taille; il faut
« être légitime pour mettre à la chaîne la moitié de
« ses sujets. »

Il était tard; l'empereur passa dans sa chambre à coucher. Il n'y avait personne pour le déshabiller, je sonnai; mais je n'avais pas appelé, que ses habits volaient déjà dans la pièce. Les meubles, le parquet, la muraille en étaient tapissés avant que Marchand arrivât. « Ah! coquin, lui dit-il, tu n'étais pas là!
« Et les cousins! Prends garde, tes oreilles en ré-

« pondent, s'il en reste dans ma cousinière! » Il riait, se mit au lit, et voulut ajuster un chandelier mobile dont il se servait dans la nuit. La vis de rappel s'était échauffée, il se brûla, secoua longtemps la main en plaisantant le domestique, qu'il accusait de conspirer contre ses doigts. « Je suis en butte « au feu et aux cousins, le sommeil a fui; docteur, « ce sera à vos dépens. » Il se leva, passa sa robe de chambre, son sac de flanelle, et se plaçant dans son fauteuil ; « Vous connaissez les batailles « d'Alexandre? — Non, sire? — Celles de César? » Il s'aperçut que ma réponse allait être négative. « Les miennes au moins? — Non, sire; je n'ai eu « affaire jusqu'ici qu'à des cadavres. — Ah! mau- « vaise compagnie. Montholon vous donnera un « aperçu de ces campagnes qui ont ébranlé le « monde. Je veux que vous en ayez une idée. » Je reçus en effet quelques leçons : mais ma tête n'est pas assez belliqueuse, je profitai mal. Je m'en tins à mon scalpel; c'est mon bâton de commandement.

L'empereur se mit à discourir sur la situation des affaires et les intrigues qui avaient amené sa chute. « Je les connaissais, j'eusse pu en punir les « chefs, peut-être l'eussé-je dû ; mais les exécutions « me répugnaient, je n'aimais pas à verser le « sang. »

10 octobre 1819. — 10 h. A. M. — L'empereur se plaint de légères douleurs abdominales. Le bain et un lavement les dissipent. « Je suis bien, me dit « ce prince, je n'ai pas besoin de pharmacie au- « jourd'hui. Profitez de l'autorisation du Sicilien;

« voyez, parcourez les hôpitaux. J'aperçois un de « ses kalmoucks qui s'avance ; c'est sans doute « celui qui doit veiller sur vous. » Napoléon disait juste; c'était le docteur Arnott que Son Excellence avait chargé de m'accompagner. Je me mis sous son aile, et j'allai. Nous descendîmes à James-Town. Ce n'était que dyssenteries, hépatites aiguës ou chroniques. Personne n'échappait à l'action du climat. Quelques malades cependant étaient atteints de fièvres inflammatoires; mais ils étaient en petit nombre. Cet établissement ne me présentait rien que je ne trouvasse à Longwood; je me retirai. Je continuai ma course, je poussai jusqu'à Dead-Wood. C'étaient toutes les affections qui affligeaient James-Town, mais si promptes, si terribles, qu'une heure, un instant portait le désordre dans l'économie animale, et suffisait pour rendre sans force les remèdes les plus efficaces. Jamais je ne connus mieux le prix du temps et les fatales conséquences qu'entraînent les retards.

J'avais vu ce que j'avais à observer dans cet hôpital, dont j'admirai la tenue, je regagnai Longwood. Je n'étais plus sous la conduite du docteur Arnott; j'avais pour m'escorter un brave officier avec lequel je ne tardai pas à lier conversation. La pluie avait détrempé la terre. Je m'impatientais de voir mon cheval se débattre dans cet amas de boue : « C'est, « me dit-il, l'inconvénient des terres argileuses, il « faut nous y résigner. — Très bien, lui répondis-« je; mais quand on est perché sur les montagnes, « on devrait au moins ne pas être exposé aux dé-

« sagréments des plaines. — Nous sommes sur un « banc d'argile, l'eau ne pénètre pas, elle fait « pâte ou court du sommet à la base; elle le rend « visqueux, glissant dans toute son étendue. » Nous atteignîmes en causant un point de vue d'où l'on découvrait à plein des roches à moitié détachées, des abîmes dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. Mon guide examinait, expliquait tout avec une sollicitude, un soin qu'un géologue seul peut porter à ces convulsions de la nature. Il parlait de volcans, de laves, de niveau, de déchirures. Je voyais assez que Sainte-Hélène est d'origine volcanique, cela me suffisait, je m'intéressais moins à l'intérieur qu'à la surface. Je mesurais ces amas sourcilleux qui se perdent dans les nues, je suivais ces chaînes qui courent de l'est à l'ouest, qui se détachent, se groupent, se bifurquent, s'avancent au midi, s'infléchissent vers le nord, et présentent un amas d'aiguilles, de précipices, de décombres tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Je contemplais ce désordre, cette confusion, ces montagnes qui semblent se disputer l'espace : « Vous apercevriez bien pis, me dit mon « guide, si vous gravissiez le pic de Diane, que « votre œil embrassât l'île entière.... — Que pour« rais-je apercevoir de plus affreux?.... des pics, « des abîmes, point d'arbres, point de végétation! « comme tout est nu, décharné! A-t-on pu....? — « Sans doute.... » Nous avancions, la vue s'ouvrit tout à coup. Il s'interrompit pour me faire remarquer le tableau qui se déroulait à nos yeux.

C'étaient des lambeaux de verdure, quelques bœufs, des chevaux étiques qui broutaient une herbe rare au bord des précipices. « Je les aperçois, lui ré-« pliquai-je, mais remarquez-vous où ils sont per-« chés? Est-ce une consolation, une ressource? « — Une ressource! non, assurément. Il ne vient « rien ici qui ne soit aride ou coriace. Cependant! « il n'y neige ni ne tonne, je le sais; mais les « pluies y sont fréquentes, les vents impétueux, et « la température dans une oscillation continuelle. « Ici est un bas-fond où l'on étouffe, là un cou-« loir qui vous glace, plus loin un épais brouillard. « On est haletant, transi, détrempé; en quelques « secondes on passe par tous les degrés de l'échelle « thermométrique. A peine sommes-nous dans cette « masse d'air que le froid condense, et déjà l'eau « ruisselle sur nos habits. — Ce n'est pas aussi par « ces brusques alternatives que se recommande « Sainte-Hélène. Je conviens que l'atmosphère est « tour à tour glacée, chaude, sèche, humide, et que « ces variations se répètent vingt fois dans la « journée; néanmoins l'hygromètre... — Instru-« ment inutile. Mes bottes m'en tiennent lieu; je « les quitte le soir propres et lisses, le lendemain « elles sont couvertes de moisissures. Pensez-vous « que cette indication ne vaille pas un hygromè-« tre? Des Bédouins campés au milieu du désert « sont du moins à l'abri des intempéries; mais « nous, nous sommes en butte à toute l'inclémence « de la saison. Si la pluie est battante, nos toits « sont aussitôt percés; si c'est au contraire le

« soleil qui donne à plein, le goudron dont ils « sont enduits se liquéfie, coule et détruit tout. « — La situation est fâcheuse, mais un grand sen- « timent vous soutient ; et puis les chaleurs durent « peu à Sainte-Hélène. On sait d'ailleurs par « expérience que le nombre des jours où le ciel est « couvert de nuages excède du double celui où le « soleil se montre avec tout son éclat. — Mais la « pluie? — C'est là la véritable plaie. Elle est pres- « que continuelle; elle prend, terme moyen, cent « trente-cinq jours de l'année. Le célèbre Banks, « curieux de savoir la quantité d'eau qu'elle verse « sur ces montagnes, envoya de Londres des « instruments pour la mesurer avec exactitude. « C'est 33,38 pouces; 12,13 de plus qu'en Angle-terre.

« Tout cela est loin du beau ciel de l'Italie, bien « loin surtout de l'ascendant qu'il y exerçait. Je « combattais sous d'autres bannières ; nous étions « nombreux, résolus, décidés à vaincre ; mais ses « manœuvres étaient si savantes, ses mouvements « si prompts, si rapides, que nous étions toujours « battus. Nous avions beau exciter, pousser le peu- « ple à la guerre, il le désarmait par une proclama- « tion, il le calmait avec un ordre du jour. Je me « rappelle encore la belle adresse qu'il fit aux habi- « tants de la Carinthie, et l'effet qu'elle produisit :

« L'armée française, leur disait-il, ne vient pas « dans votre pays pour le conquérir, ni pour porter « aucun changement à votre religion, à vos mœurs, « à vos coutumes; elle est l'amie de toutes les na-

« tions, et particulièrement des braves peuples de « la Germanie.

« Le Directoire exécutif de la République fran- « çaise n'a rien épargné pour terminer les cala- « mités qui désolent le continent. Il s'était décidé « à faire le premier pas et à envoyer le général « Clarke à Vienne, comme plénipotentiaire, pour « entamer des négociations de paix ; mais la Cour « de Vienne a refusé de l'entendre, elle a même « déclaré à Vicence, par l'organe de M. de Saint- « Vincent, qu'elle ne reconnaissait pas la Répu- « blique française. Le général Clarke a demandé un « passe-port pour aller lui-même parler à l'empe- « reur ; mais les ministres de la Cour de Vienne ont « craint avec raison que la modération des proposi- « tions qu'il était chargé de faire ne décidât l'empe- « reur à la paix. Ces ministres, corrompus par l'or « de l'Angleterre, trahissent l'Allemagne et leur « prince, et n'ont plus de volonté que celle de ces « insulaires perfides, l'horreur de l'Europe en- « tière.

« Habitants de la Carinthie, je le sais, vous dé- « testez autant que nous, et les Anglais qui seuls « gagnent à la guerre actuelle, et votre ministère « qui leur est vendu. Si nous sommes en guerre « depuis six ans, c'est contre le vœu des braves « Hongrois, des citoyens éclairés de Vienne, et des « simples et bons habitants de la Carinthie.

« Eh bien ! malgré l'Angleterre et les ministres « de la Cour de Vienne, soyons amis. La Républi- « que française a sur vous les droits de conquête ;

« qu'ils disparaissent devant un contrat qui nous
« lie réciproquement. Vous ne vous mêlerez pas
« d'une guerre qui n'a pas votre aveu ; vous four-
« nirez les vivres dont nous pourrons avoir besoin.
« De mon côté, je protégerai votre religion, vos
« mœurs, vos propriétés : je ne tirerai de vous
« aucunes contributions. La guerre n'est-elle pas
« par elle-même assez terrible ? Ne souffrez-vous pas
« déjà trop, vous innocentes victimes des sottises
« des autres ? Toutes les impositions que vous aviez
« coutume de payer à l'empereur serviront à vous
« indemniser des dégâts inséparables de la marche
« d'une armée, et à payer les vivres que vous nous
« aurez fournis. »

11 octobre. — 10 h. A. M. — L'empereur a passé une assez bonne nuit. — Bain. — Exercice accoutumé.

« Eh bien, docteur, qu'avez-vous observé ? »
Je lui en rendis compte en peu de mots. « Vous
« êtes un ignorant, Bathurst dirait un malhon-
« nête homme, un traître. Des maladies de foie !
« elles sont inconnues dans l'île. Demandez plu-
« tôt au gouverneur, au ministre, à toute l'An-
« gleterre ; ce climat est le plus salubre du globe.
« Les élèves de Pitt l'ont choisi, vous pouvez
« vous en remettre à leur sagacité.

« Vous ignorez qu'on ne tolère pas d'hépatites
« à Sainte-Hélène ? que sir Hudson n'en veut pas,
« qu'il leur interdit la côte ? Toutes les maladies
« ont droit de relâche ici, celles du foie excep-
« tées. Madame Montholon s'était, dans le temps,

« avisée de souffrir d'un mal qu'elle avait déjà à « Paris. Elle s'en plaignit, demanda à passer en « Europe. C'était un conte, une fable ; le médecin « fut vivement tancé. Il reconnut sa faute ; le « siège de la maladie se trouva tout à coup dé- « placé. Ce n'était pas le foie, c'était je ne sais « plus quel organe il fallait lire ; lui seul était « attaqué. Son Excellence se rendit alors et « accorda passage. Ah ! docteur, à quels hommes « nous avons affaire ! Transformer l'air en instru- « ment de meurtre : cette idée n'était pas venue « au plus farouche de nos proconsuls ; elle ne pou- « vait germer que sur les bords de la Tamise. Que « j'ai eu tort ! Mais les événements se pressaient « d'une manière si rapide ; je n'ai eu le temps « d'aviser, de pourvoir à rien. »

12 octobre.. — 9 h. A. M. — L'empereur va de mieux en mieux. — Bain. — Exercice.

Napoléon sort ; je l'accompagne au jardin. Il parle d'abord de la Corse. Ses sites, ses vallées, ses montagnes ; il peint, il décrit tout en traits de feu ; et passant tout à coup de sa patrie à ses proches, il me dit : « Vous avez longtemps habité « Florence ; vous savez que c'est de là que nous « sortons. — Oui, sire : votre famille y tenait un « des premiers rangs ; elle était patricienne. — « Connaissez-vous la maison qu'elle habitait ? — « C'est un monument, une curiosité qui n'échappe « à personne. — Elle est au centre de la ville, revê- « tue au frontispice d'un blason sculpté sur pierre, « n'est-ce pas ? — Oui, sire, et tout-à-fait intacte.

« — A mon passage à Florence, lorsque je mar-
« chai sur Livourne, on m'engagea beaucoup à la
« voir ; mais j'étais si occupé, si surchargé d'affai-
« res que je n'y pus aller. Le jour de mon départ
« cependant, je fus sur le soir à San-Miniato. J'y
« avais un vieux chanoine de parent ; c'était le der-
« nier rejeton des Bonaparte de Toscane, je tenais
« à le visiter. Nous fûmes accueillis, fêtés ; la chère
« fut exquise. L'appétit satisfait, ce fut le tour du
« bavardage. Nous étions tous jeunes, gais,
« bruyants, républicains comme Brutus ; nous lais-
« sions parfois échapper des propos qui sentaient
« peu l'église. Le bonhomme ne se déconcerta pas ;
» il écoutait, répondait, nous jetait de loin en
« loin des réflexions dont la justesse était frap-
« pante. Mon état-major était charmé de voir un
« prêtre sans bigotisme ; les flacons circulaient
« d'autant mieux ; nous portions sa santé, il buvait
« à la prospérité de nos armes. C'étaient des bons
« mots, des saillies où nous pûmes remarquer le
« tact, l'aménité de cet excellent chanoine. Mes
« officiers étaient réconciliés avec sa robe ; notre
« irrévérence militaire ne lui déplaisait pas ; il fit
« tous ses efforts pour nous retenir le lendemain ;
« mais les troupes étaient en mouvement, nous lui
« dîmes que le départ était obligé, que nous le
« verrions au retour. Nous craignions qu'il n'eût
« pas assez de lits pour une suite aussi nombreuse,
« nous le priâmes de ne pas se mettre en peine
« pour nous coucher, qu'il nous suffisait d'une
« botte de paille ; nous étions accoutumés à vivre

« en soldats. — Non, nous répondit-il, ma maison « est sans luxe, mais assez grande pour vous loger « tous. — Il nous accompagna successivement dans « les chambres qu'il nous avait fait préparer et « nous souhaita une bonne nuit. Je me couchai ; « mais la bougie n'était pas éteinte que j'entendis « frapper à ma porte. Je crus que c'était Berthier : » point du tout, c'était le bon prélat qui me de- « mandait un instant d'entretien. Il avait com- « mencé à parler de généalogie à table, une dis- « cussion de cette espèce ne pouvait qu'être « fâcheuse dans la position où je me trouvais. Je « lui fis signe de se taire, il se tut. Je tremblais « qu'il ne voulût revenir sur le sujet que j'avais « esquivé, Je n'en laissai rien paraître cependant. « Je lui dis de s'asseoir, que je l'écouterais avec « plaisir. Il commença à me parler du ciel qui « m'avait protégé, qui me protégerait encore si je « voulais entreprendre une œuvre sainte, qui d'ail- « leurs ne pouvait me coûter beaucoup. J'avais « essuyé l'histoire des Bonaparte, celle des actions « de l'un d'entre eux, je cherchais où il voulait en « venir, lorsqu'il me dit avec une espèce de trans- « port qu'il allait me faire voir un document pré- « cieux. Je crus pour le coup que c'était l'arbre « généalogique, j'étouffais, le rire l'emportait sur « la crainte de déplaire au vieillard ; mais quelle « fut ma surprise, lorsque je vis, non un par- « chemin, un grotesque diplôme, mais quelque « chose de bien plus comique encore, un mémoire « en faveur d'un père Bonaventure, béatifié depuis

« longtemps, mais que les excessives dépenses « qu'entraîne la canonisation n'avaient pas permis « de porter au calendrier. — Demandez au Pape « qu'il le reconnaisse, me disait le bon chanoine, « il vous l'accordera ; peut-être cela ne coûtera « rien, ou du moins peu de chose. Par égard « pour vous, Sa Sainteté ne refusera pas de met- « tre un saint de plus au ciel. Ah ! cher parent, « vous ignorez ce que c'est d'avoir un bienheureux « dans sa famille. C'est à lui, c'est à saint Bona- « venture que vous devez le succès de vos armes. « Il vous a conduit, il vous a dirigé au milieu des « batailles. Croyez que la visite que vous me fai- « tes n'est pas un effet du hasard. Non, mon cher « parent, c'est encore lui qui vous a inspiré, qui « a voulu que vous soyez instruit de ses mérites. « Il vous ménage l'occasion de lui rendre bien « pour bien, service pour service. Faites pour lui « auprès du Pape ce qu'il fait pour vous auprès « de Dieu. — J'étais tenté de rire de l'onction « du vieillard, mais il était de si bonne foi, « j'eusse fait conscience de le blesser. Je le payai « de belles paroles, j'alléguai l'esprit du siècle, « les soins de la guerre, et lui promis de m'occu- « per de l'affaire de saint Bonaventure dès que « l'irrévérence publique serait moins prononcée. « — Cher parent, vous comblez mes vœux ; per- « mettez que je vous embrasse. Vous épousez les « intérêts du ciel, vous réussirez dans vos entre- « prises, je vous le prédis. Je suis vieux, peut- « être ne verrai-je pas l'exécution de vos pro-

« messes, mais j'y compte, je mourrai content.
« — Il me donna sa bénédiction ; je lui souhaitai
« le bonsoir, et cherchai à dormir. Je ne le pus.
« L'aventure était si plaisante, je trouvais la fan-
« taisie si singulière au temps où nous étions,
« que j'avais à peine clos la paupière lorsque
« Berthier se présenta. Les autres généraux sur-
« vinrent ; mon état-major était réuni, je racontai
« l'entretien. Les sollicitations du bon vieillard,
« ses vœux, son ambition, sa manière d'expliquer
« nos victoires mirent tout le monde en gaîté.
« On rit, on s'amusa, on se récria sur le cha-
« noine, sur le saint qui combattait, s'escrimait
« pour nous. Si le bonhomme nous eût enten-
« dus ! s'il eût su comme j'étais dévot !

« Nous allions nous mettre en route, je désirais
« lui laisser un souvenir, un témoignage de satis-
« faction pour l'accueil qu'il nous avait fait : mais
« quoi ? qu'offrir hors la légende ? Je me creusais
« inutilement la tête, je ne trouvais rien, lorsqu'il
« me revint tout à coup que je pouvais disposer
« d'une croix de Saint-Étienne. Je dictai quel-
« ques mots à Berthier ; l'estafette partit ; nous
« fûmes embrassés, bénis par le bon vieil-
« lard, qui reçut quelques jours après la décora-
« tion. Nous nous acheminâmes sur Livourne ; ce
« fut une autre scène. La place avait pour gouver-
« neur un homme dont j'ai pu apprécier le carac-
« tère depuis ma chute. Je n'avais au fond que
« peu de chose à en craindre alors ; mais on ne
« m'en avait pas dit du bien ; mes troupes étaient

« exténuées, le temps était précieux. Je ne voulus « pas m'exposer à de vaines chicanes ; je le man-« dai ; je l'accablai de reproches, je m'en débar-« rassai. J'allai trop loin, cependant ; je dépassai « le but ; je ne me proposais que de l'éloigner, je « le maltraitai : j'avais tort. Je pus m'en assu-« rer depuis. Spanocchi était plein de noblesse et « de loyauté. J'en fis l'expérience à l'île d'Elbe (1).

« L'aventure de San Miniato fut bientôt effa-« cée par les affaires ; j'en avais trop pour m'amu-« ser à la légende. Mais le Pape avait du temps « de reste ; il couronnait le petit-neveu, il n'eût « pas été fâché de canoniser l'aïeul. Il m'en parla, « me répéta l'homélie du chanoine. Les rangs du « ciel m'occupaient moins que ceux de la terre. « Je fis la sourde oreille, et laissai au consistoire « le soin de ses promotions. »

13 octobre. — 9 h. A M. — Même état. — Bain. — Exercice accoutumé.

Sir Hudson ne dormait plus. Ses soldats accouraient, se prosternaient dès qu'ils voyaient nos prêtres. Tout était séduit, acheté, l'Angleterre était perdue. Il avait beau redoubler de vigilance, réprimander, punir ; la piété l'emportait sur la

(1) Dans sa lettre au Directoire Exécutif, datée du quartier général de Bologne, le 2 juillet 1796, le général Bonaparte rapporte cet incident : « Je fis arrêter le chevalier Spanocchi, gouverneur de la ville de Livourne pour le grand-duc, qui avait favorisé le départ des Anglais, avait cherché à soulever le peuple en lui montrant notre petit nombre, et avait laissé prendre, peu d'heures avant, deux bâtiments français par une frégate anglaise, sous le feu des batteries. Je l'ai fait conduire à Florence par ses propres soldats ; le grand-duc l'a fait mettre en prison et le fera sévèrement punir. Cet officier est connu dans Livourne par sa haine contre les Français ; il a commandé une frégate napolitaine contre nous et il est vendu à l'Angleterre... »

crainte, l'eau bénite sur les coups. Ses Irlandais n'avaient pas aperçu la soutane qu'ils tombaient à terre, baisaient les mains, les pieds des missionnaires, et imploraient leurs bénédictions. Le gouverneur, vaincu par l'obstination de la troupe, s'en prit aux abbés, et les surveilla d'autant mieux. L'empereur ne voyait pas l'importance que pouvait avoir cet échange d'*agnus* et de génuflexions ; il fut blessé de la manière dont on circonvenait les missionnaires.. « Je ne souffrirai « pas, me dit-il en riant, que cet hérétique humilie « la tiare. Le Pape, le consistoire, ne me pardonne- « raient pas si je tolérais ces insultes. Appelez les « apôtres. » Buonavita vint et reçut l'injonction de ne jamais dépasser les limites. « Qu'on dise après « cela que je ne veille pas à faire respecter l'Eglise. »

14 octobre. — 10 h. A. M. — La journée d'hier n'a pas été mauvaise, non plus qu'une partie de la nuit. — Bain. — Exercice.

L'empereur était un peu affaissé ; il rentre au bout de quelques tours, se met à table, déjeune, passe dans son appartement et me dit : « Je suis mal à « l'aise ; je voudrais dormir, lire, faire je ne sais « quoi. Sonnez Marchand, qu'il me donne des « livres, ferme les fenêtres. Je me mets au lit, je « verrai tout à l'heure si je suis mieux. Mais voilà « Racine ; docteur, vous êtes sur la scène ; allons, « j'écoute. *Andromaque.* C'est la pièce des pères « malheureux. — Sire, si c'était Métastase ! — « L'accent, voulez-vous-dire ? La poésie couvrira « vos inflexions italiennes ; commencez. »

J'hésitais ; il prit l'ouvrage, en lut quelques vers, et le laissa presque aussitôt échapper de ses mains. Il était tombé sur ces vers fameux :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie :
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il était attendri, ému, il se couvrit la tête. « Doc-« teur, me dit-il, je suis trop affecté, laissez-moi. » Je me retirai ; il se calma, dormit quelques instants et me fit appeler. Le sommeil avait dissipé le malaise ; il était moins sombre, moins agité ; il se disposait à se faire la barbe ; je savais combien cette cérémonie était curieuse. Je restai. Il était en chemise, nu tête, avait deux valets de chambre à côté de lui. L'un tenait la glace, un essuie-main, l'autre le reste du nécessaire. L'empereur se savonna la moitié de la figure, rendit le pinceau, s'essuya les mains, la bouche, prit un rasoir passé à l'eau chaude, et se rasa la partie droite avec une rare dextérité. « Est-ce fait, Noverraz ! — Oui, sire. — Eh bien ! « face en arrière. Allons, coquin, vite ; en repos. » La lumière tombait sur la face gauche, il la savonna, la rasa avec le même cérémonial et la même légèreté. L'expression de ses traits était douce, affectueuse, pleine de bonté. Il se passa la main sur le menton. « Haut le miroir. Suis-je bien ? Oui, c'est « cela. Pas un poil n'est échappé ; qu'en dis-tu ? — « Non, sire, répondit le valet de chambre. — Non !

« il me semble que j'en aperçois. Élève la glace,
« place-là dans un meilleur jour. Comment, coquin !
« de la flatterie ! tu me trompes ! à Sainte-Hélène !
« sur ce rocher ! A toi ! tu es complice ! » En même temps il leur distribuait à l'un et à l'autre des tapes, des soufflets, riait, les faisait rire, et les poursuivait de la manière du monde la plus plaisante.

Il se remit, prit un cure-dent, se brossa, se nettoya la bouche avec un mélange d'eau-de-vie et d'eau fraîche dont il avala une portion. Je lui demandai pourquoi il ne rejetait pas le tout. « C'est, me répon-
« dit-il, que ce qui fait du bien aux gencives ne
« nuit point à l'estomac. Chose singulière ! conti-
« nua-t-il, je n'ai jamais pu me servir que d'eau
« froide pour me rincer la bouche. L'eau tiède me
« donne une toux convulsive, l'eau chaude me fait
« vomir. Je ne suis pas du reste en état de me gar-
« gariser sans courir le risque d'étouffer ou d'ava-
« ler le gargarisme, fût-il même vénéneux. » J'observai en effet que par suite d'un mouvement d'ascension que lui imprimait l'épiglotte, une partie du liquide tombait par l'embouchure de la glotte dans le larynx ; de là la toux, les efforts, le vomissement.

Pendant que je m'entretenais avec l'Empereur, Marchand avait préparé dans la seconde pièce son éponge, son lavabo et ses habits. Il y passa ; le visage, la tête furent lavés, essuyés, et la flanelle jetée au loin. « Vous le voyez, docteur ; beaux
« bras, seins arrondis, peau blanche, douce, pas
« un poil, excepté pourtant... Plus d'une belle
« dame ferait trophée de cette poitrine ; qu'en

« dites-vous? Et ma main! combien d'élégantes « en seraient jalouses! » Il se brossait, détaillait les charmes, les défauts cachés de quelques Européennes; s'interrompait, excitait son valet de chambre, reprenait, discontinuait, reprenait encore: « Madame..... était vive, sémillante.... Ferme, « coquin.... et désirait beaucoup avoir un enfant « *de la race des héros*... Allons donc, comme sur « un âne.... Elle vint un jour... Mais ce coquin « ne brosse pas.... Je vous raconterai cela une « autre fois, docteur. Laissez que je tienne compte « à ses épaules des ménagements qu'il a pour les « miennes. » Il lui secoua légèrement les oreilles, lui donna quelques taloches: « Voyons, maintenant « ce qu'a produit la correction; l'eau de Colo- « gne! » Il s'en fit verser sur les mains; s'en lava la moitié du corps, endossa sa flanelle, ses bas de soie et sa culotte de casimir blanc, les souliers à boucles d'or, une cravate noire, un gilet blanc, le Grand Cordon de la Légion d'honneur qu'il portait constamment lorsqu'il n'était pas en négligé; un habit de drap vert à collet battant, et le chapeau à trois cornes complétèrent sa toilette. « Docteur, le reste de la journée est à nous; plus « de travail, plus de lecture. Dès que je suis en « costume, je reçois ou je me promène, je ne « pense plus à rien. »

15 octobre. — 9 h. 3/4 A. M. — L'empereur a peu dormi. La douleur au foie est devenue plus vive. — Bain.

J'avais vu Mme Bertrand la veille; elle souffrait

plus qu'à l'ordinaire. Napoléon était inquiet ; il craignait que l'affection ne finît par devenir dangereuse. — « Votre malade va-t-elle mieux ? La « douleur se calme-t-elle ? — Non, sire, les forces « s'usent ; Mme la maréchale est en proie à toute « la malignité de la latitude. — Vous craignez « pour ses jours ? — Ce n'est pas cela, mais les « organes se fatiguent, et ce funeste climat ne « suspend pas son action. — Sans doute la situa- « tion est affreuse ; nous, nous sommes rompus à « la peine, nous la supportons ; mais une femme ! « Privée tout à coup de ce qui rend la vie aima- « ble, transportée sur un rocher sauvage, com- « bien elle est plus à plaindre ! Qu'il faut de « résignation ! Mme Bertrand se lève tard, sa « position maladive la retient au lit ; elle ne peut « assister à la messe, peut-être cependant qu'elle « serait bien aise de l'entendre ? Je n'ai pas ré- « fléchi qu'elle était souffrante, je n'ai vu que « l'âge du bon abbé quand j'ai fixé l'heure de la « cérémonie. Dites-lui que je donne ordre à Vi- « gnali d'aller officier chez elle, qu'elle lui fasse « désormais connaître le moment qui lui convient ; « ce prêtre est à sa disposition. Il peut prendre « exemple sur nous, faire un autel mobile, se « servir du nôtre, et s'établir dans une pièce de « l'habitation du grand-maréchal. Ira qui voudra « à cette messe, si la comtesse le trouve bon ; « quant à la mienne, je persiste à n'y admettre « que ceux que j'y aurai invités. A propos, les « abbés font travailler les enfants ? Le petit

« Arthur lit-il ? commence-t-il à épeler, du moins ?
« — Je l'imagine, sire ; les prêtres paraissent s'en
« occuper beaucoup. »

16 octobre. — 8 h. 3/4 A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. La douleur qu'il éprouve au foie est devenue supportable. — Bain.

L'empereur était à son bureau. Il avait autour de lui des règles, des compas, et roulait dans ses mains un crayon, instrument qui lui servait pour écrire, car il n'employait ordinairement ni encre, ni plume à cet usage. J'apercevais des plans, des tracés, des formules algébriques ; mais Napoléon sifflait : cette circonstance annonçait un orage. — Je ne disais mot : nous devinions tous à sa manière d'être au travail les sensations qui l'agitaient. Si l'application était sérieuse, c'est qu'il était souffrant et le sujet ardu ; était-elle légère, enjouée, chantante ; entendions-nous fredonner quelques couplets, quelque air italien bien gai : les maux, les souvenirs avaient fait halte ; il avait oublié, il ne songeait plus, c'était toute l'amabilité de son caractère. S'il faisait, au contraire, résonner l'air dans ses lèvres, c'est qu'il était contrarié, mécontent, de mauvaise humeur, et qu'il n'attendait qu'un mot, une occasion pour éclater. Malheur à qui se présentait alors ! il essuyait la bourrasque, et je n'aimais pas qu'elle tombât sur moi. J'allais l'avoir cependant. Mais Napoléon agitait une tabatière oblongue, je saisis la circonstance, je lâchai un mot sur l'inconvénient du tabac. — « Bon ! de l'importance médicale !

« comme si j'en usais ! je ne quitte jamais cette « tabatière, monsieur le docteur, à cause des mé- « daillons dont elle est enchâssée (c'étaient ceux « d'Alexandre, César, Mithridate, etc.). Quant au « tabac, je suis des semaines sans en prendre, je « me borne à en respirer l'odeur. »

Il se pencha sur son sopha, ouvrit au hasard le second volume de sa correspondance inédite, parut frappé, se radoucit, et lut :

« *Au général Kléber.*

« 13 vendémiaire an VII (4 octobre 1798).

« Je crains que nous ne soyons un peu brouillés ; « vous seriez injuste si vous doutiez de la peine « que j'en éprouverais.

« Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il « y en a, passent dans six heures ; de mon côté, « s'il y en avait, ils seraient passés dans trois. « L'estime que j'ai pour vous est au moins égale à « celle que vous m'avez témoignée quelquefois. »

« Qu'en dites-vous, docteur, Kléber devait-il « oublier quelques discussions que nous avions eues « au sujet de l'administration d'Alexandrie ? — Je le « pense, sire. — Il était aussi endurant qu'un « médecin dont on discute les ordonnances. Vous « allez voir comment il avait répondu à mes re- « proches.

« *Au général Bonaparte.*

« Vous avez oublié, citoyen général, lorsque « vous avez écrit, que vous teniez en main le

« burin de l'histoire et que vous écriviez à Kléber.
« Je ne présume pas néanmoins que vous ayez eu
« la moindre arrière-pensée, on ne vous croirait
« pas. »

« On ne vous croirait pas ! Voyez-vous la noble
« assurance, la fierté d'un brave ! Non certes, on
« ne m'eût pas cru, et j'eusse été désespéré qu'on
« le fît. Je me plaignais de défaut d'économie ; je
« n'imputais pas de malversations ; mais tel était
« Kléber, ardent, impétueux, d'impression facile.
« L'intrigue en a profité. »

17 octobre. — 9 h. A. M. — Même état. — Bain.

L'empereur est revenu sur son abdication, il s'est fort étendu sur les intrigues, les illusions de cette époque. Je m'étonnais que des hommes vieillis dans les affaires, que Sébastiani, que Lafayette, eussent été les dupes de Fouché, qu'ils eussent confondu les époques et se fussent imaginé que les alliés accordassent à la défaite ce que cinq ans de victoires avaient eu peine à obtenir. . Sans
« doute, me dit Napoléon ; la députation était
« ridicule et la bonhomie sans égale ; mais comme
« le disaient les Viennois à l'occasion des prison-
« niers d'Olmutz, Lafayette laisse deux filles qui
« protégeront sa mémoire, la déclaration des droits
« et l'institution de la garde nationale. »

18 octobre. — 9 h. A. M. — Violente douleur au foie pendant la nuit. Le palais, les gencives, sont attaqués d'une irritation fluxionnaire. Je prescris les remèdes convenables. — Bain.

19 idem. — 9 h. A. M. — L'empereur se trouve mieux. — Bain. — Napoléon sommeille au lit.

20 idem. — 9 h. 1/4 A. M. — Même état. — Bain. — Humeur sombre. Application continuelle.

21 idem. — 9 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain.

Napoléon se promène. L'exercice lui rend des forces, de la gaieté. J'étais debout, il vient à moi, m'adosse au mur, la main levée : « Grand coquin « de *dottoraccio !* vous me droguez. Que dites- « vous de ma poitrine ? Allons, que pensez-vous « de mes poumons ? Vous qui connaissez le corps « humain, dites, mourrai-je pulmonique ? Que « décide Gallien ? — Qu'avec une voix comme la « vôtre on n'a rien à craindre de la pulmonie. « — Oui, mais ce foie ? — » Son ton, son attitude étaient changés ; il tenait la main sur l'hypocondre droit. « C'est là qu'est le mal ; c'est le défaut de « la cuirasse, le climat l'a saisi ; n'y pensons plus, « l'Angleterre va recueillir sa honte. »

22 octobre. — 9 h. A. M. — Douleur au foie plus vive. Elle s'étend sur tout le côté droit et se prolonge jusqu'à l'épaule. — Bain.

L'empereur se sentait un peu soulagé ; il reprit sa correspondance :

« Alexandrie, 17 brumaire an VII (7 novembre 1798).

« Mon cher général. » « Qui ? » Il cherchait la suscription. « Marmont ! ah ! oui... » « Il est

« plus que probable que les Anglais ont ramassé
« les bâtiments qui sont devant Alexandrie, les
« ont forcés de venir ici, et, à l'aide d'une fausse
« déclaration de guerre, les ont complètement
« trompés. Hassan-Bey paraît être tellement leur
« dupe qu'il serait impossible de lui persuader que
« nous sommes en bonne harmonie avec la Porte... .
« L'incrédule ! voyez donc ! » « Le citoyen Bruce-
« vich a lu avec la plus grande attention le mani-
« feste de la Porte. Il est bien conçu à la ma-
« nière ordinaire et d'un style oriental ; mais il
« faut être Turc pour se prendre à un pareil
« piège... » « Quelle sagacité ! »

« Ibrahim-Aga a causé avec Hassan-Bey ; il l'a
« jugé dupe des Anglais ; cependant il paraît avoir
« des craintes sur les dispositions de la Porte à notre
« égard. Je ne sais ce qui en est ; mais tout ce qui
« se passe ici a le caractère de la fourberie et du
« mensonge. A quoi bon ! Manscourt est déplacé (1).

« Il me semble que les Anglais ont fait appro-
« cher de force et à l'aide du mensonge la cor-
« vette turque du port, l'ont fait tirer sur nous
« afin de nous engager à lui répondre, et de prouver
« par là à ces Turcs que nous étions leurs ennemis.
« S'il en est ainsi, c'est un machiavélisme qui a
« bien l'empreinte du caractère anglais... » « Et
« des manœuvres de Brienne. Ce Marmont ambi-
« tionnait beaucoup le gouvernement d'Alexandrie,
« Manscourt fut desservi, noirci, remplacé. Je ne
« me doutais pas que j'étais dupe ; que c'était une

(1) Manscourt, général employé à l'armée d'Egypte.

« affaire concertée avec Menou. Vous étiez à Flo-
« rence lorsque cet Osmanlis y fut envoyé comme
« gouverneur ; l'avez-vous connu ? — Oui, sire. —
« Quelle opinion avait-on de lui ? — Celle que don-
« nent le scandale et la mollesse. — Quelle vie
« menait donc ce vieil original ? — Sans cesse en-
« touré de courtisanes, il en avait installé une au
« palais. Elle présidait aux fêtes, aux soirées du
« gouverneur qui la conduisait partout ; c'était une
« saturnale qui ne finissait pas. — Voilà bien le
« fidèle Abdalah ! (1) Mais dès qu'il fut rappelé ? —
« Tout cessa ; les courtisanes disparurent, la prin-
« cesse Élisa fit remplacer les meubles qu'elles avaient
« souillés ; il ne fut plus question de Menou que
« parmi ses créanciers. — Il en avait un essaim ?
« — Beaucoup. — Je le reconnais là ; voluptueux,
« prodigue, de la morale à pleine bouche ; il dépen-
« sait toujours le double de ce qu'il avait. Combien
« de fois j'ai payé ses dettes ! Les Florentins sa-
« vaient-ils qu'il se fût fait musulman ? — On le
« disait, sire, de lui, de vous, de toute l'armée.
« Ah ! Menou, à la bonne heure ! mais moi et mon
« état-major nous n'avions pas de temps à perdre
« aux ablutions. Lorsque j'entrai au Caire, les
« Turcs, qui mesuraient ma taille au bruit de nos
« victoires, se figuraient que j'avais au moins six
« pieds. Je fus bien déchu lorsqu'ils me virent.
« J'étais moins haut, moins corporel qu'un de leurs
« mamelucks, je ne pouvais commander une armée.
« Les imans poussaient le peuple à la révolte. Il

(1) Abdalah Menou.

« fallut opposer les manœuvres aux manœuvres, je « jouai le rôle d'inspiré. »

Il poussait, chassait les feuillets; il rencontra enfin et se mit à lire : « Chérifs, ulémas, orateurs « des mosquées, faites bien connaître au peuple que « ceux qui de gaieté de cœur se déclareraient mes « ennemis, n'auront de repos dans ce monde ni « dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle « pour ne pas voir que le destin lui-même dirige « toutes mes opérations ? Y aurait il quelqu'un « d'assez incrédule pour révoquer en doute que « tout, dans ce vaste univers, est soumis à l'empire « du destin !

« Faites connaître au peuple que, depuis que le « monde est monde, il était écrit qu'après avoir dé- « truit tous les ennemis de l'islamisme, fait abattre « les croix, je viendrais du fond de l'Occident rem- « plir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au « peuple que dans le saint livre du Coran, dans « plus de vingt passages, ce qui arrive est prévu, « et ce qui arrivera également expliqué.....

« Je pourrais demander compte à chacun de « vous des sentiments les plus secrets du cœur, car « je sais tout, même ce que vous n'avez dit à per- « sonne ; mais un jour viendra que tout le monde « verra avec évidence que je suis conduit par des « ordres supérieurs, et que tous les efforts humains « ne peuvent rien contre moi. »

« L'artillerie du Mokatan, le tonnerre qui se fit « inopinément entendre, les pierreries de Malte « que je distribuai aux plus influents, mon assu-

« rance, mon langage, déconcertèrent l'insurrec-
« tion. Je fus un ami du prophète, un inspiré, un
« envoyé de Dieu ; tous les cheiks étaient à moi.
« Ils m'embarrassèrent néanmoins ? ils me propo-
« saient de proclamer l'islamisme et de prendre le
« turban.—Nous verrons.—Vous auriez cent mille
« hommes !—J'y penserai.—Toute l'Arabie se ran-
« gerait sous vos drapeaux.— Mais l'abstinence ?
« Nous sommes de l'Occident ; nous péririons si
« nous ne buvions pas de vin. — L'usage peut s'en
« tolérer. — Et la circoncision ? — N'est pas non
« plus indispensable. « — J'étais forcé dans tous
« mes retranchements. Je ne savais plus que dire,
» à quel obstacle me rattacher, je m'avisai d'une
« défaite. — Puisqu'il en est ainsi, nous sommes
« tous musulmans, leur dis-je. Mais la cérémonie
« doit être grande, solennelle, marquée par des
« actes de piété. Je donne ordre qu'on élève une
« mosquée plus belle que Sainte-Sophie ; elle sera
« inaugurée pour notre conversion. — Les imans
« satisfaits consentirent à ce qu'ils avaient jusque-
« là refusé avec obstination. Ils adressèrent pour
« moi des vœux au prophète ; je fus respecté, obéi
« du peuple ; je fis tout ce que je voulus. Je tirai
« parti de la stupidité musulmane, je m'en amusai ;
« mais je ne fis aucune profession, et ne parus ja-
« mais pour prier dans les mosquées. Sans les cir-
« constances impérieuses qui m'appelèrent en
« France, les affaires d'Égypte eussent pris une
« autre tournure. Elles n'eussent pas eu l'issue dé-
« plorable qu'elles ont eue, si Kléber ne fût pas

« tombé sous le poignard d'un assassin. Il ne fal-
« lait qu'une intelligence médiocre pour jeter à la
« mer les Anglais d'Aboukir, battre les Turcs s'ils
« sortaient du désert, et aller recevoir à composi-
« tions les Cipayes qui descendaient la Haute-
« Egypte. Mais Menou était d'une nullité qui ne
« pouvait se prévoir ; il perdit tout. »

23 octobre. — 8 heures 1/2 A. M.—L'empereur se trouve mieux.—Bain.

Napoléon fait appeler les enfants du grand-maréchal. Il joue, il folâtre avec eux, et les excite lui-même au tapage. Le petit Arthur se prend de mauvaise humeur, et grumelle entre ses dents. — « Que dis-tu, coquin ? Voyons ! quoi ? qu'as-tu ?—» Et l'Empereur le faisait sauter, rire malgré lui.— « Ce petit drôle-là, me dit-il en le quittant, est
« aussi entier que je l'étais à son âge ; mais les em-
« portements auxquels je m'abandonnais souvent
« étaient mieux motivés. Je vous en fais juge. J'a-
« vais cinq à six ans. On m'avait mis dans une pen-
« sion de petites demoiselles, dont la maîtresse
« était de la connaissance de ma famille. J'étais
« joli, j'étais seul, chacune me caressait. Mais j'a-
« vais toujours mes bas sur mes souliers, et, dans
« nos promenades, je ne lâchais pas la main d'une
« charmante enfant qui fut l'occasion de bien des
« rixes. Mes espiègles de camarades, jaloux de
« ma Giacominetta, assemblèrent les deux circons-
« tances dont je parle, et les mirent en chanson.
« Je ne paraissais pas dans la rue qu'ils ne m'es-
« cortassent en fredonnant : *Napoleone di mezza*

« *calzetta fa l'amore a Giacominetta.* Je ne pou-
« vais supporter d'être le jouet de cette cohue.
« Bâtons, cailloux, je saisissais tout ce qui se pré-
« sentait sous ma main, et m'élançais en aveugle
« au milieu de la mêlée. Heureusement qu'il se
« trouvait toujours quelqu'un pour mettre le holà
« et me tirer d'affaire ; mais le nombre ne m'ar-
« rêtait pas ; je ne comptais jamais. »

Les enfants se retirèrent ; la conversation devint sérieuse et tomba peu à peu sur les événements qui suivirent le retour d'Égypte. Il entra dans une foule de détails, de particularités au sujet de la bataille de Marengo, et fit une relation de cette journée telle à peu près que je la connaissais déjà.

« L'armée de réserve réunie à Dijon me donnait
« les moyens de passer rapidement en Allemagne
« ou en Italie selon que le cas l'exigerait. La saison
« m'a un peu favorisé. Les moines du Saint Ber-
« nard m'ont assuré que la neige a disparu cette
« année vingt jours plus tôt que de coutume. Ils
« ont très bien reçu notre armée, un peu fatiguée
« par le passage des Alpes. Je les avais fait préve-
« nir de notre arrivée en leur envoyant de l'argent ;
« ils nous fournirent des provisions et de très bon
« vin. Les moines du Saint-Bernard sont un Ordre
« infiniment respectable ; c'est une de ces institu-
« tions que les gouvernements ne doivent jamais
« détruire, mais qu'ils doivent protéger, encou-
« rager par tous les moyens en leur pouvoir.
« « J'arrivai en Italie ; je me trouvai immédiatement

« sur les derrières de l'ennemi, et maître de ses
« magasins et de ses équipages ; j'avais obtenu de
« grands avantages ; une fois arrivé à Stradella, on
« pouvait regarder la campagne comme finie. Si
« Gênes avait tenu, je restais ferme dans mon camp
« retranché de Stradella, l'une des plus fortes po-
« sitions de l'Italie. J'avais sur le Pô cinq ponts
« qui rendaient faciles mes communications avec
« les divisions Chabran, Lapoype, Turreau et Mon-
« cey. Je pouvais les appeler à mon secours si
« j'étais attaqué, ou les aider si l'ennemi les inquié-
« tait. M. de Mélas était obligé, pour rétablir ses
« communications, de venir m'offrir la bataille sur
« un terrain que j'avais choisi moi-même. C'était
« une plaine, coupée de bois, très favorable à mon
« infanterie, mais où sa cavalerie ne pouvait rien
« faire. J'avais toutes mes troupes à ma dispo-
« sition.

« La prise de Gênes changea entièrement la
« face des choses ; dès lors l'ennemi eut une retraite
« assurée et des positions très avantageuses. Il
« pouvait se retirer à Gênes et s'y défendre en ti-
« rant ses provisions de la mer, ou garnir de bat-
« teries les hauteurs de Babbio, et entrer, malgré
« tous mes efforts, dans Plaisance, reprendre Man-
« toue et Peschiera, se mettre en communication
« avec l'Autriche, et me réduire à faire une guerre
« ordinaire. Tout mon plan de campagne était dé-
« joué. Un moyen vint s'offrir à mon esprit, je le
« risquai. Je partis de Milan et fis trente-deux
« lieues en sept heures. Je commandai la bataille de

« Montebello ; nous la gagnâmes, et cette victoire
« fut cause que l'ennemi évacua Gènes. Toutefois
« cette victoire affaiblit mon armée. Je fus obligé
« de prendre dans les divisions qui se tenaient de
« l'autre côté du Pô, pour fermer l'entrée des États
« de Milan. Elles n'étaient pas, à la vérité, à plus
« de trois lieues de moi ; mais il leur fallait trois
« jours pour me joindre en ce qu'elles étaient obli-
« gées de passer par Plaisance ou par Stradella.
« J'avais encore contre moi une autre circonstance :
« le pays entre Montebello et Alexandrie n'est
« qu'une immense plaine qui était très favorable à
« la cavalerie allemande. Je résolus cependant de
« tenter une escarmouche ; j'étais dans une situa-
« tion extraordinaire, et je risquais peu pour gagner
« beaucoup. Battu, je me retirais dans mon camp
« retranché à Stradella, je passais le Pô sur mes
« cinq ponts protégés par mes batteries, sans que
« l'armée ennemie fût en état de s'y opposer ; je
« réunissais ma première division aux corps de
« Moncey, Lechi (1) et Turreau ; je laissais franchir
« le Pô à un des corps de Mélas (et c'est tout ce qu'il
« demandait) ; alors, supérieur en nombre, je pou-
« vais l'attaquer avec toutes mes forces. Vainqueur,
« j'obtenais les mêmes résultats. Son armée, blo-
« quée entre nous et la rivière, était forcée de mettre
« bas les armes et de rendre tous ses forts. Si
« j'eusse été battu, ce qui je crois eût été impos-

(1) Lechi était d'origine autrichienne, il fit avec distinction les premières campagnes de la Révolution avec les armées françaises et devint général de division.

« sible, j'engageais une guerre régulière, et j'ap-
« pelais la Suisse à mon secours.

« Déterminé à livrer bataille, je me fis rendre
« compte de l'effectif de mon armée. J'avais en tout
« vingt-six mille hommes ; M. de Mélas en avait
« quarante, dont dix-huit mille de cavalerie. A deux
« heures du matin, on vint m'annoncer que l'en-
« nemi était tombé sur notre avant-garde, et que
« nos troupes cédaient. Le Français n'aime pas à
« être attaqué ; nos troupes se repliaient un peu en
« désordre ; l'ennemi nous avait déjà fait quelques
« prisonniers, et nous avions perdu dans notre
« retraite une lieue et demie de terrain.

« Les généraux de l'avant-garde, Lannes, Murat
« et Berthier, m'envoyaient ordonnances sur ordon-
« nances ; ils me disaient que leurs troupes étaient en
« fuite et qu'ils ne pouvaient les arrêter. Ils me
« demandaient des renforts et me priaient de me
« mettre en marche avec ma réserve. Je répon-
« dais à tous : « Tenez tant que vous pourrez? si
« vous ne le pouvez pas, battez en retraite. » Je
« voyais que les Autrichiens n'avaient pas em-
« ployé leur réserve ; et, en pareil cas, le grand
« point est de tâcher que l'ennemi emploie toutes
« ses forces, tout en ménageant les nôtres ; et de
« l'engager à nous attaquer sur les flancs tant
« qu'il ne s'aperçoit pas de sa méprise ; car la
« difficulté est de le forcer à employer sa réserve
« L'ennemi avait quarante-quatre mille hommes
« contre vingt mille au plus ; encore ces vingt
« mille étaient-ils en déroute. Il ne restait donc

« à Mélas qu'à profiter de son avantage. Je me « portai en avant de la première légion dans un « uniforme élégant ; j'attaquai moi-même avec une « demi-brigade, je fis plier les Autrichiens et rom- « pis leurs rangs ; Mélas, me voyant à la tête de « mon armée et ses légions enfoncées, crut que « j'étais arrivé avec ma réserve pour contenir les « troupes en retraite ; il s'avança avec toute la sienne « qui se composait de six mille grenadiers hon- « grois, l'élite de son infanterie ; ce corps rem- « plit la trouée que j'avais faite, et nous attaqua « à son tour. Je cédai alors ; et pendant une retraite « d'une demi-lieue, exposé à leur feu, je ralliai « toute l'armée et la reformai en bataille. Aussitôt « que j'eus rejoint ma réserve, forte de six mille « hommes avec quinze pièces de canon, sous les or- « dres de Desaix, qui était alors mon ancre de salut, « par une manœuvre rapide, je déployai toutes mes « forces, je formai avec mon armée les deux ailes de « l'armée de Desaix, et j'opposai à l'ennemi six mille « homme de troupes fraîches. Une vigoureuse dé- « charge d'artillerie et une charge désespérée à la « baïonnette enfoncèrent leur ligne et coupèrent « les deux ailes ; j'ordonnai alors à Kellermann (1) « d'attaquer avec huit cents cavaliers, il s'ébranla « et sépara avec ces huit cents hommes les six mille « grenadiers hongrois du reste de l'armée, sous les « yeux même de la cavalerie autrichienne ; mais « celle-ci était à une demi-lieue ; il lui fallait un « quart d'heure pour arriver, et *j'ai remarqué que*

(1) Le général Kellermann (François-Etienne), fils du maréchal.

« *ce sont toujours ces quarts d'heure qui décident du*
« *sort des batailles.* Les troupes de Kellermann
« jetèrent les grenadiers hongrois sur notre infan-
« terie, ils furent aussitôt faits prisonniers. La cava-
« lerie autrichienne arriva ; mais notre infanterie
« était en ligne, son artillerie en tête. Une décharge
« épouvantable, une barrière de baïonnettes, la fi-
« rent rétrograder ; elle se retira un peu en désor-
« dre : je la poursuivis avec trois régiments qui
« venaient de me joindre ; elle se déploya ; je la
« poussai, elle se noya en grande partie en cher-
« chant à passer le pont de la Bormida, qui est très
« étroit. On pourchassa le reste jusqu'à la nuit.

« J'appris, après la bataille, de la bouche de
« quelques officiers généraux prisonniers, qu'au
« milieu même de leurs premiers succès, les Au-
« trichiens n'étaient pas sans inquiétude ; ils avaient
« un secret pressentiment de leur défaite. Pendant
« le combat, ils questionnaient nos prisonniers et
« leur demandaient : Où est le général Bonaparte ?
« — A l'arrière-garde ; et ceux qui s'étaient déjà
« battus contre moi en Italie, et qui connaissaient
« mon habitude *de me réserver pour la fin*, s'é-
« criaient : *Notre tâche n'est pas encore finie.*

« Ils avouèrent aussi qu'en me voyant sur la pre-
« mière ligne, ils avaient complètement donné dans
« le piège, et cru que ma réserve était engagée.
« Dans toutes les batailles il arrive toujours un mo-
« ment où les soldats les plus braves, après avoir
« fait les plus grands efforts, se sentent disposés à
« la fuite. Cette terreur vient d'un manque de con-

« fiance dans leur courage ; il ne faut qu'une légère « occasion, un prétexte pour leur rendre cette « confiance ; le grand art est de le faire naître.

« A Arcole, j'ai gagné la bataille avec vingt-cinq « cavaliers. Je saisis cet instant de lassitude dans « les deux armées ; je m'aperçus que les Autrichiens, « tout vieux soldats qu'ils fussent, n'eussent pas « demandé mieux que de se trouver dans leur « camp, et que nos Français, quoique braves, au- « raient voulu être sous leurs tentes. Toutes mes « forces avaient été engagées, plusieurs fois « j'avais été obligé de les reformer en bataille ; il « ne me restait plus que vingt-cinq guides, je les « envoyai sur les flancs de l'ennemi avec trois « trompettes qui sonnèrent la charge (1). Un cri « général se fit entendre dans les rangs autri- « chiens : « *Voilà la cavalerie française !* » Et ils « se mirent en fuite. Il est vrai qu'il faut saisir le « moment. Un instant plus tôt ou plus tard cette « tentative eût été inutile ; si j'avais envoyé deux « mille chevaux, l'infanterie aurait fait un quart « de *conversion ;* couverte par ses pièces, elle eût

(1) Ces 25 guides étaient commandés par le sous-lieutenant Damingue, dit Hercule; c'était un brave à toute épreuve, il était né à la Havane en 1761 et avait débuté, comme soldat, en 1784 dans le régiment de Champagne; passé en 1793 au 22ᵉ de chasseurs à cheval, il fit avec la plus grande distinction les premières campagnes de la Révolution. Il était maréchal des logis lorsqu'il vint rejoindre l'armée d'Italie. Là il se fit remarquer du général en chef Bonaparte qui le fit entrer dans sa compagnie des guides. Après la bataille d'Arcole, Hercule fut nommé capitaine et breveté d'un sabre d'honneur. Avec Bonaparte il fit la campagne d'Égypte et se distingua d'une manière particulière à la première bataille d'Aboukir, où il s'empara de toute la ligne des retranchements ennemis, blessé au bras dans cette journée, il obtint le grade de chef d'escadron. De retour en France, il fit partie de la Garde des Consuls, puis passa comme chef de bataillon des pionniers noirs. Le brave Hercule mourut en 1820. Il était officier de la Légion d'honneur.

« fait une bonne décharge, et la cavalerie n'aurait
« pas même attaqué.

« Vous le voyez, deux armées sont deux corps qui
« se rencontrent et s'effraient, il y a un moment
« de terreur et de panique ; il faut savoir le saisir.
« Tout cela n'est que l'effet d'un principe méca-
« nique et moral : cela n'exige que de l'habitude ;
« quand on a assisté à plusieurs affaires, on dis-
« tingue ce moment sans peine : c'est une chose
« aussi facile qu'une addition.

« En entrant pour la première fois en Italie, j'y
« avais trouvé un gouvernement un peu despo-
« tique à la vérité, mais qui administrait avec dou-
« ceur. Cette fois tout était changé. Ce pays était
« en butte à une réaction furieuse : on avait empri-
« sonné, condamné, mis à l'amende tous ceux qui
« avaient joué quelque rôle parmi nous. J'avais
« nommé à différents emplois de la république
« cisalpine des partisans de l'Autriche, parce que
« mon système est de paralyser la grande masse,
« afin que le pays où je porte la guerre ne devienne
« pas un champ clos. Eh bien ! tous ces individus
« placés par moi ont été regardés d'un mauvais
« œil, à cause de la haine qu'on portait aux révolu-
« tionnaires.

« Ajoutez à cela que les Anglais, les Russes et
« les Turcs, en méprisant la religion du pays en
« proportion du scrupule avec lequel ils obser-
« vaient la leur, avaient tout à fait indisposé les
« Italiens, qui tiennent au culte extérieur beaucoup
« plus que nous ne le faisons en France. Les bons

« allemands perdaient soixante pour cent, et on
« était obligé de les recevoir comme espèces ; c'est
« ce qui acheva d'aliéner à l'Autriche l'affection
« des Italiens. Ceux-ci étaient enchantés de voir que
« nous payions tout en argent comptant. Voilà les
« louis français revenus, disaient-ils : *Ecco i luigi*
« *di Francia tornati !*

« L'église de Notre-Dame de Lorette servait de
« caserne à un corps turc; je n'eus pas beaucoup
« de peine à ranger les Italiens de mon côté. Je
« leur dis : Les Autrichiens se disent les défen-
« seurs de votre religion, et ils vous amènent un
« régiment d'Anglais, de ces gens qui brûlent le
« Pape une fois l'an, des légions de Russes héré-
« tiques et schismatiques depuis le quinzième siècle,
« et, pour couronner l'œuvre, des Turcs, des
« mahométans, race d'infidèles; tandis que moi,
« je suis catholique; j'ai combattu contre les
« Turcs, je suis presque un croisé.

« Je donnai à plusieurs prêtres des emplois
« dans le gouvernement de la république cis-
« alpine; les prêtres italiens sont tolérants; ils
« ne forment pas un corps séparé et puissant,
« comme autrefois le clergé de France; d'ailleurs,
« accoutumés à voir le pays envahi deux fois
« chaque siècle, ils lèvent la main aussi souvent
« qu'on le veut; ils font tous les serments que
« vous exigez d'eux : je les trouvai enfin tels qu'il
« me les fallait.

« En Italie, je me suis servi de quelques
« prêtres; en Égypte, j'en avais rempli l'adminis-

« tration. Nous ne savions pas parler la langue « du pays; nous avions besoin d'intermédiaires « entre nous et le peuple; leur caractère et leurs « richesses leur donnaient une certaine influence; « d'ailleurs ce sont des poltrons qui ne connais- « sent pas l'usage des armes et ne savent pas « monter à cheval. »

24 octobre. — 8 h. A. M. — Fièvre, légère douleur à la tête; l'empereur ne peut dormir. Le mal continue. — Pédiluves. — Lavements simples.

25 octobre. — 8 h. A. M. — La nuit a été meilleure; la fièvre s'est terminée par une sueur abondante. L'empereur se trouve mieux.

Il était sur son texte ordinaire. Il me parlait de la Corse, de ses montagnes, des instants de bonheur qu'il y avait passés. Il en vint à Paoli. « C'était « un bien grand homme que « Paoli »; il m'aimait « je l'aimais; il nous chérissait tous. Nous étions « à Corte quand il prit la funeste résolution de « faire passer la Corse sous la domination des « Anglais. Il m'en fit d'abord un mystère; Gen- « tili (1) ne m'en parla pas non plus. Quelques « mots lâchés par méprise me donnèrent l'éveil; « je récapitulai ce que j'avais vu, entendu; je ne « doutai plus de leur dessein. Nous étions loin « de compte; je m'en expliquai plusieurs fois « d'une manière indirecte. Je commandais un « corps de gardes nationales; il fallut bien me « mettre dans la confidence. Ils ne désespéraient » pas d'ailleurs de triompher de mes idées, de

(1) Gentili servit plus tard comme général à l'armée d'Italie.

« mon antipathie ; ils me proposèrent d'agir de « concert avec eux. Je n'avais garde ; je ne res- « pirais que la France, je ne voulais pas débuter « par la trahir. Mais il fallait échapper, gagner « du temps ; je demandai à réfléchir. L'amitié de « Paoli m'était chère ; il m'en coûtait de rompre « avec lui ; mais la patrie ! C'était mon étoile « polaire. Je m'éloignai ; je gagnai Bocognano. « J'y fus atteint par les montagnards, enfermé, « gardé par quarante hommes. La position était « critique, je trouvai cependant le moyen d'en « sortir. Je liai conversation avec un bonhomme « de capitaine, qui me comblait d'égards, s'excu- « sait, regrettait d'être obligé d'obéir. Il m'invita « à prendre l'air, j'acceptai ; j'envoyai mon « domestique se placer à cinq ou six cents pas « sur la route, et me trouvai tout à coup pressé « du besoin d'obéir à la nature. Mon geôlier le « crut, s'éloigna ; j'étais sur mon cheval qu'il « n'avait pas tourné la tête. Il cria, beugla, appela « aux armes ; mais le vent m'emportait ; j'étais « hors d'atteinte avant qu'il eût fait feu ; j'arrivai « à Ajaccio, les montagnards étaient sur mes « traces ; je fus contraint de demander un asile à « l'amitié. Barberi (1) me reçut, me conduisit à la « côte d'où j'allai à Calvi rejoindre Lacombe- « Saint-Michel (2). J'avais échappé aux partis,

(1) Ami de la famille Bonaparte.

(2) Lacombe-Saint-Michel (Jean-Pierre), représentant du peuple délégué en Corse ; ancien capitaine d'artillerie, il rentra dans l'armée en 1799, et devint général de division, puis inspecteur général d'artillerie.

« aux postes, à la police ; on n'avait pu m'atteindre.
« Paoli était désolé. Il écrivait, se plaignait,
« menaçait : nous trahissions ses intérêts, ceux
« de notre patrie ; mes frères et moi nous ne
« méritions pas les sentiments qu'il nous portait.
« Nous pouvions revenir cependant, il nous ten-
« dait les bras ; mais si nous étions une dernière
« fois sourds à ses conseils, insensibles à ses
« offres, il ne ménagerait plus rien. L'exécution
« fut aussi prompte que la réponse était fière. Il
« fit main-basse sur nos troupeaux, pilla, brûla
« nos propriétés, saccagea tout (1). Nous laissâ-
« mes faire ; nous échauffâmes les patriotes ; nous
« accourûmes au secours ; mais la citadelle était
« occupée, le feu était roulant, nous ne pûmes
« débarquer. Nous allâmes mouiller en face, au
« nord du golfe. Les insurgés nous suivirent ;
« j'avais eu le temps de mettre quelques pièces à
« terre ; je les couvris de mitraille. Ils revenaient
« cependant, m'accablaient de reproches, s'indi-
« gnaient qu'un des leurs combattît pour la France.
« Ils étaient montés sur les hauteurs, sur les

(1) « La signora Letizia imposait une profonde estime à Paoli, après l'expédition qu'elle avait suivie, sous son commandement et aux côtés de son mari, pendant la guerre de l'Indépendance. Il essaya en vain de la rallier à lui en raison de l'autorité qu'elle avait sur ses enfants. Il envoya auprès d'elle un messager chargé de lui dire : « Madame, si vous écrivez au général que vous désapprouvez la conduite de vos fils, vous rentrerez immédiatement dans la possession de vos biens. » A peine eut-elle entendu la demande de l'envoyé de Paoli, qu'elle se leva soudain, en paraissant grandir sa taille et lui répondit avec la fierté du langage corse : « Allez dire à Paoli que je pensais lui être un peu mieux connue ! Il saura que j'ai conseillé moi-même à mes fils la conduite tenue par eux aujourd'hui, et que s'il le fallait, je recommencerais. Je me suis faite Française et je resterai Française. » Puis, cette femme héroïque, dont le courage supportait sans faiblesse tous les dangers, adressa un adieu sublime à ses fils : « Allez, mes fils, où l'intérêt public réclame votre présence, et ne vous préoccupez de votre mère qu'après avoir sauvé la patrie ! »

« arbres, partout où ils espéraient se faire mieux « entendre. Je chargeai un coup à boulet, j'ajustai « et coupai la branche sur laquelle un de ces « orateurs était perché. Il tomba ; sa chute égaya « la cohue ; elle se dispersa, on ne la vit plus. « Nous rentrâmes à Calvi ; nous essayâmes encore « quelques coups de main qui ne furent pas tous « à notre désavantage : mais les Anglais avaient « pris terre, les montagnards inondaient la plaine, « nous ne pûmes faire tête à l'orage.

« Ma mère gagna Marseille. Elle croyait y « trouver du patriotisme, un accueil digne des « sacrifices qu'elle avait faits ; elle y obtint à peine « sûreté. Tout avait plié ; ma présence n'était « bonne à rien, je quittai la Corse et me rendis à « Paris. Les fédérés venaient de livrer Toulon : « l'avenir était gros d'événements ; je ne déses- « pérai pas d'en voir éclore un qui rétablît nos « affaires. Elles en avaient besoin ; les montagnards « les avaient ruinées de fond en comble ; elles « étaient à jamais perdues sans la Révolution. Les « maux que nous avait faits Paoli n'avaient pu « me détacher : je l'aimais, je le regrettai toujours. « Il était grand, d'une attitude noble et fière, « parlait bien, connaissait les Corses, et exerçait « sur eux une influence illimitée. Aussi habile à « saisir l'importance d'une position que celle « d'une mesure administrative, il combattait, gou- « vernait avec une sagacité, un tact que je n'ai « vu qu'à lui. Je l'accompagnais dans ses courses « pendant la guerre de la liberté. Il m'expliquait,

« chemin faisant, les avantages du terrain que
« nous parcourions, la manière d'en tirer parti,
« celle de remédier aux accidents qu'il présentait.
« Je me rappelle qu'un jour nous nous rendions
« au Porte-Nuovo, à la tète d'un détachement
« nombreux. Je lui soumis quelques observations
« sur les idées qu'il avait émises. Il m'écouta
« avec beaucoup d'attention, et me regardant
« fixement dès que j'eus fini : — Oh! Napoléon,
« me dit-il, tu n'es pas de ce siècle, tes senti-
« ments sont ceux des hommes de Plutarque.
« Courage, tu prendras ton essor. — Je le pris
« en effet; mais lui-même fut obligé de céder à
« la fortune. Il se réfugia en Angleterre, où il
« vivait à l'époque des expéditions d'Italie et
« d'Égypte. Chacune de mes victoires lui donnait
« le transport; il célébrait, exaltait mes succès :
« on eût dit que nous étions encore dans l'inti-
« mité où nous avions vécu. Lorsque je fus promu
« au Consulat, que je parvins à l'Empire, ce fut
« pis encore. Les fètes, les dîners se succédaient
« l'un à l'autre. Ce n'étaient que cris d'allégresse
« et de satisfaction. Cet enthousiasme déplut au
« chef de l'Etat; Paoli fut mandé. — Vos reproches
« sont justes, lui dit-il, mais Napoléon est un
« des miens, je l'ai vu croître, je lui ai prédit sa
« fortune; voulez-vous que je déteste sa gloire,
« que je déshérite mon pays de l'honneur qu'il
« lui fait? — Je portais à ce grand homme tous
« les sentiments qu'il avait pour moi. Je voulais
« le rappeler, lui donner une part au pouvoir;

« mais les affaires m'accablaient, le temps manqua,
« il mourut. Je n'eus pas la satisfaction de le
« rendre témoin de la splendeur qui m'entourait. »

26 octobre. — 8 h. A. M. — Le mieux continue.

Des bâtiments étaient mouillés dans la rade; quelques passagers avaient pris terre et cherchaient à voir l'empereur. Je les aperçus qui s'avançaient avec Lowe. « Ils viennent de l'Inde, me dit-il, je
« voudrais leur faire quelques questions; mais ce
« Calabrais m'inspire trop de dégoût, je ne les
« recevrai pas. Hudson est le paria de Sainte-
« Hélène; ce qu'il voit, ce qu'il touche, il corrompt
« tout. C'est un mélange d'imbécilité et d'astuce
« contre leqnel je ne sais quelle sorte d'instinct
« me met en garde. Je ne les verrai pas. » Et il se mit à discourir sur l'Inde. Il l'avait mal attaquée; il la travaillait par la Perse; ce n'était pas par là qu'il fallait aller : mais les aventuriers qu'il avait lancés dans ces parages avaient pactisé avec les présidences, livré les nababs; il ne voulait plus d'eux. « J'eus quelque temps dessein de
« faire passer deux ou trois milliers de chouans
« sur la Jumna. Ils le sollicitaient, demandaient
« Bourmont pour chef. J'eusse fait sagement d'y
« consentir. Le sang français est toujours bon en
« face de l'étranger; j'eusse été débarrassé de ces
« vieux habitués de discordes; je n'en eusse pas
« sottement traîné à Waterloo; un grand désastre
« n'eût pas eu lieu; mais on obéit à son étoile,
« on ne lui commande pas. J'ai montré à la France
« ce qu'elle pouvait, qu'elle l'exécute.

27 octobre. — 8 h. 1|2. A. M. — L'empereur a passé une mauvaise nuit; l'état général de sa santé n'en a cependant pas souffert.

« Eh bien, docteur, comment me trouvez-vous? « suis-je mieux? » Il lisait, me présentait son bras. — « Votre Majesté n'est du moins pas plus « mal. — C'est que les pilules... » (La boîte était « ouverte, il n'en avait pas pris.) Elles ont leur « efficacité. — Sans doute. — Elles dégagent les « humeurs. — Ah! — Elles tiennent le ventre « libre. — Assurément. Elles ont toutes les vertus « du monde, me dit-il en jetant le livre. Que « diable, docteur, vous prêchez les pilules avec « plus d'onction qu'on ne parle aujourd'hui de « légitimité; en prenez-vous vous-même? » Je « riais. « — C'est bien, je vous entends; à vous « la harangue et la drogue au malade, n'est-ce « pas? Tenez, laissons vos remèdes; la vie est une « forteresse où ni vous ni moi ne voyons rien ; « n'entravons pas sa défense, ses moyens valent « mieux que tout l'attirail de vos pharmacies. Cor- « visart en convenait ; vos sales préparations ne « sont bonnes à rien. La médecine est un recueil « de prescriptions aveugles qui tuent le pauvre, « réussissent quelquefois au riche, et dont les ré- « sultats pris en masse sont bien plus funestes « qu'utiles à l'humanité. Ne me parlez plus de ces « belles choses ; je ne suis pas un homme à « potion. »

Je cherchais à combattre les théories qu'il s'était faites ; j'étais sérieux, affecté, j'envisageais toutes

les conséquences qu'elles pouvaient avoir. « Vous « êtes soucieux, docteur ; qu'avez-vous ? Ai-je saisi « le défaut de la cuirasse ?—Sire, il y a des médi- « caments éprouvés. — Comme ceux que Corvisart « donnait à l'impératrice : des pilules de mie de « pain, qui opéraient cependant merveille. Marie- « Louise ne manquait pas un jour de m'en vanter « les bons effets. Et voilà comme ils sont tous. — « Non, sire.—Ah ! l'obstiné. J'en étais sûr. — Les « faits sont visibles et les causes cachées.—Eh mais, « je suis des vôtres ! j'ai exercé. — Vous, sire ?— « Moi-même.—Au moins Votre Majesté ne prescri- « vait pas de remèdes.—Comment donc ! et la di- « gnité ! y pensez-vous ? J'eusse passé pour un « intrus. — Vous les choisissiez ? Ils n'étaient pas « désagréables à prendre ?—Quelquefois. En géné- « ral, cependant, je ne puisais pas dans les phar- « macies. L'eau, l'air, la propreté, formaient le « fond de mon dispensaire. Je m'écartais peu de « ces moyens. Vous riez de ma méthode ; soit, « riez à l'aise. Vos confrères en riaient aussi en « Égypte ; mais l'expérience fit voir que ma flanelle « et ma brosse valaient mieux que leurs pilules. Je « vous comprends enfin, digne enfant de l'Église, « vous vous amusez de mes ablutions. Mais nous « étions décimés par la peste et l'assassinat. Les « Arabes massacraient mes soldats, les médecins « refusaient de les secourir. Je ne pouvais pas « les abandonner à leur misère ; je cherchai vai- « nement à réchauffer le courage des gens de l'art, « ordinairement si dévoués. Je sévis contre celui

« d'entre eux qui s'était montré le plus pusillanime ;
« il fut dégradé, promené dans les rues d'Alexan-
« drie avec cet écriteau : *Il n'est pas Français, il a*
« *peur de la mort.* Mais l'ignominie de l'un ne ren-
« dait pas l'énergie à l'autre ; le service se faisait
« avec mollesse, les ravages n'arrêtaient pas. Je
« fis quelques avances aux cheiks, j'ordonnai de
« camper à la troupe. Tout cessa, tout se calma ; je
« me trouvai bien du parti que j'avais pris. Au
« reste, approuvez, blâmez, je vous livre l'ordon-
« nance. »

« *Au général Marmont.*

« Au Caire, 9 pluviôse an VII (28 janvier 1799).

« J'imagine, citoyen général, que vous aurez
« changé la manière de faire le service d'Alexan-
« drie. Vous aurez placé aux différentes batteries
« et aux forts de petits postes stables et perma-
« nents. Ainsi, par exemple, à la hauteur de l'ob-
« servatoire, à la batterie des bains, vous aurez
« placé douze à quinze hommes qui ne devront
« pas en sortir, et que vous tiendrez là sans com-
« munication. Ces douze à quinze hommes fourni-
« ront le factionnaire nécessaire pour garder le
« poste. La position de la mer vous dispense d'a-
« voir aujourd'hui une grande surveillance, vous
« vous trouvez ainsi avoir besoin de fort peu de
« monde. Pourquoi avez-vous besoin des grena-
« diers pour faire le service en ville ? Je ne conçois
« rien à l'obstination du commissaire des guerres

« Michaux à rester dans sa maison, puisque la
« peste y est. Pourquoi ne va-t-il se camper sur
« un monticule du côté de la colonne de Pompée ?

« Tous vos bataillons sont l'un de l'autre au
« moins à une demi-lieue. Ne tenez que très peu
« de chose dans la ville ; et comme c'est le poste
« le plus dangereux, n'y tenez point de troupes
« d'élite..... Mettez le bataillon de la 75ᵉ sous ces
« arbres où vous avez été longtemps avec la 4ᵉ d'in-
« fanterie légère. Qu'il se baraque là, en s'inter-
« disant toute communication avec la ville et
« l'Égypte. Mettez le bataillon de la 85ᵉ du côté
« du Marabout. Vous pourrez facilement l'appro-
« visionner par mer. Quant à la malheureuse
« demi-brigade d'infanterie légère, faites-la mettre
« nue comme la main ; faites-lui prendre un bon
« bain de mer ; qu'elle se frotte de la tête aux
« pieds ; qu'elle lave bien ses habits et que l'on
« veille à ce qu'elle se tienne propre. Qu'il n'y ait
« plus de parade ; qu'on ne monte plus de garde,
« que chacun reste dans son camp. Faites faire une
« grande fosse de chaux vive pour y jeter les
« morts.

« Dès l'instant que dans une maison française
« il y a la peste, que les individus se campent ou
« se baraquent ; mais qu'ils fuient cette maison
« avec précaution, et qu'ils soient mis en réserve
« en plein champ. Enfin, ordonnez qu'on se lave,
« les mains, le visage tous les jours ; et qu'on se
« tienne propre.

« Si vous ne pouvez pas garantir la totalité des

« corps où cette maladie s'est déclarée, garantis-
« sez au moins la majorité de votre garnison. Il
« me semble que vous n'avez encore pris aucune
« mesure proportionnée aux circonstances. » — Il
« paperassait avec Menou ; il écrivait, plaisantait,
« perdait le temps, ne s'occupait que du turban et
« de la femme de ce vieil imbécile.—Ces mariages
« à colin-maillard sont bien chanceux, disait l'un.
« —Il m'a réussi, répondait l'autre.—Madame est-
« elle jolie ? — Elle est bien agaçante. — Userez-
« vous du privilège?—Non. L'appétit turc est trop
« fort. C'est assez d'une, je n'y puis suffire ; et
« cent autres sottises de même espèce. Mais re-
« prenez. « Si je n'avais pas à Alexandrie des
« dépôts dont je ne puis me passer, je vous aurais
« déjà dit : Partez avec votre garnison, et allez
« camper à trois lieues dans le désert. Je sens que
« vous ne pouvez pas le faire. Approchez-en le
« plus près que vous pourrez. Pénétrez-vous de
« l'esprit des dispositions contenues dans la pré-
« sente lettre ; exécutez-les autant que possible, et
« j'espère que vous vous en trouverez bien.

« BONAPARTE. »

28 octobre. — 9 heures A. M. — La douleur au foie s'est fait vivement sentir pendant la nuit. Elle est à présent supportable.

Je racontais à l'Empereur les discussions que j'avais entendues à Florence sur la noblesse de sa famille et les causes de son émigration. « Elles « sont fort simples. Le dernier de mes aïeux qui

« habita la Toscane avait les principes que je pro-
« fesse. Il les défendit comme moi ; comme moi
« il en fut victime. La faction de l'étranger l'em-
« porta ; le parti national fut défait, proscrit :
« Bonaparte alla chercher un asile à Sarzane, puis
« en Corse. Mais les relations de famille ne furent
« pas rompues. Ses descendants continuèrent
» d'être en rapport avec la branche qui était éta-
« blie à San Miniato. Ils correspondaient avec elle,
« lui adressaient ceux de leurs enfants qu'ils en-
« voyaient faire leurs études à Pise. Elle est éteinte
« aujourd'hui. Le bon chanoine dont je vous ai
« quelquefois parlé en était le dernier rejeton. Il
« mourut je ne sais plus quelle année et me légua
« sa fortune, que j'employai dans l'intérêt des
« malheureux de la Toscane. Ma noblesse, à moi,
« date de Millésimo, de Rivoli, du 18 Brumaire,
« où je déjouai les trames ourdies contre la nation.
« Celle de ma famille est plus ancienne ; elle se
« perd dans la nuit du Moyen Age. Il n'y a que le
« généalogiste Joseph qui puisse en assigner l'ori-
« gine. Je ne sais de combien de tyrans obscurs il
« prétend être issu.

« On essaya bien des fois de mettre en jeu ma
« vanité gentilhommière ; mais l'amorce était mal
« choisie ; je ne voulus jamais rien entendre à cet
« egard. Après la bataille d'Arcole, lorsque j'etais
« général en chef de l'armée d'Italie, toute la po-
« pulation de Trévise accourut au-devant de moi.
« Mes aïeux avaient tenu le premier rang dans ses
« murs. Elle m'en presentait les actes, les parche-

« mins ; elle m'offrait la souveraineté qu'ils avaient
« perdue. A Bologne (1), Marescalchi, Caprara et
« Aldini, vinrent me présenter, de la part du Sénat, le
« le livre d'or où se trouvaient inscrits le nom et les
« armes de ma famille. Plus tard je fus obligé de
« m'avancer jusqu'à Tolentino. Je répugnais à
« montrer mes baïonnettes à des prêtres, à guer-
« royer avec un saint ; mais, soixante-quinze mille
« Français avaient déjà été assassinés sous son
« règne, c'était trop ; je résolus d'en finir. Mes
« alentours voulaient à tout prix renverser l'*idole ;*
« mais on était redevenu catholique en France, il
« fallait populariser la Révolution, se servir de
« l'ascendant des prêtres, je négociai. D'ailleurs,
« nous obtenions de riches provinces, le port
« d'Ancône. Il n'y avait de là que vingt-quatre
« heures pour passer en Macédoine, c'était un
« beau résultat. Les envoyés du Pape se récriaient
« sur mes victoires, sur la rapidité avec laquelle
« l'Italie avait été conquise et les Autrichiens dé-
« faits. J'étais, me dit l'un d'eux, le seul Français
« qui eût marché sur Rome depuis le connétable
« de Bourbon, et ce qu'il y avait de plus singu-
« lier, c'est que l'histoire de la première expédi-
« tion avait été écrite par l'un des aïeux de celui
« qui commandait la seconde. L'expédition d'Égypte
« le Consulat, mirent les généalogistes en verve (1).

(1) Dans la chapelle de Santa Maria della Vita est déposé le corps d'un Bonaparte, mort à Reggio, en 1672, et canonisé par le Pape Pie VII au commencement du Consulat.

(1) Il existe une pièce généalogique, écrite en latin barbare, qui fait sortir tous les Bonaparte des anciens Lombards ; elle fait remonter l'histoire de cette famille, BONAPARTIA GENS, jusqu'à un Jean Bonaparte,

« Il n'y eut pas un parchemin qui ne fût compulsé,
« interrogé. J'étais allié à l'ancienne Maison d'Est,
« à celle d'Angleterre, je ne sais à qui je ne tenais
« pas. Le duc de Feltre (Clarke) mettait une
« sollicitude particulière à ces recherches. Une
« Bonaparte avait été mariée à un Médicis, une
« autre avait donné le jour à Paul V, une troisième
« à je ne sais quel autre personnage. Je tou-
« chais au sceptre, à la tiare du côté des femmes,
« et aux illustrations littéraires du côté des hommes.
« Ceux-ci s'étaient distingués dans l'histoire, au
« théâtre, dans la jurisprudence et la diplomatie.
« Avez-vous lu *la Veuve*, ou du moins en avez-vous
« ouï parler pendant que vous habitiez Florence ?
« Je lui répondis que je ne la connaissais pas.
« C'est une vieille pièce, reprit-il, qui n'est pas
« sans intérêt, et dont le manuscrit se trouve à
« Paris, à la Bibliothèque nationale. L'auteur était
« un écrivain distingué ; il en est beaucoup ques-
« tion dans les Hommes de lettres de Mazzu-
« chelli (1). C'est lui qui a créé à l'Université de
« Pise la classe de jurisprudence, qui dans la
« suite se rendit si célèbre. Je reviens aux tenta-

qui aurait vécu vers l'an 1059, et qui figure en tête de l'arbre généalogique de la famille de la branche de Trévise. Cette pièce aurait été extraite des archives de Florence. Un portrait de JEAN, qui était dans la galerie Médicis, à Florence, fut apporté à Paris par le général Clarke.

Voulant enfin mettre un terme à toutes ces adulations, l'Empereur fit insérer la note suivante dans le *Moniteur* du 27 messidor an XII (15 juillet 1805).

« A tous ceux qui demanderaient de quel temps date la Maison de Bonaparte, la réponse est facile. Elle date du 18 Brumaire. Soldat, magistrat et souverain, l'Empereur doit tout à son épée et à son amour du peuple. »

(1) Mazzuchelli (Jean-Marie, comte de), célèbre biographe italien, né à Brescia, en 1707, mort en 1765.

« tives qui avaient pour objet de me faire noble.
« Nous étions en 1810. J'avais cédé aux ouvertures que j'avais repoussées en 1805, je m'étais allié à l'Autriche. L'empereur François, qui tenait plus à l'illustration des parchemins qu'à celle de la victoire, fit compulser toutes les archives de l'Italie et de l'Allemagne. Il réussit à avoir enfin les documents qu'il cherchait, m'en fit part, et me demanda de ne pas trouver mauvais qu'il les publiât. Je m'excusai du mieux qu'il me fut possible et refusai. Il insista, m'écrivit, m'en parla encore lorsque nous nous trouvâmes à Dresde. Il ne concevait pas ma répugnance ; car enfin c'était un honneur de descendre d'une famille souveraine, et la mienne l'était ; il en avait les titres, il pouvait les produire. Ces titres-là, lui dis-je, sont trop anciens pour moi, je ne compte que de Millésimo. — Vous datez de beaucoup plus loin. — Non, je ne remonte que jusque-là. — Mais !... Il comprit enfin que je tenais plus à être le Rodolphe de ma famille que le descendant de quelque odieux légitime. — Une famille souveraine !... Il faut dire cela à Marie-Louise. Elle en sentira le prix. Cela lui fera plaisir. Dites-le à Marie-Louise. Je le priai de s'acquitter lui-même du message et ne lui dissimulai pas le peu de cas que je faisais des choses de cette importance. Il en fut blessé. Il avait cru me faire une surprise agréable. Sa peine et ses soins étaient perdus, je méprisais les titres, je ne fus après mes revers qu'un jaco-

« bin. Si je me fusse prêté à ces momeries, qui « sait ? peut-être nous eussions trouvé cent mille « hommes de moins dans les plaines de Leipzig. »

29 octobre. — 7 h. 1/2 A. M. — Même état.

L'empereur était occupé à se faire les ongles. Les ciseaux, la brosse se succédaient avec rapidité. Il examinait sa main, ne disait mot ; les questions se sont tout à coup pressées dans sa bouche. « Qu'est-ce que les ongles, la barbe, l'épiderme ? « comment se forment-ils ? quelles sont leurs fonc- « tions, leurs structure ? Vous ne m'avez pas « exposé cela d'une manière bien nette ; reprenez « vos idées. — Sire, je vous l'ai dit, l'épiderme « se divise en deux couches, l'externe et l'interne. « L'une est mince, transparente, inaltérable à « l'air ; l'autre est opaque. La première, serrée et « ferme dans son tissu, se compose de vaisseaux « absorbants, fins, déliés, qui prennent naissance « aux orifices inhalants, dont la surface de cette « membrane est couverte. La seconde, qui est « placée au-dessous, repose sur les papilles et se « tend sur les intervalles qui les séparent. Elle « est formée des mêmes vaisseaux, mais ils sont « plus considérables, plus grands, et portent des « nombreux orifices qui tapissent la surface interne. « Ces deux couches sont liées entre elles par une « multitude de petits troncs ; des vaisseaux lym- « phatiques qui vont de l'une à l'autre, s'implan- « tent et servent de soudure. Les absorbants, qui « constituent la couche interne de l'épiderme, « sont remplis d'une matière qui est noire chez

« les uns, opaque chez les autres. C'est elle qui « constitue la différence du nègre au blanc. Voilà « ce que c'est que l'épiderme ; voici son usage. « La nombreuse série des orifices inhalants des « vaisseaux absorbants, qui amoncelés occupent « toute la surface externe de cette membrane, « sont fins, déliés, capillaires, et n'admettent que « les substances qui sont à l'état de gaz. Les ori-« fices inhalants de la seconde couche, qui sont, « comme nous l'avons dit, plus forts, plus consi-« dérables, peuvent recevoir les liquides. Ainsi « l'épiderme a pour objet d'absorber les substances « étrangères, de réparer les pertes que fait le « corps humain.

« Les poils, les plumes, les soies, et par consé-« quent la barbe, remplissent les mêmes fonctions. « Implantés dans le tissu cellulaire graisseux, ils « sont entourés de deux gaines, dont la seconde « renferme de petites follicules sébacées, d'où filtre « un liquide onctueux qui les lubréfie et les con-« serve. Ils sont d'un tissu plus dense et formé « de vaisseaux capillaires qui absorbent les molé-« cules répandues dans l'air, et les versent dans « la circulation. Les écailles des poissons, les « plumages des oiseaux ne diffèrent à cet égard « qu'en ce que les unes pompent du liquide, et « que les autres n'admettent que des fluides aéri-« formes. Les femmes ont plus de cheveux, nous « avons plus de poils ; mais les uns et les autres « n'ont pas d'autre objet que de verser et puiser « dans l'air : aussi les derniers sont-ils d'autant

« plus abondants et plus forts que le lieu où ils « se trouvent est plus sujet à la transpiration. « Voyez comme ils sont adaptés à l'usage auquel « la nature les destine. Deux ordres de vaisseaux « les composent. Les uns vont de l'extrémité des « cheveux vers la racine, et n'ont pour objet que « de pomper les fluides aériformes ; les autres « courent de la racine à l'extrémité et charrient « les substances onctueuses que renferme la peau. « Ils rétablissent l'équilibre qu'une foule de causes « altère ; ils rassemblent ce que la transpiration « dissipe ; ils compensent les pertes, réparent les « désordres. — Ainsi, docteur, les cheveux sont « des feuilles. — Oui, sire ; la comparaison est « exacte ; c'est le même jeu. — Absorber, émettre « former des combinaisons nouvelles, c'est la vie. « — Oui, sire ; l'épiderme, les poils, les cheveux « n'ont pas d'autres usages. — Et nous les taillons ! « — C'est un abus. — Nous nous faisons la barbe ! « — C'est contrarier la nature. — Quoi donc ! « voulez-vous nous mettre en capucins ? Et mais, « docteur, vous m'expliquez comment les cheveux « sont employés dans les hygromètres. — Oui, « sire ; cette propriété est une conséquence de la « structure. — Les ongles ? — Sont composés des « mêmes vaisseaux que l'épiderme, mais ils sont « d'un tissu plus dense, plus serré que la cuticule « dont ils forment le prolongement. »

30 octobre. — 8 h. A. M. — Je savais que l'empereur allait mieux. Les cousins m'obsédaient, je montai à cheval et m'éloignai.

« Déjà ! me dit Napoléon à mon retour. — Oui,
« sire. Je cherche à me soustraire aux piqûres.
« — Et moi aux ravages. Tenez, voyez comme ces
« malheureux rats courent dans ma chambre ; mes
« cloisons sont détruites, tout est à jour dans ces
« tristes cabanes. Mais vous ne m'avez point dit
« ce qui vous avait le plus frappé dans vos courses.
« Qu'avez-vous observé ? — Quelques plantes, des
« arbustes. — Des escarpements, des abîmes,
« c'est la nature en convulsion. — Ah ! sire,
« quand on a doublé le Munder. — Eh bien ? —
« La vue s'ouvre, on aperçoit James-Town. —
« Le beau point de repos ! quelques cahutes que
« les rochers surplombent. Les montagnes les
« serrent, elles vont les écraser. — Le coup d'œil
« en est plus pittoresque. — Pittoresque en effet.
« Une centaine de cabanes de pierre et de boue
« qui courent dans le fond d'un ravin, des corps de
« garde, un hôpital, une église à l'avenant ; le
« tableau est romantique. — Mais Plantation-
« House ? — C'est l'Oasis du désert. Elle est
« adossée à une chaîne de montagnes. Les vents
« du sud-est ne la dessèchent pas. Les plantes,
« les arbustes les plus opposés s'y plaisent. Ils
« croissent, se développent, étalent une végétation
« qu'on n'aperçoit pas ailleurs. Elle est unique
« dans son espèce comme le Calabrais qui l'habite.
« Mais l'un ne préjuge pas plus en faveur de l'île
« que l'autre au détriment de l'humanité. — Il y
« a des lieux plus tristes encore. — Non, il n'y en
« a pas comme celui où nous sommes. Point d'om-

« bre, point de verdure. Nous n'avons que quel-
« ques arbres à gomme, encore sont-ils mutilés ;
« le vent les a pliés dans le sens de sa direction.
« Plus de végétation, plus de vie à cette hauteur
« (2,000 pieds). La magnanimité britannique avait
« des motifs pour m'y jucher. — Mais, sire... — Je
« le sais, quelques légumes échappent ; mais on ne
« peut conclure d'eux à nous. Ils sont plus forts,
« plus vivaces, soumis à moins de chances ; on ne
« l'ignorait pas. L'homme finit vite où les plantes
« s'étiolent ; c'est un calcul qui n'a pas échappé.
« Ne sait-on pas le temps qu'on use à Sainte-Hélène ?
« y connaît-on des vieillards ? y trouve-t-on beau-
« coup d'individus qui atteignent cinquante ans ?
« et parmi ceux qui sont frappés des hépatites,
« combien meurent, combien survivent ? Les anxié-
« tés, les souffrances, une longue nullité morale,
« voilà le partage des plus heureux. Comment se
« rétabliraient-ils ? Ils hument l'air. Chaque aspi-
« ration est un coup d'épingle qui concourt à leur
« trépas. Et voilà ce que la noble Angleterre se
« proposait dans son guet-apens, la manière neuve
« dont elle consomme l'assassinat. »

31 octobre. — L'empereur était agité, inquiet. Je lui conseillais de faire usage de quelques calmants que je lui indiquais. — « Merci, docteur, « j'ai quelque chose de mieux que votre pharma- « cie. Le moment approche, je sens que la nature « vient au secours... En même temps il se laissa couler sur un siège, saisit sa cuisse gauche, et la déchire avec une espèce de volupté, ses cicatrices

s'ouvrent, le sang jaillit. « — Je suis soulagé, je « vous l'ai dit, j'ai mes crises, mes époques. Dès « qu'elles arrivent, je suis sauvé. « — Cette espèce de lymphe, qui sortait d'abord avec abondance, cessa bientôt, la plaie se ferma et s'étancha d'elle-même. — « Vous le voyez, me dit Napoléon, la na- « ture en fait tous les frais ; dès qu'il y a du trop « plein, elle le rejette, et l'équilibre se rétablit. » — Ce phénomène singulier excita ma curiosité ; j'en recherchai toutes les circonstances et j'appris qu'il était régulier, périodique, qu'il datait du siège de Toulon. L'empereur, qui n'était alors que colonel, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, aspire la gale dont le mort était couvert. Il se soumet à un traitement ; mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font bientôt abandonner. L'éruption rentre, l'humeur s'échappe et prend son cours à travers la blessure. Cette négligence faillit lui devenir fatale. Le virus se développa pendant les campagnes d'Égypte et d'Italie. La poitrine devint douloureuse, la toux continuelle, la respiration pénible. Le Premier Consul était maigre, pâle, défait, semblait toucher au terme de sa carrière. « Mes alentours m'obsé- « daient, ne cessaient de me faire des représenta- « tions sur mon insouciance ; mais elle ne nuisait « pas à la marche des affaires ; je laissais dire. A la « fin cependant, les sollicitations devinrent si pres- « santes, que je consentis à prendre les conseils

« d'un médecin. On me proposa Desgenettes (1). « Tout choix m'était bon, j'acceptai ; mais le par- « leur me fit une si longue dissertation, me pres- « crivit tant de remèdes, que je restai convaincu « que l'adepte était un discoureur et l'art une « imposture ; je ne fis rien. Les obsessions recom- « mencèrent, je cédai ; on m'amena Corvisart. Il « était brusque, impatient, bourru. Je ne lui avais « pas rendu compte de ma situation, qu'il me dit : « — Ce que vous avez n'est rien ; c'est une érup- « tion rentrée qu'il faut rappeler à l'extérieur. « Quelques jours de vésicatoires suffiront. — Il « m'en appliqua deux sur la poitrine ; la toux « disparut. Je repris de l'embonpoint, de l'énergie, « et fus à même de supporter les plus rudes fati- « gues ; la sagacité de Corvisart (2) me charma. Je « vis qu'il avait pénétré ma structure ; que c'était « le médecin qui me convenait. Je me l'attachai, « et le comblai de biens. Il me fit plus tard un « cautère au bras gauche ; mais la guerre d'Es- « pagne éclata, je le laissai fermer, et ne m'en « trouvai pas plus mal. L'irritation, la déman- « geaison continuèrent à se faire sentir comme à « l'ordinaire. Je me fis de nouvelles blessures ; il « se forma de nouvelles cicatrices. L'humeur eut

(1) Reçu docteur à la Faculté de Montpellier en 1789, Desgenettes se fit connaître par quelques ouvrages remarquables, qui le firent nommer membre correspondant de l'Académie de Médecine. Il partit en 1793 pour l'armée d'Italie, avec le titre de médecin ordinaire. Bientôt il fut nommé médecin en chef, poste qu'il occupa jusqu'en 1796. Il s'était déjà fait une grande réputation de savoir, de courage et de dévouement lorsque fut décidée l'expédition d'Égypte. Aussi Bonaparte s'empressa-t-il de l'attacher comme médecin en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, puis inspecteur général du service de santé des armées, etc., etc.

(2) Corvisart fut médecin de Napoléon depuis le Consulat.

« ses écoulements, et je jouis d'une santé de « fer. »

La santé de l'Empereur était désormais rétablie; il reposait, se baignait, se promenait : c'était le train ordinaire de la vie. Je l'accompagnais fréquemment au jardin. Il m'entretenait de ses campagnes; je lui parlais de la Corse, je le mettais sur la voie des choses qui lui plaisaient. Un jour qu'il s'était beaucoup étendu sur les agitations de ce malheureux pays, il m'exposa les services qu'avait rendus Cervoni, les fournitures d'Aréna, ses exactions, les intrigues auxquelles Multedo (1) avait pris part. « Mon retour inopiné d'Égypte le dé« concerta ; les prisons étaient pleines, les partis « en présence, la patience publique à bout. L'au« torité municipale accusait le département ; celui« ci les magistrats. Ce n'était qu'exaspération et « désaccord. Les vents nous poussaient loin des « côtes de France ; nous nous réfugiâmes dans les « eaux de la Corse ; nous atteignîmes Ajaccio ; « nous mouillâmes dans la rade. Les corps, la po-

(1) Cervoni (Jean-Baptiste), né en 1768 en Sardaigne, fut l'un des étrangers qui se sont le plus distingués par leur bravoure et leurs talents dans les armées de la France. Il entra très jeune au service, devint adjudant général, et se distingua si bien au siège de Toulon qu'il y gagna son grade de général de brigade. Passé à l'armée d'Italie, il y montre la plus brillante valeur, surtout à l'attaque de Lodi. Cervoni continua ensuite de combattre à l'armée de Rome, et fut chargé, après l'occupation de cette ville, d'annoncer au Pape que la métropole de la chrétienté était désormais ville française.

Après avoir institué le gouvernement provisoire, il fut nommé au commandement de différentes divisions militaires ; puis rejoignit l'armée et fit toutes les campagnes jusqu'en 1809, époque où il trouva une mort glorieuse à la bataille d'Eckmuhl.

(1) Multedo (Antoine), ami des Bonaparte, député de la Corse, membre du Conseil des Cinq-Cents, consul de France à Smyrne et à Rhodes.

« pulation accourent aussitôt sur le rivage ; chacun « veut me voir, demande que je débarque ; les « acclamations croissaient d'heure en heure; les « meneurs étaient sur braise. Ils se raidirent ce- « pendant ; la Santé s'assembla et décida, après « une longue discussion, que je ne pouvais des- « cendre. — « Témoignez-lui, du moins, combien « cette mesure nous coûte, lui dit Barberi (1) qui « la présidait ; allons féliciter le général sur ses « victoires ; l'hommage est bien mérité. » — La « proposition fut accueillie ; on prit un canot, on « se dirigea sur la *Muiron*. Les matelots tendirent « des cordes ; Barberi monta, les autres suivirent. « Je fus invité à mettre pied à terre. Je ne me « doutais pas que le président abusait de la cir- « constance; je croyais l'invitation unanime, j'ac- « ceptai, je débarquai avec ma suite. Je fus reçu « comme on l'est quelquefois par des compatriotes : « ce ne fut qu'acclamations.

« Les troupes étaient sous les armes. Les mal- « heureux ! Ils n'avaient ni vêtement ni chaussure. « Je demandai où en était la caisse ; mais elle n'a- « vait rien touché depuis sept mois. Le payeur « était en avance ; il s'était obligé pour 40,000 « francs qu'il avait répartis dans les corps afin « d'assurer la subsistance et d'apaiser les auber- « gistes, qui refusaient la table aux officiers. Je fus « indigné de cet abandon. Je réunis ce que j'avais

(1) Bonaparte débarqua à Ajaccio le 1er octobre 1799 et ne repartit que le 7 octobre. Barberi, payeur du Trésor, et son père, président de la Commission sanitaire, étaient des amis dévoués de la famille Bonaparte.

« de disponible, je fis aligner la solde : je ne vou-
« lus pas que l'uniforme excitât la pitié. Le soir il
« y eut bal, illumination ; le pauvre le disputait
« au riche. Braves habitants d'Ajaccio, jamais je
« n'oublierai leur accueil.

« L'excellent Barberi m'avait fait passer des
« notes, des journaux, je savais où en étaient l'île
« et la France, j'avais un aperçu de l'état des par-
« tis. Une gondole devait suivre ma frégate, qua-
« torze marins choisis la montaient, je pouvais de-
« vancer les marcheurs expédiés à Toulon, échap-
« per aux croisières anglaises qui avaient pris
« l'éveil. Le lendemain je reçus les félicitations
« des autorités civiles et militaires. Je donnai des
« éloges aux uns, je traitai sévèrement les autres,
« j'intimidai le département. Les prisons furent
« ouvertes, quelques démissionnaires remplacés,
« on respira, on reprit courage. En quatre jours,
« l'ordre, la paix, la confiance furent rétablis. Les
« complices de Cittadella lui avaient dépêché un
« aviso pour lui annoncer mon retour. Mais il ne
« put mettre à la voile. Je partis ; j'atteignis Fré-
« jus, Grenoble, Auxerre ; je n'arrêtai pas que je
« fusse à Paris. Je culbutai le Directoire, je fis
« le 18 Brumaire, je confondis l'étranger, je rap-
« pelai l'ordre et la victoire, je commençai le Con-
« sulat ; mais si les vents eussent été propices, si
« la dépêche de Cittadella (1) m'eût devancé, j'é-
« chouais peut-être ; et la France était dès lors la
« proie de l'émigration. »

(1) Député de Siamone au Conseil des Anciens.

Napoléon m'avait beaucoup parlé des intrigues qui avaient traversé son règne et fini par amener sa chute. Il les connaissait toutes, savait les meneurs, les complices, les lieux de réunion. « Je les « suivais de l'œil dans les Cent-Jours ; je les voyais « qui me quittaient pour courir aux conciliabules. « J'eusse pu sévir, j'avais les pièces de conviction « dans les mains. Elles m'étaient venues d'une ma- « nière singulière. Un officier supérieur étranger, « que sa position forçait à prêter l'oreille à ces « complots, fut indigné de voir les hommes que « j'avais faits, conspirer ma perte. Il me demanda « une audience, me livra les plans, et me protesta « que, si jamais sa troupe se trouvait en ligne, je « pouvais compter sur lui. Je fus navré, je voulais « rendre ces malheureux à la poussière ; mais la « crise approchait, il fallait vaincre ; je remis ce « grand acte de justice nationale au moment où « l'ennemi serait défait. Il ne le fut pas ; les me- « sures étaient trop bien prises, je succombai. Ah ! « docteur, que de boue était groupée autour de « moi ! mais si la fortune n'eût trahi le courage, si « nous eussions vaincu à Waterlo, tout eût été ré- « paré, vengé ; la nation eût eu le secret de nos « défaites ; j'eusse offert un sacrifice expiatoire aux « mânes de mes soldats. Qu'ont-ils fait ? Ils étaient « rassasiés de gloire, ils se sont couverts d'oppro- « bre. Mais à chaque action suffit sa peine ; qui « voudrait être M.....? qui voudrait être A.....? (1), « etc., etc. » Il en nomma beaucoup, et s'arrêta à

(1) Marmont, Augereau.

S...., « Le lâche ! il voulut me trahir avec toute la « bassesse des gens de son espèce. Son marché « signé, il accourut à Fontainebleau, me parla de « sa situation, de sa misère ; je partageai avec lui « ce qui restait de ma cassette ; je lui donnai mille « écus. Il me quitta avec toute l'émotion de la re- « connaissance. Quelques heures après il était passé « aux Autrichiens. »

L'empereur passa des trames de ces derniers temps à celles de son début, et s'étendit beaucoup sur les menées qui avaient entravé ses opérations pendant les campagnes d'Italie. Il raconta comment il les avait déjouées, comment il en avait saisi le nœud, et les lumières que les papiers saisis à Padoue, à Vérone, lui avaient données sur les mouvements de l'intérieur. Sa correspondance m'avait mis sur la voie ; j'avais une idée générale de toutes ces intrigues, mais je n'en saisissais pas les nuances, plusieurs pièces m'échappaient, les principales. — « Il y en a de vous, d'Augereau, de « Bernadotte. Je vois bien que vous aviez pénétré « Willot (1), que vous ne vouliez pas « des hommes

(1) Au mois d'août 1796, le Directoire avait confié au général Willot le commandement de la division militaire de Marseille, dans la pensée que, mieux qu'aucun autre, il pourrait réprimer la réaction jacobine que Fréron avait fait succéder à la réaction thermidorienne. Willot, au mois de janvier 1797, fit preuve d'énergie en attaquant et en dissipant une émeute jacobine qui paraissait assez redoutable. Malgré l'intervention de Bonaparte, qui se fit dans cette circonstance l'interprète des plaintes du parti jacobin auprès des Directeurs, il fut maintenu, et lorsqu'arriva l'époque des élections générales, il fut nommé député de Marseille. Il ne tarda pas à figurer parmi les coryphées du parti clichien ; toutefois, les diverses mesures qu'il proposa, et dont l'une tendait même à prendre l'initiative en arrêtant les Directeurs au palais du Luxembourg, ne furent pas adoptées. Lors du coup d'Etat du 18 fructidor, Willot, alors inspecteur des Cinq-Cents, fut frappé de déportation et embarqué pour Sinamary. Le 3 juin 1798, au bout de huit mois de captivité, Willot parvint à s'échapper avec Pichegru, Barthelemy et quelques autres.

« qui n'aiment la liberté que pour arriver aux révo-
« lutions » ; que vous donniez des ordres pour qu'on
« n'accoutumât pas quelques individus à s'intituler
« le peuple, à commettre des crimes en son nom. »
« Vous dites dans une de vos dépêches : « On hait ici,
« et l'on est prêt à combattre les révolutionnaires,
« quel que soit leur but. Plus de révolution ; c'est
« l'espoir le plus cher du soldat : il ne demande pas
« la paix qu'il désire intérieurement, parce qu'il
« sait que c'est le seul moyen de ne la pas obtenir,
« et que ceux qui la craignent l'appellent bien haut
« pour quelle n'arrive pas. Le soldat se prépare à
« de nouvelles batailles, et s'il jette quelquefois un
« coup d'œil sur l'esprit qui anime plusieurs villes de
« l'intérieur, son regret est de voir les déserteurs ac-
« cueillis, protégés, et les lois sans force au moment
« où il s'agit de décider du sort du peuple français. »
« Vous demandez ailleurs des « officiers qui aient
« l'habitude du feu », vous ne voulez point de « gé-
« néraux à retraites savantes. » Vous vous écriez
« qu'il n'y a que la disproportion du nombre qui
« puisse vous abattre ; que peut-être l'heure du
« brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de
« Berthier, de... est prête à sonner. » J'entends ;
« j'aperçois la malveillance, l'ineptie, les mauvais
« choix, l'abandon. Vous avez l'œil à tout, vous
« vous faites comprendre, on se gardera de se com-

Réfugié d'abord à la Guyane hollandaise, puis en Angleterre, il fut porté en France sur la liste des émigrés comme un royaliste des plus dangereux. Il passa plus tard aux États-Unis. Rentré en France lors de la première Restauration, il reçut la croix de commandeur de Saint-Louis et en 1816 le commandement de la Corse qu'il exerça jusqu'en juin 1818. Il avait, en outre, reçu le titre de comte.

« promettre. Les émigrés encombrent les charrois,
« font aller l'espionnage, mais l'armée est dévouée;
« elle ne respire que la France et la victoire. Que
« signifie la proclamation d'Augereau? — Laquelle?
« lisez-la moi. »

« Soldats! qu'ai-je appris? quoi! ces armes qui
« dans vos mains ont fait trembler l'Europe et
« triompher la République; ces armes victorieuses
« que vous aviez consacrées à la défense de la cause
« la plus sainte; ces armes naguère si redoutables
« aux ennemis de la patrie, vous pourriez aujour-
« d'hui les tourner contre son sein; tremper vos
« mains dans le sang français, et souiller par un
« fratricide les lauriers dont vous êtes couronnés!
« Quel génie malfaisant a pu souffler au milieu de
« vous la discorde! qui l'a formentée? qui en a
« disséminé le poison?

« J'ai vu mon pays menacé au dehors, trahi au
« dedans, déchiré par la guerre civile, tourmenté
« par les factions, envahi dans les frontières, livré
« à toutes les horreurs de l'anarchie; j'ai vu tous
« mes concitoyens poussés en sens contraire par des
« partis divers, en arborer tour à tour les bannières,
« assassiner un jour au nom de la justice, égorger
« le lendemain au nom de l'humanité; j'ai vu tous
« les crimes de l'intolérance, du fanatisme et de
« l'ambition, j'en ai frémi: mais au milieu de tant
« de fureur, mes regards se tournaient sur l'armée,
« j'y apercevais l'union, la concorde et la frater-
« nité; j'y voyais toutes les haines, toutes les pas-

« sions s'évanouir devant le feu sacré du patriotisme
« et de l'honneur ligués pour la défense commune;
« j'y admirais le zèle, la constance et le dévoue-
« ment les plus sublimes et je me disais : La
« vertu, la liberté, l'héroïsme peuvent être bannis
« du reste de l'univers : c'est là, c'est parmi l'armée
« républicaine qu'ils ont un asile assuré. Cette
« idée consolante m'a toujours soutenu dans les
« crises les plus violentes; je m'enorgueillissais
« d'être dans vos rangs. Ah! mes camarades, vou-
« driez-vous m'obliger à changer d'opinion? Non.
« Vous savez que je suis votre ami; ma voix vous a
« guidés souvent aux combats, soyez aussi dociles
« à l'impulsion qu'elle vous communique aujour-
« d'hui. Raisonnons : un mot vous divise, quel ridi-
« cule! vous croyez être en opposition réelle, et
« vous vous trompez, vous pensez tous de même.
« Quand des Pyrénées au Danube, et de l'Océan
« aux bords du Tibre, vous avez tout rempli de vos
« victoires, que vouliez-vous? être libres; vous l'êtes.
« Vous avez des lois, une patrie, et des droits;
« vous êtes citoyens. Ce titre vous a coûté cher,
« et n'en doit être que mieux apprécié : cependant,
« soit légèreté soit inconséquence, un nom insi-
« gnifiant, barbare, inharmonieux et sans étymo-
« logie, après avoir été proscrit par le bon sens, a
« été ressuscité par la sottise; la mode a pris à tâche
« de le remettre en vogue. La mode a passé les
« Alpes, et nos oreilles ont été choquées par le
« sifflement de *monsieur*. Je suis loin de supposer
« de mauvaises intentions à ceux qui ont fait usage

« de ce mot, je l'attribue à l'inconséquence. Je « connais les hommes de ma nation. D'abord on « a dit *monsieur*, sans y mettre de l'importance; « ceux à qui cette expression a déplu, ont peut-être « exigé trop impérieusement qu'elle fût bannie du « commerce. Alors on a cru qu'on pouvait soupçon- « ner que la peur la faisait interdire; en voilà assez « pour s'opiniâtrer. En était-ce assez pour se haïr « et se détruire?

« J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le titre « précieux de citoyen, et il n'est pas de sacrifice « que je ne sois disposé à faire pour le conserver. « Qui de vous pense différemment? Aucun, j'aime « à le croire. S'il en est, qu'ils aillent porter ailleurs « leurs maximes et leur bassesse. Leur éloignement « marquera le retour de l'harmonie et de l'union « parmi les dignes défenseurs de la patrie.

« Vous touchez au moment de jouir du fruit de « vos travaux, la paix va fournir au gouvernement « le moyen de vous dédommager de vos peines. « Pour moi, sans cesse témoin de vos privations et « de vos efforts; moi qui connais vos besoins, et qui « désire les soulager, je prépare déjà à Vérone les « moyens d'y subvenir à votre arrivée. Habillement, « équipement, armement, subsistances, hôpitaux, « solde, tous ces articles sont l'objet de ma vive « sollicitude, et vous vous apercevrez de ses effets; « mais j'attends de vous l'oubli de ces dissensions « qui m'affligent, et qui font sourire nos ennemis. « Que l'amour de la patrie et l'honneur de l'armée « vous réconcilient; que lorsque je me retrouverai

« à votre tête, je n'aperçoive plus de traces de ce « qui s'est passé. Je compte que ces motifs sont « assez puissants pour vous ramener à des senti- « ments plus dignes de vous, et qu'après avoir « employé la voie de la persuasion, vous ne me « contraindrez pas à user de celle de la force. »

Ordre.

« Le général Augereau, considérant que la mal- « veillance, toujours prompte à saisir les occasions « de nuire, a tiré parti de l'expression de *monsieur*, « employée dans la conversation ou ailleurs, pour « semer la discorde et le trouble, et que déjà un « sang précieux pour la patrie a coulé dans les « rixes qui en ont été les suites ; considérant que, « après ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient « à faire usage de ce mot n'auraient pour but que « la ruine entière de l'armée, déclare que doréna- « vant tout individu de la division qui se servira « verbalement, ou par écrit, du mot *monsieur*, sous « quelque prétexte que ce soit, sera destitué de son « grade, et déclaré incapable de servir dans les « armées de la République. »

« Le présent sera mis à l'ordre du jour, et lu à la « tête de chaque compagnie.

« AUGEREAU. »

(1) En 1792, les mots de *citoyen, citoyenne*, furent substitués à *monsieur*, à *madame*.

Un arrêté du Directoire, en date du 1er novembre 1797, enjoignait aux ambassadeurs, consuls, etc., de ne se donner et de ne recevoir officiellement d'autre qualité que celle de *citoyen*.

Cet usage, généralement reçu, avait passé dans nos mœurs, il se maintint jusqu'au coup d'État du 18 Brumaire, et se perdit à l'époque de l'Empire. Le poète Andrieux qui tenait plus à la chose qu'aux mots, avait dit : Appelons-nous *monsieur*, et soyons *citoyens*.

« Quoi ! pour un mot dégrader un homme ? »
— « Si le mot fait couler le sang, et il le fai-
« sait. »

Bernadotte était passé de l'armée du Rhin à celle d'Italie. Ses troupes avaient paru froides, compassées, peu ardentes, et étaient devenues l'objet des railleries du corps que commandait Masséna. On se fâcha, on se traita de *messieurs*, de sans-culottes. On ne se rencontrait pas qu'il n'y eût du sang versé.

« Voilà le désordre que voulait réprimer Augereau. Sa proclamation retrace, d'ailleurs, assez bien les circonstances où nous étions. On s'efforce aujourd'hui de falsifier l'histoire. Des hommes incapables d'apprécier nos travaux cherchent à donner le change à l'opinion ; mais les faits parlent, il faudra bien qu'on finisse par les entendre. Ce n'est pas à l'armée d'Italie que l'étranger vint chercher des traîtres. Dès que Napoléon la commanda, l'émigration n'y trouva personne à séduire, chacun ne connut plus que la religion du drapeau. Nous marchâmes ; tout s'éclipsa. L'Italie fut conquise, et l'Autriche aux abois. Nous frappions l'aristocratie à coups de massue, il y allait de son existence ; elle épiait, saisissait tout ; la victoire ne faisait qu'appeler de nouvelles batailles. Wurmser accourut venger Beaulieu ; Alvinzi, Wurmser ; l'armée du Rhin, qui devait marcher sans cesse, ne bougeait jamais.

« La question était d'eux à nous. » Elle fut bientôt résolue. Le succès couronna la valeur,

nous triomphâmes de tous les côtés. Le général en chef s'avança par le Tyrol, perça par la Carinthie; il refoula tout devant lui. Il se tenait à même d'appuyer le mouvement, d'empêcher l'ennemi de nous couper, chaque chance était prévue. Klagenfurth atteint et l'offensive décidée, il porta ses troupes à sa droite, et refuse sa gauche qu'assuraient divers ouvrages. « Je me proposais d'occu-
« per Salzbourg, Inspruck, de traverser les gorges
« de l'Inn, de mettre à contribution les faubourgs
« de la capitale et de marcher en Bavière. L'armée
« du Rhin resta encore dans l'inaction, le plan fut
« manqué. Si Moreau eût voulu, nous eussions
« fait la campagne la plus étonnante qui fût jamais,
« nous eussions bouleversé l'Europe; mais il courut
« à Paris, ne fit rien, ne tenta rien, et me laissa
« encore une fois aux prises avec toutes les forces
« de la monarchie autrichienne.

« Je m'étais jeté en Allemagne sans aucune
« espèce de considération, j'avais fait quatre-vingt
« mille prisonniers; obligé l'empereur d'évacuer
« Vienne, mais on se levait en masse de tous
« côtés; la Hongrie courait aux armes, le Tyrol
« était en feu, ma position critique, je négociai. »

La guerre, la marine, l'administration vivaient du produit de ses victoires; il était obligé de pourvoir aux besoins des autres armées, d'assurer la solde, les remontes, de fournir à tout. Il avait, dans l'espace de quelques mois, versé en France cinquante-deux millions. D'une autre part, le Directoire avait couvert nos derrières d'une nuée de

fripons qui dévoraient tout. Nos soldats étaient sans souliers, sans prêt, sans habits, les hôpitaux manquaient des choses les plus indispensables; nous éprouvions la disette au sein de l'abondance. Il avait beau crier, menacer, assembler des commissions militaires, tirer des traites, on séduisait les unes, on refusait les autres : il était seul en face de la corruption; c'était un torrent à refouler vers sa source. « Il n'y avait qu'un moyen d'en finir, « c'était un syndicat qui eût droit de vie et de mort « sur ces forbans. La mesure était analogue à l'ex- « périence, à l'histoire, à la nature du gouverne- « ment; mais les déprédateurs n'avaient garde d'ac- « cueillir le glaive qui devait les frapper, on n'en « voulut pas. » Tout était épuisé, il ne savait plus où prendre et connaissait d'ailleurs sa position politique; il signa les préliminaires de Léoben. Il s'agissait de passer du provisoire au définitif, de poser les bases d'une paix durable; mais les démocrates n'en voulaient pas, et l'aristocratie encore moins. Il tardait aux uns de municipaliser l'Europe, l'autre voulait voir le résultat des trames qu'elle avait ourdies. L'empereur ne signera pas, écrivait confidentiellement l'électeur de Hesse; les transactions déplaisent à Clichy, et Clichy (1) a la haute

(1) Après le coup d'Etat extra-parlementaire du 9 thermidor (27 juillet 1794), il se forma à Paris un club politique d'hommes plus ou moins influents, aspirant, malgré le vœu bien constaté de la nation à cette époque, au retour de la royauté légitime, et que le peuple qualifia de *monarchiens* ou *clichiens*. Ce dernier nom leur vint de ce qu'ils se réunissaient au bas de la rue de Clichy, dans une vieille masure appartenant à un vieux royaliste, qui offrit cette retraite mystérieuse à un groupe d'amis, dont le nombre s'accrut rapidement au point de former ce que, pendant les trois années 1795, 1796 et 1797, on appela le *Club de Clichy*. C'était un assemblage hétérogène de royalistes de toutes nuances,

main sur Paris et ses Conseils; on attend. « Cette « attente n'allait ni à mes idées ni à mes vues. « J'avais saisi la chancellerie du parti à Vérone, je « venais de m'emparer de celle qu'il avait à Venise; « je connaissais ses projets, ses moyens, ses intelli- « gences; je savais que tout était corrompu, séduit « prêt à fausser son mandat. Aux grands maux les « grands remèdes; j'en appelai au patriotisme des « troupes; nous fîmes une adresse, Augereau la « porta, le club fut déconcerté. Bernadotte con- « tribua beaucoup aussi à déjouer le complot. Je « l'avais dépêché au Directoire, il courut au Manège, « harangua, pérora, mit toute l'émigration en « effroi : mais le recueil doit renfermer quelques- « unes de ses lettres, voyez dans la suite de Venise. « J'ouvris le volume et je lus : — « Je ris de l'ex- « travagance des partisans de la royauté. Il faut « qu'ils connaissent bien peu ceux qui conduisent « les armées et les armées elles-mêmes pour espé- « rer les museler avec tant de facilité; pour croire « qu'un orateur plus ou moins savant, plus ou « moins acheté, puisse altérer notre repos. Les « députés qui parlent avec tant d'impertinence

émigrés, mécontents, bourboniens, orléanistes, absolutistes, modérés, constitutionnels à la façon anglaise. Dans le nombre figuraient le général Pichegru, Royer-Collard, Clausel de Coussergues, Hyde de Neuville, Camille Jordan, etc., etc., qui tous exerçaient une grande influence sur les deux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. De ce club émanaient de telles motions que le Directoire se décida le 18 fructidor (4 septembre 1797) à faire un coup d'État en déportant à Cayenne un grand nombre de Clichiens, et le club fut fermé. Néanmoins, ceux qui avaient échappé à la déportation ne se tinrent pas pour battus, et conspirèrent encore quand même, il ne fallut rien moins que l'arrivée de Bonaparte au pouvoir pour dissiper les derniers restes de ces conspirateurs permanents.

Le *Club du Manège*, composé de patriotes luttant sans cesse contre le Directoire, ne survécut pas plus que les autres sociétés politiques au coup d'État du 18 Brumaire.

« sont loin d'imaginer que nous asservirions l'Eu-
« rope, si vous vouliez seulement en former le pro-
« jet. »

« Asservir l'Europe! Le voilà bien! esclave au
« salon, frondeur dans l'antichambre; il intriguait
« parlait, parlait; c'est l'homme le moins droit que
« je connaisse. Mais remontez plus haut, il doit y
« avoir une autre lettre. — « Votre fermeté et
« votre courage sont seuls capables de tirer la
« République du précipice affreux que lui ont
« creusé l'hypocrisie, la perfidie et l'habitude du
« crime des agents de l'autel et du trône. » — Ébau-
« chait-il déjà la conspiration du Concordat? Je
« reconnais le style de ses brochures. — Une
« conspiration? — Les généraux qui défilent
« aujourd'hui devant les missionnaires, les bedeaux,
« les porte-croix, s'indignaient que je rouvrisse les
« églises. Ma mort devait expier l'outrage que je
« faisais à la raison. Les temps sont bien changés;
« mais nous y reviendrons. Poursuivez : je veux
« entendre sa lettre. — Je l'ai aperçue tout à
« l'heure. Celle où son honneur périclite? — C'est
« cela. L'honneur était chez lui ce qu'est la pudeur
« chez les femmes. Une mouche, un rien le met-
« tait en alarmes. Il n'avait de sécurité qu'au Manège.
« Je vous écoute :

« *Au général en chef.*

« J'ai vu en passant à Chambéry, mon général,
« le général Kellermann; je lui ai donné connais-
« sance de vos notes : il m'a répondu : 1° que le

« dépôt de la 21e demi-brigade était parti pour
« l'Italie, et qu'il devait être rendu à Milan; 2° que
« votre chef d'état-major n'avait qu'à donner l'ordre
« au bataillon de la 79e de partir, qu'il n'y voyait
« aucune difficulté; il m'a dit ne pouvoir se dé-
« faire du peu de cavalerie qu'il avait à Lyon ; il
« a dû vous écrire à ce sujet; il vous enverra des
« sabres, mais il lui faut de l'argent.

« J'ai trouvé l'esprit républicain fortement
« attiédi. Depuis ma traversée dans l'intérieur, la
« contre-révolution se fait dans les esprits: les
« lois sont sans vigueur ; les émigrés rentrent, les
« tribunaux en acquittent une partie, et ne recher-
« chent point les autres. Il y a, d'après le dire de
« plusieurs députés, un parti bien décidé dans les
« Cinq-Cents, de rétablir la royauté. Un second
« parti médite un mouvement pour déjouer cette
« faction; mais, s'il a lieu, la commotion sera
« terrible, et il ne sera plus possible à ceux qui
« l'auront imprimée de la maîtriser. A travers ce
« frottement est une classe d'hommes qui craint
« autant l'anarchie que le royalisme. Celle-là ne
« dit pas grand'chose, elle se montre fort peu,
« mais elle attend l'instant nécessaire pour anéan-
« tir les deux partis l'un par l'autre. Ces hommes
« appliquent toujours des calmants aux événements
« qui se préparent, et ils gagnent du temps, de
« manière qu'en éloignant l'explosion d'un jour à
« l'autre, le gouvernement s'affermira pour peu
« qu'il mette de règle dans sa conduite.

« Les Cinq-Cents craignent le Directoire, cela

« suffit pour que ce dernier ait le dessus ; mais il « faut pour cela qu'il tire parti des circonstances, « qu'il ait l'adresse d'en faire naître, et qu'il « effraie au moins par les apparences les mem- « bres qui marchent au rétablissement du trône « d'une manière épouvantable. Pichegru paraît « être le point de mire de ces messieurs ; il est « flagorné, cajolé, pomponné ; on a l'air de se « jouer de lui ; mais, dans le fait, le parti qui le « lance sait fort bien qu'il est un homme fort or- « dinaire, Pichegru a la bassesse d'abandonner la « cause des républicains ; il met les hommes à la « place des choses ; on a tenté vainement de le con- « vertir. Pressé de s'expliquer, il a répondu bête- « ment, sans logique, et avec le ton d'un homme « gonflé d'orgueil, qui s'imagine déjà que son « nom seul vaut une armée. Le pauvre homme ! « hélas, il n'est pas fort.

« La glace est rompue : il est connu maintenant, « ses anciens amis l'abandonnent, il perd tous les « jours de sa réputation colossale. Je l'ai vu chez « Kléber avec plusieurs généraux du Nord ; nous « nous sommes à peine parlé. Il a été sans doute « instruit de la manière dont je m'expliquais sur « son compte. Il s'est tenu dans une extrême ré- « serve, et moi aussi.

« Trois généraux sont sur les rangs pour com- « mander la garde du Conseil des Cinq-Cents ; le « premier est Kléber, le second Desaix, le troi- « sième Serurier. Tout le monde a senti qu'un « semblable commandement ne flatterait aucun de

« ces trois généraux. Chacun a dit son mot, et le « dernier raisonnement est celui-ci : Ces trois per-« sonnages ont de la réputation. Dans un mouve-« ment ils seraient utiles pour rallier autour du « Corps législatif beaucoup de soldats et d'officiers « des armées où ils ont servi. Kléber n'acceptera « pas. Républicain par philosophie, il rit de l'em-« barras des uns et de la maladreese des autres. « Mais si jamais la commotion a lieu, Kléber met-« tra la tête à sa fenêtre pour regarder les deux « partis, et il ira se ranger où il apercevra les co-« cardes tricolores. Il désire voir vos champs de « gloire. Je l'emmènerai avec moi, il sera en-« chanté de voir l'homme dont il a si souvent admiré « les hauts faits, dans les drapeaux pris, et les « prisonniers faits, mais plus encore dans la direc-« tion des rênes du gouvernement.

« Paris est un séjour horrible pour l'homme d'hon-« neur. Je m'y ennuie déjà à mourir. J'en partirai « sous peu. Je travaillerai à vous envoyer de la ca-« valerie, et s'il est possible, la division Riche-« panse. Carnot est convaincu que si les opéra-« tions guerrières recommencent, il vous faut un « renfort dans les deux armes. J'en parlerai de-« main à Barras et à Rewbell. Je vous salue, et « je vous aime autant que je vous estime. »

« Cet homme a toujours été d'un défaut de sens « dont je ne me rends pas compte. Il ne respire que « renommée, que bruit ; il a eu les plus belles « occasions d'en faire, et les a toujours manquées.

« A Iéna il pouvait se couvrir de gloire. Il n'avait « qu'à marcher ; il se plaçait sur les derrières de « l'armée prussienne, tout était pris. En Saxe, en « Belgique... Le rang eût été unique dans l'his- « toire ; mais il fallait avoir de l'âme. » L'empereur s'étendit beaucoup sur les torts de ce général, non envers lui, il se comptait pour rien, mais envers la France qui l'avait vu naître, envers l'armée à laquelle il devait tout. Il s'était laissé enfoncer à Austerlitz ; il avait sommeillé sur l'Elbe, lâché pied à Wagram ; il avait vingt fois exposé nos aigles à la défaite, jusqu'à ce qu'enfin il eût guidé sur elles les sauvages du Don et de la Dalécarlie. Napoléon était animé, véhément. Je cherchai à briser la conversation. Je croyais la carrière diplomatique de Bernadotte irréprochable ; je lui en parlai. — « Quoi ! ses talents ! « — Mais son ambassade ? — Est un tissu de sotti- « ses. Desaix était furieux, Moreau haussait les « épaules. Ses amis même le condamnaient. — Il « arbora nos couleurs. — Pouvait-il moins faire ? « Elles n'avaient rien de commun avec l'émeute. « — Le peuple de Vienne... — Avait appris à les « respecter sur cinquante champs de bataille ; il « n'avait garde de les insulter. Mais j'avais épargné « l'émigration en Italie ; je n'avais pas poussé à « toute outrance de malheureux Français qu'acca- « blait la misère. J'avais encouru le blâme du Ma- « nège ; il fallait faire preuve de civisme, mériter « des éloges. L'ambasadeur voulut soumettre à sa « juridiction tout ce qui était d'outre Rhin. Des

« hommes rejetés par la France ne devaient rien à
« ses agents. Ils s'indignèrent d'une persécution
« sans but, suscitèrent quelques malheureux. Une
« tracasserie de brouillon faillit rouvrir l'arène.
« Est-ce là ce que vous admirez ? — J'avais ouï
« assigner d'autres causes à l'insurrection. — Où ?
« dans ses mémoires ? — Je tenais ces détails d'un
« de mes amis qui se trouvait à Vienne. — Et lui-
« même ? — D'un Polonais qui avait la confiance
« de Bernadotte. — Ja... ? — Oui, sire. — La
« providence de l'ambassade, le guide que la po-
« lice autrichienne avait eu l'adresse de lui don-
« ner ! aussi quels bons renseignements le citoyen
« ambassadeur transmettait à Brune ! Si le vain-
« queur du Helder n'eût pas eu l'instinct de cette
« espèce de guerre, les vêpres italiques étaient
« consommées. Vous avez longtemps habité Flo-
« rence, vous avez ouï parler des mouvements que
« se donna à cette époque Manfredini (1) ? — Non,
« sire ; je sais seulement que dans une de ces cour-
« ses clandestines qu'il faisait à Vienne, il fut singu-
« lièrement mystifié par un de vos soldats. — Com-
« ment cela ? — La troupe ennemie insultait nos
« postes et les provoquait de gestes et de propos.
« Avance avec ton caporal, criait à un chef de
« ronde un vieux sergent autrichien. Si tu avais,
« lui répondit le Français, un caporal comme lui et
« une escouade comme la sienne, tu aborderais
« plus franchement la question. Manfredini, qui

(1) Marquis Manfredini, envoyé de la Cour de Toscane auprès du général Bonaparte.

« passait, prit le mot pour lui. Il se crut pénétré, « devint plus réservé, plus circonspect. Rome « éclata trop tôt ; Bristol se laissa surprendre, et « le coup fut manqué. — Eh ! mais, docteur, vous « m'avez dit, je crois, que vous n'aviez jusqu'ici « hanté que les cadavres. Savez-vous que ces cada- « vres-là n'étaient pas mal au courant des affaires ? « Tout n'est pas vrai dans la version qu'ils vous « ont faite, mais tout non plus n'est pas faux. Au « reste, il n'est pas impossible qu'un mot lâché au « hasard ait eu le résultat que vous lui attribuez ; les « plus hautes déterminations ne tiennent quelque- « fois pas à de plus graves circonstances. Et puis « Manfredini était en droit de croire au tact de nos « soldats. » Je cherchai à quel trait il faisait allusion, et j'appris qu'en effet la reddition de Mantoue n'avait pas été moins due à leur sagacité qu'à leur courage. Alvinzi accourait au secours avec une armée nombreuse, et s'était fait précéder par un homme sûr, qu'il avait chargé de ses dépêches. Les sorties devaient coïncider avec les attaques, il fallait les coordonner, peu s'en fallut qu'il n'y parvînt. Nos lignes étaient déjà franchies, l'émissaire pénétrait dans la place lorsqu'il fut enlevé par une patrouille. On le questionna ; on le fouilla, on ne trouva rien sur lui ; on allait le confondre avec la masse des prisonniers, lorsqu'un voltigeur présent à l'interrogatoire le prit à partie. « Où sont tes ordres ? — Je n'en ai pas. — Tu en as. — Mais... — Oui, là, dans ton ventre ; avoue, ou mon sabre les met à l'air » L'Autri-

chien perdit contenance, fit des façons, convint du fait, et fut déposé en chambre close jusqu'à ce qu'il eût rendu la dépêche. C'était un petit cylindre revêtu d'une couche de cire qu'on trempait dans une espèce d'élixir pour faciliter le passage Les impériaux se servaient fréquemment de ce moyen. La perspicacité du voltigeur les en dégoûta (1).

Ceci me rappelle une anecdote de la guerre de Corse, que l'empereur m'a souvent racontée. Paoli dominait dans l'île, ses montagnards couvraient la plaine, il n'y avait pas moyen de correspondre avec les patriotes répandus dans les terres. Il le fallait pourtant, il fallait l'inquiéter sur ses derrières, sous peine de l'avoir bientôt sur nous. « Je connaissais les amis de la France, je savais « ceux qui étaient sûrs, dévoués ; j'engageai La- « combe-Saint-Michel à leur délivrer des com- « missions. L'embarras était de les faire parvenir. « Les passages étaient gardés, les routes chargées « d'espions, le succès n'était pas probable. J'es- « sayai néanmoins. Je fis choix d'un paysan rusé, « alerte ; je l'affublai des plus mauvais haillons que je

(1) Voici comment Bonaparte, dans une lettre au Directoire, datée du quartier général de Milan, le 29 décembre 1796, raconte le fait : « Le 21 de ce mois, le général Dumas surprit un espion qui entrait dans la ville. C'est un cadet autrichien qui avait été expédié de Trente par Alvinzi Après de grandes façons, il avoua qu'il était porteur de dépêches, et effectivement, il rendit vingt-quatre heures après (allant à la garde-robe) un petit cylindre, où était enfermée la lettre ci-jointe de l'Empereur. Si cette méthode de faire avaler des dépêches n'était pas parfaitement connue, je vous enverrais des détails, afin que cela soit envoyé à nos généraux, parce que les Autrichiens se servent de cette méthode. Ordinairement les espions gardent cela dans le corps pendant plusieurs jours; s'ils ont l'estomac dérangé, ils ont soin de reprendre le petit cylindre, de le tremper dans de l'élixir et de le réavaler. Ce cylindre est trempé dans la cire d'Espagne délayée dans du vinaigre. »

« pus trouver, et le lançai à travers les monta-
« gnards. Arrêté de poste en poste, il les joua
« longtemps. Il posait sa gourde à terre, il exci-
« tait, facilitait la recherche ; il n'avait d'autre
« but que d'obtenir quelques secours pour soute-
« nir sa vie. Il avait des parents aisés à Ajaccio,
« il ne voulait qu'implorer leur pitié. Allait-il,
« dans la misère qui l'accablait, se charger d'au-
« tres soins, servir les Français qui avaient dé-
« truit sa hutte ? Il arriva ainsi jusqu'à Corte,
« dont la gendarmerie, moins confiante, dépeça
« ses habits, sa coiffure, et jusqu'à la semelle de
« ses souliers. On ne trouva rien ; on allait le re-
« lâcher lorsqu'on s'avisa qu'il fallait rendre
« compte à Paoli. — Un misérable qui court les
« champs pour demander l'aumône, dans les cir-
« constances où nous sommes ! C'est un émissaire ;
« allez, cherchez, il a quelque message. — Im-
« possible ; nous avons tenu ses vêtements fil à fil,
« nous avons tout désassemblé. — Sa mission est
« donc verbale, car il en a une ; cherchez, ques-
« tionnez encore. — Nous avons tout épuisé. —
« Qu'a-t-il sur lui ? — Une petite gourde. — Cas-
« sez-la. On le fit. On trouva les commissions.
« Paoli n'était pas un homme facile à surpren-
« dre. »

La santé de l'empereur ne se soutint pas longtemps. Ses forces étaient aux deux tiers épuisées ; la latitude conservait toute son énergie, il fallait qu'il succombât. Aussi ne tarda-t-il pas à se

trouver de nouveau dans une situation fâcheuse. Je l'avais laissé le 10 dans un état passable, le lendemain il etait bien changé.

11 novembre 1819. — 4 h. A. M. — Napoléon se plaint de douleurs, de coliques. Insomnie, agitation, malaise, les symptômes deviennent graves. Le bain, les lavements parviennent néanmoins à les dissiper.

12 novembre. — 7 h. 1/2 A. M. — La nuit a été plus tranquille. L'empereur se plaint néanmoins d'une espèce d'hémicranie. Pédiluve.

13 novembre. — 9 h. A. M. La nuit a été bonne. L'hémicranie s'est dissipée. Bain ; promenade.

J'accompagne l'empereur au jardin. Il était faible, il s'assit, promena ses yeux à gauche, à droite, et me dit avec une expression pénible. « Ah ! docteur, où « est la France ? où est son riant climat ? Si je pou- « vais la contempler encore ! Si je pouvais respirer « au moins un peu d'air qui eût touché cet heureux « pays ! Quel spécifique que le sol qui nous a vu « naître ! Antée réparait ses forces en touchant la « terre, ce prodige se renouvellerait pour moi ; je « le sens, je serais revivifié si j'apercevais nos côtes. « Nos côtes...! J'oubliais que la lâcheté a fait une « surprise à la victoire ; on n'appelle pas de ses dé- « cisions. Savez-vous, docteur, que vous êtes un « fâcheux personnage ? Vous troublez toutes les « notions que j'avais acquises ; vous renversez les « idées que je m'étais faites, je ne me reconnais « plus dans votre ouvrage. L'épiderme est une « masse organique, les veines ne sont que le pro-

« longement des artères ; c'est un filet, un réseau
« qui revient sur lui-même, dont les points de départ
« se mêlent, se confondent avec ceux d'arrivée.
« Vous faites main basse sur tout ce qu'on trouve
« dans les livres. Votre Prodrome est une révolution.
« — Je le crois, sire ; il rectifie beaucoup de résultats
« mal étudiés. — Et ne contient point de vues trop
« légèrement émises ? — Je ne le pense pas. — Que
« vont dire les anatomistes en voyant s'évanouir des
« théories consacrées ? — Ce qu'on dit quand on
« s'aperçoit d'une méprise, — Mais vos doctrines
« diffèrent tout à fait de celles de nos écoles. Est-
« ce qu'on n'est pas habile à Paris ? — Oui, sire,
« et beaucoup. — Eh bien ! comment n'êtes-vous
« pas d'accord ? — Vous cultivez les sciences, vous
« le diriez mieux que moi. — Ah ! vous voulez me
« charger de la réponse. Vous craignez que la Fa-
« culté ne nous écoute ? — Non, sire ; mais les
« points de vue varient suivant les hommes. L'un
« poursuit une chose, l'autre une autre ; souvent
« celui qui n'obtient aucun résultat déploie plus de
« sagacité que celui qui arrive à bien. — Vous crai-
« gnez que je ne vous accuse de présomption ; point
« du tout ; mais vous êtes du Cap, ne seriez-vous
« pas marqué du cachet de votre pays ? — Lequel ?
« — Oh ! je vous connais, mes *capocorsini* ; vous
« êtes des mécontents, vous ne trouvez de bien que
« ce que vous avez fait. — Nous, sire ? — Vous-
« mêmes. Je suis venu au monde dans les bras de
« la vieille *Mammuccia Caterina*. Jugez si je suis
« au fait. Elle était têtue, pointilleuse, en guerre

« continuelle avec tous ceux qui l'entouraient. Elle « se querellait surtout avec ma grand'mère, « qu'elle aimait pourtant beaucoup et qui le lui « rendait. Elles contestaient, disputaient sans « cesse ; c'étaient des débats interminables qui « nous amusaient beaucoup. Vous devenez sérieux, « docteur ; le portrait vous blesse : consolez-vous ; « si votre compatriote était criarde, elle était « bonne, affectueuse ; elle nous promenait, nous « soignait, nous faisait rire ; c'était une sollicitude « dont le souvenir n'est pas éteint. Je me rappelle « encore ses larmes lorsque je quittai la Corse. Il « y a de cela passé quarante ans. Vous n'étiez pas « né ; j'étais jeune, je ne prévoyais pas la gloire « qui m'attendait, encore moins que nous dussions « nous trouver ici ; mais la destinée est immuable : « Il faut obéir à son étoile. La mienne était de « parcourir les extrêmes de la vie : je partis pour « accomplir la tâche qui m'était imposée. Mon « père se rendait à Versailles, où l'avait député la « noblesse du pays ; je l'accompagnai ; nous tra- « versâmes la Toscane, je vis Florence, le grand- « duc ; nous arrivâmes à Paris. Nous étions re- « commandés à la reine. Mon père fut accueilli, « fêté. J'entrai à Brienne ; j'étais heureux. Ma tête « commençait à fermenter ; j'avais besoin d'ap- « prendre, de savoir, de parvenir ; je dévorais les « livres. Bientôt il ne fut bruit que de moi dans « l'école. J'étais admiré, envié ; j'avais la con- « science de mes forces ; je jouissais de ma su- « prématie. Ce n'est pas que je manquasse dès

« lors d'âmes charitables qui cherchaient à trou-
« bler ma satisfaction. J'avais en arrivant été reçu « dans une salle où se trouvait le portrait du duc « de Choiseul. La vue de cet homme odieux qui « avait trafiqué de mon pays, m'avait arraché une « expression flétrissante ; c'était un blasphème, un « crime qui devait effacer mes succès (1). Je laissai « la malveillance se donner ses larges ; je devins « plus appliqué, plus studieux. J'aperçus ce que « sont les hommes, et me le tins pour dit. »

14 novembre. — 8 heures 1/2 A. M. — Napoléon est un peu mieux. — Bain. — Exercice.

J'accompagne l'Empereur au jardin. « Alliez-« vous souvent en Corse pendant que vous habi-« tiez l'Italie ? — Rarement, sire. — Vous en con-« naissez du moins l'histoire ; vous savez que je « l'avais écrite ? — Oui, sire, je l'ai ouï dire. — « J'étais tout feu alors, j'avais dix-huit ans, la « lutte était encore ouverte. Je brûlais de pa-« triotisme, de liberté ; le républicanisme s'exha-« lait par tous mes pores. Je soumis mon travail à « Raynal (2) qui le trouva bien ; il me donna des « éloges, je les écoutai ; le conseil d'imprimer, je « ne le suivis pas. J'eus raison, car à l'âge où j'é-« tais, j'avais dû me traîner dans l'ornière, tordre, « supposer des intentions, me perdre en faux

(1) La France, sous le ministère du duc de Choiseul, avait fait signer à la République de Gênes, dès le 15 mai 1768, un pacte d'alliance menaçant pour les libertés de la Corse.

(2) L'abbé Raynal, historien français, après avoir pris connaissance de ce manuscrit le fit lire à Mirabeau, et écrivit à Bonaparte : « Le comte de Mirabeau, auquel j'ai envoyé votre écrit, me charge de vous engager au voyage de Paris; et il ajoute : l'écrit que vous m'avez envoyé est parsemé de traits qui décèlent un esprit supérieur ».

« aperçus. J'étais neuf, encore étranger à la guerre,
« à l'administration, je n'avais pas le secret des
« affaires ; je jugeais sans doute ceux qui les
« avaient maniées avec la même impertinence
« qu'on me juge aujourd'hui. Avez-vous lu ?...
« mais vous ne lisez que de la physiologie ; vous
« ne connaissez pas les rapsodies que chaque jour
« voit éclore. »

L'empereur passa en revue quelques ouvrages, et revint à la Corse, aux amis de son enfance. « Vous connaissez Barberi ? — Le fils du président
« de la Santé qui conduisait les amis de Multedo
« et Cittadella à la *Muiron?* — Justement. Je lui
« jouai un tour dont son appétit murmura beau-
« coup. Nous étions en 1793. J'avais obtenu un
« semestre et l'étais venu passer à Ajaccio. Je n'é-
« tais encore que capitaine, je prévoyais que la
« guerre serait longue, vive, je m'y préparais.
« J'avais établi mon cabinet d'étude dans la pièce
« la plus tranquille de la maison, je m'étais placé
« dans les mansardes, je ne recevais personne, je
« sortais peu, je travaillais. Un dimanche matin
« que je traversais la place du môle, je rencontrai
« Barberi qui me fit des reproches sur ce qu'on
« ne me voyait point, et me proposa un tour de
« promenade. J'acceptai à condition que ce serait
« sur l'eau. Il fit signe aux matelots d'un bâtiment
« dont il était actionnaire ; ils vinrent, et nous
« partîmes. Je me proposais de mesurer l'étendue
« du golfe, je fis diriger sur le *Recanto*. Je me
« plaçai à la poupe, je débitai mon paquet de fi-

« celle, je trouvai le résultat que je voulais avoir.
« Arrivés à la *Costa*, nous la gravîmes ; la position
« était magnifique, c'est celle que les Anglais cou-
« ronnèrent plus tard d'une redoute ; elle com-
« mandait Ajaccio, je me proposai de l'étudier.
« Barberi, que ce genre de recherches intéressait
« peu, me pressait d'en finir. Je voulais le distraire,
« gagner du temps, mais l'appétit lui bouchait les
« oreilles. Et je lui parlais de l'étendue du golfe,
« il me répondait qu'il était à jeun ; du clocher, de
« telle ou telle maison que j'atteindrais avec mes
« bombes ; bien, me disait-il, mais je suis en ha-
« leine, et un bon déjeuner m'attend, partons ?
« Nous partîmes ; mais on s'était lassé d'attendre,
« il ne trouva plus ni banquet ni convives. Il se
« promit bien d'être plus circonspect à l'avenir, et
« de prendre garde à l'heure où il irait en recon-
« naissance. »

15 novembre. — 9 heures A. M. — Même état. — Bain. — Exercice.

16 novembre. — 9 heures A. M. — L'empereur était soucieux, inquiet ; il me questionnait sur ses sensations, son malaise ; je voyais qu'il avait quelque chose qui lui pesait à dire, je crus le deviner. Je me mis à discourir sur les maladies héréditaires. « Vous n'y croyez pas ? — Non, sire.
« — La mauvaise organisation du père n'influe pas
« sur la constitution des enfants ? — S'il en était
« ainsi, le bossu ne produirait que des bossus, le
« rachitique des rachitiques, et pourtant on voit
« chaque jour sortir de ces souches si maltraitées

« de la nature les hommes les mieux conformés.
« — C'est pourtant une doctrine reçue dans les « écoles.—Non, sire, il n'en est pas une qui ne la « désavoue aujourd'hui. — Celles d'Angleterre « aussi? — Aussi; Hunter, un des grands médecins « dont elles s'honorent, fut le premier à combattre « cette théorie. Toutes ont adopté ses idées. — Les « hommes de l'art qui sont ici s'attachent cependant à accréditer l'opinion contraire. Iraient-ils « puiser leurs inspirations médicales au chevet « d'Hudson?—Je l'ignore, sire, mais il est impossible qu'ils croient à la transmission des maladies; ils peuvent tout au plus admettre celle « d'une certaine aptitude à les contracter. — Ah! « mais ni moi, ni l'Angleterre, n'avons affaire à leur « complicité », et il se mit à raconter les détails de « la maladie à laquelle son père avait succombé.

« Il était parti malade, le déplacement ne l'avait « pas soulagé. Il souffrait, maigrissait, ne digérait « pas; il n'éprouvait aucune amélioration qui compensât l'absence, il voulut revoir les siens. Il se « remit en route, gagna Montpellier, mais tout à « coup le mal s'aggrave, le vomissement se détermine, rien ne passe, rien ne reste dans l'estomac. « Il consulte les médecins, se gorge de drogues, « de remèdes, et n'en est pas mieux. On lui prescrit un régime; on lui conseille l'usage des poires « fondantes : il revient à Paris où elles sont plus « communes et de meilleure qualité. Il en mange, « s'en rassasie, court, va, vient, se donne du mouvement, et se rétablit. Il était frais, dispos, avait

« un teint à braver deux siècles. Malheureusement « le mal n'était pas extirpé, ce n'était qu'une halte, « un sursis. Il reprit bientôt avec une nouvelle « force. Mon père avait à peine séjourné quelques « mois en Corse qu'il retomba dans un état pire que « celui où il était d'abord. La Faculté lui avait « rendu une première fois la vie, il crut qu'elle « pouvait la lui rendre encore ; il emmena Joseph, « et partit pour Montpellier ; mais son heure était « sonnée, les remèdes furent inutiles ; il suc« comba. C'était mourir bien jeune, il n'avait que « trente-huit ans (1). Sa maladie avait paru singu« lière, on l'ouvrit. Il avait un *squirre au pylore ;* « vous ne pensez pas que ce genre d'affection se « transmette avec la vie ?—Non, sire, les affections « ne passent pas plus du père au fils que les goûts, « les talents, dont personne ne conteste la diffé« rence. — Il est vrai qu'à bien des égards, nous « nous ressemblons peu. Il aimait les spiritueux ; « je ne les puis souffrir ; la bonne chère, mon « estomac se refuse au plus léger excès. Un peu de « pain, une goutte d'eau au-dessus de la quantité « ordinaire est immédiatement rejeté ; et voyez la « sagacité de la nature, elle s'arrête dès qu'elle a « repoussé le superflu. Du reste, mon père était « plein de courage et de pénétration. Il cultivait la « poésie, avait de l'éloquence, il eût marqué s'il « eût vécu.

(1) Après trois mois de maladie, Charles Bonaparte expira le 24 février 1785, à 7 heures du soir, dans les bras de Joseph, assisté de son beau-frère et entouré des soins de la famille de Permon. L'acte de décès dit que le défunt était âgé d'environ 39 ans.

« J'ignorais sa situation, ses souffrances ; je « m'occupais paisiblement d'études tandis qu'il se « débattait au milieu des angoisses d'une pénible « agonie. Il me demandait, il m'appelait, il invo- « quait le secours de ma grande épée dans son dé- « lire : mais la distance était trop considérable. Il « mourut sans que j'eusse la consolation de lui fer- « mer les yeux. Ce triste soin était réservé à Joseph « qui s'en acquitta avec toute la piété dont un fils « est capable. Une circonstance de ce triste évé- « nement me frappa beaucoup. Mon père, si peu « dévot, qui avait même fait quelques poésies anti- « religieuses, ne vit pas plus tôt le cercueil entr'ou- « vert, qu'il se prit de passion pour les prêtres. Il « les recherchait, les appelait, il n'y en avait pas « assez à Montpellier pour lui. Un changement si « subit, qu'éprouvent néanmoins tous ceux qu'at- « taque une maladie grave, ne peut s'expliquer que « par le désordre que le mal porte dans la machine « humaine. Les organes s'émoussent, il ne réagis- « sent plus, le moral s'ébranle, la tête se perd ; de « là le besoin de confession, d'*oremus* et toutes les « belles choses sans lesquelles il semble qu'on ne peut « mourir. Mais voyez l'homme avec toute sa force, « voyez ces colonnes prêtes à s'élancer sur le champ « de bataille, la charge bat, elles s'ébranlent, tom- « bent sous la mitraille. Il n'est question ni de « prêtres, ni de confession. »

17 novembre. — 8 heures 1/2 A. M. Même état, même prescription.

L'empereur était préoccupé, rêveur ; je cherchais

quel pouvait être l'objet de sa sollicitude lorsque j'aperçus le Prodrome entr'ouvert. Cette circonstance était péremptoire. J'avais deviné juste; Napoléon craignait d'être atteint de l'affection qui avait conduit son père au tombeau. Il n'osait avouer ses anxiétés, et demandait aux livres les lumières qu'il ne voulait pas tenir des hommes. J'eusse donné tout au monde pour voir dissipées d'aussi vaines inquiétudes; mais j'avais appris à ne pas provoquer les confidences. Je n'eus garde d'entamer une discussion qui l'eût blessé. Il était silencieux; j'avais arrêté une excursion botanique, je me retirais : « Non, me dit-il, vos assertions me reviennent, res-« tez, j'ai quelques questions à vous faire. Vous me « parlez sans cesse d'air, de foie : quelle est l'ac-« tion que ces deux corps exercent l'un sur l'autre ? « Comment cette action, mortelle sur ce rocher, « est-elle bienfaisante ailleurs ? — On l'ignore, « sire.—On ne sait pas ce qui, dans un fluide « aériforme, blesse tel ou tel organe ?—Pas plus « qu'on ne sait ce qui constitue la peste, ce qui « fait la différence d'un air pur d'un air conta-« gieux.—On n'a pas cherché à isoler ce principe « si funeste ? — On l'a vainement tenté, il est trop « subtil, il échappe à tous les moyens dont la « science dispose. — L'atmosphère d'un pestiféré « ne peut pas cependant présenter la même com-« position que celle d'un homme sain ?—Je ne le « pense pas, mais je crois pas non plus qu'il y ait « beaucoup de chimistes qui soient tentés d'en « faire l'analyse.—Pourquoi pas ? Le laboratoire a

« ses braves comme le champ de bataille, et puis « quelle différence dans les résultats ? Pensez-vous « que la gloire de mettre fin à un fléau cruel, celle « même de l'avoir tenté, ne balance pas les périls « de l'entreprise ? Mais revenons. Quelles sont les « fonctions du foie ? — Je les lui expliquai. — Son « jeu, sa structure ? — Je les lui exposai encore. — « C'est bien, me dit-il, lorsque j'eus fini ; votre « manière me paraît neuve, juste, vous simplifiez « la machine humaine qui, en vérité, est bien « assez complexe pour se passer des superféta- « tions des physiologistes. Mais d'où vient que « vos doctrines ressemblent si peu à ce qu'on « trouve dans les ouvrages ? Est-ce que la France « est en arrière ? Paris moins avancé que Flo- « rence ? — Mascagni a imprimé à la science une « telle impulsion ! Il a laissé loin de lui tous ceux « qui la cultivent. Il n'y a que quelques hommes « en France, en Allemagne... — En Allemagne ! « Lesquels, s'il vous plaît ? Le docteur Franck (1) ? » Je partageais l'opinion générale sur le mérite de ce praticien célèbre. Je me hâtai de répondre que c'était un homme fort habile. — « Habile, assuré- « ment ! je l'éprouvai la dernière fois que je fus « à Vienne (2). Il m'était survenu une petite érup- « tion à la partie postérieure du cou ; c'était peu « de chose, mais ma suite s'en inquiétait, me pres- « sait de recevoir un médecin dont on disait mer- « veilles. J'y consentis ; Franck fut appelé. Il me

(1) Premier médecin de l'Empereur d'Autriche.
(2) Pendant la Campagne de 1809.

« trouva un vice dartreux, une maladie grave ;
« j'avais besoin de traitements préparatoires, de
« médicaments, de drogues ; c'était à n'en pas
« finir. Je mandai Corvisart. Il n'en fallut pas da-
« vantage pour ranimer des espérances éteintes.
« J'étais malade, alité ; j'avais perdu la tête. Cha-
« cun faisait son plan, sa version. Tout s'agitait
« déjà. Le médecin, dont ce mouvement doublait
« les inquiétudes, accourut d'autant plus vite, et
« n'arrêta pas qu'il ne fût à Schœnbrunn. Il
« croyait me trouver à la mort. Je passais une re-
« vue ; sa surprise fut extrême. Je rentrai ; on
« m'annonça son arrivée. Je me mis à rire de l'éton-
« nement qu'il avait montré. « Eh bien, Corvisart,
« quelles nouvelles ? que dit-on à Paris ? Savez-
« vous qu'on me soutient ici que je suis gravement
« malade ? J'ai une petite éruption, une légère
« douleur de tête ; le docteur Franck prétend que
« je suis attaqué d'un vice dartreux qui exige un
« traitement long, sévère ; qu'en pensez-vous ?
« J'avais défait ma cravate ; il examina. » Ah, sire !
« de si loin ! pour un vésicatoire que le dernier
« médecin eût appliqué aussi bien que moi. Franck
« extravague ; vous allez à merveille. Ce petit acci-
« dent tient à une vieille éruption mal soignée et
« ne résistera pas à quatre jours de vésicatoire. » Il
« ne résista pas, en effet, et ne se reproduisit plus.
« Vous le voyez, me dit-il, en levant le dernier
« appareil, voilà à quoi se réduisent les terribles
« maladies dont cet Allemand vous avait gratifié. »
« Il alla lui rendre visite, le remercia d'une ma-

« nière peu gracieuse du rapide voyage qu'il lui « avait fait faire, et repartit pour Paris. Son retour « calma les têtes, on sentit que je n'étais pas à « bout ; chaque chose a son temps. » Il se reprit à ce mot et se mit à discourir sur les intrigues qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Il parla de Schill (1), de Dœrnberg (2), de la reine de Prusse : le plan était vaste, bien conçu ; mais on hésita, on se pressa, on ne s'entendit pas. Wagram eut lieu ; il fallut remettre la partie. C'était la première fois que j'entendais parler de ces trames. Je n'en saisissais ni les ressorts ni l'ensemble ; je cherchai à briser la conversation : je laissai tomber le nom de Muller. Napoléon le releva avec complaisance et s'étendit beaucoup sur les talents de cet homme célèbre. Il était petit, maigre, chafoin, cachait sous une figure détestable l'esprit le plus étendu qui fût

(1) Ferdinand de Schill, né en 1773, à Sothol, près de Pless, en Silésie, était un audacieux chef de partisans qui, à la tête d'un millier de cavaliers, tenta plus d'une fois des coups de force pendant les campagnes de 1806, 1807, 1809 ; c'est le 31 mai de cette dernière année qu'il fut tué d'un coup de feu en combattant dans les rues de Stralsund, après que lui-même eut tué le général hollandais Carterets. Chose curieuse, le cadavre de Schill fut enterré à Stralsund ; mais on en sépara la tête, qui, conservée dans de l'esprit de vin, fut donnée au célèbre Brugmann de Leyde, quoique Jérôme Napoléon, alors roi de Westphalie, en eût offert 10.000 fr. A la mort de Brugmann, cette tête passa au musée anatomique de Leyde, qui, en 1837, la donna à la Ville de Brunswick.

(2) Ce Dœrnberg avait été aide de camp de Jérôme, roi de Westphalie, et colonel des chasseurs de sa Garde. Il avait abandonné la cause du frère de Napoléon pour se mettre à la tête d'une troupe de braconniers et d'employés moitié militaires, moitié civils qui, grossi de paysans armés recrutés en Westphalie et en Hanovre, avait levé l'étendard de la révolte et marché sur Cassel, croyant surprendre cette ville sans défense, puis s'était rejeté sur Magdebourg. L'activité et la vigueur que le jeune roi de Westphalie, secondé par le chef des troupes, avait déployées contre cette insurrection naissante, firent avorter cette tentative, mais Dœrnberg put échapper avec quelques officiers et se réunir au duc de Brunswick-Oels, fils du dernier duc de Brunswick, tué à Iéna, qui, voulant venger la mort de son père et la ruine de sa Maison, s'était fait le chef des associations secrètes et des soulèvements de l'Allemagne. Les hussards du duc de Brunswick avaient un uniforme noir avec des têtes de mort comme emblèmes.

jamais. Il lui fut présenté après la bataille d'Iéna. Il passait pour l'auteur du manifeste, l'Empereur le plaisanta sur sa production.— « Moi, sire ? contre « vous ! Votre Majesté me croit donc bien bête ? » « Je passai quelques heures à m'entretenir avec lui. « Ses aperçus étaient profonds ; ses idées vastes, « élevées : je lui donnai les relations extérieures de « Wesphalie ; mais Jérôme avait mis ailleurs sa « confiance, il le remplaça, l'appela à des fonc- « tions auxquelles il n'allait pas (1). » Napoléon passa à Gœthe (2), à Wieland (3), dont il fit le plus

(1) C'est le 20 novembre 1806 que Napoléon, étant à Berlin, reçut Jean de Muller. Le prestige de la personne de l'Empereur, qui savait si bien charmer l'esprit de ceux qui l'approchaient de près, la nouveauté et la profondeur des idées qu'il déployait, subjuguèrent le zèle patriotique de l'historien suisse (Muller était né à Schaffouse en 1752). « Le discours qu'il lut à l'Académie de Berlin, le 29 janvier 1807: *De la gloire de Frédéric*, rendit sa conversion publique. Le séjour de Berlin lui devint dès lors impossible. Après avoir été l'objet d'attaques et de critiques très violentes, il quitta son poste, et le roi de Wurtemberg, l'un des princes de la Confédération Rhénane, lui offrit une chaire à Tubingue. Jean de Muller était en route pour entrer dans cette nouvelle charge lorsqu'il fut appelé à Fontainebleau par un courrier français. Napoléon lui destinait le portefeuille de ministre secrétaire d'Etat du nouveau royaume de Westphalie, et Muller, après avoir pris pour ces fonctions élevées les instructions du duc de Bassano (Maret), partit pour Cassel. Mais il ne justifia point l'opinion qu'on avait eue de lui ; en janvier 1808, le roi Jérôme le révoqua de son poste, en le nommant conseiller d'Etat et directeur de l'Instruction publique ».

(2) Gœthe fut admis auprès de Napoléon le 2 octobre 1808, au lendemain du Congrès de souverains, à Erfurth. Le prince de Talleyrand et le comte Daru assistaient à cet entretien que Gœthe lui-même a raconté en détail « et non sans une secrète complaisance ». L'entretien roula principalement sur *Werther*, sur le *Mahomet* de Voltaire, que Gœthe avait traduit, sur la tragédie française en général, sur les drames fatalistes d'une certaine école allemande, « et chacun de ces sujets était traité par l'Empereur, en quelques paroles brèves, profondes, lumineuses ; en cette rapide entrevue il avait pénétré la supériorité de Gœthe ; le génie de l'action rendit hommage au génie de la pensée. La conclusion de l'entretien est dans ce mot que Napoléon adressa au poète : « Vous êtes un homme, Monsieur Gœthe »

(3) Quant à Wieland, c'est le 6 octobre, en pleine fête donnée par le duc de Weimar, qu'il fut reçu par Napoléon.

« Il mit dans sa conversation, dit Wieland, du charme, de l'abandon ; et pourtant, en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entrevue, quand elle fut terminée, il me sembla que j'avais causé avec un *homme de bronze* ».

Gœthe et Wieland reçurent de l'Empereur la décoration de la Légion d'honneur.

brillant éloge. Je lui rappelai la conversation qu'il avait eue avec le dernier de ces écrivains. — « Vous « la connaissez ? — Oui, sire, elle court l'Allemagne ; j'en ai pris copie à Francfort. » Il fut curieux de la voir. Je la lui remis.

« J'étais à peine depuis quelques minutes dans « la salle, que Napoléon la traversa pour venir à « nous. La duchesse de Weimar me présenta avec « le cérémonial accoutumé : il m'adressa quelques « éloges d'un ton affable, et en me regardant fixement. Bien peu d'hommes m'ont paru posséder « comme lui le don de lire, au premier coup d'œil, « dans la pensée d'un autre homme. Il devina à « l'instant que, malgré ma célébrité, j'étais simple « dans mes manières et sans prétentions ; et comme « il paraissait vouloir faire sur moi une impression « favorable, il avait pris le ton le plus propre à « atteindre son but. Je n'ai jamais vu d'homme « plus calme, plus simple, plus doux, et moins prétentieux en apparence ; rien en lui n'indiquait le « sentiment de la puissance d'un grand monarque ; il me parla comme une ancienne connaissance parlerait à son égal ; et, ce qui est plus « extraordinaire de sa part, il causa exclusivement « avec moi pendant une heure et demie, à la « grande surprise de toute l'assemblée. Enfin, vers « minuit, je commençai à sentir qu'il était inconvenant de le tenir aussi longtemps, et pris la « liberté de demander à Sa Majesté la permission « de me retirer : « Allez donc, me dit-il d'un ton « amical, bonsoir. »

« Voici les traits les plus remarquables de notre « conversation : La tragédie qu'on venait de repré- « senter nous ayant amenés à parler de Jules « César, Napoléon dit que c'était un des plus « grands hommes de l'histoire ; « et il en eût été « le plus grand sans la sottise qu'il commit. » « J'allais lui demander de quelle faute il voulait « parler, lorsque paraissant lire ma question dans « mes yeux, il continua : « César connaissait les « hommes qui voulaient se débarrasser de lui, il « aurait dû se débarrasser d'eux d'abord, » Si « Napoléon eût pu voir ce qui se passait alors dans « mon âme, il y aurait lu qu'on ne l'accuserait « jamais d'une semblable sottise.

L'Empereur s'arrêta un instant, prononça quelques mots, et continua. « De César la conversation « tourna sur les Romains ; il loua avec chaleur leur « système politique et militaire. Les Grecs, au « contraire, ne paraissaient pas jouir de son estime. « Les éternels démêlés de leurs petites républiques, « dit-il, n'étaient propres à donner naissance à rien « de grand ; au lieu que les Romains se sont tou- « jours attachés à de grandes choses, et c'est ainsi « qu'ils ont créé le colosse qui traversa le monde. » « Je plaidai en faveur des arts et de la littérature « des Grecs ; il les traita avec mépris, et dit qu'ils « ne servaient chez eux qu'à alimenter les dissen- « sions. Il préférait Ossian à Homère. Il n'aimait « que la poésie sublime, les écrivains pathétiques « et vigoureux, et par-dessus tout les poètes tragi- « ques. Il parlait de l'Arioste dans les mêmes termes

« que le cardinal Hippolyte d'Este, ignorant sans
« doute que c'était me donner un soufflet. Il sem-
« blait n'avoir aucun goût pour tout ce qui est gai,
« et, malgré l'aménité flatteuse de ses manières,
« une observation me frappa souvent, il paraissait
« de bronze.

« Cependant, Napoléon m'avait mis tellement à
« l'aise, que je lui demandai comment il se faisait
« que le culte public qu'il avait restauré en France
« ne fût pas devenu plus philosophique et plus en
« harmonie avec l'esprit du temps. » Mon cher
« Wieland, me répondit-il, la religion n'est pas
« faite pour les philosophes ; ils ne croient ni
« en moi, ni en mes prêtres; quant à ceux qui
« croient, on ne saurait leur donner ou leur laisser
« trop de merveilles. Si je devais faire une religion
« pour les philosophes, elle serait tout opposée à
« celles des gens crédules. »

— « Les voilà bien, me dit-il, en me rendant la
« pièce, blâmant, dissertant, tranchant avec cette
« risible assurance qui caractérise les gens de cabi-
« net. Les prêtres ! je les accueillis parce qu'il fal-
« lait populariser la Révolution, consacrer la
« République et faire prêcher les dogmes sur les-
« quels ils avaient alarmé les consciences. On les
« avait sottement mis en dehors de la nation, for-
« cés de s'élever contre les doctrines qu'ils avaient
« d'abord adoptées. Je les réconciliai avec elles ; ils
« ne demandaient pas mieux. Je savais, d'ailleurs,
« par expérience, combien est redoutable le levier
« qu'ils ont dans les mains. J'avais beau vaincre,

« disperser les armées qui m'étaient opposées en « Italie, le moindre nuage remettait en problème « ce que le sort des armes avait décidé. Les Autri« chiens accouraient, le Pape se joignait à eux ; les « uns fournissaient des soldats, l'autre du fana« tisme. C'étaient des troupes, des prédications, « des miracles ; nos partisans eux-mêmes étaient « ébranlés. Je fus frappé de l'impression que fit « sur les Bolonais le refus de quelques bénédic« tions qu'on prodiguait aux habitants de Lugo, et « traitai avec le Saint Père. La négociation ne fut « pas du goût du Directoire. On voulait abattre « l'*idole*, attaquer Naples, Gênes, Venise, munici« paliser l'Europe. Je refusai de me prêter à ces « extravagantes combinaisons et n'en fis pas mys« tère. Le prestige de nos forces se dissipe ; on nous « compte, mandai-je au président. Il est indispen« sable que vous preniez en considération la situa« tion de l'armée, que vous adoptiez un système « qui puisse vous donner des amis, tant du côté des « princes que de celui des peuples. Diminuez vos « ennemis : l'influence de Rome est incalculable. « On a mal fait de rompre avec cette puissance : la « rupture lui profite ; si j'eusse été consulté, j'eusse « retardé la négociation, comme j'ai retardé celle « de Genève et de Venise. Chaque chose a son tour. « Au surplus, des troupes, des troupes, si vous « voulez, je ne dis pas culbuter les trônes, mais « conserver l'Italie. Tout cela, du reste, était si mal « conduit que c'était pitié. Puisqu'on ne voulait pas « conclure avec Rome, il fallait du moins attendre

« qu'elle eût rempli les conditions de l'armistice ;
« on aurait eu les cinq millions que le Pape payait
« à l'acquit des contributions que je lui avais im-
« posées, et dont une partie était déjà à Rimini. Au
« lieu de l'obliger à se prononcer sur chaque arti-
« cle, de laisser arriver à Bologne un corps de
« troupes dont la renommée eût grossi la force, on
« lui montra tout le traité à la fois, et cela pendant
« que l'armée était engagée dans les gorges du
« Tyrol. Cette maladresse faillit nous coûter dix
« millions de denrées et les chefs-d'œuvre d'Italie,
« qu'un retard de quelques jours nous donnait.
« Mais je réparai ces sottises ; je renvoyai les Au-
« trichiens ; Maury calma les prédicants qu'il avait
« déchaînés, et nous échappâmes aux séditions
« qu'on nous avait ourdies. » Il s'étendit beaucoup sur le système de fusion qu'il avait dès lors adopté, les répugnances, les obstacles que lui opposaient ses amis, ses proches, et jusqu'à ses aides de camp. La lettre suivante donnera une idée de l'aversion qui régnait autour de lui, et des préventions, des craintes dont il eut à triompher.

« Ta lettre, mon cher Lannes, m'a fait faire une once de bon sang, et jamais, je te l'avoue, je n'eus aussi besoin de consolation. Je ne puis envisager sans effroi cette foule d'émigrés altérés de vengeance qui circonviennent le gouvernement et s'emparent du patrimoine des républicains. Que Bonaparte ne s'y trompe pas : ces hommes qui ont d'abord regardé leur rentrée comme un bienfait, la considèreront bientôt comme un acte de nécessité :

leurs prétentions hausseront à mesure qu'ils deviendront influents, et ils finiront par renouer leur trames si toutefois elles ont jamais été rompues. Alors quelle alternative effrayante ! Ou le gouvernement emploira des mesures violentes qui le rendront odieux, ou il sera renversé. Le seul moyen d'échapper à cette destinée, de sauver la France, et de s'immortaliser à jamais, est, comme je l'ai répété cent fois à Bonaparte, de s'entourer d'hommes sincèrement attachés au bonheur de leur pays. Que peut-il attendre de ces caméléons politiques, qui, à chaque circonstance nouvelle, ont pris un masque nouveau, que la mobilité de leurs opinions rend aussi méprisables que la bassesse de leur caractère, qui ont été tour à tour les adulateurs de tout ce qui fut puissant, qui ont participé à tous les crimes, fomenté tous les excès, aggravé tous les malheurs de la Révolution. Les républicains sont les seuls qu'il puisse s'attacher invariablement. La chose est facile à voir : les royalistes regretteront éternellement leurs distinctions, leurs privilèges, leurs richesses ; les places, le crédit, ne les consoleront jamais de l'absence de leur idole ; ils ne les acceptent que pour mieux redresser ses autels ; les républicains, au contraire, ne se croient plus en droit d'être exigeants, ils seront reconnaissants du bien qu'on leur fera et même du mal qu'on ne leur fera pas. Qu'on ne redoute point les anciens rêves démagogiques, ils sont effacés. Qu'on exige, je le veux bien, des lumières, de la probité, de la fortune même chez les fonctionnaires, mais qu'il

n'y ait rien d'exclusif; malgré tous les beaux raisonnements de nos métaphysiciens, le premier mérite d'un homme envers un gouvernement est de lui être dévoué.

« Le sort de notre patrie, mon cher Lannes, dépend maintenant de la stabilité de l'ordre établi ; mais cette vérité, qui a pour nous le caractère de l'évidence, n'est pas encore généralement sentie. Toutes les lettres que je reçois de l'intérieur m'annoncent des germes de mécontentement, beaucoup de défiance et d'anxiété. L'armée ne voit pas certains choix d'un œil tranquille. Le nom seul de Bonaparte soutient encore la confiance ; mais qu'il réponde lui-même, si le Premier consul n'était pas là pour contenir le débordement des passions, que deviendrait l'État ? et qui peut nous garantir la durée de son existence ? Il faut donc former une digue qui en soit indépendante, et assez puissante pour s'opposer à des déchirements dont l'idée seule fait frémir ; or cette digue existera quand des patriotes fermes occuperont les places. Ne te lasse point, mon cher ami, de répéter ces vérités, et puisque son oreille est encore accessible aux accents de la franchise, sers-toi de l'ascendant que ton intégrité, ton amitié pour lui te donnent, pour l'engager à se défier de ces hommes pervers qui ne le flattent que pour le tuer. Bonaparte est l'homme de la patrie ; nos destinées sont étroitement liées à la sienne : il faut le détromper, le plaindre et le sauver.

« Je t'embrasse. O. »

18 novembre. — 10 heures A. M.—Même état, même prescription.

L'Empereur était désormais rétabli. Il était gai, dispos, se félicitait d'avoir échappé aux remèdes. La patience valait au moins les pilules ; je devais être convaincu de son efficacité. Je voulais lui répondre, mais il n'avait pas achevé qu'il était déjà dans la pièce voisine. Je le suivis, nous descendîmes au jardin, il ne fut plus question que de la Corse, de ses premières années, de ses proches. Sa naissance avait été brusque, inopinée comme l'élévation, les malheurs qui avaient signalé sa vie. Sa mère touchait à son terme, mais elle avait partagé les fatigues de la guerre de la liberté ; on célébrait l'Assomption ; elle se crut assez de forces pour assister à la solennité du jour. Elle se trompa ; elle ne fut pas à l'église qu'elle sentit les atteintes de la douleur. « Elle rebroussa à la hâte, gagna « son salon, et me déposa sur un vieux tapis à « grands dessins (1). On m'appela Napoléon ; « c'était depuis des siècles le nom que portaient les « seconds enfants de la famille, qui avait voulu « consacrer les relations qu'elle avait avec un « Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes de

(1) La légende s'est emparée d'un tapis sur lequel le nouveau-né aurait été momentanément déposé. On a cru voir sur ce tapis des personnages de l'*Iliade*, eu égard à l'élévation future du second fils de Charles Bonaparte, à la hauteur des héros d'Homère, témoins de sa naissance. On a dit même que ce tapis, orné de palmes guerrières, figurait César ou Alexandre victorieux. La mère répondait : « C'est une fable ; le faire naître sur la tête de César! avait-il besoin de cela? Et d'ailleurs, ajoutait simplement la mère de Napoléon, nous n'avons pas de tapis, dans nos maisons de Corse, encore moins en plein été qu'en hiver ». Elle a ainsi supprimé tout à fait la légende du tapis racontée, embellie et commentée maintes fois. (*Souvenirs sur Madame Mère*, par le baron Larrey, I, p. 54).

« l'Italie. » En revenant sur les derniers mois qui avaient précédé sa naissance, il admirait le courage, la force d'âme qu'avait alors déployés sa mère. « Les pertes, les privations, les fatigues, « elle supportait tout, bravait tout, c'était une « tête d'homme sur un corps de femme. Il n'en « était pas ainsi de l'archidiacre, il regrettait ses « chèvres, les Génois, tout ce qu'il n'avait plus « C'était du reste le meilleur des hommes. Bon, gé-« néreux, éclairé, il nous servit plus tard de père, et « rétablit les affaires de la maison. Sain de tête, « mais obligé de garder le lit, il ne laissait échapper « aucun abus. Il connaissait la force, le nombre « des pièces de bétail, faisait abattre l'une, ven-« dre, conserver l'autre ; chaque berger avait son « lot, ses instructions. Les moulins, la cave, les « vignobles, étaient soumis à la même surveillance. « L'ordre, l'abondance régnaient partout : notre « situation n'avait jamais été plus prospère. Le « bonhomme était riche, mais n'aimait pas à se « dessaisir. Il tenait surtout à nous persuader « qu'il ne faisait pas d'économies. Lui demandais-« je de l'argent ? « Tu sais bien, me disait-il, que « je n'en ai pas, que les expéditions de ton père « ne m'ont rien laissé. » En même temps il m'au-« torisait à vendre une tête de bétail, une pièce de « vin, c'était tout comme ; mais nous avions aperçu « un sac, nous étions piqués de l'entendre prêcher « misère avec des pièces d'or dans ses draps. Nous « résolûmes de le mystifier. Pauline était toute « jeune ; nous lui fîmes la leçon ; elle tira le sac.

« les doublons roulèrent, couvrirent tout. Nous « riions aux éclats ; le bonhomme étouffait de co- « lère et de confusion. Maman accourut, gronda, « ramassa les espèces, et l'archidiacre de protester « que c'était de l'argent qui n'était pas à lui : nous « savions à quoi nous en tenir à cet égard, nous « n'eûmes garde de le contredire. Il tomba malade « quelque temps après, et fut bientôt à toute extré- « mité. Nous étions rangés autour de son lit ; nous « déplorions la perte que nous allions faire, lorsque « Fesch se prit d'un saint zèle et voulut lui débiter « les homélies d'usage. L'agonisant l'interrompit, « Fesch n'en tint compte, le vieillard s'impatienta : « Et laissez donc ! je n'ai plus que quelques mo- « ments à vivre, je veux les consacrer à ma famille.» « Il nous fit approcher, nous donna des avis, des » conseils. « Tu es l'aîné de la famille, dit-il à « Joseph, mais Napoléon en est le chef ; aie soin « de t'en souvenir »: et il expira au milieu des san- « glots, des larmes que ce triste spectacle nous « arrachait (1).

« Restée sans guide, sans appui, ma mère fut

(1) « Napoléon étant lieutenant d'artillerie en second à Valence, alla voir sa famille en Corse. Son grand-oncle, l'archidiacre Lucien, perclus de goutte, était depuis longtemps alité. Touché de ses souffrances, le jeune Bonaparte, à peine âgé de 18 ans, écrivit en secret au docteur Tissot une lettre dans laquelle il décrivait minutieusement l'état du malade, et réclamait, avec une touchante sollicitude, de la science et de l'humanité du célèbre médecin, des conseils pour la guérison ou au moins pour le soulagement de son oncle. Cinq ans après, Napoléon obtint un nouveau congé, il se hâta d'en profiter pour se rendre en Corse où il trouva, dès son arrivée, ce même grand oncle à son lit de mort. Ce triste spectacle lui rappela vivement la tendresse dont ce digne parent avait entouré ses neveux, et en particulier lui Napoléon. Il fut amèrement regretté par ses neveux dont il avait été le second père ; sa famille perdait en lui un guide et un protecteur. Napoléon, dit le baron de Méneval, confondait dans la même reconnaissance la mémoire de ce bon parent et celle de son père ».

« obligée de prendre la direction des affaires. Mais « le fardeau n'était pas au-dessus de ses forces : « elle conduisit tout, administra tout avec une sa- « gesse, une sagacité qu'on n'attendait ni de son « sexe, ni de son âge. Ah, docteur, quelle femme ! « où trouver son égale ? »

J'écoutais, j'applaudissais, j'attendais qu'il fît un retour sur lui-même et me parlât de sa santé. Il ne tarda pas, il y avait si longtemps qu' il ne prenait d'exercice. Il était à bout et s'étonnait de sa lassitude ; elle était la conséquence du genre de vie qu'il avait adopté. « Que faire ? — Du mouvement. — Où ? « — Au jardin, dans la campagne, en plein air. — « Au milieu des habits rouges ? — Jamais. — Com- « ment donc ?— Bêcher, remuer la terre, échapper « à l'insulte et à l'inaction — Bêcher la terre ! oui, « docteur, vous avez raison, je bêcherai la terre. » Nous rentrâmes. Il fit ses dispositions ; et dès le lendemain il était à l'œuvre. Noverraz avait l'habitude des travaux rustiques, il le fit jardinier en chef et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups furent heureux ; il voulut me rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher. J'arrivai : « Eh bien, docteur, êtes-vous content du malade ? « Est-ce assez de docilité ? » Il tenait sa bêche en l'air, riait, me regardait, secouait la tête, montrait de l'œil ce qu'il avait fait. « Voilà qui vaut mieux « que vos pilules, *dottoraccio* ; vous ne me drogue- « rez plus. » Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instants : « Le métier est trop rude ; « je n'en puis plus. Mes mains sont d'accord avec

« mes forces ; elles me font mal. A la prochaine « fois. » Et il jeta la bêche. « Vous riez, me dit-il ; « je vois ce qui vous égaie, mes belles mains, n'est-« ce pas? Laissez ; j'ai toujours fait de mon corps ce « que j'ai voulu ; je le plierai encore à cet exercice. » En effet, il s'y habitua et y prit goût. Il charriait, faisait transporter la terre, mettait tout Longwood à contribution. Il n'y eut que les dames qui échappèrent à la corvée ; encore avait-il peine à s'empêcher de les mettre à l'œuvre. Il les plaisantait, les pressait, les sollicitait ; il n'y avait sorte de séductions qu'il n'employât, auprès de Mme Bertrand surtout. Il l'assurait que cet exercice valait mieux pour la santé que les remèdes que je ne cessais de prescrire ; que d'ailleurs il entrait dans mes formules, que c'était moi qui l'avais commandé.

Il nous poussait, nous excitait ; tout eut bientôt changé de face. Là était une excavation ; ici un bassin, une chaussée. Nous fîmes des allées, des grottes, des cascades ; le terrain prit de la vie, du mouvement. Ce ne fut que saules, chênes, pêchers ; nous ménageâmes de l'ombre autour de l'habitation. Nous avions achevé l'agréable ; nous travaillâmes à l'utile. Nous divisâmes la terre ; nous la fumâmes, l'ensemençâmes ; nous la couvrîmes de haricots, de pois, de toutes les plantes potagères qui se cultivent dans l'île. Le gouverneur entendit parler de nos plantations. Elles lui parurent suspectes. Ce grand mouvement devait cacher une conspiration, un complot ; il accourut. Je faisais ma promenade accoutumée. Il m'aperçut, pressa le pas et me joi-

guit. « C'est vous qui avez conseillé ce violent « exercice au général Bonaparte. » J'en convins. Il leva les épaules, et m'assura qu'il n'y concevait rien.—« S'exténuer, transplanter des arbres dans « une terre sans humidité, sous un ciel brûlant ; « c'est peine perdue, ils mourront : vous n'en élè- « verez pas un. » — Je remerciai Son Excellence de sa touchante sollicitude, et l'assurai qu'il présumait trop mal du pays qu'il commandait ; que nos élèves venaient à merveille, que plusieurs bourgeonnaient déjà. Il secoua la tête et s'éloigna. Je rendis compte à l'Empereur de la rencontre que j'avais faite. « Ce misérable m'envie les instants qu'il ne « m'empoisonne pas. Il veut, il appelle ma mort ; « elle tarde au gré de son impatience. Qu'il se ras- « sure ; ce ciel horrible est chargé du forfait. Il « le consommera plus tôt qu'il ne pense. »

Au train dont nous allions, nous eussions bientôt exploité l'île entière et nous n'en avions qu'une fraction. Napoléon s'en aperçut, ralentit les travaux ; nous restâmes seuls pour achever les semis. J'ouvrais le sillon, il répandait la semence, la couvrait, raisonnait, contait une anecdote et n'arrêtait que pour me faire une plaisanterie. Un jour qu'il disposait une touffe de haricots, il aperçut des radicules et se mit à discourir sur les phénomènes de la végétation. Il les analysait, les discutait avec sa sagacité ordinaire, et en concluait l'existence d'un être supérieur qui présidait aux merveilles de la nature. — « Vous n'en croyez rien, « docteur ; vous autres médecins, vous êtes au-

« dessus de ces faiblesses. Dites-moi, vous qui « connaissez si bien le corps humain, qui en avez « fouillé tous les détours, avez-vous jamais ren-« contré l'âme sous votre scalpel? Où réside-t-elle? « dans quel organe? » Je tardais à répondre. « Al-« lons, franchement, il n'y a pas un médecin qui « croie en Dieu, n'est-ce pas? — Non, sire, l'exem-« ple les séduit, ils prennent le mot des mathéma-« ticiens. — Eh mais! ceux-ci sont ordinairement « religieux..... Votre récrimination cependant me « rappelle un mot curieux. Je m'entretenais avec « L....., je le félicitais d'un ouvrage qu'il venait « de publier et lui demandais comment le nom de « Dieu, qui se reproduisait sans cesse sous la « plume de Lagrange, ne s'était pas présenté une « seule fois sous la sienne. C'est, me répondit-il, « que je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. » Je m'emparai de l'anecdote, je lui citai Lalande et quelques autres, il n'en persistait pas moins dans son opinion. Nous n'étions la plupart que des athées. Du reste, aussi poltrons que peu crédules, nous n'y étions plus dès que le canon tonnait; les plus habiles se déconcertaient à la vue du champ de bataille, ce n'était qu'à force de temps, d'habitude qu'ils acquéraient l'assurance nécessaire aux opérations. Il avait souvent réfléchi à ce trouble funeste. Il eût voulu qu'il ne fût permis de courir la clientèle qu'après avoir fait une campagne ou deux. « C'est un début auquel je n'eusse pas échappé « moi-même s'il m'eût connu. » Cette prise à partie le ramena sur quelques-unes de ses expéditions.

Il rendit hommage aux services de la chirurgie militaire, loua son zèle, son activité, et vanta beaucoup la constance qu'elle avait déployée dans plusieurs circonstances difficiles. Il l'avait au reste constamment surveillée, encouragée. Quelquefois même il s'était chargé de faire exécuter ses prescriptions. La fièvre exerçait ses ravages parmi les troupes qui assiégeaient Mantoue. Le soldat épuisé, succombant au mal, se refusait au secours de l'art. Le général accourut, jeta du quinquina dans les futailles, et distribua lui-même l'infusion aux corps à mesure qu'ils défilaient. Sa sollicitude ranima les courages, on se soumit au médicament, on se trouva mieux; mais ce ne fut que lorsque cette espèce de contagion fut tout à fait détruite, qu'il cessa de veiller en personne à la santé des troupes. Il avait fait plus en Égypte : il avait recherché, assuré, réglé tout ce qui pouvait prévenir les maladies ou en abréger la durée. Le bain, la propreté, les mesures hygiéniques étaient le texte ordinaire des ordres du jour. Il n'y avait pas jusqu'aux postes de Boulaq, aux limites que ne devaient pas franchir les convalescents, qu'il n'eût déterminés. « Les jardins sont assez spacieux, qu'ils s'y promènent et « ne sortent pas, de crainte qu'une émeute, un « revers ne les livre aux poignards des Turcs. » En Syrie, les blessés, les malades ne cessèrent d'être l'objet de sa sollicitude. Il fit ouvrir des hôpitaux à Jaffa, à Ramleh, à Scheffamer, et rien n'égala sa douleur quand il apprit qu'un misérable avait fait servir à une spéculation particulière les chameaux

destinés à porter les médicaments. Il voulait le faire juger, fusiller; il n'y avait pas de peine assez sévère pour une action aussi infâme; mais le corps eût été déshonoré sans que les braves que le fer avait atteints fussent soulagés; il fit grâce de la vie au malheureux et le chassa des rangs. Saint-Jean-d'Acre reçut des renforts; nous essuyâmes des pertes, il fallut lever le siège, mais avant tout évacuer les blessés. C'est ici que se montre dans tout son jour la sollicitude du général; mais je ne raconte pas, je cite : ce n'est pas moi qui m'abaisserai à discuter une ignoble calomnie.

« *Au contre-amiral Perrée.* »

« Au camp devant Acre, le 22 floréal an VII (11 mai 1799).

« Le contre-amiral Ganteaume vous fait connaître, citoyen amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq cents blessés que je fais transporter à Tantourah, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie ou à Damiette : vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourriez rencontrer; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la République. »

« *Au général Dugua.* »

« Au camp devant Saint-Jean-d'Acre, le 27 floréal an VII (16 mai 1799).

« Vous devez avoir reçu, citoyen général, le bataillon de la 4ᵉ légère, que j'ai fait partir il y a quinze jours, et qui à cette heure doit être arrivé au Caire.

« Sous trois jours je partirai avec toute l'armée pour me rendre au Caire : ce qui me retarde, c'est l'évacuation des blessés, j'en ai six à sept cents.

« Je me suis emparé des principaux points de l'enceinte d'Acre ; nous n'avons pas jugé à propos de nous obstiner à assiéger la deuxième enceinte, il eût fallu perdre trop de temps et trop de monde.

« Djezzar a reçu il y a deux jours une flotte de trente gros bâtiments grecs, et cinq à six cents hommes de renfort. Cette expédition était destinée pour Alexandrie.

« Perrée a pris deux de ces bâtiments, dans lesquels étaient les canonniers, les bombardiers et mineurs, ainsi que plusieurs pièces de canon.

« Prenez des mesures pour que la navigation de Damiette soit sûre et que les blessés puissent filer rapidement dans les hôpitaux du Caire. »

« *A l'adjudant général Almeras.* »

« Au camp devant Acre, le 27 floréal an VII (16 mai 1799).

« On va évacuer le plus de blessés possible sur Damiette ; si les communications sont libres, faites-

les filer sur-le-champ au Caire, où ils trouveront plus de commodités. Il y en aura quatre à cinq cents.

« Il sera nécessaire d'avoir à Omm-Fareg une certaine quantité de barques prêtes pour les malades ou blessés que nous pourrions avoir avec nous. »

« *A l'adjudant général Boyer.* »

« Au camp devant d'Acre, le 27 floréal an VII (16 mai 1799).

« Faites filer les blessés sur Jaffa ou sur les frégates. L'adjudant général Leturcq, qui est à Hayfa, vous en enverra demain un grand convoi.

« Faites en sorte que le 13 au matin il n'y ait à Tantourah ni malades ni blessés. Deux cents malades vont être évacués demain à Tantourah, venant de Mont-Carmel, faites-les évacuer de suite sur Jaffa.

« Faites embarquer, autant qu'il vous sera possible, l'artillerie qui vous a été envoyée à Jaffa, sans cependant faire tort aux malades.

« Faites en sorte que demain au soir j'ai un état exact des blessés évacués et de ce qui reste.

« Faites connaître aux blessés que l'ennemi a voulu faire une sortie, qu'il a perdu quatre cents hommes, et qu'on a pris neuf drapeaux. »

« *A l'adjudant général Leturcq.* »

« Au camp devant Acre, 27 floréal an VII (16 mai 1799).

« Faites filer, citoyen, demain matin quatre

cents blessés sur Tantourah. L'adjudant général Boyer me mande qu'il en a fait partir aujourd'hui quatre cents par terre et cent cinquante par mer; vous me mandez que vous n'en avez fait partir aujourd'hui que cent : ainsi il serait possible que les frégates se présentassent et qu'il n'y eût pas de blessés, ce qui serait un contre-temps fâcheux : ne perdez donc pas un moment.

« Faites en sorte que demain à midi j'aie un état des blessés à Hayfa, et au Mont-Carmel. Mes malades devront être aussi évacués, mais séparément.

« Il est nécessaire que le 29 au soir il ne reste pas un seul malade ni blessé à Hayfa.

« *Au général Berthier, chef de l'état-major.* »

« Vous voudrez bien donner des ordres sur-le-champ pour qu'il soit établi deux hôpitaux au village de Scheffamer, l'un pour les blessés et l'autre pour les fiévreux.

« Ces deux hôpitaux seront établis dans le château. Demain à midi tous les fiévreux et blessés qui se trouvent dans ce moment-ci à l'ambulance et à l'hôpital du camp, et tous les malades qui seront au camp, seront évacués sur ledit hôpital.

« Il sera établi une pharmacie; un commissaire des guerres, les médecin et chirurgien en chef, et le directeur des hôpitaux se rendront sur-le-champ au village de Scheffamer pour organiser lesdits hôpitaux.

« Le capitaine des dromadaires, qui est au quar-

tier général, sera nommé commandant de ce village.

« Le troisième bataillon de la 18[e], hormis la compagnie de grenadiers, y tiendra garnison. »

« *A l'ordonnateur en chef Daure.* »

« Je viens de faire la visite de l'hôpital. On y manque de marmites et de vases pour laver les plaies.

« Il ne faut pour les blessés que de l'orge et du miel pour faire la tisane, et il n'y en a point. Ces malheureux, qui ont tant de droits à notre intérêt, souffrent, et cependant l'on vend journellement dans le camp de l'orge et du miel.

« Je vous requiers de faire acheter le plus promptement possible de l'orge, du miel et des vases, qu'il est aisé de se procurer dans la montagne.

« Le linge et la charpie sont sur le point de manquer; ordonnez également qu'on prenne des précautions sur cet objet. »

Je citerai encore une pièce : sa date, le lieu, les circonstances où elle fut écrite la rendent précieuse; on ne chérit pas à cette distance des souvenirs fâcheux, on les rappelle encore moins. Je veux parler des instructions données au duc de Trévise, lorsque Napoléon évacua Moscou. Je les tire des Mémoires d'un de ses aides de camp (1), qui avait fait la campagne d'Égypte, et devait savoir à quoi

(1) *Mémoires du général Rapp* (1772-1821), *aide de camp de Napoléon.*

s'en tenir au sujet de l'anecdote à laquelle ce prince faisait allusion.

« Nous avions quitté Moscou, et l'Empereur, qui attendait des nouvelles de Mortier, se promenait dans un camp avec Daru (1) : celui-ci le quitta ; je fus appelé. « Eh bien, Rapp, nous allons nous « retirer sur les frontières de la Pologne, par la « route de Kaluga ; je prendrai de bons quartiers « d'hiver : j'espère qu'Alexandre fera la paix. — « Vous avez attendu bien longtemps, sire ; les ha-« bitants prédisent un hiver rigoureux. — Bah ! « bah ! avec vos habitants ! Nous avons aujourd'hui « le 19 octobre, voyez comme il fait beau ! est-ce « que vous ne reconnaissez pas mon étoile ? Je ne « pouvais d'ailleurs partir avant d'avoir mis en route « tout ce qu'il y avait de malades et de blessés ; je « ne devais pas les abandonner à la fureur des « Russes. — Je crois, sire, que vous eussiez mieux « fait de les laisser à Moscou, les Russes ne leur « auraient pas fait de mal; tandis qu'ils sont exposés, « faute de secours, à mourir sur les grandes « routes. » Napoléon n'en convenait pas ; mais ce

(1) Le comte Daru était intendant général de la Grande Armée. Après la bataille de Smolensk, Daru, consulté par l'Empereur, était d'avis que l'armée s'arrêtât, se fortifiât dans cette ville ; il ne la voyait pas sans crainte s'enfoncer au sein de la vieille Russie, en s'acharnant à la poursuite d'un ennemi qui se dérobait devant elle par une fuite calculée. L'incendie de Moscou justifia les craintes de Daru : « Que faire ? disait l'Empereur à Daru en jetant les yeux sur les ruines fumantes de la cité sainte. Rester ici, répondit Daru, nous loger dans ce qui reste de maisons ; dans les caves ; recueillir les vivres qu'on pourra encore trouver dans cette ville immense, presser les arrivages de Wilna ; faire des décombres un grand camp retranché ; rendre inattaquables nos communications avec les provinces lithuaniennes, avec l'Allemagne, avec la Prusse, et recommencer au printemps prochain. « C'est un conseil de lion, s'écria l'Empereur. » Le conseil du lion ne fut pas suivi, Napoléon quitta Moscou.

qu'il me disait de rassurant ne le séduisait pas lui-même ; sa figure portait l'empreinte de l'inquiétude.

« Nous nous remîmes en route. Le soir nous arrivâmes à Krasno-Pachra. La physionomie du pays ne souriait pas à Napoléon ; l'aspect hideux, l'air sauvage de ces esclaves révoltait des yeux accoutumés à d'autres climats. « Je voudrais ne pas « y laisser un homme ; je donnerais tous les trésors « de la Russie pour ne pas abandonner un blessé. « Il faut prendre les chevaux, les fourgons, les « voitures, tout pour les transporter. Faites-moi « venir un secrétaire. » Le secrétaire vint. C'était pour écrire à Mortier ce qu'il venait de me dire. Il n'est pas inutile de citer la dépêche : ces instructions ne sont pas indignes d'être connues ; ceux qui ont tant déclamé contre son indifférence pourront les méditer.

« *Au Major général*

« Faites connaître au duc de Trévise (1) qu'aus-« sitôt que son opération de Moscou sera finie, c'est-« à-dire le 23, à trois heures du matin, il se mettra « en marche et arrivera le 24 à Kubinskoé ; que de « ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à « se diriger sur Véréia, où il arrivera le 25 : il « servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où « est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera « l'armée. Il sera convenable qu'il envoie des offi-« ciers sur Fominskoé pour nous instruire de sa

(1) Maréchal Mortier.

« marche ; il mènera avec lui l'adjudant-comman-
« dant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols
« qui sont à la maison Gallitzin. Tous les West-
« phaliens de la première poste et de la deuxième,
« et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les
« réunira et les dirigera sur Mojaïsk ; s'ils n'étaient
« pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur
« passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise
« instruira le duc d'Abrantès (1) de tout ce qui
« sera relatif à l'évacuation de Moscou. Il est néces-
« saire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la
« route de Dessna, mais par celle de Karapowo et
« Fominskoé ; le 23 il nous écrira par la route de
« Mojaïsk ; son officier quittera la route à Ku-
« binskoé, pour venir sur Fominskoé, le quartier
« général devant être probablement le 23 à Borowsk
« ou à Fominskoé. Soit que le duc de Trévise fasse
« son opération demain 22, à trois heures du matin,
« soit qu'il la fasse le 23, à la même heure, comme
« je lui ai fait dire depuis, il doit prendre les
« mêmes dispositions ; par ce moyen le duc de
« Trévise pourra être considéré comme arrière-
« garde de l'armée. Je ne saurais trop lui recom-
« mander de charger sur les voitures de la jeune
« Garde, sur celle de la cavalerie à pied, et sur toutes
« celles qu'on trouvera, les hommes qui restent
« encore aux hôpitaux. Les Romains donnaient
« des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des
« citoyens ; le duc en méritera autant qu'il sauvera
« de soldats. Il faut qu'il les fasse monter sur ses

(1) Général Junot.

« chevaux et sur ceux de tout son monde. C'est « ainsi que l'empereur a fait au siège de Saint-Jean-« d'Acre. Il doit d'autant plus prendre cette « mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée « on lui donnera les chevaux et les voitures que la « consommation aura rendus inutiles. L'empereur « espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au « duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents « hommes. Il doit, comme de raison, commencer « par les officiers, ensuite les sous-officiers, et « préférer les Français. Il faut qu'il assemble tous « les généraux et officiers sous ses ordres, pour « leur faire sentir l'importance de cette mesure, et « combien ils mériteront de l'empereur en lui « sauvant cinq cents hommes. »

Nous jardinions, nous causions, nous nous entretenions d'histoire naturelle, de médecine, de guerre, de politique, de tout ce qui s'offrait aux observations ou aux souvenirs de l'empereur. Mais la conversation amenait-elle quelque trait, quelque circonstance qui lui rappelât l'impératrice ou son fils, il s'interrompait aussitôt et ne s'occupait plus que des qualités de l'une et de la destinée de l'autre. « Quel abandon ! quels malheurs ! « Mais il avait son nom, il aurait son courage, il ne s'en laisserait pas déshériter ; et passant brusquement à Marie-Louise, comme s'il eût craint de mesurer l'avenir de cet enfant, il se répandait en éloges sur sa bonté, sa douceur, l'inaltérable tendresse qu'elle avait pour lui ; il la payait de retour, et cette af-

fection peut-être avait causé sa perte. S'il l'avait moins aimée, il n'aurait pas écrit la lettre fatale qui tomba dans les mains des alliés. Il eût probablement été suivi, vainqueur, et la France eût été sauvée. Le sort en décida autrement, il abdiqua, l'impératrice dut se retirer à Vienne. Tant de secousses produisirent leur effet. La santé de la princesse se dérangea ; les médecins lui conseillèrent les eaux d'Aix, elle s'y rendit. F..... (1) qui les prenait eut aussitôt la fièvre. Marie-Louise était accompagnée de madame de Brignolle (2), de Corvisart, d'Isabey; Talma était apparu, la conspiration était patente, le trône en danger ; il fallait tout mettre en œuvre pour déjouer la trame. Il écrivait, priait, dénonçait ; autorité civile et militaire, il stimulait tout. Il demandait à l'une ses espions, à l'autre ses gendarmes ; l'impératrice ne faisait pas un pas qui ne fût pour lui un sujet d'angoisses. Elle vivait cependant de la manière la plus simple ; elle se promenait, courait, se mêlait à la foule, et ne s'occupait que de sites, de points de vue qu'elle gravissait avec la légèreté qui lui est naturelle ; mais elle écoutait des vers qui rappelaient ce que nous avions fait ; elle chérissait le nom de son époux, elle adorait son fils. F..., le duc de C..., n'en dormaient pas. Une circonstance ajoutait à leurs alarmes ; elle avait accueilli quelques-uns de nos soldats, rassemblé douze à quinze cents hommes ; elle allait conquérir la France. Lacronier accourut au-devant

(1) Il doit s'agir de Fouché.
(2) Dame du palais.

de cet affreux malheur. Il avait des troupes, une ordonnance ; il voulait fermer Saint-Jeoire aux courriers autrichiens. Mais Neipperg (1) se fâcha, menaça ; le gendarme n'osa passer outre et F... resta en proie à ses anxiétés. Elles étaient véritablement risibles. Les hommes, les choses, tout lui portait ombrage ; il se désolait de voir que Marie-Louise « continuait à se lier de cœur aux intérêts de Napoléon. » Pour surcroît d'angoisses, le départ de l'impératrice, qui était fixé au 1er septembre, n'eut pas lieu. Ce retard inattendu faillit brouiller sa cervelle ; il ne rêva plus que désastres, fuites, qu'insurrections. Le délai partait de l'île d'Elbe la chose était claire, on n'en pouvait douter. Le pauvre A..., travaillé de tous côtés par la peur, finit par céder à un sentiment qu'il n'avait jamais connu. Il est vrai qu'il avait ses motifs et qu'il avait vieilli, mais la circonstance lui avait rendu l'activité de sa jeunesse ; espions, dépêches, il avait du temps pour tout. Il faisait reconnaître l'Italie, cherchait à rallier la nation à son souverain, et qui plus est à son souverain légitime. « Savez-vous le moyen qu'il « imaginait pour parvenir à ce grand résultat ? le « sacre. Le même jour, à la même heure, toute la « France, troupes, population, fonctionnaires, « devaient être entraînés dans les temples pour y « proclamer, quoi ? leur reconnaissance. Elle devait

(1) Le comte Albert-Adam de Neipperg était un général autrichien qui en 1814 fut choisi pour cavalier d'honneur de l'impératrice Marie-Louise et que l'abdication de Napoléon avait rendue à l'Autriche. Il suivit à Parme cette princesse à qui il avait bien vite su plaire et qu'il épousa ensuite secrètement.

« être vive assurément, et puis était-ce au héros « de.....à se faire le capucin du parti? On n'est « pas ainsi infidèle à sa gloire. Ce n'est pas « lorsqu'on touche au terme de la vie qu'il convient « de la flétrir; mais le temps use tout jusqu'à « la dignité personnelle. » Comme il parlait, il aperçut Reade. « Quant à celui-là, dit-il, il est à « l'épreuve des années. C'est l'acier qui émousse la « lime. Je mets l'âge au défi, il ne le rendra pas « plus vil. — C'était l'opinion de Mac Sheedy. — « Comment, de Mac Sheedy? Est-ce que ce misé- « rable a passé sous nos aigles! — Oui, sire; il était « au camp de Brest; ses chefs le regardaient comme « le plus stupide et le plus honteux des Irlandais- « Unis; il fut expulsé du corps par décision minis- « térielle du 25 pluviôse an XIII. — Lui? — Thomas « Reade, un des agents de votre police militaire. — « Impossible; il n'eût pas obtenu la confiance de Ba- « thurst. Tout ici plie devant lui; il taille, tranche, « décide; il comprime les habitants, surveille Hud- « son; il a donné d'autres gages: vous vous trompez. « — Tout ce qu'il vous plaira: je n'avance rien dont « je ne puisse administrer la preuve. — Écrite? — De « la main qui menaçait Mac Sheedy de faire place à « O'Connor. » (1) Je courus la chercher, et je lus:

« Landernau, le 12 ventôse an XIII.

« *Thomas Reade, lieutenant à la légion irlandaise, au général en chef.*

« Mon général,

Mon dévouement pour la liberté de ma patrie, et

(1) Arthur O'Connor, négociateur avec le général Hoche pour une invasion en Irlande.

les efforts que j'ai faits, en concert avec mes confrères les Irlandais-Unis, pour soulager mes misérables compatriotes, m'ont attiré la haine et la persécution du gouvernement anglais. J'étais par conséquent obligé de fuir et de me réfugier en France, que j'adoptai pour ma seconde patrie. J'étais obligé d'abandonner tout ce qui m'est cher, et un revenu de 10,000 livres par an. Depuis que je suis en France, il est bien reconnu que j'ai dépensé des sommes considérables pour contrarier les vues de l'ennemi commun. C'était par ces moyens, et les voyages que j'ai faits à mes frais, que j'ai donné avis au ministre des relations extérieures de l'expédition du duc d'York contre la Hollande trois semaines avant la débarcation. Son Excellence le maréchal Berthier, étant instruit de mes démarches, m'a fait témoigner sa satisfaction par les généraux Harty et Dalton, et m'a nommé lieutenant à la légion irlandaise, sans quoi j'aurais encore suivi les mêmes démarches pour nuire aux Anglais.

« Pour récompense de tout ce que j'ai fait et souffert, et pour ma bonne conduite dans la légion, je me vois dans ce moment-ci renvoyé et disgracié. Ma réputation et mon honneur sont attaqués d'une main traître et invisible, et je ne puis sans votre assistance parer le coup mortel. Ci-jointe est l'attestation des officiers de la légion, et celle de M. Murphy, capitaine de frégate, pour appuyer ce que j'ai l'honneur de vous avancer, et pour vous incliner à faire justice à un Irlandais-Uni qui ne mérite pas sûrement d'être maltraité, particulièrement en

France. Je demande à être entendu, je demande la justice, et certainement le héros qui est destiné à donner l'indépendance à l'Irlande ne permettra pas à des intrigants, qui n'appartiennent à aucun pays, d'écraser un de ses enfants sans le droit de se faire entendre.

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre
« Excellence,

« Le très humble et dévoué serviteur,

« Thomas Reade. »

« La pièce est péremptoire ; il n'y a rien à dire.
« Bathurst a du tact ; ses choix honorent sa saga-
« cité. Mais quelle action valut à Reade cette hono-
« rable distinction ? Allons, docteur, compulsez vos
« cartons. — » Sire, mes cartons sont dans ma mémoire. J'ai tant eu les oreilles rebattues des intrigues de ces réfugiés, que je pourrais dire jour par jour ce qu'ils ont fait ou projeté. Mac Sheedy était plein de la petite expédition de Suez. Il avait jeté les Anglais à la mer, obtenu un sabre d'honneur, et les éloges de Kléber. Celui-ci, qui détestait Hoche, et avait une sorte d'aversion pour l'ancien aide de camp de ce général, avait cependant fini par rendre justice à son courage. Mac Sheedy prit rang dans l'armée et fut chargé d'organiser des Irlandais-Unis. Il avait remarqué que l'expédition d'Humbert avait surtout échoué faute de moyens pour utiliser les ressources que l'insurrection présentait. Il voulait faire de sa troupe une

école d'instruction, une pépinière d'officiers de toutes armes qui pussent tirer parti de la bonne volonté de la nation, et suppléer au défaut d'arrivages. Ce plan exigeait de l'aptitude, du travail, de l'application. Ce n'était pas par là que brillaient ses recrues. Il sévit : on se récria. Les intrigues, les menaces étaient ouvertes; c'était chaque jour les scènes les plus honteuses. Vous exigeâtes le serment des troupes. Cette circonstance devint une nouvelle source de désordres On se dénonçait, on s'accusait, chacun voulait faire preuve de zèle et rendre son voisin suspect. Reade vous jura allégeance avec des démonstrations qui peignaient son dévouement : mais il était signalé pour sa mauvaise conduite ; les procès-verbaux de la mairie de Carhaix contenaient divers faits à sa charge : son renvoi fut prononcé. — « Ces antécédents lui don- « naient droit à la bienveillance de Bathurst ; il « était digne d'être appareillé avec le Calabrais. — « Vous le flattez, sire ; ces placards étaient médio- « cres, et les quatrains de sir Hudson sont char- « mants. — Comment, ce barbet ! — Oui, sire ; il tourne aussi bien un vers en latin qu'en français. C'est le Tyrtée du Col de Tende, vous en allez juger. Vous aviez mis en défaut la sagacité britannique, enlevé Malte, Alexandrie, vous menaciez les comptoirs de la mer Rouge ; l'Angleterre tremblait pour son commerce. Elle armait à Bombay, à Gibraltar, à Calcutta, et l'amiral Blancket avait fait voile pour insurger les Arabes. Tous ces préparatifs néanmoins ne calmaient pas ses alarmes, elle sentait qu'elle

avait besoin d'embraser le monde pour arrêter vos efforts. Elle mendiait la guerre en Europe ; mais votre nom glaçait tous les courages, elle imagina que vous étiez mort. Lowe mit la nouvelle en vers et la fit placarder en Italie. Elle était ainsi conçue :

Bonaparte a été pris à Alexandrie ;
Il a perdu sa funeste vie.
Français, tremblez !
Vous serez guillotinés.

« — Assassinés : que chacun parle son langage.
« Est-ce tout ? — Non, sire : et voici qui vaut
« mieux.

« *Anglorum rursûs virtutem sentit ; fur, cave !*
« *Jam enim furum dux Bonapars cecidit.*

— « C'est bien pour sa poésie, mais ses exploits,
« qu'en savez-vous ? » — Peu de chose. Ces sortes d'affaires sortent du cercle de celles dont je m'occupais, je n'y prêtais pas une oreille bien attentive. Cependant, comme j'étais fort répandu à Florence, que ma profession me donnait accès dans toutes les familles, je recueillais forcément une foule de détails précieux. L'un me parlait du dessein qu'avait eu le roi sarde de pousser à bout les Français afin d'obtenir la palme du martyre ; l'autre m'exposait les projets de son ministère et les espérances qu'il fondait sur les *chasseurs francs.* L'armée que commandait Brune avait été sur le point d'être anéantie. Chaque prince devait simuler des insurrections dans

ses États, feindre des craintes, réclamer des secours. Nos forces une fois éparpillées, l'Autriche marchait, le peuple courait aux armes ; on faisait main-basse sur le dernier de nos soldats ; on s'était procuré des armes, des munitions, des hommes, tout allait au mieux ; mais une dame de la Cour eut des scrupules, elle les confia à son confesseur. Celui-ci trahit le ministère, donna l'éveil à Brune, et le coup fut manqué. J'appris de la même manière les manœuvres qui avaient si longtemps troublé la Ligurie, agité la Cisalpine et mis Bologne en combustion. Beccalozi voulait se faire acheter par l'aristocratie, Lahoz avait ses vues (1), Fencroli sa chimère. Chacun intriguait, conspirait, se livrait aux espérances les plus coupables. Sommariva (2) entretenait des intelligences à Lucques ; Porro (3) excitait les mécontents de Gênes ; Zorti ceux d'Oneille ; personne ne pouvait répondre de son existence que déjà on était

(1) Lahoz, milanais de naissance, se mit au service de la République française au moment de la première campagne d'Italie ; il devint chef de brigade de la *Légion lombarde* et se fit remarquer particulièrement lors de la marche sur Rome, au combat de Senio, le 1er février 1797, en enlevant les batteries ennemies. « La légion lombarde qui voit le feu pour la première fois s'est couverte de gloire, écrit Bonaparte au Directoire : elle a enlevé 14 pièces de canon sous le feu de 3 ou 4.000 hommes retranchés ; le chef de brigade Lahoz a été légèrement blessé ». Il eut peu de temps après le grade de général et commanda les troupes cisalpines dirigées sur les frontières du Piémont à la fin de juin 1798 ; mais deux mois après il fut destitué en raison de ses agissements politiques ; il se mit alors à la tête d'un grand nombre d'insurgés, commanda une des divisions autrichiennes qui faisaient le siège d'Ancône, en 1799, et fut tué dans une sortie faite par les Français.

(2) Sommariva était un avocat de Milan d'une grande réputation. Lorsque les Français entrèrent en Italie, en 1796, il se prononça pour eux ; d'abord membre de l'administration municipale et centrale de la Lombardie, il devint au mois de juin 1797 secrétaire général de la République cisalpine ; il résigna ces fonctions le 13 avril 1798. En 1800, il fit partie du nouveau Directoire ; mais lorsqu'en 1802 la République cisalpine fut transformée en République italienne, il rentra dans la vie privée.

(3) Porro, ministre de la République cisalpine.

occupé de guerre, de conquêtes. La présence de nos troupes ne permettait pas à l'ambition de prendre son essor. Elle disposa ses mesures en conséquence ; elle entrava le service, ameuta le peuple, encouragea tous les excès. Ce ne fut qu'insurrections, qu'assassinats, que désastres ; nous fûmes rejetés sur le col de Tende. Nous avions éprouvé des revers, il s'agissait d'appeler le midi au meurtre, à la révolte, l'Angleterre dépêcha Lowe. Il se glissa comme un malfaiteur dans les montagnes qu'occupaient nos troupes, y organisa quelques attentats obscurs et s'échappa à la hâte, dès qu'il apprit vos succès.

17 *décembre.* — 1 h. 1/4 A. M. — La santé de l'Empereur se soutenait depuis plus d'un mois. Les forces étaient revenues ; les fonctions digestives avaient repris, tout semblait au mieux quand le mal se réveille avec plus d'intensité. De violentes tranchées de colique se font sentir, la douleur au foie devient insupportable, ce sont tous les symptômes d'une entérite. — Bains. — Lavements simples et adoucissants. — Fomentations émollientes au bas-ventre. Je conseille l'huile de ricin.

18 *décembre.* — 6 h. A. M. — Les tranchées perdent un peu de leur violence, mais sans cesser entièrement ni laisser un instant de repos au malade. Une toux sèche, fatigante se manifeste à la pointe du jour ; l'emploi des anodins en diminue l'intensité. — Bain.

19 *décembre.* — 10 h. A. M. — La fin de la journée d'hier a été assez tranquille. Les tran-

chées se sont renouvelées dans la nuit avec moins d'intensité et de fréquence. La douleur au foie a presque entièrement disparu.

20 décembre. — 2 h. P. M. — L'empereur est un peu mieux, il repose quelques instants et prend un bain à l'entrée de la nuit.

21 décembre. — 9 h. A. M. L'empereur se trouve beaucoup mieux qu'hier; il fait quelques tours de promenade, rentre et prend un bain.

J'avais été faire une course comme à mon ordinaire, je m'étais égaré quelques instants dans le parc et rentrais comme Napoléon sortait du bain. « Je croyais, me dit ce prince, que vous traitiez « les médecins anglais. Est-ce qu'ils n'ont pas été « exacts au rendez-vous ? — Non, sire, ils ont paru « isolément sensibles à l'invitation ; ils l'ont accep- « tée avec reconnaissance, mais ils se sont ravisés « tout à coup et se sont dégagés. J'ignore si la « main qui les a retenus n'est pas celle qui vient « de me faire arrêter. — Arrêter! — Oui, sire. Je « gagnais paisiblement ma hutte, le factionnaire « m'a refusé le passage, j'ai été conduit au corps « de garde : c'est ce qui m'a mis en retard. » L'empereur laissa tomber la conversation; je n'insistai pas et me retirai. Mais les vexations devenaient personnelles; je fus encore arrêté, insulté les jours suivants: Napoléon ne voulut pas que je l'endurasse. « Écrivez à ce Calabrais : dites-lui « tout le mépris que sa basse méchanceté vous inspire, que je ne veux pas qu'on vous refuse de l'air. » J'étais outré, ma lettre fut bientôt faite.

« Longwood, 22 décembre 1819.

« Excellence,

« Pardonnez à mon importunité si j'interromps vos occupations pour vous entretenir de circonstances qui me sont personnelles. Hier au soir, sur les sept heures, revenant de ma promenade dans le parc, je fus arrêté par la sentinelle placée près de la grille du jardin : pendant plus d'une demi-heure je me vis empêché de rentrer dans mon habitation, qui n'est éloignée de là que d'environ vingt-cinq toises, encore ne recouvrai-je ma liberté qu'à la requête du sergent du corps-de-garde de Longwood, que je fis demander, à défaut du capitaine d'ordonnance alors absent. Déjà, dans la soirée de dimanche, 19 du courant, au moment où je revenais de ma promenade accoutumée, j'avais été également arrêté par une sentinelle placée au même endroit : mais celle-ci, beaucoup moins sévère que celle d'hier au soir, me permit après quelques instants de rentrer librement chez moi. Ainsi dans le court espace de trois mois, durée de mon séjour dans cette île, je me suis vu arrêté trois fois. Il me semble que de tels procédés sont diamétralement opposés aux témoignages de bienveillance et aux assurances réitérées que V. Exc. a bien voulu me donner ; ils le sont sans doute à la conduite tracée pour le gouvernement de Sainte-Hélène, conduite qui m'a été officiellement communiquée avant mon départ d'Europe, et à laquelle je n'ai point hésité d'ajouter foi, puisque ce n'était pas

des criminels que l'on tenait renfermés ici. Cependant je me trouve confiné dans mon habitation comme dans un cloître ; et à moins d'être accompagné par un de vos subordonnés, je ne puis ni voir ni traiter personne hors des limites que vous-même vous avez tracées. D'une autre part, je me vois en particulier parfaitement bien accueilli par mes confrères, et en public évité, repoussé même par eux (je veux croire que cette espèce d'éloignement ne provient que de la terreur profonde qu'on a jetée dans l'esprit des habitants de cette île) ; mais la situation où je me trouve est on ne peut plus pénible, on ne peut plus difficile à supporter ; aussi, sans le motif qui m'a fait venir ici, sans le traitement que j'ai déjà employé avec succès contre l'endémie-hépatique chronique, qui sous ce climat variable et dangereux, attaque depuis longtemps la santé de l'empereur Napoléon, je ne cache point que j'aurais déjà pris le parti de solliciter de V. Exc. la liberté de retourner dans ma patrie.

« Du moins pourrai-je vous demander de prendre en considération le véritable état des choses, la chaleur de la saison, la force du soleil qui darde ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes, et dont les effets aussi prompts que funestes ne sont sans doute pas inconnus à V. Exc. J'oserai vous prier de vouloir bien songer au climat insalubre que nous habitons, et enfin de m'épargner le déplaisir d'être arrêté pendant les heures, qui, dans cette saison, sont les seules auxquelles on puisse se promener au

moins dans le parc, et respirer un air pur, ou pour mieux dire moins malfaisant, puisque déjà, à deux reprises différentes, je me suis vu atteint de violentes coliques qui m'ont retenu plusieurs jours au lit, et n'ont pas été sans danger pour moi.

« J'ose encore supplier V. Exc. de vouloir bien nous accorder la liberté commune à tous les hommes de bien, à tous les hommes qui n'ont pas même l'ombre d'un délit à se reprocher, si toutefois il y a quelque liberté possible dans cette île.

« Veuillez m'excuser, monsieur le gouverneur, de vous avoir interrompu pendant si longtemps, pour vous informer de l'état fâcheux où je me trouve par rapport à l'exercice de ma profession.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« F. ANTOMMARCHI. »

— « C'est bien, me dit l'empereur; adressez-vous « aussi à Hamilton (1). Ce ministre a donné des « éloges à vos travaux; il vous porte de l'intérêt, il « n'est pas possible qu'il souffre que le bourreau « vous refuse jusqu'à la faculté d'aller respirer un « peu d'air sous un arbre sans feuillage. »

Je suivis le conseil et j'écrivis :

« Longwood, 23 décembre 1819.

« Monsieur,

« Trois mois se sont déjà écoulés depuis que je

(1) Parmi les rares étrangers que la mère de l'Empereur recevait quelquefois à Rome, se trouvait le duc d'Hamilton, alors marquis de Douglas. Madame Mère, paraît-il, l'aimait beaucoup.

suis arrivé dans cette île, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans une autre lettre. Permettez-moi de profiter des témoignages de bienveillance que vous avez bien voulu me donner, pour vous informer de ma situation dans un lieu où je suis venu de ma propre volonté.

« Je commence par vous avouer avec franchise que je ne conçois pas pourquoi l'on veut me contraindre à considérer ma condition comme celle d'un moine, d'un anachorète ou d'un esclave, lorsque des habitudes dès longtemps acquises, me rendent on ne peut moins propre à remplir les devoirs que de semblables états pourraient m'imposer.

« Je me trouve au milieu de l'Océan, placé dans une île presque inhabitable, et privé de toute espèce de liberté. Que puis-je craindre de plus ?... Telle est pourtant ma situation ; c'est peu de consacrer tout mon temps à l'étude et au soulagement de l'humanité souffrante, dans cette île que la nature semble avoir marquée d'une empreinte profonde de tristesse et de réprobation ; je vois encore ses habitants éviter le voisinage de Longwood avec autant de crainte que dans l'éternité ils pourraient fuir l'approche de l'enfer. Cette terreur paraît s'être emparée de leur esprit de manière à y éteindre tout autre sentiment. Mes confrères partagent l'épouvante générale, et l'on dirait qu'ils tremblent à mon aspect, de sorte qu'au lieu des politesses dont j'ai coutume d'user à leur égard, je ne reçois d'eux que des duretés et des

refus; encore ne m'est-il guère permis de les blâmer, puisqu'ils ne pourraient s'approcher de moi ni me dire un seul mot, sans que les autorités locales en fussent aussitôt informées. Des lunettes d'approche braquées contre nos habitations pénètrent jusque dans nos appartements, et des télégraphes, organisés avec beaucoup de soin, rapportent sur-le-champ tout ce qui s'y passe. Pour peu que je veuille porter mes pas hors des étroites limites qu'on nous a fixées, je suis forcé d'accepter la compagnie d'un agent du gouverneur, chargé de rendre un compte fidèle de tout ce que je puis dire ou faire en sa présence, de sorte que, pour me soustraire au danger de ses révélations, je me vois contraint de renoncer à toutes espèce de relations et de rapports sociaux. Ce n'est pas tout; passé six heures et demie du soir, il ne m'est plus permis de me promener, même dans le parc voisin de mon habitation; et, ce qu'il y a de pire, c'est que les habitants de Longwood qui se trouvent dehors après cette époque, ne peuvent plus rentrer chez eux, comme cela m'est déjà arrivé trois fois. A-t-on jamais entendu parler d'une mesure à la fois plus absurde et plus tyrannique, surtout dans le climat brûlant où nous nous trouvons?

« Dès six heures et demie du soir, l'enceinte de Longwood, renfermée dans un cercle d'environ trente toises de rayon, est entourée d'un grand nombre de sentinelles qui ont la consigne expresse de ne laisser entrer ni sortir personne, et d'arrêter tous ceux qui se présentent. A neuf heures, les

mêmes sentinelles resserrent leur cordon, et se trouvent placées si près des habitations qu'il m'est impossible de sortir de mon appartement pour me rendre à ma pharmacie, chez le comte Bertrand, ou même jusqu'aux écuries, sans être exposé à quelques coups de baïonnette, faute de pouvoir répondre convenablement aux *qui vive !* que l'on me crie dans une langue que je ne connais point encore. Le soir ou pendant la nuit, lorsque mes devoirs m'appellent auprès de l'empereur, comme les dispositions locales de Longwood ne me permettent point de traverser ses appartements, je suis forcé de passer entre les mains de je ne sais combien de sentinelles qui m'épient, me guettent et ne me quittent pas des yeux que je ne sois rendu à ma destination.

« Tel est l'exposé fidèle de la situation affreuse où je me trouve, et si votre bienveillante médiation auprès de lord Bathurst ne parvient pas à m'obtenir assez de liberté pour que je puisse du moins acquérir quelques notions scientifiques relativement à ce triste rocher, je ne sais si ma résignation pourra supporter plus longtemps l'excès de violence auquel elle est en butte ; mais je suis plein de confiance en votre puissante protection, et j'ose espérer que vos soins généreux parviendront à me rendre ce séjour moins triste et moins pénible,

« Veuillez agréer l'assurance sincère du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« F. Antommarchi. »

Je me plaignais, je n'avais rien de mieux à faire. Son Excellence s'en souciait peu ; mais le ministre m'avait témoigné de l'intérêt ; je recourais à lui, le cas devenait plus grave ; les limites furent éloignées ; je pus respirer, circuler à l'aise ; je n'eus plus à craindre de me voir déposé dans un corps-de-garde ou percé d'un coup de baïonnette. Ce ne fut pas tout : Hudson joignit des conseils à la liberté, et m'adressa une homélie qu'en vérité je méritais bien : j'avais sans cesse à la bouche un nom qu'il ne devait pas entendre ; je ne parlais que de l'empereur ; je voulais l'obliger à refuser mes lettres, le priver du plaisir de correspondre avec moi. La sollicitude était touchante, mais s'adressait mal.

Nous avions fait nos dispositions pour creuser un bassin ; l'empereur était en large pantalon, en veste, avec un énorme chapeau de paille de Bengale sur la tête, et des espèces de sandales aux pieds. Je laissai ce galimatias sans réponse, et le suivis vers une troupe de Chinois qu'il avait appelés pour donner le dernier coup de main à nos travaux. Nous les apercevions qui nous examinaient, riaient, devenaient moins bruyants à mesure que nous nous avancions. — « Qu'ont-ils donc ? qu'est-« ce qui les égaie ? serait-ce mon costume ? — Proba-« blement, lui dis-je, ils s'étonnent de vous voir vêtu « en ouvrier comme eux. » — Nous les avions joints ; ils se mirent à l'ouvrage et se continrent quelque temps ; mais la gaieté l'emporta bientôt et devint si générale, qu'elle le gagna lui-même. — « Qu'ont-

ils ? que disent-ils ? » — Aucun de nous ne comprenait le chinois ; nous ne pûmes lui répondre. — « C'est mon costume ! il est en effet assez plaisant. « Mais il ne faut pas qu'en riant ils soient brûlés « par la chaleur ; je veux que chacun d'eux ait « aussi son chapeau de paille, c'est un petit cadeau « que je leur fais. » — Il s'éloigna, se dirigea vers une touffe d'arbres. Nous croyions qu'il était allé chercher le frais lorsque nous l'aperçûmes qui était à cheval, suivi de son piqueur. Il fit quelques tours, partit au galop et gagna Dead-Wood. Parvenu au sommet de la position, il s'arrêta, déploya sa lunette, la promena tout autour de lui, et revint avec la même vitesse qu'il était allé. Cette excursion si simple devint aussitôt une affaire d'Etat. On avait aperçu un cavalier équipé à la chinoise. Comment était-il apparu ? d'où venait-il, que voulait-il ? Le gouverneur ne le pouvait comprendre. L'empereur, qui s'amusait de ses terreurs, imagina de les accroître encore. Il costuma Vignali comme il l'était lui-même, lui donna son cheval, son piqueur, sa lunette d'approche, lui ordonna de marcher vite, et de faire mine d'observer. Le missionnaire alla, fut aperçu, signalé, mit en rumeur l'île entière. Hudson, Gorrequer, Reade, tout fut aussitôt sur pied, accourut à Longwood. C'était une conspiration, un enlèvement; c'était..... Vignali déguisé. Le gouverneur se retira confus. Je me trouvais sur son passage : il vint à moi, déclama, exhala sa colère, et finit par déclarer qu'après tout celui qui le mystifiait n'était qu'un usurpateur. — « Sans doute. » — Mon ton de

bonhomie le trompa. Il me flattait de l'œil, s'emportait, jurait ; et, terminant par le coup de massue, il conclut encore que c'était un usurpateur, que je ne pouvais le nier. — « Non assurément, lui répon« dis-je ; c'est un fait dont je suis trop honteux « pour le contester. — » S. Exc. étonnée se dérida tout-à-fait et m'invita à la confiance. J'y répondis sur l'heure. — « L'empereur, car en l'appelant général, vous lui faites grâce d'une usurpation, et je veux les compter toutes, est tout noir du crime que vous lui reprochez. A Toulon, il usurpa la victoire et fit méchamment tomber les torches des mains de votre Érostrate ; il l'usurpa encore à Montenotte, à Castiglione, à Lodi, sur le Tagliamento ; il usurpa notre admiration par la rapidité de ses triomphes ; il l'usurpa par la vengeance qu'il tira sous les murs de Pavie de l'affront fait à François Ier ; il l'usurpa par cette retraite fameuse où, sacrifiant ses espérances et ses parcs, il leva le siège de Mantoue, courut vaincre, et apprit à l'ennemi qu'une surprise, un succès, ne sont souvent que le prélude d'une grande défaite. Il l'usurpa encore lorsque, abandonné à lui-même, privé des flottes, de transports, il faisait la guerre au milieu des déserts, ouvrait des canaux, fouillait des sables, et cultivait, en combattant, tous les arts de la paix. »

J'allais continer l'histoire des usurpations : mais je rappelai maladroitement la manière dont les émigrés avaient été mitraillés à Quiberon, les Russes au Helder ; Son Excellence n'en voulut plus.

Je rejoignis nos Chinois que l'empereur excitait

au travail, « Eh bien, que vous a dit Hudson; ne « craint-il pas qu'il me vienne quelque jour des « ailes et que je n'échappe au cercueil? — Je « l'ignore; je lui racontais comment vous aviez « usurpé la victoire, l'admiration publique : l'es- « quisse lui a déplu, il s'est éloigné. » — Napoléon s'amusa beaucoup de cette nouvelle mésaventure. Il riait, plaignait Hudson, et trouvait que c'était trop pour un jour. Il passa peu à peu aux événements dont j'avais voulu entretenir Lowe, rappela quelques anecdotes, donna des éloges à l'un, cita un trait honorable à l'autre. — « Augereau « avait de l'habileté, du courage; il était aimé des « soldats et heureux dans ses opérations. Joubert « avait le génie de la guerre, Masséna une audace, « un coup d'œil que je n'ai vus qu'à lui; mais il « était avide de gloire et ne souffrait pas qu'on le « frustrât des éloges qu'il croyait avoir mérités. Les « rapports étaient rédigés à la hâte, destinés à « satisfaire la curiosité des oisifs et ne faisaient « quelquefois pas à chacun sa véritable part. Il ne « trouva pas que les services qu'il avait rendus « devant Mantoue fussent suffisamment appréciés ; « il réclama. » — « J'ai lu, m'écrivit-il, votre rela- « tion de la bataille de Saint-Georges et de l'affaire « de Cerea. C'est avec la dernière surprise que j'ai « vu que vous faisiez l'éloge de quelques généraux « qui, bien loin d'avoir contribué au succès de « cette heureuse journée, ont failli faire écraser « une colonne de ma division destinée à l'attaque « de la Favorite, et vous ne dites pas un seul mot

« de moi ni de Rampon ! J'ai aussi à me plaindre « de vos rapports de Lonado et de Roveredo, dans « lesquels vous ne me rendez pas la justice que je « mérite. Cet oubli me déchire le cœur et jette du « découragement dans mon âme. Je rappellerai, « puisqu'on m'y contraint, que le gain de la bataille « de Saint-Georges est dû à mes dispositions mili- « taires, à mon activité, à mon sang-froid et à ma « prévoyance.

« Par la faute du général Sahuguet qui n'avait « pas attaqué la Favorite, comme vos ordres le « prescrivaient, les masses de l'ennemi s'étaient « jetées entre Saint-Georges et la Favorite ; et sans « l'ordre que je donnai à l'intrépide général Ram- « pon de se porter sur ma droite, d'y attaquer « l'ennemi, ma division était tournée : c'en était « fait de la bataille. La brave 32e eut à soutenir un « combat des plus opiniâtres pendant quatre « heures, et vous ne dites pas un mot de moi ni de « Rampon, qui avons joué les principaux rôles dans « cette mémorable journée.

« Personne autre que Chabran n'a marché à la « tête des grenadiers ; il s'y est tenu constamment ; « Marmont et Leclerc (1) ne sont arrivés qu'au fort

(1) Victor-Emmanuel Leclerc, qui était capitaine lors du siège de Toulon, suivit Bonaparte en Italie, comme adjudant général et devint général de brigade. Il accompagna Bonaparte en Égypte, et, à son retour en France, il épousa Pauline Bonaparte (1801). Promu général de division et nommé capitaine-général de Saint-Domingue, Leclerc débarqua dans l'île le 1er février 1802 : trois mois suffirent pour rétablir l'autorité de la métropole ; il ne restait plus au général Leclerc qu'à forcer quelques chefs isolés à déposer les armes, lorsque la fièvre jaune se déclara tout à coup dans l'île et exerça des ravages affreux dans l'armée victorieuse : le quart des soldats succomba au bout de peu de jours. Le capitaine général atteint à son tour mourut le 2 novembre 1802.

« de l'action. Je n'ai assurément qu'à me louer de « la manière dont ils se sont conduits, mais cela « ne doit pas faire oublier ce que l'on doit à Cha- « bran, sujet aussi brave qu'intelligent, pour « lequel je vous demande en vain depuis longtemps « le grade de général de brigade.

« Ma lettre est dictée avec ma loyauté et ma « franchise ordinaires, et c'est en vous ouvrant « mon âme que je me flatte que vous me rendrez « justice ainsi qu'à plusieurs officiers de mon état- « major. »

« Laharpe était dans le même genre; sévère, « indépendant, prodigue de sa vie sur le champ de « bataille; mais jaloux de la part qu'il avait prise « à la victoire. Il périt par un de ces accidents si « communs à la guerre. Il revenait d'une recon- « naissance; la nuit était obscure, orageuse, il ne « répondit pas au *qui vive* du factionnaire et fut « victime de sa sollicitude. Il était du canton de « Berne : chaud partisan des idées nouvelles, il « avait été obligé de fuir et avait eu ses biens con- « fisqués. J'eus la satisfaction de les faire rendre « à son fils. (1) Les Suisses manquaient de grains,

(1) Laharpe (Amédée-Emmanuel-François) était Suisse d'origine. Il prit du service en France et avait le grade de chef de bataillon en 1791. après avoir fait la guerre dans les Alpes, il fut employé au siège de Toulon et s'y fit remarquer en enlevant un fort dont dépendait l'évacuation de la place. Nommé pour ce fait d'armes général de brigade, il fut envoyé à l'armée d'Italie et se conduisit brillamment aux combats de Garessio et de Cairo en 1794; chargé, l'année suivante, de couvrir la retraite de Kellermann, il assura les positions de l'armée et remporta à Vado et à Savone, du 23 au 30 juin 1795, des succès qui lui valurent le 16 août suivant son grade de général de division. Sous Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, il donna des preuves de qualités militaires à Loano, à Montenotte, à Millesimo, à Dégo, assista à Mondovi et fut chargé, après l'armistice de Cherasco, de surprendre le passage du Pô à la tête de l'avant-garde. Mais, le 7 mai, dans la nuit, en allant recon-

« demandaient à en acheter en Italie ; je le permis, « mais à condition que la saisie serait révoquée ; « et je chargeai Barthélemy, qui était ambassadeur « à Bâle, d'y tenir la main. J'eus plus de peine « au sujet d'un de mes aides de camp, tué à « Arcole, le brave colonel Muiron. Il avait servi « depuis les premiers jours de la Révolution dans « le corps de l'artillerie. Il s'était spécialement dis- « tingué au siège de Toulon, où il avait été blessé « en entrant par une embrasure dans la célèbre « redoute anglaise.

« Son père était arrêté comme fermier général : « il vint se présenter à la Convention nationale, « au Comité révolutionnaire de sa section, couvert « du sang qu'il venait de répandre pour la patrie, « il réussit : son père fut mis en liberté.

« Au 13 vendémiaire il commandait une des « divisions d'artillerie qui défendaient la Conven- « tion ; il fut sourd aux séductions d'un grand « nombre de ses connaissances et des personnes « de sa société. Je lui demandai si le gouverne- « ment pouvait compter sur lui. Oui, me dit-il, j'ai « fait le serment de soutenir la République, je « fais partie de la force armée, j'obéirai en obéis- « sant à mes chefs ; je suis d'ailleurs, par ma ma-

naître un corps autrichien qui opérait un retour offensif sur Fombio, le général Laharpe fut tué par les troupes françaises elles-mêmes, qui prirent son escorte pour un détachement ennemi. Le général Bonaparte dans son rapport au Directoire exécutif, en date du 9 mai, annonce ainsi la mort du brave Laharpe : « La République perd un homme qui lui était très attaché, l'armée un de ses meilleurs généraux, et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline. Je recommande au Directoire le fils du général Laharpe pour avoir une place de lieutenant de cavalerie ».

« nière de voir, ennemi de tous les révolution-
« naires et tout autant de ceux qui n'en adoptent
« les maximes et la marche que pour rétablir un
« trône, que de ceux qui voudraient rétablir ce
« régime cruel où mon père et mes parents ont
« si longtemps souffert. Il se comporta effective-
« ment en brave homme, et fut très utile dans cette
« action qui sauva la liberté.

« Je l'avais pris pour aide de camp au commen-
« cement de la campagne d'Italie : il rendit dans
« presque toutes les affaires des services essen-
« tiels ; enfin il mourut glorieusement sur le
« champ de bataille, à Arcole, laissant une jeune
« veuve enceinte de huit mois.

« Je demandai, en considération des services
« qu'il avait rendus dans les différentes cam-
« pagnes de cette guerre, que sa belle-mère fût
« rayée de la liste des émigrés sur laquelle elle
« avait été inscrite quoiqu'elle ne fût jamais sor-
« tie de France. Je réclamai la même justice pour
« son beau-frère, jeune homme qui avait quatorze
« ans lorsqu'il fut inscrit sur la liste fatale : il
« était en pays étranger pour son éducation (1).

(1) A la femme de Muiron, le général Bonaparte adressa cette lettre :

A la citoyenne Muiron,

« *Quartier général, Vérone*, 19 novembre 1796 »

« Muiron est mort à mes côtés, sur le champ de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari qui vous était cher, j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis longtemps attaché ; mais la patrie perd plus que nous deux en perdant un officier distingué autant par ses talents que par son courage. Si je puis vous être bon à quelque chose, à vous ou à son enfant, je vous prie de compter entièrement sur moi. »

« BONAPARTE. »

Le vainqueur d'Arcole n'oublia jamais Muiron : le 1er juin 1797, il donna le nom de son aide de camp à l'une des frégates prises à Venise et l'année suivante la *Muiron* faisait partie de la flotte qui partait avec

Des hommes qui avaient concouru à ses victoires l'empereur passa aux mouvements, aux combinaisons qui les avaient décidées. C'était une suite de conceptions, de manœuvres, d'audace, telles que n'en présente pas l'histoire. Il avait conquis en trois ans toute la partie septentrionale de l'Italie, soutenu avec trente à quarante mille hommes les plus grands efforts de l'Autriche, et fait dans ces trois années six campagnes.

PREMIÈRE CAMPAGNE

Bonaparte attire sous Gênes le général Beaulieu, l'attaque sur les flancs, déborde sa droite, le bat à Montenotte ; se porte alternativement sur Dégo et sur Mondovi ; pousse Beaulieu (1) sur Milan, Colli (2) sur Turin, soumet le roi de Sardaigne, passe le pont de Lodi, se rend maître de la Lombardie, traverse le Mincio, investit Mantoue ; et en moins de deux mois, des montagnes de Gênes il

Bonaparte pour l'Egypte. C'est également sur la *Muiron* que Bonaparte revint en Europe et arriva à Fréjus le 9 octobre 1799. Au combat d'Algésiras, livré le 6 juillet 1801, la *Muiron* eut une belle part. Enfin, en 1807, le ministre de la marine écrivit, à propos de la *Muiron*, au préfet maritime de Toulon :

« Monsieur le contre-amiral, la frégate la *Muiron* a ramené d'Egypte en France l'Empereur Napoléon. Elle ne doit plus être exposée aux événements de la mer et aux champs de la guerre. Elle sera conservée comme monument. Veuillez donc la faire placer dans tel lieu du port où elle frappera davantage tous les regards et où il sera le plus facile de perpétuer sa conservation ». L'inscription suivante fut gravée en lettres d'or sur la poupe de la frégate et sur un marbre noir placé dans la chambre du Conseil :

« LA MUIRON »

Prise, en 1797, dans l'Arsenal de Venise
Par le conquérant de l'Italie
Elle ramena d'Egypte en 1799
Le sauveur de la France

(1). Commandant l'armée autrichienne.

(2). Commandant en chef de l'armée du roi de Sardaigne

plante ses drapeaux sur celles du Tyrol, franchit l'Illyrie et se trouve sur les confins de l'Allemagne.

On se rappelle encore de quelle surprise de si brillants succès frappèrent toute l'Europe. Les partis en France, nos ennemis au dehors, peignaient ce général de vingt-six ans comme un jeune téméraire qui ne tarderait pas à trouver dans son audace même sa perte et sa confusion. La suite fit voir quel cas on devait faire de leurs prédictions.

SECONDE CAMPAGNE

Le premier effet de ces succès éclatants fut d'obliger Wurmser à évacuer l'Alsace, à repasser le Rhin pour courir avec quarante mille hommes au secours du Tyrol. Ce général se présente sur l'Adige avec quatre-vingts mille combattants, occupe le Montebaldo, pénètre par le val de Sabia, et arrive en même temps à Vérone et à Brescia.

A ce nouvel et redoutable ennemi nous ne pouvions pas opposer plus de trente mille hommes : nous avions nos conquêtes à conserver, nous assiégions Mantoue, qui était sur le point de se rendre, et qui renfermait une garnison de plus de huit mille hommes. C'est dans cette seconde campagne que Bonaparte se montre supérieur à Frédéric, qui s'était trouvé dans une position semblable. Il ne s'obstine pas au siège de Mantoue, comme le roi de Prusse au siège de Prague; mais ses résolutions, ses opérations se suivent avec la même rapidité. L'ennemi, déconcerté par cette promptitude de mouvements, ne trouvait jamais au point du jour

l'armée française où il l'avait laissée au commencement de la nuit. Suppléant par les marches au nombre, Bonaparte se montrait toujours, et presque partout, supérieur à ses colonnes. Les batailles de Lonato et de Castiglione couronnèrent ces belles et hardies conceptions. Wurmser, vaincu malgré sa nombreuse cavalerie, rentra dans les gorges du Tyrol, laissant entre les mains des Français une grande partie de son armée.

Dans tous ces mouvements, qui offriront d'utiles méditations à ceux qui suivent la carrière des armes, Bonaparte fit connaître que le meilleur moyen de se défendre est souvent celui d'attaquer, et que le génie de la grande guerre est surtout l'art de reprendre l'initiative, quand on l'a perdue par les premiers succès de l'ennemi.

Sa réputation fut alors établie dans toute l'Europe; les généraux français de toutes les armées le proclamèrent leur maître, et les vieux compagnons de Frédéric annoncèrent dès ce moment le héros qui devait reprendre le sceptre de la guerre, vacant depuis sa mort.

TROISIÈME CAMPAGNE

Bonaparte avait vaincu, mais après avoir été mis aux plus rudes épreuves; il en conservait un vif ressentiment. Il se souvenait que Wurmser avait plus d'une fois occupé son quartier général, et ne crut pas avoir assez pris sa revanche en faisant échouer ses projets, et en détruisant une partie de son armée. Il apprend que ce général a reçu des

renforts, et qu'il a fait un mouvement du Tyrol sur la Brenta. Aussitôt il remonte l'Adige, se porte sur Roveredo, bat la moitié de l'armée autrichienne, s'avance vers Lavis, fait mine de marcher sur Inspruck, et se dirige tout à coup le long de la Brenta. Les dispositions des Autrichiens sont vaines, il triomphe de tous les obstacles.

Bonaparte combat l'ennemi, le défait, le poursuit l'épée dans les reins et le pousse sur l'Adige, qu'il passe avant lui. Wurmser était près de mettre bas les armes ; mais un de ces hasards qui trompent toute combinaison lui ménage une retraite ; il la suit et court s'enfermer dans Mantoue avec dix mille hommes de cavalerie, plusieurs régiments de cuirassiers, son état-major et ses bagages.

L'exécution de tous ces mouvements fut si prompte, et la défaite si entière, que la Cour de Vienne ignorait encore ses désastres lorsqu'elle apprit, par la voix publique, qu'elle n'avait plus d'armée en Italie, que ses frontières étaient dégarnies et son général confiné dans la seule place qui lui restât.

Il est facile de remarquer que dans ses opérations hardies, Bonaparte n'avait rien donné au hasard ; et, quoique ses marches étonnent au premier coup d'œil, on s'aperçoit aisément que la retraite est toujours prévue, les dispositions, en cas de revers, arrêtées. Les militaires saisiront avec un vif intérêt les rapports nombreux et fréquents de cette campagne avec celle de l'armée en réserve ; ils verront dans l'une et l'autre Bonaparte manœuvrer sur la ligne

d'opération de l'ennemi, se placer entre les troupes et ses magasins, lui intercepter sa retraite, et décider d'un seul coup du sort de toute une armée.

QUATRIÈME CAMPAGNE

On conçoit facilement combien ces revers multipliés durent irriter la Cour de Vienne ; elle n'ignorait pas que Bonaparte n'avait qu'une poignée de monde, et elle résolut de tout tenter pour débloquer son feld-maréchal et pour sauver Mantoue. Alvinzi accourut à la tête d'une armée formidable. Cinquante mille hommes traversèrent le Frioul ; vingt mille arrivaient par le Tyrol ; nous ne pouvions faire face à des troupes aussi nombreuses. Dans l'impossibilité de résister au choc et de garder un terrain trop étendu, le général français ne chercha d'abord qu'à arrêter les mouvements de l'ennemi par différents corps d'observation qu'il jeta sur la Brenta. Alvinzi les force, passe la Piave ; Bonaparte est contraint d'évacuer le pays qui s'étend entre la Brenta et l'Adige. A Caldero il essaie de reprendre l'offensive ; mais ses efforts ne sont pas heureux, il apprend encore que les divisions ennemies occupent la rive droite du fleuve et sont arrivées à Rivoli. L'Italie paraissait perdue sans ressource ; on regardait la levée du blocus de Mantoue comme inévitable. On fit l'appel à Vérone ; il ne donna que quinze mille combattants. L'armée défila à l'entrée de la nuit. Chacun pensait qu'on continuait la retraite : cette attente est trompée. Les troupes reçoivent ordre de suivre l'Adige ; elle le

passent à deux heures du matin, et Bonaparte donne la célèbre bataille d'Arcole. Quoique le principal but qu'il se proposait fût manqué dès le commencement de la journée, cette habile manœuvre lui procura l'avantage de forcer l'ennemi à évacuer la belle position de Caldero, à s'engager dans les marais, à combattre sur les digues, où la supériorité du nombre était peu avantageuse. Ses divisions, successivement battues, découragées, vidèrent le champ de bataille et se jetèrent en désordre derrière la Brenta.

Bonaparte ayant constamment ramené la victoire sous nos drapeaux, le public, qui ne juge souvent que par le résultat, a pensé que tout lui avait constamment réussi Il n'en est pas ainsi : les projets les mieux combinés ont souvent tourné contre lui ; mais personne n'a été plus prompt, plus habile à en substituer d'autres à ceux qui échouaient, et à contraindre la fortune à redevenir favorable.

CINQUIÈME CAMPAGNE

C'est dans cette cinquième campagne que se donnèrent la bataille de Rivoli et de la Favorite, qui amenèrent la prise de Mantoue. La première fut plus glorieuse pour l'armée que celle de Marengo, puisque avec dix-huit mille hommes elle en défit quarante mille, dont vingt mille furent faits prisonniers. Aussi inférieur à l'ennemi, et dans un champ de bataille de cinq lieues carrées, c'est là surtout que le chef de l'armée développa le grand art de se montrer supérieur sur tous les points d'attaque.

Ce n'est pas à une distance de sept à huit lieues, ni dans un intervalle de trente-six à quarante-huit heures qu'il devance les colonnes autrichiennes, mais il les bat les unes après les autres, quoiqu'elles n'aient entre elles que quelques centaines de toises. Ces journées si brillantes de Rivoli et de la Favorite sont le résultat d'une connaissance parfaite du champ de bataille, d'une rare sagacité à pénétrer les projets de l'ennemi, et d'une promptitude sans égale à improviser des moyens capables de les déjouer.

A Rivoli, la division ennemie chargée de tourner l'armée française arrive en effet sur la position qu'elle doit prendre ; mais elle n'y arrive que lorsque les autres sont défaites ; elle se trouve elle-même enveloppée et forcée de mettre bas les armes.

SIXIÈME CAMPAGNE

Maître de Mantoue, Bonaparte marche sur Rome, ne prend avec lui que cinq mille hommes et signe le traité de Tolentino que l'Europe le croit encore au delà de l'Apennin. Il ne se laisse pas séduire par la vaine gloire d'entrer en triomphe au Capitole ; il ne perd pas un moment ; il rejoint son armée sur la Piave et commence sa sixième campagne. C'est là qu'en moins de deux mois, après avoir battu le prince Charles sur le Tagliamento, sur l'Isonzo et à Tarvis ; après avoir passé les Alpes juliennes, la Drave, la Save et la Muehr, il oblige la Maison d'Autriche à conclure la paix. Il était maître de Trieste, de l'Istrie, de la Carniole, de la

Carinthie, de la Styrie, et d'une grande partie de l'Autriche ; il était en mesure de faire écouter la voix de l'humanité.

Nos troupes avaient pénétré jusqu'aux portes de Vienne ; Bellegarde (1) et Merveldt (2) accourent implorer une suspension d'armes ; il l'accorde ; on discute les limites des corps des généraux Bernadotte et Joubert. — Où croyez-vous, messieurs, que « soit Bernadotte ? — Peut-être à Fiume. — Non ; « dans mon salon, et sa division à une demi-lieue « d'ici. Joubert, où pensez-vous qu'il soit ? — Peut- « être à Inspruck, si toutefois il a pu faire tête à « la colonne de grenadiers qui arrive de l'armée du « Rhin. — Eh bien ! il est aussi dans mon salon, « et ses troupes le suivent. »

Ces deux réponses étonnèrent d'autant plus les Autrichiens qu'en ce moment même leur général venait d'envoyer des détachements considérables pour soutenir les provinces de la Carniole et du Tyrol où il croyait que devaient pénétrer les généraux Bernadotte et Joubert. C'était pendant que les ennemis se disséminaient ainsi, que Bonaparte avait réuni dans un espace d'environ six lieues carrées toutes ses forces, qui montaient à peu près à quarante-six mille hommes.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE ET DE SYRIE

Peu de temps après la paix, Bonaparte fait voile

(1) Le comte de Bellegarde, général autrichien, n'avait jamais pu vaincre Bonaparte en Italie ; battu dans plusieurs batailles, il vit successivement tomber ses places fortes au pouvoir des Français et fut obligé

pour l'Égypte. Il se présente devant Malte ; la puissance de son nom, la confiance de son intervention et la vigueur de ses attaques déconcertent l'ennemi, qui rend la place ; elle n'avait jamais été prise.

Débarqué en Égypte, il saisit aussitôt le genre de guerre qu'exige le pays, apprécie l'espèce de troupes qui le défendent et apprête la tactique qu'il faut adopter.

La bataille des Pyramides, aux portes du Caire, celle du Mont-Thabor dans le cœur de la Syrie, celle d'Aboukir, sont toutes trois d'une conception différente ; il manœuvre avec une habileté sans égale, et sait appliquer à des circonstances aussi neuves que variées toutes les ressources de l'art de la guerre.

Mais pendant ce temps nous étions battus à Stockach et sur l'Adige. Nous avions vaincu à Zurich ; mais l'Italie était perdue, et nos armées découragées, sans ensemble dans leur direction comme dans leurs mouvements, avaient cessé d'être l'épouvante des ennemis du nom français. La guerre civile embrasait l'Ouest et le Midi ; les factions se déchiraient et un gouvernement inepte cherchait vainement sa sûreté dans les divisions.

CAMPAGNE DE L'ARMÉE DE RÉSERVE

Bonaparte arrive d'Égypte : l'espérance renaît :

d'accepter à Trevise l'armistice qui fut bientôt suivi du traité de paix de Luneville.

2 Le comte de Merveldt, général-major de cavalerie, et chambellan de l'Empereur d'Autriche, chargé des négociations du traité de paix de Campo-Formio.

le 18 Brumaire la justifie, tout se rallie, tout cède au génie qui conçoit, à la puissance qui ordonne, à la modération qui rassure ; mais ce n'est pas assez de ramener l'ordre par les lois, il faut encore conquérir la paix par la victoire.

Lorsque Bonaparte fut nommé Premier Consul, la dernière place d'Italie (Coni) venait d'être prise ; nos postes étaient repliés sur le sommet des Alpes ; nous ne possédions pas un pouce de terrain, ni une seule place en Italie ; toute l'Allemagne était évacuée ; nous nous tenions sur la défensive, nous occupions les places de la rive gauche du Rhin. Les départements de l'Ouest étaient en armes, partout l'ennemi était formidable, prêt à envahir nos frontières et à changer la face de l'État. Mais Bonaparte prit la direction des affaires, nous repassâmes le Rhin, nous franchîmes les Alpes, et la coalition humiliée, battue, fut contrainte à recevoir la paix.

Nos travaux avançaient ; nous avions creusé, revêtu le bassin et disposé une partie de nos tuyaux. Nous prenions l'eau à trois mille pieds de distance, il nous en restait encore beaucoup à placer ; mais le temps était à la pluie, Napoléon content de ses Chinois ; il ne voulait pas qu'il l'essuyassent : « Il est inutile que ces gens se mouillent ; rien ne « presse, qu'ils se reposent, nous y reviendrons « plus tard. J'ai d'ailleurs quelques observations à « faire ; venez, suivez-moi, vous les trouverez « curieuses. » — J'allai ; c'était des fourmis, dont il s'était mis à étudier les mœurs. Ces insectes, qui se répandaient en plus grand nombre dans sa

chambre à coucher depuis qu'il l'habitait moins, avaient escaladé sa table où se trouvait habituellement du sucre. L'appât les avait alléchées, la chaîne avait aussitôt été établie et le sucrier envahi. Napoléon n'avait garde de les troubler. Il laissait faire, déplaçait le sucrier, suivait leurs manœuvres, admirait l'activité, l'industrie qu'elles déployaient jusqu'à ce qu'elles en eussent retrouvé la trace. — « Ce n'est pas là de l'instinct, c'est bien plus, c'est « de la sagacité, de l'intelligence, l'idéal de l'asso« ciation civile. Mais ces petits animaux n'ont pas « nos passions, notre convoitise ; ils s'aident et ne « se déchirent pas. Croyez-vous que j'ai essayé « vainement de les mettre en défaut. J'ai déplacé « le vase, je l'ai transporté à toutes les extrémités « de la pièce. Ils ont employé un, deux quelquefois « trois jours en recherches, mais ils ont toujours « fini par le trouver. Si je le fixais au milieu d'une « couche d'eau ! Faites-en apporter, docteur, peut« être elle les arrêtera. » Elle ne les arrêta pas. Le sucre fut encore pillé, butiné ; mais il remplaça l'eau par du vinaigre, les fourmis ne s'y hasardèrent plus. — « Vous le voyez, ce n'est pas le seul ins« tinct qui les fait agir ; elles ont encore un je ne « sais quoi qui les guide. Au surplus, quel que « soit le principe qui les anime, elles offrent à « l'homme un exemple digne d'être médité. Ce « n'est qu'à force de constance qu'on arrive, de « ténacité qu'on touche au but. Si nous avions eu « cette unanimité de vues !... Mais les nations ont « aussi leurs moments d'oubli, de lassitude ; il faut

« faire la part de l'humanité ; et puis tout n'avait
« pas plié sous l'orage. Si le héros de Castiglione
« était éteint, Gérard, Clausel, Belliard, Lamarque,
« une foule d'autres conservaient l'énergie du début.
« L'Europe était battue, et les souverains, si fiers
« aujourd'hui de n'avoir plus pour égal un homme
« populaire, s'éclipsaient devant moi. » Il se mit
alors à discourir sur les dogmes nouveaux qu'ils
cherchent à défendre, et les droits mystiques dont
ils s'appuient. — « Quelles prétentions bizarres !
« quelles contradictions ! Cette légitimité est-elle
« en harmonie avec les écritures, les lois, les
« maximes de la religion ? Les peuples sont-ils
« assez simples pour se croire la propriété d'une
« famille ? David, qui détrôna Saül, était-il légitime ?
« Avait-il d'autres titres que l'aveu de sa nation ?
« En France, diverses familles se sont succédé au
« trône, et ont formé plusieurs dynasties, soit par
« la volonté ou le consentement du peuple repré-
« senté par les assemblées du Champ-de-Mars ou du
« Champ-de-Mai, soit par les suffrages des Parle-
« ments composés de barons, d'évêques, qui à cette
« époque, représentaient la nation. Combien de
« Maisons se sont successivement remplacées en
« Angleterre ! Celle de Hanovre, qui succéda au
« prince qu'elle avait détrôné, règne aujourd'hui,
« parce que les aïeux de ces hommes si suscep-
« tibles le voulurent ainsi, et parce qu'il était
« indispensable qu'elle gouvernât pour sauver leurs
« intérêts, leurs opinions politiques et religieuses.
« Nos vieillards ont vu les efforts tentés par la

« dernière branche de la famille des Stuarts pour « effectuer une descente en Écosse, où elle « fut secondée par ceux dont les idées et « les sentiments étaient conformes aux siens. « Elle fut rejetée, chassée par l'immense majorité « du peuple, dont les nouveaux intérêts et les « opinions nouvelles étaient en opposition avec « ceux de cette famille dégénérée. »

Il récapitula toutes les circonstances de son élévation, insista sur les suffrages, l'assentiment du peuple, et ajouta en riant :

« Le Conseil aulique s'obstina aussi à regarder « comme non avenue la République, qui pourtant « l'avait assez rudement frappé. Ses plénipoten-« tiaires m'offraient plus tard, lors des négocia-« tions de Campo-Formio, de la reconnaître. — « Non, leur dis-je, effacez ; cela est clair comme « l'existence du soleil : il n'y a que les aveugles qui « ne voient pas ; les temps sont changés, je ne « dois pas donner les mains à une sottise. — Mais « sortons, faisons un tour. » Nous sortîmes. Les Chinois achevaient leurs dispositions ; nous assistâmes à la prise d'eau. « C'est bien : mais la volière ? « Où la placer ? — Ici. — Non, plus loin, derrière « vous : elle sera mieux, la vue est plus ouverte. « Vous réglerez cela, docteur, si toutefois il ne « vous arrive pas d'occupations plus sérieuses. » — « Il m'en arriva en effet. L'Empereur, dont je croyais l'affection sinon dissipée, du moins fort affaiblie, retomba tout à coup dans la situation où il était d'abord. Je recourus aux bains, aux adoucis-

sants, à toutes les prescriptions qu'il ne repoussait pas : mais le coup était porté. Je ne suspendais un instant le mal que pour le voir se reproduire avec plus de force. Cette cruelle alternative m'effrayait ; je crus devoir en donner avis à sa famille, je lui demandai la permission d'écrire à Rome. Il y consentit. J'adressai ma lettre au chevalier Colonna.

« Sainte-Hélène, Longwood, 18 Juillet 1820.

« Mon cher ami,

Vous ne m'avez pas donné de vos nouvelles depuis mon départ d'Europe. Ce silence m'inquiète, je voudrais savoir comment vous vous portez, vous serez bien aise aussi de savoir quel est l'état de l'empereur Napoléon, dont la santé est confiée à mes soins.

« Il y a déjà dix mois que je suis arrivé dans cette île, et je puis vous assurer que je n'ai pas passé un jour, une nuit sans prodiguer à l'illustre malade tous les secours que mon zèle et mes connaissances médicales pouvaient me suggérer. Je l'ai trouvé atteint d'une *hépatite chronique* du caractère le plus grave. Les soins que je lui ai donnés semblaient couronnés du succès ; l'empereur se rétablissait, prenait de l'exercice ; je lui avais conseillé de diriger ou plutôt de conduire la formation d'un jardin de quelques toises d'étendue autour de son appartement : mais, tandis que je me berçais des idées les plus flatteuses, j'ai eu la douleur de voir mes espérances détruites et le fruit de plusieurs mois de soins s'évanouir. Ce n'a été qu'une alternative continuelle de bien et de mal, et, je dois vous

l'avouer, je désespère aujourd'hui du succès. L'influence du climat, cause prochaine de l'*hépatite chronique,* est trop opposée à la constitution de l'illustre malade, et trop contraire à l'action de mes remèdes.

« L'empereur a eu dernièrement une rechute des plus graves, fièvre ardente, douleur vive et profonde au foie : douleur pulsative aigüe dans l'articulation de la jambe avec le pied droit. Inflammation érysipélateuse qui s'étendait sur le dos du pied et le tiers inférieur de la jambe. Ces accidents, je n'hésite pas à le dire, sont dûs au désordre des voies digestives et à l'altération des fonctions de l'organe biliaire. Toutefois l'état du malade ne présente pas un danger imminent, mais bannit toute espérance de guérison dans un climat placé sous le tropique. Peu à peu les effets morbifiques s'étendent, s'aggravent et je crains que mes soins et mes vœux ne soient bientôt aussi cruellement trompés que vos espérances.

« J'avais d'abord cru devoir mettre sous les yeux de S. Em. le cardinal Fesch un rapport détaillé sur l'état de la santé de l'empereur Napoléon, mais la crainte d'augmenter par un si triste tableau les chagrins de Madame Mère, m'a déterminé à vous l'adresser ; vous ferez de ma lettre l'usage qui vous paraîtra le plus convenable auprès de la famille de Sa Majesté.

Agréez, je vous prie, les témoignages du sincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre affectionné ami,

« F. Antommarchi. »

19 juillet 1820. — 8 heures P. M. — L'empereur éprouve des frissons ; fièvre, toux sèche et fréquente, douleurs de tête, nausées, vomissement de matières bileuses extrêmement amères ; *la douleur au foie* se fait sentir avec violence et s'étend jusqu'à l'épaule. La respiration est difficile, douloureuse ; la partie inférieure de la jambe, le pied droit, offrent une tuméfaction accompagnée d'une assez forte douleur vers l'articulation, et une inflammation érysipélateuse, surtout au-dessus de la malléole externe. Ces symptômes, qui se sont manifestés depuis le 7, sont au dernier point d'intensité.

Repos, boissons rafraîchissantes, fomentations locales, liniments savonneux et lavements.

20 juillet. — 10 heures A. M. — L'empereur a dormi environ trois heures. Au point du jour une légère sueur s'est manifestée à diverses reprises : le pouls devient apyrétique. Les symptômes morbifiques perdent de leur intensité ; la douleur dans l'articulation se fait cependant toujours sentir ; le malade se refuse aux purgatifs. Je continue l'emploi des fomentations locales, des liniments, des lavements, etc.

21 juillet. — 9 h. 1/4 A. M. — L'empereur est mieux. — Lavements. — Liniments.

22 juillet. — 10 heures A. M. — Même état. — Bain.

9 h. 1/2 P. M. — La douleur de l'articulation s'affaiblit. La tuméfaction augmente. — Lavement. — Liniment.

23 juillet. — 10 h. 1/2 A. M. — Nuit fort agitée,

toux sèche, douleur au foie, qui s'étend sur toute la région latérale droite.

4 heures P. M. — Le bain a produit du soulagement.

10 heures P. M. — La tuméfaction de l'articulation augmente encore; la douleur et l'inflammation érysipélateuse restent dans le même état. Je continue l'usage des liniments, et je conseille celui du petit lait clarifié. — Bain.

24 juillet. — 10 heures A. M. L'empereur est mieux. — Petit lait. — Liniment. — Bain.

25 juillet. — 9 h. 1/2 A. M. Même état. Napoléon ne veut plus de petit lait. — Liniment. — Bain.

26 juillet. — 11 heures A. M. — Même état. Je substitue l'eau de riz au petit lait. — Liniments. — Bain.

L'empereur était mieux ; je lui avais parlé de Rome, tous ses souvenirs s'étaient reportés vers sa mère. Il rappelait son affection, sa tendresse, les soins qu'elle lui avait prodigués, et s'arrêtant tout à coup : « — Vous m'êtes bien attaché, docteur ; « les contrariétés, les peines, la fatigue, rien ne « vous coûte dès qu'il s'agit de me soulager : tout « cela cependant n'est pas la sollicitude mater« nelle. Ah ! maman Letizia ! — » Et il se couvrit la tête. J'essayai de lui présenter des images moins tristes ; je lui parlai de l'Italie, de la Corse, de ceux qu'il avait aimés. Il m'écouta d'abord avec indifférence ; mais la conversation ayant amené le nom de sa nourrice, il s'étendit sur les soins qu'elle avait

eus de son enfance, et l'espèce de culte qu'elle lui portait. « Elle voulut assister au couronnement, « vint à Paris (1). Elle m'amusa beaucoup par ses « histoires, la manière vive, animée, et les gesticu- « lations à la génoise avec laquelle elle les contait. « Elle plut à Joséphine, à la famille, au Pape qui « en fut enchanté ; il lui donna force bénédictions, « et ne me cacha pas la surprise que le bon sens, « les saillies de la dévote lui avaient causées. Je « lui donnai quelque chose de plus réel que ces « *agnus* auxquels pourtant elle tenait beaucoup ; « je lui passai pour cent vingt mille francs de biens « fonds, des vignes, et la maison paternelle. Ma « mère, conseillée par le cardinal, prit sur elle de « de ne pas la délivrer. Elle la fit occuper par Ra- « molino (2), qui donna une partie de la sienne en « échange. La nourrice réclama : on ne l'écouta « point ; elle envoya sa fille me porter plainte à « Paris. Toutes les avenues étaient fermées; elle « fut plus de six mois avant de pouvoir me faire « parvenir sa réclamation. Cette opposition « m'étonna, je l'en vengeai. Je fis écrire à Ramo-

(1) Dès le 7 septembre 1804, le ministre des Cultes, Portalis, avait écrit à l'Empereur :

« Le curé de Saint-Agricole d'Avignon me transmet une lettre de donna Camilla Ilari, qui s'annonce comme ayant été la mère nourrice de Votre Majesté, et qui arrive de Corse pour être témoin des prodiges de son auguste nourrisson. Je m'empresse de faire parvenir à Votre Majesté cette dépêche qui intéressera son cœur, si l'exposé de la dame Ilari est véritable ».

« La pauvre femme, dit Méneval, pleurait de joie en revoyant son glorieux nourrisson. L'Empereur me chargea de pourvoir à ses besoins et à ses plaisirs. Elle ne savait pas un mot de français. Elle passa trois mois, à Paris, dans un enchantement continuel ». Après avoir été comblée de bienfaits par Madame Mère et par l'Empereur, elle fut bien aise de retourner en Corse, pour y raconter ses impressions de voyage et faire parade de tous les cadeaux qu'elle avait reçus ».

(2). Cousin germain de Madame Mère.

« lino, que, puisqu'il voulait garder notre maison, « il eût à remettre entièrement la sienne avec un « retour de 20,000 francs. Il le fit : chacun fut « content, et ma nourrice eut cet argent de plus. »

27 juillet. — 9 h. 1/2 A. M. La nuit a été mauvaise, la douleur au foie devint plus vive, s'étend sur toute la région costale droite, et se prolonge jusqu'à l'épaule. Des douleurs aiguës se font sentir dans les intestins; toux sèche, nausées fréquentes, vomissements bileux, céphalalgie, oppression, enfin peau pâle, jaunâtre. Le malade refuse de prendre l'eau de riz. Je crois devoir prescrire un purgatif cholagogue, des boissons anodines, des lavements simples, des fomentations et des liniments. — Bains.

1 heure P. M. — Le purgatif a produit peu d'effet.

10 heures P. M. — L'empereur se trouve un peu mieux.

28 juillet. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur est mieux. La douleur de l'articulation est tout à fait dissipée; mais le pied est encore un peu enflé. — Liniment. — Bain.

29 juillet. — 10 h. 1/2 A. M. — Même état. — Liniment. — Bain.

30 juillet. — 9 h. 1/2 A. M. — Même état, même prescription. Je conseille pour la deuxième fois les eaux thermales.

31 décembre. — 10 heures A. M. Même état. L'empereur est rétabli; il sort.

L'empereur avait repris des forces. On avait apporté des poissons pour garnir les viviers que

nous avions ouverts, il voulut les mettre à l'eau et descendit au jardin. Les enfants du grand-maréchal l'aperçoivent et sont bientôt autour de lui. Il ne les avait pas vus depuis quelques jours; il se proposait de les faire appeler et ne fut pas fâché d'être prévenu. — « Cherchez le docteur, dit-il « au général Montholon, j'ai besoin de son minis-« tère, je veux qu'il me perce ces jolies oreilles. » Il montrait celles de la petite Hortense et dépliait des boucles de corail enveloppées dans un papier qu'il tenait à la main. Je me disposai à faire cette petite opération ; mais la vue de l'instrument produisit son effet. L'enfant pleurait, la mère pouvait n'être pas contente, l'empereur hésitait. Sa présence, le bijou eurent bientôt tari les larmes. Nous nous retirâmes à l'ombre d'un chêne, le général Montholon soutenait la patiente, Napoléon regardait, et le petit Arthur tapageait, criait, ne voulait pas qu'on fît mal à sa sœur. Sa colère, ses menaces, ses phrases anglaises amusaient Napoléon, et le petit bonhomme de grommeler d'autant plus. — « Que dis-tu? lui demanda l'empereur. Coquin! « si tu ne cesses pas, je te fais percer les oreilles. « Voyons! seras-tu sage? » Les boucles étaient attachées, l'opération finie, Napoléon embrassa l'aimable enfant qui l'avait soufferte, la félicita sur son courage et la renvoya. « Va montrer tes oreilles « à ta maman. Si elle n'est pas contente, qu'elle « les trouve mal, dis-lui que ce n'est pas moi, que « c'est le *Dottoraccio* qui les a percées. — Oui, sire. » — Elle ne fit qu'un saut et disparut.

Je restai seul avec Napoléon. La ténacité du petit Arthur l'avait frappé ; il se promenait, me faisait remarquer la fermeté de cet enfant. — « Le « drôle ! j'étais entêté comme lui quand j'avais son « âge ; rien ne m'imposait, rien ne me déconcer- « tait. J'étais querelleur, lutin : je ne craignais « personne. Je battais l'un, j'égratignais l'autre, je « me rendais redoutable à tous. Mon frère Joseph « était celui à qui j'avais le plus souvent affaire. Il « était battu, mordu, grondé ; j'avais déjà porté « plainte qu'il ne s'était pas encore remis. Bien « m'en prenait d'être alerte : maman Letizia eût « réprimé mon humeur belliqueuse ; elle n'eût pas « souffert mes algarades. Sa tendresse était sévère ; « elle punissait, récompensait indistinctement ; le « bien, le mal, elle nous comptait tout. Mon père, « homme éclairé, mais trop ami des plaisirs pour « s'occuper de notre enfance, cherchait quelque- « fois à excuser nos fautes. — « Laissez, lui disait- « elle, ce n'est pas votre affaire, c'est moi qui « dois veiller sur eux. — » Elle y veillait, en effet, « avec une sollicitude qui n'a pas d'exemple. Les « sentiments bas, les affections peu généreuses « étaient écartés, flétris ; elle ne laissait arriver à « nos jeunes âmes que ce qui était grand, élevé. « Elle abhorrait le mensonge, sévissait contre la « désobéissance, elle ne nous passait rien. Je me « rappelle une mésaventure qui m'arriva à cette « égard, et la peine qui me fut infligée. Nous « avions des figuiers dans une vigne, nous les « escaladions ; nous pouvions faire une chute,

« éprouver des accidents, elle nous défendit d'en « approcher à son insu. Cette défense me con- « trariait beaucoup, mais elle était faite, je la res- « pectais. Un jour cependant que j'étais désœu- « vré, ennuyé, je m'avisai de convoiter des figues. « Elles étaient mûres, personne ne m'observait, « n'en devait rien savoir ; je m'éclipsai, je courus « à l'arbre, je récoltai tout. Mon appétit satisfait, « je pourvus à la route et remplissais mes poches « lorsqu'un malheureux garde parut. J'étais mort, « je restai collé sur la branche où il m'avait sur- « pris. Il voulait m'enchaîner, me conduire à ma « mère, la crainte me rendit éloquent. Je lui « dépeignis mes ennuis, je m'engageai à respec- « ter les figues, je lui prodiguai les promesses, je « l'apaisai. Je me félicitai de l'avoir échappé si « belle ; je me flattais que ma mésaventure ne « transpirerait pas, mais le traître avait tout conté. « Le lendemain la signora Letizia voulut aller « cueillir les figues. Je n'en avais pas laissé, on « n'en trouva plus, le garde survint : grands « reproches, révélations ; le coupable expia sa « faute. »

L'empereur avait repris ses habitudes matinales, et allait souvent respirer le frais avant le lever du soleil. Un jour qu'il avait les gencives doulou- reuses, il entra dans la pièce que j'habitais, et m'adressant la parole avant que je l'eusse aperçu : « Je souffre, docteur ; j'ai mal aux dents ; que faut- « il faire ? Voyons, que dit le Prodrome ? » J'avais mes planches anatomiques déroulées devant moi ;

il ne me laissa pas le temps de répondre, et se mit à discuter sur ce grand travail. Il regrettait qu'il n'eût pas été exécuté plus tôt ; il se serait livré à l'anatomie, il la saurait, il aurait cette satisfaction de plus. Il avait essayé de l'étudier bien des fois. Mais le dégoût l'avait emporté sur l'envie d'apprendre ; il n'avait jamais pu vaincre l'espèce d'horreur que lui inspiraient les cadavres. Avec les planches, les dissections devenaient pour ainsi dire inutiles ; on pouvait saisir d'un coup d'œil le jeu, la structure des organes ; on voyait leurs rapports, on suivait leurs ramifications ; le corps humain était mis à jour ; il était fâché que l'éxécution de ce travail eût tant tardé. — « Docteur, « c'est un magnifique ouvrage, que vos planches ! « Je veux qu'elles me soient dédiées, qu'elles paraissent sous mes auspices ; je suis jaloux de rendre « ce dernier service à la science. Je ferai les fonds « nécessaires, vous passerez en Europe ; vous les « publierez ; c'est un monument auquel j'ai l'ambition de concourir. » Il revint souvent sur le même sujet, et me parlait chaque fois avec une nouvelle satisfaction de cette entreprise. « Mais « pourquoi n'avoir pas tracé une ligne de démarcation ? n'avoir pas indiqué ce qui est à vous, ce « qui est de Mascagni ? On aime à faire hommage « à chacun du fruit de ses recherches. Vous avez « rédigé le Prodome, vous avez écrit le texte de « l'anatomie des peintres ; vous donnez ce travail « sous le nom du professeur : c'est trop de dévouement, de modestie ; chacun le sien. — Sans doute ;

« mais ma part est toute faite : Mascagni a gravé « trente planches, il a constaté ses découvertes ; « le surplus m'appartient ; on comparera, je ne « réclame que la différence. »

Cependant la maladie n'arrêtait pas : sa marche était lente, mais continuelle, et ses progrès sensibles. C'était surtout au moral que l'effet en était marqué ; Napoléon ne parlait plus que des objets qui avaient frappé son enfance, de ses amis et de ses proches. Les nouvelles qu'on avait débitées au sujet de son fils l'avaient accablé ; il se plaignait, déplorait le sort de cet enfant, dont le berceau avait été entouré de tant d'espérances ; il apprit enfin qu'il était nommé caporal. — « Ah ! je respire ! » Et, comme s'il eût craint de laisser voir son émotion, il se mit à discourir sur la Corse et les souvenirs qu'il en avait gardés. « A mon avénement à « la couronne d'Italie, lorsque je visitai Gênes, je « me crus tout à coup transporté sur nos mon- « tagnes. C'étaient les formes, les mœurs, les cos- « tumes de notre pays ; il n'y avait pas jusqu'à la « monture des boutiques qui ne fût la même. Cette « identité me frappa. Joséphine jouissait de ma « surprise et cherchait à la prolonger. — Com- « ment, ce sont mêmes traits, mêmes habitudes ! — C'est qu'apparemment les Corses sont les bâtards « des Génois. — Cette idée la fit rire ; elle s'en « amusa beaucoup. Je montai à cheval, je parcou- « rus les hauteurs, je visitai les positions qui « défendent Gênes, et arrêtai les travaux qui « devaient la protéger. Je pris plaisir à contempler

« cette bizarrerie de la nature, qui semble avoir « taillé ces deux pays sur le même modèle. Je cou- « rais depuis trois heures dans ces lieux escarpés ; « il en était onze, j'étais accablé ; je rentrai, je « me mis au travail avec le bon Gaudin, qui me « présentait l'organisation financière de la Ligurie : « je succombais à la fatigue ; il n'avait pas com- « mencé à lire que j'étais endormi. Je le priai de « surseoir, je voulais sommeiller un instant : mais « je trouvai sur mon passage des généraux qui « attendaient mes ordres ; je les expédiai. Je passai « encore trente-six heures au travail, et ce ne fut « qu'au moment de mon départ que je pus signer « celui du ministre. C'est un homme bien dévoué, « bien intègre, que le duc de Gaëte ! que de ser- « vices il a rendus! » Il récapitula rapidement la part qu'il avait eue à nos succès par ses opérations financières, et ajouta : « Quelque temps après la « bataille d'Austerlitz, il vint me demander des « canons de bronze. Comment! lui dis-je, vous « voulez me faire la guerre? — Non, sire ; je ne « veux que faire des balanciers. — Mes canons « pour un tel objet! servez-vous d'autre chose. — « Mais je voudrais qu'ils portassent tous écrit au « collet, *balanciers d'Austerlitz*, et fussent coulés « avec des pièces russes ou autrichiennes. — Vous « me prenez par la vanité, ministre. Eh bien! soit, « je vous les donne. »

(1) Gaudin débuta simple commis en 1773 dans les bureaux des contributions publiques, devint bientôt chef de bureau et fut nommé, en 1791, l'un des commissaires de la Trésorerie nationale; appelé au ministère des finances par le Directoire, il refusa deux fois ce poste.

Nous arrivâmes ainsi à la fin de la première quinzaine de septembre. La douleur au foie se réveilla, devint plus vive ; l'empereur éprouva de l'inappétence, des nausées, des vomissements de matières bilieuses, un sentiment de chaleur brûlante dans l'hypocondre droit et la région épigastrique. La promenade en plein air, qu'il fût chaud ou froid, tranquille ou agité, lui devint insupportable. Il était affaissé, obligé de chercher du repos.

18 septembre. — 10 heures. A. M. — Yeux abattus, cernés ; conjonctive jaunâtre ; lèvres, gencives décolorées ; langue recouverte d'un enduit blanchâtre ; peau jaunâtre et d'une excessive pâleur ; teint verdâtre du visage ; douleur de tête, surtout dans les régions frontale et sourcillère ; cauchemar *(incubus)* ; sensation incommode de chaleur dans le thorax, respiration pénible, profonds soupirs ; froid glacial aux pieds et aux jambes, il se dissipe par l'application de linges chauds ; peau sèche, brûlante ; pouls petit et fréquent (80) ; région épigastrique douloureuse à la pression ; Napoléon éprouve un sentiment de pesanteur dans l'abdomen, de l'inappétence, et une somnolence presque invincible. Je cherchai à le tirer de cet état de léthargie, je lui parlai des soins qu'exigeait sa santé : « Ah! « docteur, laissez, on est heureux quand on dort ; « les besoins disparaissent, on n'éprouve plus de « privations, plus de solitude » ; et il se rejetait sur son traversin ; mais il sentait un violent mal

l'accepta seulement de Bonaparte et le conserva pendant quinze années. Napoléon créa Gaudin duc de Gaëte.

de tête. Je réussis à force de prières à lui faire prendre un purgatif cholagogue qui fit merveille et le soulagea.

19 septembre 1820. — 9 h. 1/4 A. M. — L'empereur a mieux passé la nuit. Cependant les symptômes morbifiques n'ont presque rien perdu de leur intensité. La douleur de tête est à la vérité diminuée, la teinte verdâtre du visage et la couleur jaunâtre de la conjonctive se sont un peu adoucies. Le sentiment de pesanteur dans l'abdomen est dissipé ; mais il est survenu à la place une sensation insupportable, et le malade éprouve au foie des douleurs beaucoup plus vives qu'auparavant. — Bain. — Le pouls est plus régulier, la peau moins sèche et moins brûlante.

20 septembre 9 h. 1/2 P. M. — Même état ; promenade en calèche ; l'empereur rentre au bout de quelques instants, il est accablé de fatigue.

21 septembre. — 8 heures. P. M. — Même état ; je conseille les toniques à l'intérieur, les vésicatoires au bras et à la nuque ; j'insiste surtout pour qu'on ouvre un cautère au bras gauche ; mais Napoléon repousse toutes les prescriptions. Je fais part de l'état où il se trouve au grand-maréchal et au général Montholon.

22 septembre. — 9 heures. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain. — Napoléon veut prendre l'air, il essaie de marcher ; il monte à cheval, en calèche ; la fatigue, le malaise, se font bientôt sentir. Il rentre et se met au lit.

23 septembre. — Même état. L'empereur per-

siste dans le dessein de prendre l'air. Il monte à cheval, en calèche, et se voit, au bout de quelques pas, obligé de rebrousser. Il se met au lit. Il continue encore quelques jours cet exercice ; il se persuade que le mouvement est le premier des remèdes ; mais le soleil, la toux, le froid qui court par tous ses membres, l'obligent de suspendre ses courses. Il les reprend dès le surlendemain, et arrive, avec des alternatives de bien et de mal, jusqu'au 3 octobre, qu'il est saisi d'un engourdissement général qui ne se dissipe que par l'approche du feu. Les extrémités inférieures sont longtemps à se réchauffer. Elles le sont à peine que des contractions convulsives le saisissent : la tête est extrêmement pesante.

4 octobre 1820. — 2 heures. P. M. — L'empereur rentre extrêmement fatigué ; il se met au lit, et demande qu'on le laisse en repos. Il a fait, partie à cheval, partie en calèche, une course de deux lieues et demie ; s'est reposé à *Sandy-Bay-Raidge ;* il est descendu chez M. Deveton, où il a déjeuné , et bu, m'a-t-il dit, trois verres de vin de Champagne. Il éprouve un violent mal de tête, une anxiété générale ; toux sèche, nerveuse ; visage excessivement pâle , yeux abattus ; pouls petit et nerveux.

5 octobre. — 3 heures. A. M. — L'empereur continue à se plaindre du mal de tête, qui est cependant moins violent qu'hier ; la *douleur au foie* est beaucoup augmentée et s'étend jusqu'à l'épaule droite ; une pesanteur incommode et une douleur profonde se font encore sentir dans l'hypocondre

gauche. Quant aux autres symptômes, ils n'offrent pas de changement sensible. — L'empereur fait un peu d'exercice au jardin.

6, 7, 8, 9, octobre. — 9 h. 1/2 A. M. — Le mauvais temps empêche l'empereur de sortir en calèche. Il se promène au jardin : persiste à rester deux heures dans un bain chauffé à une température élevée. J'essaie de combattre cet usage ; Il me répond qu'il est suivi en Égypte, qu'il en a retiré les meilleurs effets. » Vos confrères ne m'épargnaient pas « non plus les remontrances. J'allais gagner la.....
« Que sais-je les maladies que je devais avoir ! Eh « bien ! je n'en eus point, je me portai à merveille. « Mon instinct me servit mieux que la science « d'Hippocrate. Ma brosse et ma flanelle se trou- « vèrent plus entendues que tous ses suppôts. Ceci « n'est par pour vous, docteur ; je suis plein de « confiance en vos lumières ; mais j'ai mon expé- « rience par devers moi : je tiens aussi à mes « idées.

10 octobre. — 11 h. A. M. — L'empereur est resté une heure dans le bain. Il a été obligé d'en sortir pour se mettre au lit ; il était si faible qu'il a éprouvé une sorte d'évanouissement. Il ne reprend pas ses forces dans le lit ; il a le visage pâle, tirant au jaune; il éprouve un sentiment de froid glacial par tout le corps. Les sens, l'ouïe surtout, semblent émoussés. Le pouls est petit, irrégulier.

11, 12, 13 octobre. — 8 heures A. M — La santé de l'empereur ne s'améliore pas, les forces,

au contraire, s'emblent aller en décroissant. Napoléon s'est éveillé vers le milieu de la nuit avec une violente douleur de tête, une forte constipation qui résiste aux lavements, et un froid glacial aux extrémités ; tremblements, palpitations de cœur, anxiété. Il éprouvait une vive agitation dans le bas-ventre, une douleur à la région sternale ; il avait la respiration difficile, une toux sèche, nerveuse ; les forces étaient anéanties. Le plus léger mouvement suffisait pour produire des vertiges. A deux heures du matin la constipation a cessé, l'évacuation a été copieuse et l'affaiblissement qui l'a suivie, extrême. De trois à cinq heures, ces divers symptômes ont diminué d'intensité ; mais une douleur nouvelle se fait sentir le long de la colonne vertébrale, depuis la nuque, les épaules, jusqu'au milieu du dos.

14 octobre. — 10 heures A. M. — L'empereur a reposé depuis six heures jusqu'à neuf. Il s'est réveillé avec une douleur profonde dans le côté gauche de la tête. Celle qui se faisait sentir au sternum dure encore. Lavements, bains de demi-heure, pouls petit et régulier. Je conseille quelques émollients, et j'insiste sur l'application des vésicatoires. — « Docteur ! pas de drogues ; je vous l'ai dit bien « des fois, nous sommes une machine à vivre, nous « sommes organisés pour cela ; c'est notre nature. « N'entravez pas la vie, laissez-la à son aise, qu'elle « puisse se défendre ; elle fera mieux que vos médi- « caments. Notre corps est une montre qui doit « aller un certain temps, l'horloger n'a pas la « faculté de l'ouvrir ; il ne peut la manier qu'à tâtons

« et les yeux bandés. Pour une fois qu'il l'aide et la « soulage, à force de la tourmenter avec ses instru- « ments tortus, il l'endommage dix, et finit par la « détruire. » Il pensa sans doute que cette comparaison, dont il était singulièrement frappé, ne m'avait pas convaincu ; il se mit à discourir sur l'incertitude de la médecine, le danger des médicaments qu'elle distribue en aveugle, et ajouta : — « Vous « le savez, mon cher docteur, l'art de guérir n'est « autre que celui d'endormir, de calmer l'imagina- « gination. Voilà pourquoi les anciens s'étaient « affublés de robes, de vêtements qui frappent et « qui imposent. Vous avez abandonné le costume ; « c'est à tort : vous avez mis à découvert l'impos- « ture de Gallien, vous n'agissez plus avec la même « force sur les malades. Qui sait? si vous-même « m'apparaissiez tout à coup avec une perruque « énorme, une toque, une queue traînante, peut- « être vous prendrais-je pour le dieu de la santé, « et pourtant vous n'êtes que celui des remèdes. » L'empereur craignait que je ne revinsse à la charge, il éludait, plaisantait ; mais la gaieté soulage aussi les maux, je l'entretins le plus qu'il me fut possible.

15 octobre. — 8 heures A. M. — L'empereur a passé tranquillement la nuit dernière. La douleur de tête dure encore. Celle du sternum se fait maintenant sentir autour de la mamelle droite ; la toux sèche continue ; renvois fréquents, insipides. Le malade a mangé avec assez d'appétit : le pouls est faible, mais régulier ; du reste la pâleur de la face,

des lèvres, de tous les membres est parvenue au plus haut point. J'obtiens enfin de mettre des vésicatoires. J'en applique deux au bras Je les pose vers une heure, ils ne commencent à agir qu'à cinq. L'agitation s'est soutenue toute la journée.

16 octobre. — 1 h. 1/2 A. M. — On enlève les vésicatoires ; les vessies ne contiennent presque point de sérosité et la peau qui est au dessous conserve toujours sa couleur pâle. Le vésicatoire de gauche semble avoir produit plus d'effet que celui de droite ; mais l'un et l'autre n'ont agi que faiblement. L'agitation continue, la douleur de tète et de poitrine a disparu, mais la toux n'a fait qu'augmenter. La peau présente une chaleur sèche et brûlante : le pouls est petit et nerveux. A quatre heures du matin, il y a eu une évacuation abondante, accompagnée de violentes tranchées. A onze heures, la toux dure encore, la douleur de tète a reparu, le pouls est petit, mais régulier. Promenade de deux heures dans le jardin. Vers le soir l'état des forces s'améliore et la douleur de tête se dissipe,

17 octobre. — 9 heures. A. M. — L'empereur a passé une mauvaise nuit, il a eu de légères douleurs de coliques qui étaient accompagnées de fréquentes évacuations ; maintenant il se trouve un peu mieux ; le pouls est petit, mais régulier ; les forces reviennent. La promenade dans le jardin est suivie d'un heureux résultat. Au coucher du soleil, le malade éprouve un sentiment de langueur générale, qui est dissipée par un peu de nourriture.

18 octobre. — 10 heures. — L'empereur se trouve

un peu mieux. Il est descendu, s'est promené au jardin quelques instants, et s'est remis au lit sur les huit heures. Le froid des pieds s'étend peu à peu sur les jambes et gagne jusqu'au tiers des cuisses, mais l'application continuelle des serviettes chaudes parvient à rétablir la chaleur naturelle. Le pouls est régulier et petit.

19 octobre. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur va un peu mieux ; néanmoins le froid des extrémités inférieures se renouvelle au coucher du soleil. Les vésicatoires sont desséchés ; le pouls est comme à l'ordinaire.

20 octobre. — 8 h. A. M. — L'empereur est un peu mieux, il sort en calèche, se promène deux heures, et rentre accablé de fatigue. A peine est-il dans son lit que le froid des extrémités se manifeste avec une force nouvelle ; mais il se dissipe peu à peu et fait place à une chaleur brûlante qui se répand partout le corps, et qui est suivie d'un calme général ; pouls faible et nerveux.

21 octobre. — 9 heures. A. M. — L'empereur se trouve assez bien. Il veut prendre un bain dans lequel il reste environ trois quarts d'heure. Il sort à midi, descend au jardin, se promène en discourant sur les facilités, les obstacles qu'il avait rencontrés à l'époque du Consulat. Les armées étaient découragées, battues, rejetées sur la ligne du Var : l'ennemi touchait à la frontière, nous étions menacés d'une invasion ; mais la population courut aux armes, tout s'ébranla, nous marchâmes, et la France fut sauvée. Napoléon entrait dans les plus

petits détails ; il parlait de Vallongue (1), de ses rapports, de l'esprit dont le Midi était animé. Le tableau s'accordait peu avec les révélations qu'un noble émigré avait faites à la tribune et la levée de boucliers que déconcerta l'*inconcevable journée de Marengo.* Le marquis s'était sûrement mépris sur les nombres : quand on a vingt-cinq mille hommes et du courage, on ne se cache pas, on n'attend pas pour sonner la charge que l'ennemi ait vidé le champ de bataille. Au reste, je n'insiste pas, je me borne à recommander au général occulte la pièce qui suit, elle est bonne à comparer avec ses cadres :

« Antibes, ce 20 floréal an VIII de la république (10 mai 1800.)

Le Préfet du département du Var

au Ministre de la guerre.

« Citoyen Ministre,

« Par un concours de circonstances malheureuses, réunies à des fautes graves, le département du Var est devenu en huit jours une frontière ouverte, sérieusement menacée par un ennemi supérieur. Demain, cette nuit même, il peut être le théâtre d'une invasion, suivie de dévastation et d'incendie.

« Des lignes formidables par leur position ont été abandonnées ; la ville de Nice est évacuée de ce matin. Dix-huit mille Autrichiens bordent la rive gauche du Var ; il ne reste plus entre eux et nous

(1). Vallongue, chef de brigade du génie pendant la campagne de 1800. Il était général de brigade dans son arme lorsqu'il fut blessé mortellement au siège de Gaëte, en 1806.

qu'un torrent, que défendent quatre à cinq mille hommes de troupes rebutées et conduites par des généraux qui ne s'entendent point.

« A la première connaissance de ce mouvement rétrograde, je me suis porté sur la ligne du Var. J'y ai vainement cherché une armée ; je n'ai vu à sa place que des soldats débandés, des blessés abandonnés sur les routes, et soupirant après des hôpitaux qui n'existent pas. Les évacuations de tous genres se portent vers l'intérieur et poussent jusqu'à Marseille ; une tourbe d'employés de toute espèce fuit avec des chariots couverts, dont la charge excessivement lourde accuse ceux pour le compte desquels ils voyagent.

« Au milieu de cette débandade impossible à se représenter, je n'ai pas perdu courage, j'ai essayé de créer moi-même une armée ; j'ai fait diriger sur le Var toutes les colonnes mobiles du département, avec des vivres pour cinq jours. A ma voix, on a quitté les champs, dételé les charrues, et douze cents chevaux ou mulets pourvoient aux transports militaires.

« Cette mesure en imposera à l'ennemi pendant quelques jours ; mais il a des intelligences dans l'intérieur, il ne tardera pas à avoir le secret de notre faiblesse. Il est donc instant de pourvoir à la défense de cette frontière, de recourir à des moyens réguliers et suffisants.

« J'ai vu à Antibes le général Oudinot. J'ai cru pouvoir, devoir même, demander à cet officier quels étaient ses moyens de défense, quelle ligne il

pensait occuper, sur quels points il désirait qu'on dirigeât la levée des citoyens, quels étaient enfin le genre, la quotité de secours dont il avait besoin ; je lui ai offert de me mettre moi-même à la tête de mes administrés sur les points les plus menacés ; j'attends encore sa réponse.

« Forcé par son retard de faire avec vous le métier de ce général, je crois devoir vous instruire que les colonnes mobiles sont en mouvement, qu'elles accourent de tous les points pour se rendre au quartier général à Antibes, et que le succès a couronné cette première mesure ; mais en même temps, vous ne trouverez pas mauvais que je vous présente les considérations suivantes :

« Je pense : 1° qu'il ne faut pas faire fond sur la place d'Antibes, à cause de sa situation défavorable dans un pays couvert et dominé ; attaquée avec du canon, elle ne tiendra pas huit jours ; simplement bloquée, elle se rendra de même, puisqu'elle est sans approvisionnements.

« 2° Qu'il ne faut pas non plus compter longtemps sur les colonnes mobiles. Le moment des moissons approche ; elles rappellent dans leurs champs les cultivateurs, qui font la majeure partie de ces colonnes, il ne sera pas possible d'arrêter la désertion.

« 3° Qu'il faut par conséquent profiter sans retard de l'effet que fera sur l'ennemi l'appareil de cette levée pour rassembler des troupes de ligne, et leur donner surtout un chef intelligent dont la réputation fasse cesser les rivalités particulières.

« 4° Qu'avec un renfort de six mille hommes de bonnes troupes et l'appel des colonnes mobiles des Bouches-du-Rhône, on peut réussir à couvrir le département, en fortifiant la ligne des bords de l'Erteron et le poste de *Gillette*. L'ennemi n'osera pas se hasarder dans l'intérieur, s'il n'occupe ce point ; le pays est trop coupé par des montagnes et trop gardé sur la côte par des défilés pour que les Autrichiens s'y engagent sans être maîtres du haut département ; c'est par là seul qu'ils pourraient effectuer une retraite.

« 5° Qu'on doit être rassuré sur les moyens de subsistances ; mais qu'il est instant de pourvoir à ceux de transport : le département du Var ne pourrait pas suffire.

« Je sens que j'entre peut-être trop dans des détails qui devraient m'être étrangers ; mais ceci est confidentiel : ces renseignements sont vrais et impartiaux, et il est essentiel que des rapports légers ou intéressés ne vous trompent pas.

« Veillez sur Toulon : cette place importante est aussi dépourvue d'approvisionnements et faible en armes. La méthodique lenteur des Autrichiens peut encore nous sauver ; mais le moindre retard causerait de grands maux et des pertes considérables à la République.

« Salut et respect.

FAUCHET.

22 octobre. — 11 heures. P. M. — L'empereur se trouve beaucoup mieux. Il a repris de l'appétit,

des forces, et s'est livré pendant quatre heures à un travail sérieux. Il avait retenu le grand-maréchal et sa famille à dîner ; il était heureux, satisfait. La douleur avait sommeillé une journée entière, elle pouvait ne pas se réveiller ; il était plein d'espérances. « Une fois rétabli, je vous rends à vos études, vous passerez en Europe, vous publierez vos « travaux ; je ne veux pas que vous vous consumiez « sur cet affreux rocher. Vous m'avez dit, je « crois, que vous ne connaissiez pas la France ; « vous la verrez alors, vous verrez ces canaux, ces « monuments dont je la couvris au temps de mon « pouvoir.... Il n'a eu que la durée d'un éclair ; « mais n'importe, il est plein, il regorge d'institutions utiles. — Immortelles, sire ! Cherbourg, « Turin, Anvers !... — J'ai mieux que cela. — « Qu'était-ce donc ? quel prodige ? » J'attendais. « Oui, docteur, j'ai fait mieux ; j'ai consacré la « Révolution, je l'ai infusée dans nos lois. Mon Code « est l'ancre de salut qui sauvera la France, mon « titre aux bénédictions de la postérité ; et puis, « comme vous disiez, les établissements, les fondations, Flessingue, Corfou, Ostende !... — Les « Alpes aplanies ! — Ah ! c'est là une entreprise « dont le projet remonte à mon début. Je venais « d'entrer en Italie, les communications avec Paris « étaient longues, difficiles ; je cherchai à les rendre « plus promptes ; je résolus de les ouvrir par la « vallée du Rhône. Je voulais aussi rendre ce fleuve « navigable, briser la roche sous laquelle il s'engouffre. J'avais envoyé des ingénieurs sur les

« lieux ; la dépense était modique ; je soumis le « projet au Directoire ; mais les événements nous « emportaient : je passai en Égypte, personne n'y « pensa plus. Je les repris à mon retour : j'avais « renvoyé les avocats, je n'avais plus d'entraves : « nous attachâmes nos marteaux sur les Alpes, nous « exécutâmes ce que les Romains n'avaient osé « tenter, nous assîmes au milieu des granits une « route solide, spacieuse, à l'épreuve du temps. — « Mais non de l'industrie piémontaise. — Comment ! « est-ce qu'ils la dégradent ? — Je l'ai ouï dire. — « Ah ! ce n'est pas bien ! La Maison de Savoie ? « elle me devait plus d'égards. » Il entra alors dans de longs détails sur l'armistice de Cherasco (1), sur la ferveur démocratique du Directoire et sa répugnance pour la paix. Insistait-il sur la ratification du traité ? — Avec un despote ! — Ses ressources sont encore immenses. — Nous lui susciterons des émeutes, nous pousserons les vallées à l'insurrection. — Ses troupes ! — Il faut les débaucher. Il n'y avait sortes de ruses, de moyens, de chicanes auxquels Talleyrand n'eut recours pour ne pas signer. On peut en juger :

« *Au général Bonaparte.*

« 30 fructidor an V (16 septembre 1797).

« J'ajoute à ma dépêche de ce jour quelques éclaircissements sur des objets qui ne m'ont pas paru

(1) Ville forte au confluent du Tanaro, à 6 lieues de Turin, prise par les Français le 25 avril 1796.

devoir faire partie des pièces officielles, et dont néanmoins il est bon que vous soyez instruit.

« Le Directoire ne veut pas ratifier le traité avec le roi de Sardaigne. Il y aurait de la contradiction à ce qu'il se liât par des traités solennels avec une monarchie dont la prochaine destruction pourrait être l'effet de tout ce qu'il a opéré en Italie ; on l'accuserait du machiavélisme avec lequel le roi de Prusse s'est conduit en Pologne. D'ailleurs, l'article du traité auquel le roi de Sardaigne tient le plus est celui par lequel la sûreté de son royaume est garantie ; or nous ne pouvons donner aux rois une garantie contre les peuples. Un tel engagement nous conduirait à faire la guerre aux mêmes principes pour lesquels nous avons combattu jusqu'à présent, et auxquels est due une grande partie de nos victoires. Le Piémont deviendra ce qu'il pourra entre la France et l'Italie, l'une et l'autre libres. Tout ce que nous pouvons faire dans ce pays, c'est de laisser les choses suivre leur cours naturel.

« D'après cela, vous ne pouvez avoir les dix mille Piémontais qu'on avait promis ; il n'y manque pas d'hommes qui voudront combattre pour la liberté et sous vos ordres. Tout ce qu'il y aura de révolutionnaires s'empressera d'accourir ; il suffira que vous engagiez la Cisalpine à les enrôler, les solder et les équiper. De cette manière vous aurez la petite armée que le roi de Sardaigne devait fournir, et nous n'aurons aucune obligation à un prince de la Maison de Bourbon. Il est très croyable que la Cour de Turin ne s'opposera nullement à

ces enrôlements ; elle sera peut-être même fort aise qu'on la délivre de gens qui l'inquiètent, et cette mesure, utile à nous, retardera l'explosion chez elle : toute la difficulté consiste à les payer. Je comprends que la Cisalpine paie déjà beaucoup ; mais ce n'est que de l'argent, et la France a payé sa liberté bien plus cher qu'elle. Il y va d'ailleurs fortement de son intérêt, et si la campagne se rouvre, ce sera pour elle plus que pour nous.

« Quant à M. Thugut (1), qui est le souverain de Vienne, et qui prêche la continuation de la guerre, malgré l'empereur, malgré le vœu des peuples, c'est un homme que nous aurions dû perdre plus tôt. Il s'est toujours fait donner de l'argent pour entraîner ses maîtres dans des affaires détestables. Vous trouverez dans les instructions données à Clarke des renseignements sur une ancienne trahison dont il a déjà été fait communication au grand-duc de Toscane. Vous pourriez en faire placer dans les gazettes d'Italie qu'on lit le plus à Vienne quelques mots qui lui fissent craindre qu'on en dit davantage, et, s'il faut commencer la guerre, démasquer à plein le traître, publier les pièces officielles ; et qu'on sache à Vienne et par toute l'Europe, qu'il a anciennement reçu de l'argent, qu'il en reçoit encore, et qu'il est le seul auteur d'une guerre qu'il ne prolonge que pour favoriser l'Angleterre, et grossir le trésor qu'elle lui a fait passer.

« Si l'on s'étonne de quelque chose, ce sera de ce que nous avons tardé si longtemps de publier de

(1) Ministre de la Cour d'Autriche.

tels faits, et à la fin il faudra bien qu'ils parviennent aux oreilles de l'empereur.

« De notre côté nous travaillerons à tourner en notre faveur l'opinion de l'Europe, qui est déjà pour nous en grande partie : c'est un moyen ou plutôt une arme qu'il ne faut pas négliger. Nous comptons répandre des écrits où il paraîtra clairement que les Cours de Vienne et de Londres étaient tout à fait d'accord avec la faction qui vient d'être abattue chez nous ; on verra à quel point les négociations de ces deux Cours et les mouvements de l'intérieur allaient ensemble. Les membres de Clichy (1) et le Cabinet de l'empereur avaient pour objet commun et manifeste le rétablissement d'un roi en France et une paix honteuse, par laquelle l'Italie devait être rendue à ses anciens maîtres.

« Que si l'on vous parlait d'équilibre et de balance de l'Europe, que ne pourrez-vous pas dire sur la Pologne qui a apporté un si grand accroissement à la puissance autrichienne, et sur laquelle le Directoire a bien voulu s'abstenir de se prononcer pendant le cours de la négociation, malgré qu'il y fût perpétuellement sollicité par l'intérêt que lui inspirait le sort des Polonais et de leur patrie ?

« Si vous trouvez que la négociation ne puisse être menée à bien, alors vous poursuivrez le plan d'expulser la Maison d'Autriche, et vous sentez que la neutralité de la Toscane ne doit pas être écoutée. « Ch. M. Talleyrand. »

(1) Du Club de Clichy (V. note de la page 25).

24 octobre. — 10 heures. A. M. — L'empereur a continué de se bien porter le reste de la journée d'hier ; il a passé une grande partie de la nuit à lire des journaux et s'en occupe encore à mon arrivée.

2 h. 1/2 P. M. — L'empereur prend un bain de demi-heure. Ses forces vont en augmentant ; la constipation diminue, cependant il se plaint d'une vive douleur qui se fait sentir dans l'hypocondre droit et s'étend jusqu'à la mamelle du même côté.

25 octobre. — 2 h. 1/2 P. M. — L'empereur, après avoir éprouvé une grande douleur à la région frontale, se trouve dans un état voisin de l'assoupissement ; un pédiluve sinapisé le soulage. Il se plaint du fâcheux état de sa santé. « Est-il « rien de plus déplorable que mon existence « actuelle ? Ce n'est pas vivre, c'est végéter... Ma « santé ne se rétablira jamais... l'état même où je « me trouve ne saurait être que précaire, et peut- « être la mort viendra bientôt mettre un terme à « ce que je souffre. » Il me recommandait de faire l'autopsie de son cadavre. — « Nous n'en « sommes pas là, lui ai-je répondu ; que Votre « Majesté daigne seulement se soumettre au trai- « tement que je lui ai conseillé ; elle ne touche « pas au terme de sa carrière. — Je désirerais le « croire ; mais les vésicatoires se sèchent bien vite. — « Il auront bientôt repris de l'énergie si Votre « Majesté le veut. — Des remèdes ! Vous êtes « médecin, docteur ; vous promettriez la vie à un « cadavre s'il pouvait prendre des pilules. Je

« suis à bout, je le sens, et ne me fais pas illusion. « Toutes les forces des fonctions vitales se con- « centrent sur le point que les mouches ont saisi ; « vous les entretiendrez encore huit ou dix jours ; « vous aurez alors obtenu tout l'effet qu'il est « possible d'en attendre. — Mais, sire, dans ce « cas, nous pourrions encore essayer un cautère. « — Laissez. Corvisart m'en avait fait un ; c'est « trop fatigant, incommode ; je n'en veux pas. »

26 octobre. — 6 h. 1/4 A. M. — L'empereur est encore moins bien qu'hier; l'atonie est générale. Le froid glacial des extrémités se renouvelle sans cesse, en dépit de tous les moyens que je prends pour le dissiper. Le corps est d'une pâleur excessive. Napoléon passe à trois heures chez le grand-maréchal, où il reste jusqu'à six. Pendant cet intervalle, il est saisi d'une horripilation générale qui est accompagnée d'une soif ardente. Il boit de la limonade et se fait allumer un grand feu, devant lequel il cherche à se réchauffer. Ses forces sont tout à fait abattues : « Quel état est le mien, « docteur ! Tout me pèse, tout me fatigue; j'ai « peine à me soutenir. Vous n'avez donc dans les « ressources de l'art aucun moyen de ranimer le « jeu de la machine ? » Il indiquait du geste l'ensemble de ses organes. Je lui dis que la médecine en avait plusieurs. — « Prompts, efficaces ? — « Mais, sire, le temps... — Ah ! oui, le temps. « Vous amusez la douleur et la mort la termine. »

27, 28 octobre. — 10 heures A. M. — Même état. Le pouls faible et vibratile. Point d'amélioration.

29 octobre. — 9 heures A. M. — Les forces continuent de s'affaiblir. — Profonde douleur dans l'hypocondre droit. — Évacuations abondantes de matières assez bien colorées, mais qui semblent n'avoir éprouvé qu'une digestion imparfaite. Elles duraient depuis quelques jours. Je cherche à prévenir les graves inconvénients auxquels elles pourraient donner lieu. J'insiste sur la nécessité d'un traitement médical. Je laissai échapper quelques mots sur l'altération que me paraissaient avoir subie les fonctions de l'estomac, ainsi que celles du foie; l'empereur les relève vivement. « Que parlez-vous d'estomac? sachez que le « mien est sain; que jamais dans aucun lieu, dans « aucune circonstance, je n'en ai éprouvé le « moindre mal; qu'il n'en soit plus question, « entendez-vous? »

30 octobre. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur est très pâle et se plaint de l'extrême faiblesse où il se trouve; il ressent un violent mal de tête, éprouve une douleur assez incommode le long du tiers inférieur de la jambe droite, dans l'hypocondre droit et jusqu'à la région épigastrique; il a eu pendant la nuit deux évacuations de matières mêlées de beaucoup de bile, mais mieux élaborées que les précédentes. Il ne veut faire usage d'aucun remède.

31 octobre. — 10 heures A. M. — L'empereur est encore plus mal qu'hier; il a passé une nuit fort agitée et a eu successivement huit évacuations de matières liquides infectes, et dans lesquelles se remarquent encore des fragments de substances qui

n'ont point été digérées. La douleur de tête et celle de l'hypocondre droit se font sentir avec la même violence; le pouls est petit et vibratile. Trois évacuations semblables à celles de la nuit ont lieu le reste de la journée; le malade est couché sur un sopha, couvert de plusieurs doubles, quoique le thermomètre de Fahrenheit marque soixante-cinq à soixante-six degrés. Les extrémités inférieures sont restées presque constamment froides. Le malade se refuse toujours aux remèdes; je prescris une diète sévère, l'eau de riz et quelques lavements. Vers le soir, le pouls devient plus régulier, mais faible. Cependant Napoléon se sent généralement un peu mieux. Il se plaint que la peau sur laquelle ont été appliqués les vésicatoires est encore rouge, et lui fait éprouver un sentiment d'irritation prurigineuse.

1er novembre 1820. — 10 heures A. M. — L'empereur a passé une assez bonne nuit ; ce matin, il n'a eu qu'une seule évacuation, dont les matières étaient moins liquides, quoique de même nature que les précédentes. Le pouls est irrégulier et nerveux, la douleur de tête assez violente, et la digestion très pénible, quoique le malade n'ait pris que peu d'aliments. L'estomac éprouve une distension un peu douloureuse par l'effet des gaz qui donnent lieu à de fréquents renvois insipides. *La douleur au foie est augmentée;* une toux sèche et presque continuelle, causée par l'état de l'estomac, produit des vomissements de matières aqueuses. Le froid glacial se fait constamment sen-

tir aux extrémités et cause une contraction spasmodique des muscles trijumeaux. Sur le soir, presque tous les symptômes dont nous venons de parler se dissipent, et le malade éprouve un mieux sensible.

2 novembre. — 4 heures A. M. — Après un court sommeil, l'empereur a été réveillé par une toux sèche, nerveuse, accompagnée de renvois insipides et d'un vomissement de matières aqueuses. Les potions anodines ont produit un peu de calme vers le point du jour.

9 heures A. M. — L'empereur est calme, faible; il prend quelques aliments légers.

3 heures P. M. — Nouveaux accès de toux, accompagnés de renvois insipides et fréquents, de vomissements de matière aqueuse et d'une distension douloureuse de l'estomac. — *Douleur de tête et de foie.* — Froid glacial des extrémités inférieures. — Application de linges chauds sur les jambes. — Liniment ammoniacal opiacé en friction sur le bas-ventre — Potion calmante. — Sur le soir, tous les symptômes alarmants se sont adoucis; il n'y a eu dans toute la journée qu'une évacuation, qui du reste était de meilleure nature que les précédentes.

3 novembre. — 10 heures A. M. — L'empereur a passé une nuit assez tranquille; l'évacuation s'est présentée sous un aspect presque naturel; en somme, il y a sensiblement du mieux dans l'état du malade. Cependant la prostration des forces continue. A midi, Napoléon éprouve une vive douleur à la tête,

un froid glacial et des contractions spasmodiques aux extrémités inférieures; il recouvre quelque appétit. Je propose des bains tièdes d'eau de mer. Le froid des extrémités continue; linges chauds.

4 novembre. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux; l'appétit revient : pouls petit et régulier. Bain tiède, composé de deux tiers d'eau de mer et d'un tiers d'eau douce. Napoléon y reste trente-cinq minutes.

5 novembre. — 10 heures A. M. — L'empereur continue d'aller mieux, et prend encore un bain d'eau salée qu'il prolonge environ trois quarts d'heure.

La douleur avait fait halte, il causait, il discourait, rappelait des travaux qu'il avait exécutés, les hommes qu'il avait protégés en Italie. Il avait ouvert des routes de Pavie à Padoue, de Padoue à Fusine, à Ponte-Longo, de Sarravalle à Bellune, à Cadore, et de Vicence à Novare. Il avait creusé le port de Malomocco, desséché les vallées qui débouchent à Vérone, jeté des ponts sur l'Adige, contenu les inondations du Bacchiglione, élevé des digues, reconstruit des canaux, des aqueducs, et pourtant il n'était encore qu'au début de ce qu'il projetait pour l'Italie; puis passant tout à coup des choses qu'il avait faites aux hommes qu'il avait connus, il parla beaucoup de Cesarotti (1)

(1) Melchior Cesarotti, littérateur et poète italien, né à Padoue en 1730, mort en 1808. Lors de l'invasion des Français en Italie, il fut chargé par le nouveau gouvernement de rédiger un plan d'études. Cesarotti témoigna sa reconnaissance à Napoléon par un poème en vers libres, *Pronea* (La Providence), qui fut son dernier écrit. Les œuvres de Cesarotti ne comportent pas moins de 40 volumes.

dont il aimait la pompe et l'harmonie. Il l'avait aidé, secouru, comblé de biens; mais la haine suivit l'abus de la victoire, nous devînmes odieux; nous fûmes battus; le poète céda à l'exaspération commune et applaudit à nos revers. Cette faute ne lui fit pas perdre la bienveillance de Napoléon. Un des premiers soins de ce prince après l'incorporation de Venise fut de le recommander à Eugène.

« Mon fils, lui écrivit-il, lorsque je commandais « comme général en chef dans les Etats vénitiens, « avant le traité de Campo-Formio, on me pré- « senta à Padoue l'abbé Cesarotti, homme de « mérite et pauvre. Je l'accueillis avec distinction « et je lui fis une pension sur les fonds de la ville, « qui fut payée tant que le pays resta sous ma « dépendance. Les Autrichiens qui m'ont succédé « ne la lui auront sûrement pas conservée. Sachez « ce qu'il est devenu; et si vous le trouvez, faites- « lui payer la pension et les arrérages. »

6 novembre. — 9 h. 1/2 A. M. — La santé de l'empereur continue à s'améliorer. — Troisième bain d'eau salée. Napoléon y reste près d'une heure, et passe au jardin. Il était faible, avait peine à se soutenir; il s'assied au bord du vivier. C'était depuis quelques jours le terme de ses promenades; il s'y établissait, y restait des heures entières, et s'amusait à suivre les mouvements des poissons. Il leur jetait du pain, étudiait leurs mœurs, s'intéressait à leurs amours, à leurs querelles, et cherchait avec une véritable sollicitude

les rapports qu'il y a entre eux et nous. Il nous les faisait remarquer, nous les détaillait lui-même, et souvent il nous mandait pour nous communiquer ses observations. Malheureusement ces petits animaux furent attaqués de vertiges ; ils se débattaient, flottaient sur l'eau, et périssaient l'un après l'autre. Napoléon en fut cruellement affecté. « Vous voyez « bien, me dit-il, qu'il y a une fatalité sur moi. « Tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache, est « aussitôt frappé : le ciel et les hommes se réu- « nissent pour me poursuivre. » Dès lors, le temps ni la maladie ne purent le retenir, il alla chaque jour les visiter lui-même ; il me chargea de voir s'il n'y avait pas moyen de les secourir. Je ne savais d'où pouvait provenir cette mortalité singulière : j'examinai si elle ne tenait pas à l'eau ; mais l'examen tardait à l'empereur, il m'appelait plusieurs fois le jour, et m'envoyait vérifier si d'autres avaient péri. J'allais, et j'avoue que j'éprouvais une satisfaction bien vive quand je pouvais lui annoncer que tous étaient vivants. Je vis enfin à quoi tenait l'accident qui affligeait Napoléon. Nous avions revêtu le bassin avec un mastic à base de cuivre ; il avait corrompu l'eau, et les poissons avaient succombé. Nous retirâmes ceux qui avaient survécu, nous les mîmes dans une cuve.

7 *novembre.* — 10 heures A. M. — Même état qu'hier. — Quatrième bain d'eau salée. — L'empereur se promène en calèche dans le parc.

8 *novembre.* — 10 heures A. M. — L'empereur se porte toujours assez bien. — Cinquième bain

d'eau salée. — Napoléon se promène en calèche dans le parc.

10 novembre. — 8 h. 1/2 A. M. — L'empereur se trouvait assez bien hier, mais il a passé une partie de la nuit à lire des papiers publics. Il est plongé dans un abattement extrême. — Bain de demi-heure dans l'eau salée.

11, 12 novembre. — 9 heures A. M. — La journée d'hier a été mauvaise. Celle d'aujourd'hui l'est encore davantage. L'empereur est triste, abattu, il éprouve une grande prostration de forces, de l'inappétence, un sentiment de pesanteur et des flatuosités incommodes dans le bas-ventre. *La douleur au foie* se fait sentir avec une nouvelle violence, et s'étend vers la région épigastrique. A ces symptômes se joignent une douleur assez vive le long de l'épine dorsale et de l'épaule gauche, une constipation opiniâtre, un pouls petit et nerveux. — Bain d'eau salée pendant trois quarts d'heure. — Lavement. — Frictions de liniment ammoniacal opiacé sur l'épine du dos et l'épaule gauche, suivies d'un excellent résultat. Évacuations assez abondantes, et mêlées de matières imparfaitement digérées.

13 novembre. — 10 h. 1/2 A. M. — L'état des forces n'est guère meilleur qu'hier. L'empereur est plongé dans une somnolence invincible, cependant le pouls est assez régulier. — Il prend un peu d'aliments.

2 h. P. M. — Bain accoutumé dans l'eau de mer. Les frictions sont renouvelées sur l'épine du dos et l'épaule gauche.

14 *novembre.* — 2 heures P. M. — Après avoir pris son bain d'eau salée, l'empereur s'est trouvé plus fort et plus dispos ; il a mangé avec assez d'appétit. — Frictions avec le liniment ordinaire.

Napoléon est encore revenu sur l'Italie et s'est beaucoup étendu sur Oriani. « C'est le plus grand « géomètre qu'il y ait eu. » Il l'avait accueilli, protégé, recommandé à Brune lorsqu'il partit pour l'expédition d'Égypte. Il s'était plu à rendre hommage à son savoir. Il lui avait écrit dès qu'il était entré à Milan, il avait voulu honorer dans sa personne tous ceux qui cultivaient les sciences en Italie.

« Au quartier général de Milan, le 5 prairial an IV (le 24 mai 1796).

« *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen Oriani, astronome.*

« Les sciences qui honorent l'esprit humain, les « arts qui embellissent la vie, et transmettent les « grandes actions à la postérité, doivent être spé- « cialement honorés dans les républiques. Tous « les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu « un rang distingué dans la république des lettres, « sont Français quel que soit le pays qui les a vus « naître.

« Les savants, dans Milan, n'y jouissaient pas de « la considération qu'ils doivent avoir. Retirés « dans le fond de leurs laboratoires, ils s'esti- « maient heureux que les rois et les prêtres vou- « lussent bien ne pas leur faire du mal. Il n'en est « pas de même aujourd'hui ; la pensée est devenue « libre en Italie..... Il n'y a plus ni inquisition, ni

» intolérance, ni despotes; j'invite les savants à
« se réunir, et à m'exposer leurs vues sur les
« moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins
« qu'ils auraient pour donner aux sciences et aux
« beaux-arts une nouvelle vie et une nouvelle exis-
« tence. Tous ceux qui voudront aller en France
« seront accueillis avec distinction par le gouver-
« nement. Le peuple français ajoute plus de prix
« à l'acquisition d'un savant mathématicien, d'un
« peintre de réputation, d'un homme distingué,
« quel que soit l'état qu'il professe, que de la ville
« la plus riche et la plus abondante. Soyez donc,
« citoyen, l'organe de ces sentiments auprès des
« savants distingués qui se trouvent dans le Mila-
« nais. »

Napoléon avait conservé un souvenir tout particulier de ce savant célèbre (1); il en parlait souvent et se plaisait à revenir sur les détails de la première audience qu'il lui avait donnée. Il le voyait encore ému, troublé, ébloui par l'appareil de l'état-major. Il avait eu beaucoup de peine à le calmer. « Vous êtes au milieu de vos amis; nous honorons « le savoir, nous ne voulons que lui rendre hom- « mage. — Ah! général, pardonnez; tant de « pompe me confond; je n'y suis pas accoutumé. »

(1) Après la victoire de Marengo, Oriani eut la mission de réorganiser les Universités de Pavie et de Bologne, et présida la Commission formée pour régler le système des poids et mesures. Lors de la création de l'Institut d'Italie, il en devint un des trente premiers membres et reçut bientôt de Napoléon la direction de l'observatoire de Milan, la dignité de comte et celle de sénateur, les insignes de la Couronne de Fer et de la Légion d'honneur; mais, pour ne pas abandonner ses études favorites, il refusa l'évêché de Vigevano et le poste de ministre de l'Instruction publique.

— Il se remit cependant et eut avec Napoléon une longue conversation qui le jeta dans un étonnement dont il fut bien plus longtemps à revenir. Il ne concevait pas comment à vingt-six ans on pouvait avoir acquis tant de gloire et de science. Le général était pour lui un phénomène inexplicable.

En louant l'astronome, l'empereur laissa échapper le nom de M..... « — Quant à celui-là, sire, « toute l'indulgence de Votre Majesté... — Je le « sais ; il n'était fidèle qu'après la victoire ; Ber- « thier me l'avait signalé bien des fois ; mais aussi « qui n'eût été factieux avec un homme aussi faible ! « Quand je lui demandais s'il voulait être le jouet « de quelques brouillons, s'il n'était pas général « en chef ? Et ! non, me répondait-il ; vous savez « bien que, même ici (à Gênes), je n'ai pas cessé « d'être votre chef d'état-major. »

15 novembre. — 2 h. 1/4 P. M. — L'empereur a pris son bain accoutumé. L'emploi de trois lavements a été suivi d'une abondante évacuation ; cependant le malade se plaint d'un sentiment de pesanteur dans le bas-ventre, et la *douleur du foie* s'étend jusqu'aux deux épaules.

16 novembre. — 11 heures A. M. — L'empereur descend au jardin ; il est faible, hors d'état de marcher ; je le soutiens ; il gagne un siège, et semble se remettre d'un long effort. « Eh bien, « docteur, me voilà donc à bout ? Plus d'énergie, « plus de force, je plie sous le faix. » J'allais lui répondre, il me prévint. — « Je dois guérir, n'est- « ce pas ? Un médecin mourrait plutôt que de ne

« pas soutenir à un agonisant qu'il n'est pas malade.
« — Non, sire ; mais quand la vie est encore intacte...
« — Elle ne l'est plus, je m'éteins : je le sens, mon « heure est sonnée. — Votre Majesté n'est pas au « terme : qu'elle daigne seulement..... — Quoi! « des pilules? Une décoction de quinquina comme à « Mantoue ? — Non, sire, beaucoup moins, comme « à Venise. — Comment ! Venise ! Vos cadavres « étaient donc constamment aux aguets? Sans doute « ils vous ont dit aussi le nombre des malades aux- « quels j'ai fait violence? — Non, sire ; je n'ai ouï « parler que de charpie, de vinaigre, d'eau-de-vie « camphrée, que les municipalités vénitiennes « devaient fournir, et les généraux de division « faire administrer. — Il fallait approvisionner les « ambulances..... — Guérir les fiévreux, les bles- « sés. — L'obstiné ! toujours ses remèdes ! Nous y « penserons, docteur. » Il se leva, je le soutins encore, et le reconduisis.

Il se met au bain où il reste une heure. L'atonie devint générale, la douleur au foie se fait sentir avec violence : elle s'étend sur la région épigastrique. L'estomac est distendu par des flatuosités qui produisent des renvois fréquents et insipides. Pouls petit et nerveux.

17 novembre. — 1 heure P. M. — Même état à peu près. L'empereur a pris son bain à dix heures.

18 novembre. — 10 heures A. M. — L'empereur est plongé dans un profond abattement. Il éprouve continuellement des renvois insipides et se plaint d'une vive douleur à la région épigastrique. On

applique un cautère au bras gauche, dont l'incision ne produit pas une goutte de sang, Les bains d'eau salée sont suspendus.

19 novembre. — 11 heures A. M. — L'empereur visite ses poissons, fait un tour dans le jardin, monte en calèche, et n'a pas gagné le parc, qu'il rentre déjà. L'appareil du cautère s'est dérangé ; je le replace...., Le malade a mangé avec assez d'appétit. Les fonctions de l'estomac paraissent moins altérées.

L'empereur n'avait plus ni force ni énergie. Le besoin de sommeil le dominait ; il éprouvait une lassitude qu'il ne pouvait vaincre. « Docteur, « quelle douce chose que le repos ! Le lit est « devenu pour moi un lieu de délices, je ne l'échan- « gerais pas pour tous les trônes du monde. Quel « changement ! Combien je suis déchu ! moi, dont « l'activité était sans bornes, dont la tête ne som- « meillait jamais ! Je suis plongé dans une stupeur « léthargique, il faut que je fasse un effort lorsque « je veux soulever mes paupières. Je dictais quel- « quefois, sur des sujets différents, à quatre, cinq « secrétaires, qui allaient aussi vite que la parole ; « mais alors j'étais Napoléon, aujourd'hui je ne suis « plus rien ; mes forces, mes facultés m'abandon- « nent ; je végète, je ne vis plus. »

20 novembre. — 10 heures A. M. — L'empereur est plongé dans une tristesse profonde ; il ne prononce pas une parole.

21, 22 novembre. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur paraît toujours livré à la même mélancolie ; il

mange peu, consent à reprendre les bains d'eau salée.

23 *novembre.* — 11 heures A. M. — Même état que le jour précédent. — Bain d'eau salée.

24, 25, 26 *novembre.* — 10 heures. A. M. — Même état. — Bain accoutumé.

27 *novembre.* — 2 heures. A. M. — L'empereur est d'une humeur sombre. J'examine le cautère ; il est dans un état de corruption, je le lave avec du vin mêlé d'eau tiède. — Bain accoutumé.

28 *novembre.* — 10 heures A. M. — L'empereur est extrêmement abattu ; il se plaint d'un violent mal de tête, d'*une douleur gravative au foie*, c'est son expression : il prend de la nourriture, se trouve un peu mieux.

3 heures P. M. — Il a mangé avec plus d'appétit qu'à l'ordinaire : à quatre heures environ, il est sorti en calèche : mais après avoir fait avec beaucoup de lenteur un tour de promenade dans le parc, il a été atteint de violentes nausées, et bientôt après il a rendu tous les aliments qu'il avait pris. — Constipation opiniâtre. — Bain accoutumé. — Le malade a pris deux pilules toniques.

29 *novembre.* — 10 h. 1/4 A. M. — L'empereur a pris trois pilules toniques à sept heures du matin : à 3 heures P. M. il est atteint, immédiatement après son repas, d'une toux sèche extrêmement fatigante. Il attribue cet accident à l'usage des pilules et profite de cette occasion pour les proscrire entièrement : la somnolence continue. Le malade reste longtemps au lit : il se lève et sort une heure en calèche. — Bain accoutumé.

30 novembre. — 10 heures A. M. — L'empereur se trouve dans le même état qu'hier, à cela près que la toux s'est dissipée. Il refuse de faire usage d'aucun remède, il renonce au bain. J'essaie de combattre cette résolution. « Que voulez-vous que j'en espère? quel bon effet puis-je en attendre? docteur, rien d'inutile. »

1er décembre 1820. — 9 heures A. M. — L'empereur est un peu mieux et fait de l'exercice en calèche. Je cherche à réveiller ses souvenirs, je lui parle de l'effet que produisit son retour d'Egypte. « Il est « vrai, me dit-il, qu'il fut incalculable; il rendit « la confiance aux troupes, et l'espérance aux « généraux qui jugés, destitués, battus, n'aspi- « raient qu'à venger leurs défaites et à échapper « au joug ignominieux d'une poignée d'avocats qui « perdaient la France. Je leur apparaissais comme « le Messie; chacun bénit mon arrivée; mais celui « de tous à qui elle fut plus agréable, parce que « c'était celui qu'affectaient le plus les malheurs de « la patrie, fut Championnet. Il écrivit sur le champ « au Directoire et lui offrit sa démission. » Je cherchai la lettre et je lus :

« Quartier-général de Coni, 4 octobre 1799.

« *Championnet, général en chef,*

au Directoire exécutif.

« Je viens d'apprendre d'une manière certaine, citoyens directeurs, l'heureuse arrivée en France du général Bonaparte; je me suis empressé de la

faire connaître par la voie de l'ordre à l'armée d'Italie. Cette agréable nouvelle a rempli tous les cœurs de joie et d'espérance, et je suis convaincu que l'armée va marcher de victoire en victoire, si elle est de nouveau guidée par ce héros. Son nom porte la terreur dans les rangs ennemis et double le courage de nos soldats. Il lui appartient de relever l'arbre de la liberté dans les lieux où il le planta lui-même, et de faire trembler une seconde fois l'empereur d'Autriche sur son trône chancelant. En vous invitant, citoyens directeurs, au nom de la Patrie, de l'armée et de la liberté de l'Italie, de confier le commandement de l'armée au général Bonaparte, je vous prie d'accepter ma démission. Ce fardeau est trop pesant pour moi, et je serai complètement récompensé de tous les efforts que j'ai faits jusqu'à ce jour pour le triomphe de la République et la liberté de mes concitoyens, si je puis contribuer de nouveau à rendre heureuse et libre notre chère Patrie.

« Championnet. »

2 heures P. M. — La plaie du cautère est plus vive que jamais.

2 *décembre.* — 6 heures A. M — L'empereur est plongé dans une langueur profonde, et se plaint beaucoup de la douleur du cautère, qui cependant offre un aspect assez satisfaisant.

3 *décembre.* — 6 heures A. M. — L'empereur est sensiblement mieux.

4 *décembre.* — 6 heures A. M. — Même état.

5, 6 décembre. — 6 heures. A. M. — L'empereur va de mieux en mieux.

7 décembre. — 6 heures. A. M. — L'empereur est bien. Il s'est occupé pendant deux heures d'un travail sérieux, sans en ressentir la moindre incommodité. A neuf heures, comme le temps était beau, il a voulu faire un tour dans le parc en calèche découverte ; mais il a été frappé par le soleil, il est rentré extrêmement fatigué et avec une forte douleur de tête : je lui ai conseillé un pédiluve. Il m'a appris alors que depuis trois jours il avait une espèce de strangurie ; et, en effet, j'ai reconnu au tact que la vessie avait souffert une distension assez violente. — Bain tiède de demi-heure. — Sur le soir, le malade éprouve une vive douleur de tète ; il est plongé dans une profonde tristesse et dans une somnolence presque continuelle ; le pouls est petit et nerveux, le malaise général.

8 décembre. — 10 heures. A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux ; néanmoins, il est d'une humeur sombre, inquiète. Je cherche à le distraire, je lui rappelle les hommes que je sais lui être chers. Je prononce le nom de Desaix. « Desaix ! « il était dévoué, généreux, tourmenté par la pas- « sion de la gloire : sa mort fut une de mes « calamités. » Il s'arrêta ; je ne savais comment relever la conversation. Je hasardai un mot sur les victoires que ce général avait remportées dans la haute Égypte. « Il en eût remporté partout. Il « était habile, vigilant, plein d'audace ; il comp-

« tait la fatigue pour rien, la mort pour moins « encore : il fût allé vaincre au bout du monde. « Je lui avais d'ailleurs choisi des lieutenants qui « allaient à sa taille. Belliard était aussi propre à « l'administration qu'à la guerre ; il dirigeait les « irrigations, encourageait les cultures, dispersait « les beys ; il était agronome, gouverneur, capitaine, « aussi redouté des Mamelucks qu'agréable aux « cheicks. Il commandait l'avant-garde d'Alexan- « drie au Caire ; il eut l'initiative de toutes les « privations : mais la nature l'avait doué d'un cou- « rage à toute épreuve ; le désert ne l'étonna « point. Il contint la troupe qu'une foule d'autres « cherchaient à soulever, et fut toujours dévoué : « je savais quelles étaient sa capacité, sa cons- « tance. Je voulais l'emmener en Syrie, mais « Desaix s'en défendit ; il tenait à le conserver, « je le lui laissai. Ce brave Desaix ! il fut cruel- « lement affecté des sottises du Directoire et de « sa levée de boucliers. — Les revers ne m'ont « pas surpris, me manda-t-il lorsque je lui annon- « çai que la guerre s'était rallumée en Europe, « mais m'ont vivement affligé. On voit bien que « vous n'êtes plus dans cette Italie où vous avez « eu tant de succès ; vous y retournerez, vous « illustrerez la nation ; et nous, nous végéterons « au milieu des Arabes. Qui connaitra la grandeur « de vos idées ? qui appréciera vos généreux des- « seins ? Cette guerre d'Allemagne est une hor- « rible chose ; j'enrage de n'y pas être. Pensez « du moins à nous, à notre situation, à notre

« passion pour la gloire : mais, avant tout, sauvez « la France. — Je ne fus pas fâché d'avoir son « suffrage : je partis ; vous en savez le résultat. »

15 décembre. — 8 h. 1/2 A. M. — L'empereur est sorti en calèche ; mais il est rentré extrêmement fatigué, en proie à des agitations nerveuses. Il ne peut reposer un moment : il prend une potion calmante, et se trouve mieux le reste de la journée.

16 décembre. — 9 h. 3/4 A. M. — L'empereur a passé une nuit fort agitée ; il est toujours plongé dans la tristesse. Il prend sur les trois heures un bain tiède qu'il prolonge jusqu'à quatre : il était faible, abattu. Il voulut faire un tour dans le salon, les jambes fléchissaient sous lui ; il fut obligé de s'asseoir. « Elles sont à bout, me dit-il « d'un ton peiné : voyez-vous (il les palpait), il « n'y a plus rien : c'est un squelette. » Je m'efforçais de lui persuader que cet état de maigreur était une conséquence de la maladie, qui ne préjugeait rien sur le résultat final. « Non, docteur, « tout doit avoir un terme ; j'y touche ; et, en « vérité, je ne le regrette pas, je ne suis pas payé « pour chérir la vie. »

17 décembre. — 8 h. 1/4. A. M. — L'empereur a encore éprouvé de violentes agitations pendant la nuit dernière ; douleur à la tête et au bas-ventre, humeur sombre et chagrine. L'état de langueur est moins prononcé que les jours précédents.

18 décembre. — 11 h. 1/4. A. M. — Les alter-

natives de bien et de mal sont continuelles et se prolongent jusqu'au 28.

25 décembre. — 10 heures. A. M. — La prostration des forces est extrême ; l'empereur a passé une nuit mauvaise, agitée ; il se plaint d'une douleur assez vive qui s'étend de l'hypocondre droit jusqu'à la région épigastrique. Le ventre est dur, tuméfié, la tête pesante et douloureuse, le pouls petit et nerveux.

Je sollicitais depuis longtemps Napoléon de se laisser nettoyer les dents ; il y consent enfin. Elles étaient tellement chargées de tartre ; ce corps s'était si bien insinué entre elles, les gencives et les alvéoles, que les premières se trouvaient presque entièrement détachées. Les quatre incisives de la mâchoire inférieure étaient tout à fait isolées et ne tenaient plus.

26 décembre. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur a passé une meilleure nuit, mais il a voulu rester deux heures dans le bain, il s'en trouve un peu incommodé. Il lit avec une avidité extrême les journaux arrivés d'Europe ; il apprend la mort de sa sœur, la princesse Élisa (1) ; cette nouvelle le plonge dans une sorte de stupeur. Il était dans son fauteuil, la tête penchée, immobile, en proie au plus profond chagrin. De longs soupirs lui échappaient par intervalle ; il élevait les yeux, les baissait, me regardait de temps en temps, me fixait sans pro-

(1) Élisa Bonaparte mourut le 7 août 1820, à Rome, à la villa Vicentini, où elle s'était retirée dans une sorte d'exil. Elle expirait à 42 ans entre les bras de sa sœur Caroline et de son mari le prince Félix Bacciochi.

férer un mot. A la fin il me tendit son bras. Le pouls était faible, irrégulier ; je lui conseillai de prendre un peu d'eau de fleur d'orange. Il ne parut pas m'avoir entendu. Je le pressai de sortir, d'aller respirer l'air au jardin. « Croyez-vous, me « dit-il d'une voix basse et altérée, qu'il puisse me « retirer de l'état d'oppression où je suis ? — Je « le pense, sire ; mais je supplie Votre Majesté de « faire en même temps usage de la boisson que je « lui propose. » Il y consent. Aussitôt un torrent de gaz s'échappe par sa bouche ; les soupirs deviennent moins fréquents et moins profonds. Il éprouve un peu de hoquet : je lui présente le verre, il boit une seconde fois et se trouve soulagé. « Vous voulez donc que j'aille au jardin ? Eh bien, soit. » Il se leva avec effort et s'appuya sur mon bras. « Je suis bien faible, mes jambes chancelantes ont « peine à me porter. »

La journée était magnifique, nous gagnâmes le berceau, il essaya de faire quelques pas ; mais les forces manquaient, il fut obligé de se placer sur un siège qui se trouvait auprès de nous. « Ah, « docteur ! me dit-il, comme je suis fatigué !...... « Je dois convenir, toutefois, que mon oppression « est bien diminuée. L'eau de fleur d'orange que « vous m'avez fait prendre a dégagé cette abon- « dance de gaz qui me fatiguait. Je sens que l'air « pur que je respire me fait du bien, je n'avais « éprouvé jusqu'aujourd'hui aucune douleur à l'es- « tomac ou dans les intestins ; j'ignorais que l'air « pût s'y loger en quantité si considérable. Il est

« vrai que n'ayant jamais été malade, et n'ayant « jamais pris de remèdes, je ne puis guère me « connaître en semblables matières ; l'état où je « me trouve aujourd'hui me paraît même si extra- « ordinaire, que j'ai peine à le concevoir. » Il se tut quelques instants, et reprit : « Les journaux « annoncent que la princesse Elisa est morte d'une « fièvre nerveuse, et qu'elle a fait Jérôme tuteur « de ses enfants ? Qu'est-ce que les médecins enten- « dent par fièvre nerveuse ? » — Je le lui indiquai. — « Avez-vous connu la princesse Elisa, lors- « qu'elle était grande-duchesse de Toscane ? — « Oui, Sire. — Elle était devenue extrêmement « délicate. Elle m'assurait qu'elle eût été obligée « de garder constamment le lit, si elle eût voulu « s'écouter, qu'il n'y avait que sa grande activité « qui pût la faire vivre. Quant à moi, je suis de « son avis, je pense qu'une vie active est toujours « favorable à la santé, chez les hommes comme « chez les animaux. J'en ai fait l'expérience sur « moi-même, et vous pouvez observer aujourd'hui « les conséquences du régime contraire. Dès son « enfance, Elisa fut fière, indépendante ; elle tenait « tête à chacun de nous. Elle avait de l'esprit, une « activité prodigieuse, et connaissait les affaires « de son Cabinet, de ses États, aussi bien qu'eût « pu le faire le plus habile diplomate. C'était elle « qui s'occupait des relations extérieures, et quoi- « qu'elle se vit avec peine obligée de s'adresser à « mes ministres, elle correspondait directement « avec eux, leur résistait souvent, et quelquefois

« même me forçait de me mêler des discussions. « Au reste, vive, sensible, elle était facilement « émue. La moindre contrariété suffisait pour la « mettre en colère, mais cette colère s'évanouis- « sait presque aussitôt, car Elisa avait un cœur « excellent, généreux, élevé. Elle aimait le luxe, « elle cultivait les sciences et les arts, et avait « l'ambition d'exercer une espèce de suprématie « sur ses sœurs. Elle voulait être au-dessus d'elles « par l'autorïté, comme elle l'était par l'âge. Je ne « sais jusqu'à quel point on doit ajouter foi à la « nouvelle de sa mort telle qu'elle est rapportée « dans les journaux ; mais ce qui me paraît dénué « de fondement, c'est qu'elle ait chargé Jérôme de « la tutelle de ses enfants. Il faudrait supposer, « pour que cela fût admissible, que Bacciochi « n'existe plus, ou qu'il est absent, car dans le cas « contraire il est de droit leur tuteur naturel et « légal. Avez-vous connu le prince Bacciochi ? — « Je l'ai vu quelquefois ; mais je ne lui ai jamais « parlé. — Quelle opinion avait-on de lui à Flo- « rence ? — On le regardait comme un brave « homme qui s'occupait peu des affaires, et ne son- « geait qu'à jouir des avantages de sa situation. — « On ne se trompait pas. Il a toujours beaucoup « chéri la vie privée, et n'a jamais aimé à s'oc- « cuper que de lui-même. Son caractère pacifique « contrastait singulièrement avec l'esprit remuant « de la princesse Élisa. Savez-vous combien « d'enfants elle a laissés ? — Elle eut une jo- « lie petite fille en Toscane, un garçon dans les

« États vénitiens. J'ignore si elle en a eu depuis. »

L'empereur se leva, s'appuya sur mon bras et me regardant fixement : « Eh bien ! docteur, vous « le voyez, Élisa vient de nous montrer le chemin ; « la mort, qui semblait avoir oublié ma famille, « commence à la frapper ; mon tour ne peut tarder « longtemps : qu'en pensez-vous ? — Votre Majesté « ne touche pas au terme ; elle est encore destinée « à quelque entreprise glorieuse. — Ah ! docteur, « vous êtes jeune, plein de santé ; mais moi ! Je « n'ai plus ni forces, ni activité, ni énergie ; je ne « suis plus Napoléon. Vous cherchez en vain à me « rendre l'espérance, à rappeler la vie prête à « s'éteindre. Vos soins ne peuvent rien contre la « destinée ; elle est immuable, on n'appelle pas de « ses décisions. La première personne de notre « famille qui doit suivre Élisa dans la tombe est ce « grand Napoléon, qui végète, qui plie sous le faix, « et qui pourtant tient encore l'Europe en alarmes. « Voilà, mon cher docteur, comment j'envisage « ma situation actuelle. Jeune comme vous êtes, « vous avez une longue carrière à parcourir. Quant « à moi, tout est fini ; je vous le répète, mes jours « se termineront bientôt sur se malheureux ro- « cher ! »

Nous rentrâmes ; Napoléon se mit au lit. « Faites « fermer mes fenêtres, docteur ; laissez-moi seul, « je vous manderai plus tard. » Il me manda en effet ; mais il était abattu, défait, parlait de son fils, de Marie-Louise : la conversation était pénible ; je cherchai à la rompre, à lui rappeler des souve-

nirs qui n'alarmaient pas sa tendresse. « Je vous « comprends, docteur ; eh bien ! soit, oublions, si « toutefois le cœur d'un père peut oublier. »

27 décembre. — 10 heures A. M. — L'empereur est plongé dans le plus grand abattement.

28 décembre. — 9 h. 1/2 A. M. — Même état que la veille. — Douleur de tête. — Renvois fréquents et insipides. — Nausées. — Toux sèche et nerveuse. — Je prescris une potion calmante.

29 décembre. — 10 heures A. M. — L'empereur est toujours à peu près dans le même état ; la toux s'est pourtant un peu calmée, le pouls est faible et irrégulier.

30 décembre. — 8 heures A. M. — L'empereur est beaucoup plus mal ; il éprouve un tremblement général, de la chaleur et du froid tour à tour ; le pouls est nerveux et faible, la déglutition difficile, la douleur de tête insupportable, les renvois toujours fréquents et insipides. « Eh bien ! docteur, « comment me trouvez-vous ? Que pensez-vous de « l'état où je suis ? — Qu'il n'est pas inquiétant, « qu'il s'améliore et serait bon si votre Majesté « consentait à faire usage d'un médicament d'ail- « leurs fort simple. — Duquel ? — Du sirop « d'éther. — Qu'est-ce que du sirop d'éther ? » — Je le lui expliquai. — « Quel est son effet ? » — Je le lui dis. — « Vous en êtes sûr ? — Oui, sire. « — Eh bien ! voyons, vite, donnez donc. » Je lui en donnai une cuillerée ; il la prit, fut soulagé ; mais elle lui laissa un arrière goût dans la bouche : c'en fut assez, il n'en voulut plus.

31 décembre. — 9 heures A. M. — L'empereur allait un peu mieux ; mais il reste deux heures dans un bain tiède, il s'en trouve incommodé le reste de la journée ; tous les symptômes morbifiques d'hier reparaissent. Je presse Napoléon de prendre une nouvelle dose de sirop d'éther, il s'y refuse ; j'insiste, il s'impatiente et me dit que c'est peine perdue. — « Mais, sire, les effets en sont si sensibles.
« — Sensibles, assurément : je n'ai pas clos la paupière, jamais je ne passai de si mauvaise nuit. —
« Son action est si bénigne. — Pour les estomacs « faits à la pharmacie, je le crois ; mais le mien « est vierge, étranger aux remèdes. Les émana- « tions de vos drogues suffisent pour le contracter. « Appliquez-moi à l'extérieur tous les médica- « ments qu'il vous plaira, j'y consens ; mais intro- « duire dans mon corps un amas de préparations, « d'ingrédients capables de détruire la constitu- « tion la plus robuste, jamais. Je ne veux pas avoir « deux maladies, celle de la nature et celle du « médecin. »

1er janvier 1821. — 7 heures A. M. — La santé de l'empereur ne présente aucune amélioration sensible.

2 janvier. — 8 h. 1/2. A. M. — Napoléon se trouve un peu mieux. Il était dans son lit ; je voulais donner de l'air à la pièce. J'ouvre la croisée, elle m'échappe ; je cherche à la retenir, je me blesse, le sang jaillit. L'empereur s'en aperçoit, saute à terre. « Vous avez la main déchirée ! un « médecin ! qu'on cherche un des chirurgiens an-

« glais ! Les blessures sont dangereuses ici, vous « le savez : le moindre retard devient mortel : « allons ! qu'on coure au camp ! » La plaie était en effet assez grave ; j'avais les tendons extenseurs des trois derniers doigts de la main droite presque entièrement coupés ; mais j'étais si touché, si confus de l'anxiété que montrait Napoléon, que je pensais bien plus à le calmer qu'à me panser moi-même. Je le fis cependant ; j'endurai la fièvre, un malaise général insupportable, et me trouvai au bout de trois ou quatre jours en état de redonner mes soins à l'empereur, qui ne cessait de me prodiguer des témoignages touchants de sollicitude.

5 janvier. — 10 heures A. M. — L'empereur est resté ces trois derniers jours dans la même situation. Il n'est ni mieux, ni plus mal ; il prend deux pilules toniques, composées chacune de trois grains d'extrait aqueux de quinquina et un quart d'opium de Beaumé.

6 janvier. — 11 h. 1/4 A. M. — Le pouls se relève. L'empereur se trouve mieux et mange avec appétit Forte constipation ; elle résiste à trois lavements simples.

7 janvier. — 10 heures A. M. — La nuit a été bonne ; l'empereur prend au point du jour un lavement qui le soulage. L'évacuation se renouvelle deux fois et n'amène que des matières corrompues et infectes. Pouls déprimé et nerveux. Développement de gaz intestinal. Pesanteur dans le ventre. Agitation générale. Je prescris quatre pilules toniques ; deux le matin et autant le soir.

8 janvier. — 10 h. 1/2 A. M. — L'empereur prend ses pilules toniques. — Sa santé n'éprouve cependant aucune espèce d'amélioration ; au contraire, les évacuations alvines deviennent plus fréquentes et sont toujours de même nature.

9 janvier. — 10 heures A. M. — L'empereur est dans le même état qu'hier ; il n'a pris que deux pilules toniques.

10 janvier. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur a eu des évacuations alvines plus copieuses encore que les précédentes. Je lui présente ses pilules, il les repousse et n'en veut plus. « L'effet en est si « sensible, que ce n'est pas la peine : serrez-les, « je regorge de santé depuis que j'en prends. Si « je dois mourir, je veux du moins que ce soit de « maladie ». J'ouvrais la bouche pour lui répondre, il me prévint. « Le bénéfice du temps, je le sais ; « on ne risque d'ailleurs jamais rien à l'invoquer. « Et puis, Hippocrate, Gallien, connaissaient-ils « les pilules toniques ? en avaient-ils éprouvé les « merveilleux effets ? Ah ! docteur, la vie est un « mystère que vous cherchez vainement à pénétrer ; « vous n'y voyez pas plus qu'eux, ils n'y ont pas vu « plus que vous. Ne jouons plus à l'aveugle, con- « fions-nous à la nature, cela vaut mieux ».

14 janvier. — 9 h. 1/2 A. M. — Le cours de ventre est enfin dissipé : l'empereur se trouve un peu mieux. Il mange avec appétit, et se promène en calèche dans le parc.

22 janvier. — 10 heures A. M. — La santé de l'empereur a fait des progrès sensibles depuis le 14 ;

ses forces sont revenues en même temps que l'appétit, et il continue de faire de l'exercice dans le jardin et dans le parc. Plusieurs fois, j'ai essayé de le décider à prendre quelques médicaments pour achever sa guérison ; jamais je n'ai pu y parvenir. « Au diable votre médecine! m'a-t-il répondu; je « vous ai déjà dit cent fois qu'elle ne me valait « rien : je connais mieux que vous, et tous les mé-« decins de l'univers, ma maladie et mon tempé-« rament. Je suis guéri si je sue et si les cicatrices « qui sont sur ma cuisse viennent à s'ouvrir. Oui, « docteur, donnez-moi la force de faire trois ou « quatre lieues à cheval sans m'arrêter, et de con-« tinuer le même exercice pendant quinze ou « vingt jours, et vous verrez comment je me « porterai. Supposez qu'au lieu d'être Napo-« léon je fusse un des pauvres diables de cette île, « et qu'à force de coups de bâton et de fouet sur « les jambes on me fit courir et travailler comme « eux, ne guérirais-je pas bien vite? ne suerais-je « pas beaucoup? ne reprendrais-je pas mon équi-« libre? ne recouvrerais-je pas la santé? » Plus il parlait, plus il s'échauffait sur cette idée de la puissance extraordinaire de la volonté humaine. « Vous avez l'air de ne me pas croire, docteur; « mais voyons. Si j'avais là, devant moi, un lion, « un tigre, un ours, et que je n'eusse pas d'autre « moyen d'échapper que la fuite, pensez-vous que « mes forces ne se ranimeraient pas tout d'un coup? « mes jambes n'obéiraient-elles pas à l'impulsion « de ma volonté? mes nerfs ne sentiraient-ils pas

« l'appel de la nature pour me tirer de ce danger?
« Eh bien, au moment où je vous parle, je vous
« dirai qu'il y a en moi quelque chose qui m'élec-
« trise, et qui me fait croire que ma machine sui-
« vrait encore l'empire de mes sensations et de mes
« volontés. N'est-ce pas là un stimulant qui vau-
« drait bien la crainte des coups de fouet? Eh bien,
« qu'en pensez-vous à présent, *dottoraccio di capo*
« *Corso*? continua-t-il en me tirant les oreilles.
« Allons, n'ai-je pas raison? » Je lui répondis que
ses remèdes pouvaient être excellents, mais qu'il y
avait aussi de quoi tuer les hommes les plus forts;
que d'ailleurs ils ne faisaient pas partie du formu-
laire, que je ne pouvais les lui recommander. L'em-
pereur se mit à rire, et puis recommença à raison-
ner sur sa maladie et le traitement qui y conve-
nait. « Je suis sûr, dit-il, qu'une bonne partie de
« débauche remettrait l'équilibre de ma machine.
« Mon secret, pour me guérir, n'a jamais été d'ava-
« ler des drogues, mais de rester à la diète un ou
« deux jours, ou de faire quelque excès en opposi-
« tion avec mes habitudes. Ainsi, par exemple, si
« j'étais en repos depuis trop longtemps, je me
« mettais à faire une grande course à cheval, à
« chasser un jour entier sans m'arrêter. Si je m'étais
« trop fatigué, je me tenais en repos pendant vingt-
« quatre heures ou davantage; eh bien, je vous ré-
« ponds que jamais mon système ne m'a manqué.
« La secousse que je me donnais produisait toujours
« un bon résultat. J'avais aussi un tempérament
« comme on en voit peu. Quand il me prenait envie

« de dormir, je dormais, quelle que fût l'heure et « le lieu ; quand il m'arrivait de boire ou de man- « ger trop, mon estomac rejetait le superflu : enfin, « ma nature n'était pas celle de tous les hommes. « Tout cela est perdu maintenant, je le sens bien, « mais pas encore sans ressource ». Après quoi, il reprenait : « Ne direz-vous pas à la fin que j'ai rai- « son, *dottoraccio maledetto ?* Ma médecine ne vaut- « elle pas mieux que la vôtre ? » Je lui répondis qu'assurément son système était bon, puisqu'il avait pour lui une expérience constamment heureuse; mais que dans la situation présente, il pourrait bien n'en être pas de même. Sa Majesté se trouvait dans un état réel de maladie, qui voulait être traité par des remèdes internes propres à rétablir la santé. Sa vie devait être tranquille, son exercice modéré et proportionné à ses forces, tout excès enfin ne pouvait que lui devenir extrêmement funeste. « Nous « y voilà ! reprit-il alors en riant : ces diables de « médecins sont tous de même ; quand ils veulent « faire une chose à leur malade, ils le trompent et « lui font peur. N'est-il pas vrai, *dottoraccio ?* » Et il me frappait légèrement de la main. « Eh bien « donc, nous obéirons à la médecine ».

Convaincu néanmoins de l'excellence de son système, et plein de confiance aux heureux effets que produirait un changement brusque et violent dans sa façon de vivre, il s'avisa de mettre la chose à l'essai. Il fit seller son cheval, se mit à galoper dans les vieilles limites de Longwood, et ne fit pas moins

de cinq ou six milles : il n'était accompagné que de son chasseur Noverraz et de son piqueur. Mais ce rude exercice ne lui procura pas le résultat qu'il en attendait ; ses sueurs ne coulèrent point et il se trouva même assez indisposé. Il répéta trois ou quatre fois cette tentative, qui eut toujours les mêmes conséquences ; sa situation en fut empirée plutôt qu'améliorée. « Je le vois à présent, me dit-« il d'un ton affecté, mes forces m'abandonnent, « la nature ne répond plus comme auparavant aux « sollicitations de ma volonté, les secousses ne con-« viennent plus à mon corps affaibli ; mais j'arri-« verai au but que je veux atteindre par un exer-« cice modéré ».

23 janvier. — 9 h. 1/2 P. M. — L'empereur est plongé dans une profonde tristesse ; il est toujours persuadé que l'exercice le sauverait et déplore sa situation qui ne lui permet pas d'en prendre. « Si « du moins je pouvais supporter la calèche ; mais « les cahots me donnent des nausées et le mouve-« ment du cheval est encore pis. — Sire, la bascule, « lui dit le général Montholon, si V. M. en essayait? « — Oui ! la bascule ! peut-être ; je l'éprouverai ; « faites-en disposer une ». On la disposa, mais elle ne produisit aucun résultat avantageux ; il y renonça bientôt.

24 janvier. — 8 heures A. M. — L'empereur est toujours fort triste ; il parle de sa santé, se plaint de faiblesse, d'irritation nerveuse. Je lui demandai son bras, il me le tendit avec indifférence : « C'est « comme si un général prêtait l'oreille pour savoir

« comment son armée manœuvre ». J'avais fini, il le retira : « Eh bien ! que vous indique l'état du « pouls? — Que les forces reprennent, que V. M. « va se trouver mieux. — Sans doute! tout me « répugne, tout m'inspire du dégoût. Je ne puis « souffrir la substance la plus légère, et je vais « être mieux! Docteur, ne cherchez pas à me don- « ner le change, je sais mourir ».

25 janvier. — 7 h. 1/2 A. M. — L'empereur est plongé dans la mélancolie la plus profonde. Il éprouve des agitations nerveuses. Il est faible, il se sent *malade, mais bien malade.*

26 janvier. — 7 heures A. M. — L'empereur est beaucoup mieux, aussi son humeur est-elle bien moins chagrine. Il ne se plaint que de quelques coliques qui se dissipent par l'effet d'une évacuation alvine.

Il avait appris, quelques jours auparavant, les détails de la révolution espagnole. Cet événement n'avait pas paru le frapper beaucoup : il le prévoyait, s'était-il borné à nous dire. « Ferdinand est un homme qui a peu d'expérience en politique ; il aura beaucoup de peine à gouverner la Péninsule. Quant à la Constitution des Cortès, elle est en opposition avec les dogmes de la Sainte Alliance ; elle sape les préjugés et les intérêts des dévots, elle ne peut se soutenir longtemps. Ceux qui l'ont promulguée n'ont ni les moyens ni les forces de la faire aller ». La nouvelle des affaires de Naples produisit plus d'effet et le mit en bonne humeur. « Pour « celle-là, je l'avoue, je ne m'y attendais pas. Qui

« jamais eût imaginé que des *maccheronai* vou-
« draient singer les Espagnols ? Afficher leurs
« principes, rivaliser de bravoure avec eux. » Puis, quittant la plaisanterie : « Sans doute, » nous dit-il, « l'un des Ferdinand n'a guère plus d'expérience « que l'autre ; mais ce n'est pas d'eux, c'est de « leurs nations qu'il s'agit, et il y a entre elles une « telle différence dans l'énergie, dans l'élévation « des sentiments qu'il faut que les Napolitains aient « perdu la tête, ou que leur mouvement soit le pré- « lude d'une insurrection générale ; car, en face, « comme ils sont, du dominateur de l'Italie, que « peuvent-ils faire s'ils ne sont soutenus par une « grande nation ? S'ils le sont, j'applaudis à leur « patriotisme ; mais, s'il en est autrement, que je « plains mes bons, mes chers Italiens ! Ils seront « décimés, sans que leur généreux sang profite au « beau sol qui les a vus naître ; je les plains ! Les « malheureux sont distribués par groupes, divisés, « séparés par une cohue de princes qui ne servent « qu'à exciter des aversions, à briser des liens qui « les unissent, et les empêchent de s'entendre, de « concourir à la liberté commune. C'était cet es- « prit de tribu que je cherchais à détruire ; c'est « dans cette vue que j'avais réuni une partie de la « Péninsule à la France, érigé l'autre en royaume ; « je voulais déraciner ces habitudes locales, ces « vues partielles, étroites ; modeler les habitants « sur nos mœurs, les façonner à nos lois, puis les « réunir, les constituer, les rendre à l'ancienne « gloire italienne. Je me proposais de faire de ces

« États agglomérés une puissance compacte, indé-
« pendante, sur laquelle mon second fils eût régné.
« Rome en fût devenue la capitale ; je l'eusse res-
« taurée, embellie ; j'eusse déplacé Murat. De la
« mer jusqu'aux Alpes, on n'eût connu qu'une seule
« domination. J'avais déjà commencé l'exécution de
« ce plan, que j'avais conçu dans l'intérêt de la pa-
« trie italienne. On travaillait à dégager Rome de
« ses décombres : on desséchait les marins Pontins ;
« mais la guerre, les circonstances où je me trou-
« vais, les sacrifices que j'étais obligé de demander
« aux peuples, ne me permirent pas de faire ce que
« je voulais pour elle. Voilà, mon cher docteur,
« les motifs qui m'ont arrêté. C'est une faute, une
« grande faute ; je le sentis en 1814 ; mais l'heure
« des revers avait sonné, le mal était irréparable.
« Si je n'avais pas été surpris par le temps, que
« j'eusse exécuté ce que je projetais, je ne serais pas
« tombé, je n'aurais pas été exilé à l'île d'Elbe, et
« encore moins jeté sur cet écueil. Ah ! docteur,
« quels souvenirs ! quelles époques me rappellent
« cette belle Italie ! Je touche encore au moment où
« je pris le commandement de l'armée qui la con-
« quit. J'étais jeune comme vous ; j'avais votre viva-
« cité, votre ardeur, la conscience de mes forces ;
« je bouillais d'entrer en lice. J'avais donné des
« gages, on ne contestait pas mon aptitude ; mais
« mon âge déplaisait à ces vieilles moustaches qui
« avaient blanchi dans les combats. Je m'en aper-
« çus, et sentis la nécessité de racheter ce désa-
« vantage par une austérité de principes que je ne

« démentis jamais. Il me fallait des actions d'éclat « pour me concilier l'affection et la confiance du « soldat; je les fis. Nous marchâmes; tout s'éclipsa « à notre approche. Mon nom était aussi cher aux « peuples qu'aux soldats : ce concert d'hommages « me toucha : je devins insensible à tout ce qui « n'était pas la gloire. L'air retentissait d'acclama- « tions sur mon passage; tout était à ma disposi- « tion, tout était à mes pieds; mais je ne voyais que « mes braves, la France et la postérité ! Les belles « Italiennes eurent beau déployer leurs grâces, je « fus insensible à leurs séductions : elles s'en dé- « dommageaient avec ma suite. Une d'elles, la com- « tesse C....., laissa à Louis, lorsque nous passâ- « mes à Brescia, un gage de ses faveurs dont il se « rappellera longtemps ».

7 h. 1/2 P. M. — L'empereur est étendu dans son lit : il veille, il sommeille, sort, se promène une heure en calèche, rentre assez fatigué et s'endort sur son sopha.

A 7 heures P. M. — Évacuation bilieuse accompagnée de légères coliques. Napoléon n'a presque rien pris dans la journée. Le pouls est faible et nerveux.

27 *janvier*. — 9 h. 1/2 A. M. — La nuit a été excessivement mauvaise. L'empereur est dans un état de faiblesse extrême, son pouls est petit, légèrement nerveux. — Toux sèche. — Physionomie sombre. — Je hasarde une prescription, Napoléon s'impatiente, et témoigne la plus vive aversion pour toute espèce de remèdes.

7 heures P. M. — L'empereur est au lit, il dîne à six heures, mais il rend presque aussitôt ce qu'il a pris.

28 janvier. — 3 heures P. M. — Prostration de forces extrême ; yeux livides, presque éteints. — Toux sèche et nerveuse. — Bouche aride. — Soif incommode. — Sentiment pénible dans l'estomac.

29 janvier. — 10 heures A. M. — Même état. — Profonde tristesse.

30 janvier. — 2 heures A. M. — L'empereur était dans une situation déplorable ; mais la maladie ne faisait qu'exalter l'aversion qu'il avait pour les médicaments. J'avais beau combattre, chercher à vaincre sa répugnance, il repoussait, promettait, éludait ; je me trouvais n'avoir rien fait au moment où je croyais avoir tout obtenu. J'étais accablé du spectacle de ce grand homme qui se consumait sous mes yeux ; la douleur de voir le remède et de ne pouvoir l'appliquer, l'amour, les regrets, tous les sentiments se disputaient mon âme ; mes forces étaient à bout. Napoléon s'en aperçut. « Vous n'êtes pas bien, me dit-il ; vous périssez, « vous succombez au mal. Devez-vous aussi être « victime de cet affreux climat ? Allons, du « courage, je vais faire venir un médecin d'Eu- « rope, il vous aidera. » J'étais si satisfait de cette résolution que je ne me donnai pas le loisir de peser ma réponse. « Ah ! sire, lui répliquai-je avec émo- « tion, hâtez-vous, pendant qu'il en est temps en- « core. — Qu'il en est temps ! que voulez-vous « dire ? Est-ce vous ? est-ce moi ? l'un de nous

« doit-il mourir avant qu'il arrive ? Si c'est moi, « eh bien ! à la bonne heure ; mais dans aucun « cas, je ne veux ni consulter ni voir les médecins « anglais qui sont dans l'île. J'aime mieux souf-« frir que de les voir autour de moi. D'ailleurs, à « quoi seraient-ils bons ? J'ai mis ma confiance « en vous ; vous vous intéressez à moi ; je juge de « votre attachement par votre zèle ; je vous suis « reconnaissant des soins que vous me prodiguez. « Mais, cher docteur, si mon heure est sonnée, « s'il est écrit là haut que je dois périr, ni vous ni « tous les médecins du monde ne changerez l'ar-« rêt. » Il avait les yeux fixés au ciel, le son de sa voix était élevée, sonore, je ne fus pas maître de mon émotion. Je me retirai, j'avais une fièvre ardente, je restai quelques jours sans pouvoir lui donner mes soins. Enfin, il désira me voir ; je fis un effort, j'allai, je le trouvai dans son lit, il se plaignait d'une douleur insupportable qu'il éprouvait dans l'hypocondre gauche ; elle s'étendait d'un côté à l'épaule correspondante, et de l'autre à la région lombaire. Il avait de la difficulté à respirer, et une forte distension au bas-ventre. — Fomentations. — Lavement. — Potion anodine.

11 février. — 9 heures A. M. — L'empereur a bien passé la nuit ; à six heures du matin il a pris une soupe au riz. Les accidents de la veille se renouvellent et se dissipent par l'effet des mêmes moyens.

5 h. 1/2 P. M. — Je prescris une mixture amère.

12 février. — 7 heures P. M. — L'empereur se trouve un peu mieux ce matin. Cependant il rend à dix heures le peu d'aliments qu'il a pris. Il ne veut plus entendre parler de mixture amère.

13 février. — 8 h. 1/2 A. M. — L'empereur prend un peu de crème et de gélatine. Le vomissement a cessé. — Humeur sombre.

14 février. — 10 heures A. M. — L'empereur se trouve mieux qu'hier, il a mangé avec appétit; l'humeur sombre s'est dissipée.

15 février. — 9 h. 1/2 A. M. — L'empereur continue à être mieux. « Étiez-vous à Milan, doc« teur, lorsque j'allai prendre la Couronne de fer ? « — Non, sire. — Et lorsque je fus à Venise? « — Je n'y étais pas non plus ; mais Votre Majesté « venait de planter nos aigles sur la Vistule ; l'Ita« lie était ivre de gloire, toute la population se « pressait sur ses pas. — Il est vrai que je fus « vivement accueilli, surtout dans les lagunes. — « Je le sais. — Venise avait mis en mer toutes ses « gondoles, c'étaient des franges, des plumes, des « étoffes ; tout ce qu'il y avait de beau, d'élé« gant était accouru à Fusine. Jamais l'Adriati« que n'avait vu de cortège si pompeux. — Cette « explosion de sentiments n'était pas étrange ; « d'une main vous refouliez les Sarmates loin « d'une terre qu'ils avaient souillée ; de l'autre, « vous semiez les monuments, les routes, les cons« tructions, tous les établissements utiles Et « puis, votre administration était si ferme, si ra-

« pide ! — Vous avez raison : c'était une machine « immense dont tous les rouages étaient parfaite- « ment adaptés. J'en exposai le jeu et la raison au « Corps législatif. Je fis effet : l'Italie goûta les « principes que je développai. » J'étais curieux de « connaître les principes dont parlait l'empereur ; « je cherchai, je trouvai son discours, et je lus :

« Messieurs du Corps législatif, je me suis fait rendre un compte détaillé de toutes les parties de l'administration. J'ai introduit dans ses diverses branches la même simplicité qu'avec le secours de la consulte et de la censure, j'ai portée dans la révision des Constitutions de Lyon. Ce qui est bon, ce qui est beau est toujours le résultat d'un système simple et uniforme. J'ai supprimé la double organisation des administrations départementales et des administrations de préfecture, parce que j'ai pensé qu'en faisant reposer uniquement l'administration sur les préfets, on obtiendrait non-seulement une économie d'un million dans les dépenses, mais encore une plus grande rapidité dans la marche des affaires. Si j'ai placé auprès des préfets un conseil pour le contentieux, c'est afin de me conformer à ce principe qui veut que l'administration soit le fait d'un seul, et que la décision des objets litigieux soit le fait de plusieurs.

« Les statuts dont vous venez d'entendre la lecture étendent à mes peuples d'Italie le bienfait

du Code, à la rédaction duquel j'ai moi-même présidé. J'ai ordonné à mon Conseil de préparer une organisation de l'ordre judiciaire qui rende aux tribunaux l'éclat et la considération qu'il est dans mon intention de leur donner. Je ne pouvais approuver qu'un préteur seul fût appelé à prononcer sur la fortune des citoyens, et que des juges cachés aux regards du public décidassent en secret, non seulement de leurs intérêts, mais encore de leur vie. Dans l'organisation qui vous sera présentée, mon Conseil s'étudiera à faire jouir mes peuples de tous les avantages qui résultent des tribunaux collectifs, d'une procédure publique et d'une défense contradictoire. C'est pour leur assurer une justice plus évidemment éclairée que j'ai établi que les juges qui prononceront le jugement, soient aussi ceux qui auront présidé aux débats. Je n'ai pas cru que les circonstances dans lesquelles se trouve l'Italie me permissent de penser à l'établissement des jurés. Mais les juges doivent prononcer, comme les jurés, d'après leur propre conviction, et sans se livrer à ce système de semi-preuves qui compromet bien plus souvent l'innocence qu'il ne sert à découvrir le crime. La règle la plus sûre d'un juge qui a présidé aux débats, c'est la conviction de sa conscience.

« J'ai veillé moi-même à l'établissement des formes régulières et conservatrices dans les finances de l'État, et j'espère que mes peuples se trouveront bien de l'ordre que j'ai ordonné à mes

ministres de finances et du trésor public de mettre dans les comptes qui seront publiés. J'ai consenti que la dette publique portât le nom de *Mont-Napoléon*, afin de donner une garantie de plus aux engagements qui la constituent, et une nouvelle vigueur au crédit.

« L'instruction publique cessera d'être départementale ; j'ai fixé des bases pour lui donner l'ensemble, l'uniformité et la direction qui doivent avoir tant d'influence sur les mœurs et les habitudes de la génération naissante.

« J'ai jugé qu'il convenait, dès cette année, de mettre plus d'égalité dans la répartition des dépenses départementales, et de venir au secours de ceux de mes départements, tels que le Mincio et le Bas-Pô, qui se trouvent accablés par la nécessité de se défendre contre le ravage des eaux.

« Les finances sont dans l'état le plus prospère, et tous les paiements sont au courant. Mon peuple d'Italie est, de tous les peuples, le moins chargé d'impositions. Il ne supportera pas de nouvelles charges, et s'il est fait des changements à quelque contribution, si l'enregistrement est établi dans le projet du budget d'après un tarif modéré, c'est afin de pouvoir diminuer des impositions plus onéreuses. Le cadastre est rempli d'imperfections qui se manifestent tous les jours. Je vaincrai, pour y porter remède, les obstacles qu'oppose à de telles opérations beaucoup moins la nature des choses que l'intérêt particulier. Je n'espère cependant pas

arriver à des résultats tels qu'ils fassent éviter l'inconvénient d'élever une imposition jusqu'au terme qu'elle doit atteindre.

« J'ai pris des mesures pour donner au clergé une dotation convenable, dont il était en partie dépourvu depuis dix ans, et si j'ai fait quelques réunions de couvents, mon intention est de protéger ceux qui se vouent à des services d'utilité publique, ou qui, placés dans les campagnes, se trouvent dans des lieux ou dans des circonstances où ils suppléent au clergé régulier. J'ai en même temps pourvu à ce que les évêques eussent les moyens d'être utiles aux pauvres ; et je n'attends, pour m'occuper du sort des curés, que les renseignements que j'ai ordonné de recueillir promptement sur leur situation véritable. Je sais que beaucoup d'entre eux, surtout dans les montagnes, sont dansune pénurie que j'ai le plus pressant désir de fairecesser.

« Indépendamment de la route du Simplon, qui sera achevée cette année, et à laquelle quatre mille ouvriers, dans la seule partie qui traverse le royaume d'Italie, travaillent en ce moment, j'ai ordonné de commencer le port de Velano, et que des travaux si importants soient entrepris sans retard et poursuivis avec activité.

« Je n'ai négligé aucun des objets sur lesquels mon expérience en administration pouvait être utile à mes peuples. Avant de repasser les monts, je parcourrai une partie des départements pour connaître de plus près leurs besoins.

« Je laisserai dépositaire de mon autorité ce jeune prince (1) que j'ai élevé dès son enfance et qui sera animé de mon esprit. J'ai d'ailleurs pris des mesures pour diriger moi-même les affaires les plus importantes de l'État.

« Des orateurs de mon Conseil vous présenteront un projet de loi pour accorder à mon chancelier garde des sceaux Melzi, pendant quatre ans dépositaire de mon autorité comme vice-président, un domaine qui, restant dans sa famille, atteste à ses descendants la satisfaction que j'ai eue de ses services.

« Je crois avoir donné de nouvelles preuves de ma constante résolution de remplir envers mes peuples d'Italie tout ce qu'ils attendent de moi. J'espère qu'à leur tour ils voudront occuper la place que je leur désigne dans ma pensée, et ils n'y parviendront qu'en se persuadant bien que la force des armes est le principal soutien des États.

« Il est temps enfin que cette jeunesse, qui vit dans l'oisiveté des grandes villes, cesse de craindre les fatigues, les dangers de la guerre, et qu'elle se mette en état de faire respecter la patrie, si elle veut que la patrie soit respectable.

« Messieurs du Corps législatif, rivalisez de zèle avec mon Conseil d'État, et, par ce concours de volontés vers l'unique but de la prospérité publique, donnez à mon représentant l'appui qu'il doit recevoir de vous.

(1) Eugène de Beauharnais.

« Le gouvernement britannique ayant accueilli par une réponse évasive les propositions que je lui ai faites, et le roi d'Angleterre les ayant aussitôt rendues publiques, en insultant à mes peuples dans son Parlement, j'ai vu s'affaiblir considérablement les espérances que j'avais conçues du rétablissement de la paix. Cependant les escadres françaises ont depuis obtenu des succès auxquels je n'attache de l'importance que parce qu'ils doivent convaincre mes ennemis de l'inutilité d'une guerre qui ne leur donne rien à gagner et tout à perdre. Les divisions de la flottille, les frégates construites aux frais des finances de mon royaume d'Italie, et qui font aujourd'hui partie des armées françaises, ont rendu d'utiles services dans plusieurs circonstances. Je conserve l'espoir que la paix du continent ne sera pas troublée, et toutefois je me trouve en position de ne redouter aucune des chances de la guerre. Je serai au milieu de vous au moment même où ma présence deviendra nécessaire au salut de mon royaume d'Italie. »

19 février. — 10 heures A. M. — Depuis le 15, l'empereur a successivement perdu et repris ses forces à divers degrés. Aujourd'hui, il souffre des flactuosités qui se sont développées dans le tube intestinal, et plus particulièrement dans l'estomac. Il ne peut manger de viande ; il ne prend que des substances laiteuses et farineuses.

20 février. — 12 heures A. M. — Pilule toni-

que. — Malaise. — Irritation nerveuse. — Toux très sèche et fatigante.

Napoléon est exténué. « C'est donc bientôt ? — « Non, sire, l'irritation se calme. — Toujours, doc- « teur ! quand vous lasserez-vous de promettre la « santé ? — Quand elle sera venue. — En ce cas, « vous promettrez longtemps. — Moins que Votre « Majesté ne pense ; et, pour peu qu'elle puisse « faire usage d'eaux thermales... — Vous croyez « qu'ils l'accordent ? — Refuser, les mettrait trop « à découvert ; ce serait avouer l'assassinat. — Pau- « vre *capocorsino* ! vous ne les connaissez pas. — « Mais enfin, quand votre santé l'exige, que le « médecin le conseille, il y aurait trop de barba- « rie à vous l'interdire. — Sans doute. » Il suivait des yeux un nuage qui se dessinait au loin. « Quel « effet les nuages font-ils sur nous ? quelle influence « exercent-ils sur celui qui les respire ? Ils doivent « amener à chaque instant une rupture d'équilibre, « déterminer une contraction musculaire, une ten- « sion qui ne peut qu'être funeste, et conduire à la « mort ; car enfin nous sommes soumis aux lois qui « régissent les autres corps ; nous enfermons du « fluide ; nous le sentons, nous l'éprouvons à ces « irritations nerveuses qui marquent le temps d'o- « rage. Placer un homme dans les nues, le faire « vivre dans la sphère d'activité de ces masses qui « changent, passent, reviennent à chaque instant, « c'est le condamner à une série de chocs, de dé- « compositions, qui doivent promptement épuiser

« la vie, c'est le soumettre à l'énergie dévorante de « l'armure de Galvani : dis-je vrai ?— J'en convins. « C'est que je suis à moitié de votre robe. Je sais « presque, à ne m'y pas méprendre, ce qui doit « résulter de telle ou telle situation. Un homme, « par exemple, que l'on placerait dans un bain de « vapeur, auquel succéderait tout à coup une cha- « leur excessive, éprouverait une désorganisation « analogue à celle d'un corps humide qu'on expose « subitement à l'action du feu. Il se déjetterait, se « tourmenterait, épuiserait bientôt sa puissance et « sa force : ne le pensez-vous pas ? » Je commen- çais à entrevoir où il en voulait venir ; je n'eus garde, quelque fondée qu'elle fût, de me prêter à une conclusion qui favorisait son aversion pour les remèdes, et bannissait tout espoir de retour. Je lui dis qu'il n'en était ainsi que pour un climat tout-à-fait mauvais, où la température passe subitement du froid au chaud, où les vents n'arrêtent pas, où la pluie est continuelle, abondante... Il ne me laissa pas achever. « Vous êtes toujours à l'eau de roses, « docteur. Prenez le cahier que vous apercevez près « du secrétaire ; il vous mettra sur la voie du climat « que vous cherchez ; nous sommes au 20 février : « combien avons-nous eu de jours supportables ? « — Ah, sire : cette année ! — — Eh bien ! la « première venue au hasard, 1817, par exemple : « allons, j'écoute, — Un, deux... — Non, lisez le « tableau d'un bout à l'autre ; j'aime voir quel cli- « mat j'ai supporté. » Je lus.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à Longwood pendant les années 1816-1817, d'après Fahrenheit.

FÉVRIER 1817

DATES	MATIN	MIDI	SOIR	REMARQUES
1	68°	71°	69°	Gr. pluie, beau temps et vent.
2	66 1/2	79	68	Vent, pluie et brouillard.
3	»	69	67 1/2	— —
4	»	70	68	— —
5	67	72	69	Le matin, beau temps; le soir, pluie.
6	67 1/2	70	67 1/2	Vent; temps généralement beau
7	67	»	67	— —
8	66 1/2	»	68	Pluie légère.
9	67 3/4	73	69	Vent léger, beau temps.
10	68	»	69	— —
11	69	69	68 1/2	Vent, pluie et brouillard.
12	67	»	»	— —
13	»	»	67	Vent, pluie légère et brouillard.
14	67	»	67 1/4	— —
15	»	»	67	Vent, pluie légère et brouillard; le soir, grande pluie.
16	66	»	67 1/2	Brouillard et grande pluie.
17	67	72	69	Vent léger et beau temps.
18	66 1/2	74	68 1/2	— —
19	68	71	69	Beaucoup de pluie.
20	68°	71°	68°	Beaucoup de pluie, brouillard et vent.
21	67 1/2	69	»	Grande pluie et brouillard.
22	68	72	69	Vent leger et grande pluie.
23	»	69	»	Vent léger, geande pluie et brouillard
24	»	70	68	Vent léger, pluie et brouillard
25	67 3/4	»	68	Beau temps
26	»	72	68 1/2	Beau temps, vent léger.
27	68	71	68	Beau temps, brises fraiches.
28	67	70	»	Grand vent, pluie et brouillard.

« Eh bien, docteur? — Sans doute ; mais il est « impossible que tous les mois aient été si mau- « vais. — Continuez donc : voyez *mars;* c'est un des « plus beaux qu'ait Sainte-Hélène. » Je lus encore.

MARS

DATES	MATIN	MIDI	SOIR	REMARQUES
1	68		68	Vent, brouillard et pluie.
2	67 1/2	70	»	— —
3	»	71	69	Brises fraîches et brouillard.
4	67 1/2	72	»	Brises fraîches, brouillard et pluie.
5	67	71	66	Brises fraîches, nuages et pluie légère.
6	66°1/2	72°	68°	Vent modéré et beau temps.
7	67	71 1/2	69	Vent, pluie et brouillard.
8	67 1/2	72	70	— —
9	69	71	69	Vent léger, nuages, pluie.
10	68	73 1/2	71	Vent léger, beau temps.
11	69	73	»	Généralement beau, vent léger.
12	»	»	70	Brises fraîches, brouillard et pluie.
13	69 1/3	71	69	Brises fraîches, brouillard et pluie légère,
14	68	72	68	Beau temps, grand vent.
15	»	71	69	Nuages, mais beau temps.
16	68 1/2	73	70 1/2	Vent léger, pluie et brouillard.
17	69	»	70	— —
18	»	74	71	Vent léger et beau temps.
19	70 1/3	72	69	Vent, brouillard et pluie de temps à autre.
20	68	69 1/2	67 1/2	Vent, brouillard et grande pluie.
21	67	70	»	— —
22	67 1/2	69 1/2	68 1/2	Vent léger, pluie.
23	68	69	68	Vent léger, pluie et brouillard.
24	67 1/2	71	68 1/2	Grand vent et beau temps.
25	68 1/2	73 1/2	71	Temps pluvieux.
26	69	71	69	—
27	»	72 1/2	70	—
28	»	71	68	Le matin pluie, le soir beau temps.
29	67	72	70 1/2	Beau temps.
30	69	70	69	Pluie légère.
31	»	71	70	Le matin nuages, le soir pluie.

« Êtes-vous convaincu ? avez-vous le climat que
« vous cherchez ? — Eh ! mais, sire... — Quoi ?
« — C'est que Votre Majesté est à toute épreuve,
« qu'elle ne doit pas mourir. — Bien, docteur,
« l'espérance ; c'est le meilleur spécifique que
« vous puissiez administrer. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DU PREMIER VOLUME



